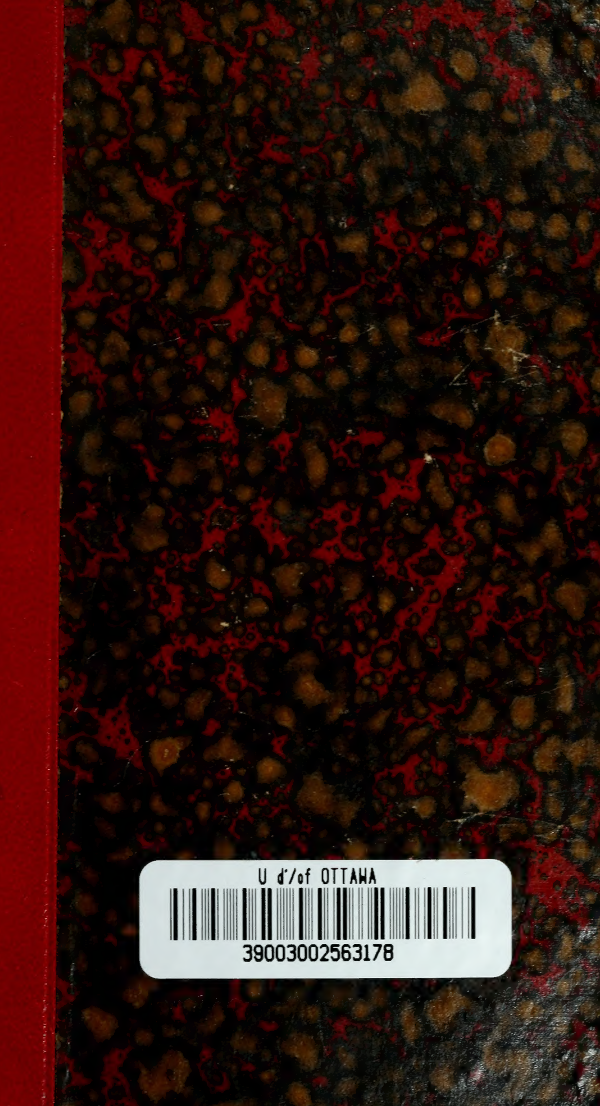
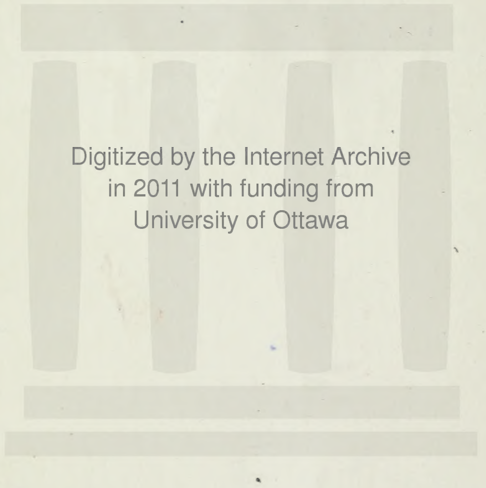
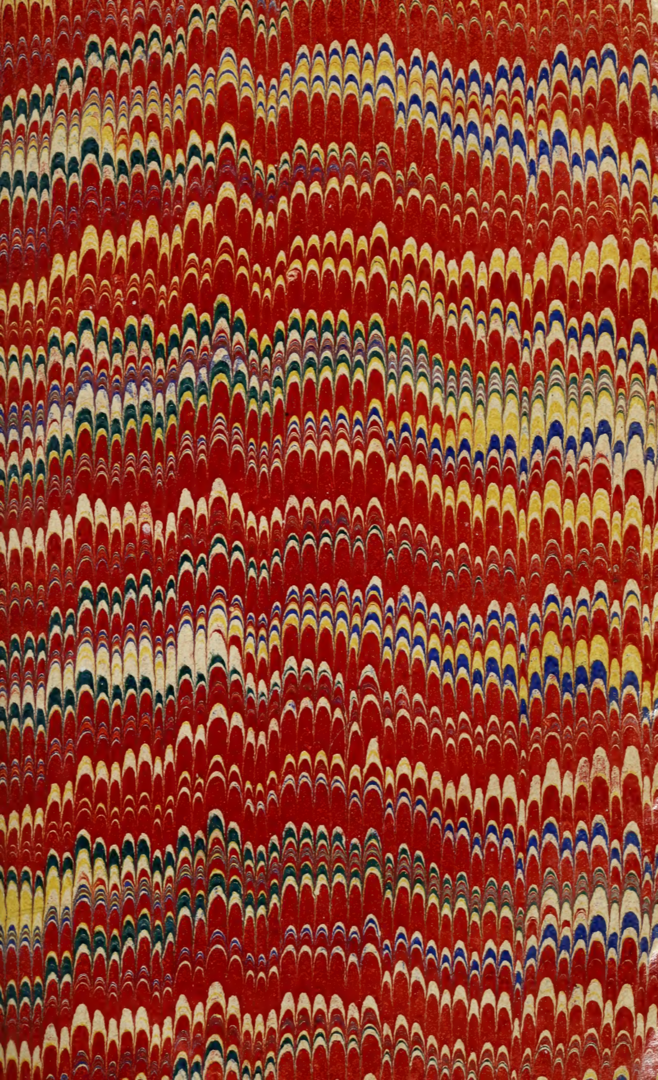

U d'/of OTTAWA
39003002563178







THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

V

CORBEIL, TYP. ET STÉRÉOT. DE CRÉTÉ.

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

—

TOME CINQUIÈME

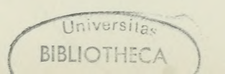
PARIS,

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

—

1856



LA FILLE DE L'AVARE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 7 janvier 1835.

En société avec M. P. Duport.

Personnages :

GRANDET [1].

EUGÉNIE, sa fille [2].

CHARLES, cousin d'Eugénie [3].

M. MENU, notaire [4].

ISIDORE, son neveu [5].

NANON, servante de Grandet [6].

La scène est chez Grandet, dans une campagne du Loiret, à quelques lieues d'Orléans.

ACTEURS :

[1] M. Bouffé. — [2] Madame Léontine Volnys. — [3] M. Allan. — [4] M. Klein. — [5] M. Sylvestre. — [6] Madame Julienne.

LA FILLE DE L'AVARE

ACTE PREMIER

Une salle basse. — Au fond, deux portes : l'une à droite, qui a un guichet, est la porte d'entrée, et donne sur la cour ; l'autre au milieu, donne sur un escalier qui conduit au premier étage. Sous l'escalier, en dehors, une porte qu'on ne voit pas. — Au deuxième plan, à droite de l'acteur, la cuisine. Du côté opposé et sur le deuxième plan à gauche, le cabinet de Grandet. — Ameublement mesquin, usé, dans le style gothique et bigarré de la campagne. Une table près du cabinet de Grandet : une autre table auprès de la porte de la cuisine.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, NANON.

(Au lever du rideau, Nanon regarde par la porte de la cour, Eugénie est à la porte de la cuisine.)

EUGÉNIE.

Eh bien ! Nanon ?

NANON.

Eh bien ! mamzelle, v'là qu'il part.

EUGÉNIE.

Tout à fait ?

NANON, à Grandet qui est dans la cour.

Adieu, monsieur... Hein !... la fenêtre du corridor ?... (Après avoir regardé par la porte qui donne sur l'escalier, et revenant à celle de la cour, elle crie :) Elle est fermée... Adieu, monsieur, adieu... Ne vous pressez pas trop... ménagez la grise.

EUGÉNIE.

Il est parti.

NANON.

Il sort de la cour... Il va faire sa ronde du matin, chez les vignerons, chez les métayers... En voilà pour deux bonnes heures.

EUGÉNIE.

Tant mieux, ferme la porte. Je n'ai plus peur... nous pouvons nous occuper du déjeuner de mon cousin Charles... Eh! vite, dépêchons-nous. (Elle place la table au milieu du théâtre.)

NANON.

Oh ! m'est avis que nous avons le temps... il dort ferme.

EUGÉNIE.

C'est égal... il faut que tout soit prêt quand il se réveillera... et avant le retour de mon père.

NANON.

Je crois bien... Dieu ! si not' maître voyait toute cette dépense-là... tout ce *lusque*... du chocolat, des œufs, du beurre, une nappe !...

EUGÉNIE.

Aussi, je tremblais... (On frappe à la porte.) Ciel ! c'est lui !...

NANON.

Il aura oublié quelque chose. (On frappe encore.)

EUGÉNIE.

Chut !... je vais à la cuisine... faire le chocolat en cachette... tâche qu'il parte bien vite.

NANON, à la porte.

Eh ! oui... on y va.

EUGÉNIE, bien bas.

Ensuite tu mettras le couvert. (Elle entre dans la cuisine.)

NANON.

C'est vous, not' maître ?

ISIDORE, en dehors, parlant par le guichet.

Ouvre donc, Nanon.

NANON.

Bah !... (A la porte de la cuisine.) N'ayez pas peur... ce n'est rien... c'est monsieur Isidore.

ISIDORE.

Merci... Ouvre donc.

NANON, ouvrant.

Voilà !

SCÈNE II.

NANON, ISIDORE.

ISIDORE, entrant.

C'est heureux !

NANON.

Ah ! vous nous avez fait une peur !... si matin, par cette ruelle isolée !

ISIDORE.

C'est mon oncle Menu qui m'envoie !... et je ne me le suis pas fait dire deux fois... J'ai tant de plaisir à venir ici.

NANON.

Tiens... votre oncle, qui est le notaire de not' maître, sait bien que tous les matins il fait sa tournée à cheval, dans ses fermes, aux environs d'Orléans.

ISIDORE.

Et sa tournée doit être longue... le père Grandet, c'est le *Marquis de Carabas* du Loiret... Bois, prés, champs, vignes... tout lui va.

NANON.

Et il va partout... Ainsi, mamzelle est occupée ; moi itou... Vous reviendrez.

ISIDORE.

Par exemple !... (A part.) Mon oncle ne s'est pas trompé... Il y a quelque chose.

NANON.

Puisque not' monsieur n'y est pas.

ISIDORE.

Je l'attendrai... C'est qu'il s'agit d'une grande affaire... d'un beau domaine qu'il va ajouter aux autres... Il finira par acheter tout le département... C'est de ça, je crois, que mon oncle et lui causaient hier soir tout bas, quand ce jeune homme est arrivé... Tu sais... ce jeune homme.

NANON.

Ah ! monsieur Charles... le neveu de monsieur.

ISIDORE.

C'est-à-dire de feu sa femme.

NANON.

Pauvre chère défunte !... Elle n'a pas eu tant seulement la consolation de le voir... et ce n'est pas faute qu'elle ait eu envie d'aller à Paris, chez son frère... mais not' maître n'a jamais voulu débourser les frais du voyage... même qu'il grondait des trois jours pour un port de lettre... si bien que la pauvre femme n'osait plus écrire à son frère, crainte des réponses... Si l'autre l'avait su... Mais elle, une sainte du paradis, quoi !... plutôt que de dire un mot de plainte contre son homme !...

ISIDORE.

Il a donc toujours été avare comme à présent, le père Grandet ?

NANON.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Lui, ce n'est pas de l'avarice ;
Il tient à l'argent, Dieu merci !
Mais c'est, faut lui rendre justice,
Pour le garder...

ISIDORE.

Tant pis pour lui.

NANON.

Amasser toujours, v'là c' qu'il aime...
Du reste, il a l' cœur sur la main ;
Traitant son prochain comm' lui-même...

ISIDORE.

Et c'est tant pis pour le prochain !

NANON.

Il a gagné sa fortune... il a le droit d'en faire ce qu'il veut.

ISIDORE.

Il n'en fait rien.

NANON.

C'est pour ne pas la défaire... Faut être juste... moi qui suis ici depuis quarante ans, je les ai vus commencer... Madame n'avait pas grand'chose, et lui n'avait rien... Pour devenir avec ça le plus fort propriétaire du pays, a-t-il fallu en mettre longtemps des petits écus sur les gros... aussi, pendant cette révolution... l'autre, la vieille, il ne s'amusait pas aux assignats, lui... il achetait du bien... il empilait les louis d'or... et comme il disait, en rognant sur les repas, pour acheter quelque bon quartier de terre : Mes enfants, un morceau pousse l'autre.

ISIDORE.

Et ça lui a joliment profité.

NANON.

Mais, à propos de repas, vous me faites oublier... mamzelle qui est en train de faire le chocolat. (Elle va à la table.)

ISIDORE.

Hein ? plaît-il ? Qu'est-ce qu'elle dit là ?... chez le père Grandet, du chocolat !... (Allant à la porte de la cuisine et flairant.) Mais oui... cette odeur de vanille... Dis moi donc, Nanon...

NANON.

Laissez-moi... faut que je mette le couvert.

ISIDORE.

Comment ! un couvert pour déjeuner... chez le père Grandet ! Ah çà ! tout est donc ici en révolution ?

NANON.

Tiens, monsieur Charles... le fils d'un... Comment qu'ils appellent ça !... un banquier, sous votre respect... c'est habitué à toutes les dorloteries de Paris... c'est pas élevé grossièrement comme vous et moi.

ISIDORE.

Merci, encore... et le père Grandet fait toute cette dépense ?

NANON.

Du tout... s'il savait!... c'est mamzelle qui s'est avisée de ça... mêmement que pour acheter le chocolat et le sucre en cachette, elle a changé une des pièces d'or que son père lui a données.

ISIDORE.

Comment! il lui en donne ?

NANON.

Oui... une à une, dans le courant de l'année ; pour les compter avec elle au jour de l'an... C'est leurs étrennes... elle n'y touchait jamais... mais pour son cousin !...

ISIDORE.

Son cousin... son cousin !... on dirait qu'elle a pris tout de suite à lui un intérêt...

NANON.

Dame ! le neveu de sa mère, et gentil !... D'abord en arrivant hier, il nous a surpris tous, et les surprises, ça plaît toujours aux jeunes filles... C'est vrai !... nous étions là, bien tranquilles, notre maître et votre oncle à faire leur tas de chiffres, moi à coudre, mamzelle à lire... tout à coup, pan! pan! pan!... un bruit à la porte qui nous fait tous sauter... Monsieur, surtout, qui a toujours peur le soir... je cours ouvrir!... Deux ou trois commissionnaires, avec des malles, des paquets... et puis un beau jeune homme propret, huppé, cossu, qu'on aurait juré qu'il sortait d'une boîte, dans un manteau magnifique... Zeste ! d'un saut, il est dans la chambre... « L'ami, qu'il dit à notre maître, annoncez-moi à monsieur Grandet.— Grandet! C'est moi.— Ah! mon oncle ! mon cher oncle !... » et des poignées de main... « Te-« nez, cette lettre de mon père. » — Nous deux monsieur Menu, nous étions de là !... et mamzelle !... ah ! si vous l'aviez vue... pâle comme une morte ! des grosses larmes dans les yeux ! l'air d'une folle !... et puis, tout d'un coup, voilà qu'elle s'élance vers lui

en disant : « Ma mère... ma mère !... » Ah ! ça, c'est vrai qu'il lui ressemble à la digne femme !

ISIDORE.

Ah ! elle lui a sauté au cou, comme ça !

NANON.

Tiens !... et lui, pas fier, il s'est mis à rire et à embrasser sa cousine sans se fâcher.

ISIDORE.

AIR : *L'amour qu'Edmond, etc.*

Là ! voyez-vous, le beau mérite !
J'en ferais bien autant... Après ?

NANON.

Elle était honteuse, interdite.

ISIDORE.

Et lui n'avait point de regrets ?

NANON.

Au contraire, il semblait plus tendre ;
Ses yeux pétillaient... M'est avis
Qu'il aurait bien voulu lui rendre
Tous les baisers qu'il avait pris !

ISIDORE.

Par exemple !

NANON.

Je suis sûre qu'il n'a pas mieux dormi que mamzelle.

ISIDORE.

Et moi, donc !... quand mon oncle m'a conté ça.

SCÈNE III.

ISIDORE, EUGÉNIE, NANON.

EUGÉNIE, sortant de la cuisine.

Eh ! vite, Nanon... le chocolat est prêt. (A Isidore, qui la suit en la saluant.) Bonjour, monsieur Isidore... ça va bien ? (A Nanon.) Je

viens d'entendre du bruit dans la chambre de mon cousin... et le couvert n'est pas mis !

NANON.

Dame ! il est là depuis une heure à me causer...

EUGÉNIE.

Va donc... je l'écouterai à ta place.

NANON.

C'est ça, relayez-moi. (A part.) Est-elle bonne, mamzelle!... elle ne recule à rien. (Elle entre dans la cuisine.)

ISIDORE, regardant Eugénie.

Mon Dieu! mamzelle, que vous êtes jolie comme ça !

EUGÉNIE.

Vous trouvez?... merci... (A Nanon qui est dans la cuisine.) Mets une nappe blanche.

ISIDORE.

Oui, vous avez de petites couleurs qui font plaisir à voir... Aussi je resterais une journée entière à vous regarder... et quand mon oncle me dit de venir ici... ça me fait un bien... c'est loin pourtant. (Nanon apporte une nappe et une tasse brune, qu'elle met sur la table.)

EUGÉNIE.

Non, pas cette tasse-là... celle à fleurs... (Nanon reprend la tasse et l'emporte.)

NANON.

Qui n'a pas servi depuis votre mère? (Elle rentre dans la cuisine.)

EUGÉNIE.

Eh bien ! pour son neveu.

ISIDORE.

Vous ne m'écoutez plus, mamzelle?

EUGÉNIE, arrangeant la table.

Si fait, si fait... car, moi aussi, j'aime à vous voir... je sais le plaisir que vous avez à me rendre mille petits services... vous m'êtes dévoué comme un frère.

ISIDORE.

Mieux que ça... oh! bien mieux... si vous saviez tout ce qu'il y a là... voyez-vous, mamzelle Eugénie, vous me diriez : « Il faut te mettre dans le feu pour moi... » je m'y jetterais tout de suite... ça ne me changerait même pas trop... Car, rien que l'idée que vous pouvez être à un autre... ça me brûle, ça me donne la fièvre.

EUGÉNIE.

Que voulez-vous dire?

ISIDORE.

Oh! rien... enfin, qu'est-ce que ça peut me faire?... moi, simple clerc de mon oncle Menu... je ne peux pas espérer... quoi qu'en dise mon oncle... mais c'est égal... et s'il est vrai que votre cousin ne vienne ici que pour vous épouser...

NANON, rentrant.

Épouser... qui donc?... (Elle apporte une tasse à fleurs, une serviette, une cafetière et un gros morceau de sucre dans un papier.)

EUGÉNIE.

Mon cousin... qui vous fait croire?...

ISIDORE.

Eh! parbleu! mon oncle... il s'est imaginé, à l'air préoccupé dont votre père a lu cette lettre d'hier au soir, que c'était une demande en mariage.

NANON.

Eh bien?

EUGÉNIE.

Air *de Haine aux hommes.*

Y pensez-vous?

ISIDORE.

J'en suis certain.

NANON.

Je n'en ai pas même eu l'idée.

EUGÉNIE.

Ni moi non plus... Pour mon cousin,
Mon oncle m'aurait demandée!

ISIDORE.

Mon cœur soudain en a saigné,
On devine ce qu'on redoute.

EUGÉNIE.

Vraiment... (A part.) C'est pour cela sans doute,
Que je ne l'ai pas deviné !

Mais quelle apparence ! le fils d'un banquier... il est bien trop riche pour nous.

ISIDORE.

Oh ! quant à ça, il ne faut pas qu'il s'en fasse trop accroire... ces fortunes de finance, comme dit mon oncle, c'est comme les ballons... ça se gonfle, ça s'élève en un clin d'œil... mais au moindre accroc, plus rien... tombé à plat ! et c'est plutôt vous qui seriez trop riche pour votre cousin. (Nanon et Eugénie mettent tout ce qu'il faut sur la table.)

EUGÉNIE.

Vous croyez ?... vraiment !... (Regardant sur la table.) Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu as mis là ?

NANON.

Dame ! c'est le sucre.

ISIDORE.

Votre père, qui, outre ses propriétés, a, dit-on, des tonnes d'or.

EUGÉNIE.

Mon père !

ISIDORE.

Oh ! moi, ça m'est bien égal... je ne vous demande que de l'amitié.

EUGÉNIE.

Bon Isidore... (Lui présentant le sucre qui est dans un papier.) Voulez-vous me casser du sucre.

ISIDORE.

Tout de suite, mamzelle... avec plaisir. (Il prend le sucre et va à la table auprès de la cuisine ; mais ne trouvant rien pour casser le sucre, sur un mot de Nanon, il entre dans la cuisine.)

EUGÉNIE, à Nanon.

C'est bien... maintenant il faudra le fauteuil de la chambre de mon père.

NANON.

Not' maître ne s'en sert jamais, crainte de l'user.

EUGÉNIE, à demi-voix.

Dis donc, Nanon... ce qu'Isidore vient de me dire... que mon père avait beaucoup d'or...

NANON.

Dame! c'est possible.

EUGÉNIE, de même.

C'est vrai... car tu ne sais pas... cette nuit, j'entendais remuer dans la maison... je craignais qu'on ne réveillât mon cousin... je me suis levée pour voir ce que c'était... j'allais remonter dans ma chambre, quand j'ai aperçu mon père qui prenait une petite clef, derrière ce vieux tableau, enfumé... là, sous l'escalier, dans le corridor. (Elle montre l'escalier du fond.)

NANON.

Bonté de Dieu!... vous avez vu...

EUGÉNIE, de même.

Alors, il a ouvert tout doucement, à côté du tableau, la petite porte du vieux garde-fruits, qu'il avait pris pour mettre des papiers, à ce qu'il disait... et il s'est assis par terre, à côté d'une valise, où il y avait de l'or... beaucoup d'or, qu'il s'est mis à compter... et puis des billets qu'il a tirés d'un grand portefeuille.

NANON.

Silence, mamzelle.

EUGÉNIE.

Il ouvrait de grands yeux... il murmurait des mots en riant... mais d'un rire si singulier... et puis la lumière de la lanterne qui jetait sur tout cela un jour lugubre... ça m'a fait peur... et je suis rentrée dans mon lit toute tremblante.

NANON.

Dieu! s'il savait... ne parlez jamais de ça, au moins.

ISIDORE, rentrant et présentant un sucrier plein de sucre à Eugénie.

Voilà... (Il en a un gros morceau à la bouche.) Il est très-bon.

CHARLES, en dehors.

Nanon... quelqu'un !

NANON.

C'est lui, mamzelle.

EUGÉNIE.

J'entends bien. (Prenant le sucre des mains d'Isidore.) Merci, monsieur Isidore. (A Nanon.) Ah ! vite, le fauteuil.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES, en robe de chambre élégante, un nécessaire à la main.

CHARLES.

Enfin, je suis en bas... ce n'est pas sans peine... quel escalier !... (Il met son petit nécessaire sur la table qui est auprès de la porte de la cuisine.)

EUGÉNIE.

Ciel ! vous vous êtes fait mal.

CHARLES.

Voilà de quoi me guérir... bonjour, ma jolie cousine... oh ! moins que rien... une erreur de calcul... trois marches que j'ai prises pour une.

NANON, montrant l'escalier.

Il y a pourtant une corde.

CHARLES.

Vraiment !... eh bien ! ce n'est pas de luxe... je ne l'ai pas aperçue... il fait si sombre... quoique je ne m'en plaigne pas à cause du contraste.

AIR *d'Aristippe.*

Ici tout afflige la vue,
Les murs, les meubles, tout est vieux ;

Tout semble dire à l'âme émue
Que l'ennui seul règne en ces lieux.
Triste séjour, d'où, j'imagine,
On fuirait vite et de bon cœur...
Si vous n'étiez là, ma cousine,
Pour y faire croire au bonheur.

(Nanon entre dans le cabinet de Grandet.)

ISIDORE, à part.

Le fade !... un compliment... si je voulais, j'en ferais bien autant.

EUGÉNIE.

Au moins, avez-vous bien passé la nuit ?

CHARLES.

Vous voyez, je me lève... pardon même de paraître en négligé.

ISIDORE, à part.

Cette coquetterie !... pour faire remarquer qu'il est superbe...

CHARLES.

J'ai voulu écrire ce matin à mon père... et à une autre personne... mais il me manquait...

EUGÉNIE.

Quoi donc ? (Nanon apporte un fauteuil devant la table.)

CHARLES.

Presque rien... une table, de l'encre, une plume, du papier, et cætera...

EUGÉNIE.

Ah ! mon Dieu !... vous aurez tout cela, mon cousin. (A Isidore.) Monsieur Isidore, vous nous aiderez, n'est-ce pas ?

ISIDORE.

Certainement, mademoiselle...

CHARLES, regardant autour de lui.

Je n'aurais jamais cru qu'en France, au dix-neuvième siècle, il y avait des gens qui vécussent dans des endroits pareils, et de ma famille encore.

ISIDORE, à part.

Comme il regarde partout!... il a l'air de faire l'inventaire... c'est un prétendu.

NANON, à Eugénie.

Dites-lui donc de déjeuner avant que monsieur ne revienne.

CHARLES, à Eugénie, lui donnant l'encrier qu'il a pris dans son nécessaire.

Voici mon encrier... eh! mais cet air d'embarras... je vous gêne... pardon, je me retire...

EUGÉNIE, qui a pris l'encrier.

Au contraire... mon cousin, si vous vouliez déjeuner.

CHARLES.

Merci, ma cousine... ne vous inquiétez pas... je n'ai jamais faim avant midi.

NANON, à part.

Miséricorde!

ISIDORE, à part.

Oh! midi!... moi qui déjeune à cinq heures... au petit jour.

EUGÉNIE.

C'est que... pardon... je crains que le chocolat...

CHARLES.

Du chocolat! non... je n'en prends pas le matin... rien que du thé, des *Sandwichs*.

EUGÉNIE.

Du thé!..... Dieu! si je l'avais su... et des Sandwichs..... (A Isidore.) Qu'est-ce que c'est que des Sandwichs?

ISIDORE.

Des Sandwichs... c'est quelque ragoût peut-être.

NANON, à part.

Monsieur qui rentre à onze heures... (Haut.) C'est dommage... le chocolat est prêt... il est là...

EUGÉNIE, à Charles.

Oui... il est là...

CHARLES.

Il est prêt, dites-vous, ah! c'est différent... je l'aime beaucoup... et au fait... je me sens une pointe d'appétit.

EUGÉNIE.

Vrai!... ah! tant mieux... je vous l'apporte de suite... ne vous impatientez pas... (Remettant l'encrier à Nanon.) Tiens, mets-y de l'encre... dans le cabinet de mon père... va... (A Charles qui la regarde.) Je suis à vous, mon cousin. (Elle entre dans la cuisine : Nanon entre dans le cabinet de M. Grandet.)

SCÈNE V.

ISIDORE, CHARLES.

CHARLES.

Pauvre petite cousine! qu'elle est bonne, empressée pour moi!... et pas mal vraiment.

ISIDORE.

Ah! monsieur trouve qu'elle n'est pas mal?

CHARLES.

Monsieur... (Ils se saluent.) Je n'ai pas l'honneur...

ISIDORE.

Isidore... Isidore Menu... le neveu de mon oncle le notaire.

CHARLES, souriant.

Ah! le neveu de votre oncle!... (A part.) Un ami, un voisin.

ISIDORE.

Monsieur compte-t-il faire un long séjour ici?

CHARLES.

Eh! eh! eh! eh!...

ISIDORE.

Eh! eh! eh!.. monsieur ne s'y plaît pas beaucoup?

CHARLES.

Franchement, à moins d'y mettre de la bonne volonté... moi, j'avais entendu dire vaguement que mon oncle était riche... qu'il habitait la province... et là-dessus, je m'étais figuré qu'il avait un château... comme tout le monde... avec un parc, un théâtre... enfin une existence de patriarche !... à la longue, c'est bien un peu ennuyeux.

ISIDORE.

Oh ! chez le père Grandet, on n'a pas à craindre cet ennui-là.

CHARLES.

Je vois... c'est un autre genre de résignation... mais plus j'y pense, moins je comprends la précipitation que mon père a mise à m'envoyer à pareille adresse... moi qui me trouvais si bien dans notre hôtel... dans mon petit parloir gothique !... et à la veille de tant de bonheur !...

ISIDORE.

Et monsieur ignore la cause...

CHARLES.

Oh ! tout à fait.

ISIDORE.

Il faut pourtant que le père de monsieur ait eu des raisons bien pressantes...

CHARLES.

C'est assez probable.

ISIDORE.

Dame !... (A part.) Est-il sournois, le Parisien !

CHARLES, à part.

Il est curieux, le provincial !

ISIDORE.

Alors, cela ne concerne pas... mamzelle Eugénie ?...

CHARLES.

Ma cousine ? (A part.) Ah ! j'y suis... un prétendu !...

ISIDORE.

Cela ne concerne pas...

CHARLES, le regardant.

Mais dame!... je... (Se retournant pour rire.) Ah ! ah ! ah !

SCÈNE VI.

Les Mêmes, EUGÉNIE, NANON.

EUGÉNIE, revenant avec une petite casserole.

Voilà, mon cousin, voilà... Vous êtes servi tout de suite... tenez un peu, monsieur Isidore. (Elle lui fait tenir la casserole.)

NANON, rentrant avec l'encrier de Charles, qu'elle pose sur la table.

Comment ! ce n'est pas encore fini?... Jésus, mon Dieu !

CHARLES.

Ah ! ma cousine, de grâce... que de peine vous vous donnez pour moi !

EUGÉNIE.

Ne faites pas attention, mon cousin. (Elle reprend la casserole des mains d'Isidore. — Allant à Nanon qui est près de la table.) Ah ! Nanon, que je suis contente !... il aura de bon chocolat... Je crois que j'ai réussi. (Elle verse le chocolat dans la cafetière qui est sur la table.)

CHARLES.

C'est qu'au fait, elle est jolie ma cousine... malgré cette tournure un peu provinciale... Elle a un air de candeur et de bonté qui fait plaisir à voir. Et des yeux... ma foi, comme Élisa !

ISIDORE, entre Charles et Eugénie.

La regarde-t-il !

CHARLES.

Hem !... (Regardant Isidore et détournant la tête.) Ah ! ah ! la drôle de figure !

EUGÉNIE, qui a arrangé le couvert et placé le fauteuil.

Maintenant, mon cousin... si vous voulez vous mettre à table... tout est prêt.

NANON, bas.

C'est ça, dépêchez-vous... si votre père...

CHARLES.

Avec plaisir, si monsieur Isidore veut permettre.

ISIDORE.

Mon Dieu ! je n'empêche pas... au contraire. (Charles va à la table.)

EUGÉNIE, lui montrant le fauteuil.

Mettez-vous là... dans ce fauteuil.

CHARLES, s'asseyant.

Volontiers... ils appellent ça un fauteuil.

NANON.

Enfin il y est.

(Charles est assis, Eugénie est debout à sa droite, Nanon à sa gauche, Isidore est sur le devant du théâtre à droite.)

CHARLES.

C'est charmant, un petit déjeuner sans cérémonie.

ISIDORE, à part.

Par exemple ! sans cérémonie.

CHARLES.

Et en si bonne compagnie... (Il verse le chocolat dans sa tasse.) c'est un plaisir auquel je tiens beaucoup... et les plaisirs doivent être rares ici... (A Isidore.) Hem !... à quoi s'amuse-t-on dans ce pays ?

ISIDORE.

A quoi ?

CHARLES.

Oui...

ISIDORE.

A ses affaires.

CHARLES.

Et quand on n'en a pas.

ISIDORE.

Alors, on ne s'amuse pas... on n'est pas forcé.

EUGÉNIE.

Si fait, mon cousin, si fait... et si vous aimez la pêche, monsieur Isidore est très-adroit...

CHARLES.

C'est un plaisir bien tranquille... Ah çà ! je ne vois qu'un couvert. (A Eugénie.) Eh bien ! et vous ?

EUGÉNIE.

Moi, je vous servirai.

CHARLES, voulant se lever.

Par exemple !

NANON, le prenant par les épaules et le faisant asseoir.

Eh ! restez... Vous lanternerez si bien, que votre oncle va rentrer.

EUGÉNIE.

Chut !

CHARLES, étonné.

Quoi donc ?

EUGÉNIE.

Ne faites pas attention... Déjeunez, mon cousin, déjeunez votre aise... ne vous pressez pas trop.

CHARLES.

Me presser !... je n'ai garde !... je suis trop bien ainsi... Voilà un déjeuner qui a bonne mine... Nanon, du pain...

NANON, lui présentant un gros pain rond.

Tenez, monsieur, coupez vous-même à la miche.

CHARLES, à part et coupant le pain.

Oh ! ce pain mollet ! Si mes amis de Tortoni me voyaient dans cette attitude-là...

EUGÉNIE.

Et que prendrez-vous avec cela, mon cousin ?

CHARLES.

Oh ! peu de chose... quelques biscuits.

NANON.

Là, encore !

EUGÉNIE.

C'est bien. (A Isidore.) Monsieur Isidore, à l'entrée du bourg, chez Dupont... des biscuits... Oh! je vous en prie... allez vite.

ISIDORE.

Oui, mamzelle, oui... (A part.) Elle fait de moi tout ce qu'elle veut... et pour l'autre, encore.

CHARLES.

Ah ! vous sortez... mais nous nous reverrons pour cette partie de pêche... mon cher ami.

ISIDORE.

Certainement... (A part.) Son cher ami !... je t'en souhaite. (A Eugénie.) J'y vais. (Il sort.)

SCENE VII.

EUGÉNIE, CHARLES, NANON.

CHARLES.

Il est furieux contre moi... (Goûtant son chocolat.) Eh ! mais, il est délicieux.

EUGÉNIE.

Pas assez sucré peut-être ?

CHARLES, prenant du sucre.

Vous croyez... c'est égal, je n'en ai jamais pris de si bon à Paris.

NANON.

Je crois bien... c'est mamzelle qui l'a fait soi-même.

CHARLES.

En vérité ! je suis bien aise d'en être prévenu... il va m'en paraître encore meilleur... Comme vous me regardez, ma cousine !

EUGÉNIE.

Pardon... c'est que j'aimais tant ma mère.

CHARLES.

Oui... mon père m'a parlé souvent de sa bonté.

EUGÉNIE.

Et lui aussi, il est bien bon, n'est-ce pas ? (Elle s'assoit auprès de Charles.)

CHARLES.

Mon père!... le meilleur, le plus généreux des hommes... et avec moi, quelle indulgence! mes moindres désirs, mes caprices même, car j'en ai quelquefois... Il les devine, il les prévient... et quand il me voit rentrer à la maison, tout joyeux d'une journée aussi frivole que la sienne a été laborieuse, il a presque l'air de me remercier. « Charles, mon garçon, me dit-il, c'est bien ; dans mon temps, je n'ai pu jouir de ma jeunesse... qu'au moins j'en aie une en toi... mon temps est passé... Il faut bien que tu m'en dédommages... que tu prennes du plaisir pour nous deux... » Aussi, par obéissance, je ne néglige rien pour que le compte s'y trouve... tous les jours de nouvelles parties... spectacles, fêtes, bals ! mon pauvre père... je lui dois bien ça.

NANON.

Bonté divine!... ah! mamzelle, que je voudrais avoir ce père-là... pour changer avec vous!

EUGÉNIE.

Nanon!

CHARLES.

Que veut-elle dire ?

EUGÉNIE.

Est-ce que vous l'écoutez, mon cousin?... moi désirer un autre père que le mien, dont je suis toute la joie, tout le bonheur dans ce monde!... lui aussi, il est généreux avec moi.

NANON.

Mais quand vous iriez bien un brin dans ces bals, ces spectacles dont parle votre cousin.

CHARLES.

Serait-il vrai ! vous n'y allez pas, à la ville voisine ?

NANON.

Jamais... Dame ! ça se paie.

EUGÉNIE.

Mon Dieu ! mon cousin, je n'y pense pas... élevée dans cette maison par ma mère qui s'y trouvait heureuse, mes regards et mes vœux ne se sont jamais portés plus loin... j'ai appris d'elle à complaire en tout à mon père... à ne pas souhaiter d'autre bonheur... en ce moment peut-être, vous me donneriez presque l'envie de me trouver au milieu de ces réunions brillantes... mais une fois, une seule fois, pour y jeter un coup d'œil... pour vous y voir, et m'en souvenir toujours après !

NANON, écoutant.

Ciel !

EUGÉNIE, se levant.

Quoi donc ?

NANON.

Rien... je croyais entendre...

CHARLES.

Eh bien ! ma cousine, vous y viendrez dans ce monde que vous ne connaissez pas... je le veux, j'y tiens, par amour-propre de cousin.

EUGÉNIE.

Que dites-vous ?

CHARLES.

Cela regarde mon père... et je suis sûr qu'il en parle au vôtre, dans cette lettre que je lui ai remise.

NANON, passant entre Eugénie et Charles.

Ah ! cette lettre qu'il lisait encore ce matin... il avait un air tout drôle... C'est quelque secret.

CHARLES.

Oui, un secret de famille... que vous saurez bientôt... Vous viendrez à Paris, ma cousine.

EUGÉNIE.

Moi!

NANON, bas à Eugénie.

Je crois que monsieur Isidore avait raison.

EUGÉNIE, toute tremblante.

J'en ai peur.

CHARLES.

Et peut-être que, dès à présent, je puis vous confier entre nous...

EUGÉNIE.

Non, mon cousin, non, non... puisque c'est un secret, attendez, ne m'en parlez pas encore.

NANON.

Pourquoi donc ça ?... moi, je suis curieuse... voyons donc... ce mariage...

EUGÉNIE.

Nanon !

CHARLES.

Tiens ! elle a deviné.

EUGÉNIE, vivement.

Mon cousin, encore un peu de chocolat pour réchauffer le vôtre... (Sa main tremble.) Tiens, tiens, verse, Nanon.

CHARLES, à Nanon qui lui verse du chocolat.

Merci, merci.

EUGÉNIE, prenant le sucrier.

Voici le sucre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GRANDET.

GRANDET, avant d'entrer.

Nanon... (Il ouvre la porte et paraît.)

NANON, laissant retomber la cafetière sur la table.

Ah!

GRANDET, du fond.

Ah ! ah ! on est attablé ici !

CHARLES, se levant et allant à lui.

Eh ! mon oncle, je ne vous ai pas encore aperçu ce matin ; et...

GRANDET, passant entre lui et la table pour voir.

Bonjour, mon garçon, bonjour... (A Eugénie qui se met devant la table, comme pour la lui cacher.) Te voilà, toi, bijou... bonjour, mon trésor, mon seul trésor... viens donc m'embrasser... (Voyant Nanon qui emporte la cafetière.) Qu'est-ce que c'est que ça?... qu'est-ce que tu emportes?

CHARLES.

Ça, mon oncle?... d'excellent chocolat que je viens de prendre et dont je vous fais compliment.

GRANDET.

Du chocolat ?

NANON, qui se trouve entre Eugénie et Grandet.

Not' maître.

GRANDET.

Du chocolat!... qu'est-ce que ça veut dire, du chocolat... (Apercevant le sucrier sur la table.) Et du sucre...

NANON.

Dame! il n'y avait rien pour déjeuner. (Charles s'est assis à la droite du théâtre.)

GRANDET.

Eh bien!... qu'est-ce qu'il faut de plus, quand c'est offert de bon cœur... une tasse de lait, du fromage... à la campagne. (A Charles.) N'est-ce pas ? (A Nanon.) Qui est-ce qui t'a commandé autre chose ? (Il va poser son chapeau au fond, sur une chaise.)

NANON.

Mais...

GRANDET.

Eh bien ! parle... tu as une langue.

NANON.

Not' maître...

GRANDET.

Qui donc ?

EUGÉNIE, s'avançant avec fermeté.

Moi, mon père.

GRANDET.

Ah ! toi.

CHARLES, étonné, à part.

Qu'est-ce que cela signifie ?

GRANDET, d'un air indifférent.

Toi !... c'est bien... mon Dieu ! je ne me fâche pas... du chocolat... mais il n'y en avait pas dans la maison ?

EUGÉNIE.

Aussi, mon père... c'est moi qui ai ordonné à Nanon de l'acheter.

GRANDET.

Ah ! tu as ordonné d'acheter... (De même.) Bien... mais avec quoi donc ?... C'est bientôt dit, d'acheter... il faut payer ensuite... (Regardant Charles avec un sourire.) N'est-ce pas ?... il faut payer, c'est l'usage dans le pays... Et de l'argent, vous n'en aviez pas ?

EUGÉNIE.

J'ai de l'or.

GRANDET.

Tu aurais dépensé... tu aurais changé mon or, toi ?

EUGÉNIE.

Vous me l'avez donné.

GRANDET.

Pour le garder.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Ma fille... elle a changé notre or.

NANON, s'avançant et à la gauche de Grandet.

Eh ! non, not' maîtr', ce n'est pas elle ;
C'est moi qui, sur mon p'tit trésor,
Ai prêté quelqu' chose à mamzelle.

GRANDET.

Bah ! vraiment ? bonn' fille, est-ce heureux !

NANON.

Oui, foi d' Nanon.

GRANDET.

N'y a pas de honte ;
Et puisque t'as prêté, tant mieux...
(A demi-voix.)
Ça te restera pour ton compte.

CHARLES, à part, avec stupéfaction.

Je n'en reviens pas.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ISIDORE.

ISIDORE.

Les voilà... les voilà... ils sont tout chauds.

GRANDET.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

NANON.

A l'autre.

ISIDORE.

Dame! père Grandet... des biscuits.

GRANDET.

Des biscuits!

EUGÉNIE, à part.

Et tout cela devant lui.

ISIDORE.

C'est mamzelle Eugénie qui m'a envoyé acheter...

GRANDET.

Et de l'argent?

ISIDORE.

J'ai pris à crédit.

GRANDET.

Et qui est-ce qui paiera?... toi...

ISIDORE.

Moi !...

CHARLES, se levant et s'avançant vers Grandet.

Non, mon oncle ; mais moi... c'est convenu... j'ai voulu ce déjeuner-là... à condition que je le paierais moi-même... c'est juste, c'est convenable.

EUGÉNIE.

Mon cousin !

GRANDET.

Ah ! c'est différent... fallait donc le dire tout de suite... Liberté, mon garçon... tu es ici comme chez toi... il n'y a pas d'offense... puisque tu te lances dans les grands seigneurs, que tu te fais un dieu de ton ventre, mange ton avoir... t'es bien libre, tant qu'il te durera... (A part.) Et ensuite étonnez-vous donc si ça culbute... (Haut.) Nanon, mon déjeuner.

NANON.

Not' maître, il y a encore un brin de chocolat... le voulez-vous ?... (Bas.) C'est votre neveu qui régale.

GRANDET.

Ah ! il en reste... eh bien ! garde pour ma fille... moi, du fromage et du pain... j'aime mieux ça. (Nanon lui donne le pain et lui apporte un morceau de fromage sur une assiette ; il coupe une tartine sur laquelle il étend du fromage.)

CHARLES, à part.

Étonnant, mon oncle... (Regardant Eugénie.) Mais elle... un ange !...

GRANDET, regardant la table.

Une nappe !... un fauteuil... c'est scandaleux... (Voyant Isidore qui mange un biscuit.) Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

ISIDORE.

Dame ! ils sont payés !

CHARLES, tirant de son gousset un napoléon.

Tiens, Nanon... que j'acquitte ma dette.

NANON, regardant.

Une pièce d'or.

GRANDET, qui était auprès de la table, se retournant.

D'or.

NANON.

Ah! bon... je n'aurai jamais assez de monnaie pour vous rendre.

GRANDET, vivement et tendant la main.

Donne... j'en ai, moi... je te changerai.

CHARLES, l'arrêtant.

Du tout, du tout, mon oncle, ça se trouvera plus tard... et maintenant permettez-moi de me retirer... il faut que j'écrive à mon père.

GRANDET.

Ah!... à ton père... (A part.) Pauvre garçon!

EUGÉNIE.

Voici votre encrier, mon cousin.

CHARLES, allant chercher son nécessaire sur la table à droite et l'ouvrant.

C'est juste... dans mon nécessaire.

EUGÉNIE.

Ah! qu'il est joli!

CHARLES.

Vous trouvez, ma cousine... eh bien! acceptez-le, je vous en prie... comme un gage de l'amitié la plus sincère.

EUGÉNIE.

Merci... oh! merci... je vous aimerai bien sans ça.

ISIDORE, à part.

Des cadeaux!... c'est fini.

CHARLES.

Un refus.

GRANDET.

Eh! non... allons, Eugénie... au fait, il ne faut pas lui faire de la peine, à ce garçon.

EUGÉNIE.

Mon père...

GRANDET, entre Charles et Eugénie, prenant le nécessaire.

Elle accepte... (Ouvrant le coffre.) En or !... non, en argent doré... (Le passant à Eugénie.) Serre-le bien... et garde-le au moins.

EUGÉNIE, avec expression.

Oh ! oui...

GRANDET, lui prenant le menton.

Pauvre chérie... ça te fait plaisir ?... eh bien ! puisque c'est comme ça, je ne veux pas qu'il paie son déjeuner... il ne le paiera pas aujourd'hui, ça me regarde... Nanon, donne-moi la pièce d'or que je lui rende quatre pièces de cent sous.

CHARLES.

Fi donc, mon oncle...

GRANDET.

Comment, fi ! c'est le compte.

CHARLES.

N'en parlons plus... est-ce que j'aurais voulu lui reprendre ?... garde, Nanon, garde ; puisque tu me sers, le surplus est pour toi.

NANON.

Pour moi.

GRANDET, atteré.

Pour elle !

ISIDORE, à part.

Il est cousu d'or.

NANON.

Est-il Dieu permis !... vingt francs pour l'avoir servi une demi-heure ; quand je n'en gagne que quarante à servir not' maître toute l'année... (Bas à Grandet.) Faut-il que je prenne ?

GRANDET, bas à Nanon.

Dame ! puisqu'il te donne, cet imbécile.

NANON, bas.

Lui ! un si bon cœur.

GRANDET, bas.

C'est ce que je voulais dire... (Haut à Charles.) Écoute, mon gar-

çon, un conseil... prends garde... si tu jettes, comme ça, tout ce que tu tiens, ce n'est pas le moyen d'avoir les mains pleines.

CHARLES.

Laissez donc, mon oncle... l'argent est rond, c'est pour rouler.

GRANDET.

Du tout... il est plat... pour s'amasser.

SCÈNE X.

CHARLES, M. MENU, GRANDET, EUGÉNIE, NANON, ISIDORE.

MENU, entrant.

Amasser !

CHARLES.

Ah ! le grand sec d'hier au soir.

MENU.

Il n'y a pas besoin de demander qui est-ce qui parle ?... c'est le père Grandet.

GRANDET.

Ah ! ah ! Menu... vous voyez, toujours le petit doigt de morale.

CHARLES, à part.

Elle est jolie sa morale.

ISIDORE, s'approche de Menu et lui dit tout bas.

Il y a quelque chose... il y a quelque chose.

MENU, à Charles.

Salut au jeune voyageur... c'est moi qui étais ici hier... l'oncle de mon neveu.

CHARLES, gaîment.

Ah ! je sais... c'est bien ça... il m'a dit qu'il était le neveu de son oncle. (Nanon enlève tout ce qui était sur la table et l'emporte dans la cuisine.)

MENU, à Eugénie qui est pensive.

Bonjour, Eugénie... ah ! mon Dieu ! quel air triste !

EUGÉNIE, revenant à elle.

Ah ! mon parrain !

GRANDET, à Eugénie.

Triste ! toi, mon enfant ?... Comment ?... Qu'est-ce que tu as donc ?... serais-tu malade, contrariée ?

EUGÉNIE.

Mais du tout.

GRANDET.

Je veux que tu sois contente, que tu sois heureuse... Va te distraire, va... porte à manger à tes poulets, ça t'égaiera... mais surtout ne leur donne pas de pain... de la recoupe, à la bonne heure... Il ne faut pas gaspiller le bien de Dieu. Il y a tant de pauvres qui manquent, ma fille.

CHARLES, à part.

Dieu ! quel homme ! ah ! comme j'en rirais, sans ma cousine.

GRANDET.

A présent, tournez-moi les talons... que je cause tranquille avec le papa Menu... (A Charles.) Toi, mon garçon, je te parlerai ; mais plus tard... nous avons à causer. (Menu et Isidore passent à la gauche du théâtre.)

EUGÉNIE, se rapprochant.

Ah !

CHARLES.

De la lettre de mon père.

GRANDET.

De sa lettre... oui, oui... (A part.) Je ne pourrai jamais lui apprendre ce malheur-là.

EUGÉNIE, qui l'a écouté.

Ce malheur !... mon père ! vous dites...

GRANDET.

Moi, je n'ai rien dit.

EUGÉNIE, tremblante.

Si fait... si fait...

ISIDORE, à Menu.

C'est un prétendu, bien sûr.

MENU.

Chut ! nous verrons.

CHARLES, dans le fond.

Ah ! monsieur Isidore... dans une demi-heure, je vous rejoins, à la pêche.

MENU.

A vos ordres, monsieur.

ISIDORE.

Moi !... (A part.) Est-il politique, mon oncle !

GRANDET.

Air : *A chaque pas, dans ce charmant voyage.*

Va, mon garçon, il faudra te distraire,
Dépêche-toi.

CHARLES, à part.

Dieu ! que je suis pressé
De retrouver le bonheur chez mon père !

EUGÉNIE, à part, les regardant.

De quel malheur est-il donc menacé ?

CHARLES, bas, à Eugénie.

Ce que je vois, et ce que je devine,
Tout m'attendrit... je ne croyais, hélas !
Que vous aimer... et maintenant, cousine,
Je vous admire.

EUGÉNIE, bas, à Charles.

Oh ! non, ne changez pas !

ENSEMBLE.

EUGÉNIE.

Quels mots tout bas a prononcés mon père !
D'un juste effroi mon cœur est oppressé.
Charles, grand Dieu ! quel est donc ce mystère ?
De quel malheur serait-il menacé ?

CHARLES.

En philosophe il faut bien me distraire ;
Car j'en serai dans peu récompensé
En retrouvant le bonheur chez mon père...
Par cet espoir tout doit être effacé.

GRANDET.

Va, mon garçon, il faudra te distraire,
Car le bon temps est si vite passé ;
Tous deux plus tard nous causerons d'affaire ;
Amuse-toi, c'est là le plus pressé.

MENU et ISIDORE.

En ce pays { sachez / sachons } ce que vient faire
Ce beau dandy si coquet, si pincé ;
Si son voyage ici cache un mystère,
A l'éclaircir je suis intéressé.

(Charles remonte par l'escalier qui conduit au premier étage ; Eugénie passe dans la cour, et Nanon, qui finit d'ôter le couvert, rentre dans la cuisine. Isidore sort après les autres par la porte de la cour.)

SCÈNE XI.

GRANDET, MENU.

GRANDET, regardant sortir Charles.

Il faudra pourtant bien lui apprendre...

MENU, à part.

Je veux absolument savoir...

GRANDET.

Asseyez-vous, compère... Eh bien ! y a-t-il du nouveau ?

MENU.

Je crois bien... l'arrivée de votre neveu a mis les têtes en fermentation... on se demande qui l'amène... on bâtit des conjectures... (L'observant.) On prétend même qu'il vient pour tâcher de se marier avec sa cousine... c'est le bruit de tout le pays.

GRANDET.

De quoi se mêle-t-il !... (Il a pris une chaise au fond, et la met pres de la table.) Il devrait s'occuper de ses affaires, le pays... et nous aussi... (Il s'asseoit à gauche de Menu.) Où en sommes-nous?

MENU.

Conclu.

GRANDET.

Bah !

MENU.

A peu près.

GRANDET.

Quand je vous disais qu'il mettrait les pouces... il se rabat aux quatre cent mille francs?

MENU.

Il me l'a écrit ce matin de Blois.

GRANDET.

Pas mauvais... pas mauvais... un bien qui vaut deux cent mille écus comme un liard.

MENU.

Voilà pourquoi je vous blâmais de finasser... s'il avait renoncé à vendre ?

GRANDET.

Lui !... je l'en défiais... vous savez bien, son fermier... ce vieux serviteur qui l'a élevé, qui pleurait à l'idée de cette vente... j'étais entré dans ses chagrins... je l'avais fait causer sur son maître, d'amitié, avec bonhomie... (Se penchant vers Menu.) Un militaire... des dettes... des créanciers las d'attendre... son état perdu, à moins d'argent comptant... je tenais mon homme.

MENU.

Bah !... et vous ne m'aviez pas confié...

GRANDET.

Inutile... ça vous aurait gêné... vous n'auriez pas joué votre rôle si naturellement.

MENU.

Ce père Grandet... quelle tête !

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Quel machiavélisme est le vôtre,
Quel calcul !... Vous seriez, vraiment,
Ministre !...

GRANDET.

Eh ! mais tout comme un autre...
Si je l'étais... quel changement!
Ah! ah ! ce n'est pas moi qu'on triche,
Je mettrais les grugeurs au pas,

MENU.

L'impôt serait moins lourd!

GRANDET.

Non pas ;
Mais le trésor serait plus riche.

(Se frottant les mains.) Hein !... dans le Loiret, voilà trente ans qu'ils m'appellent le bonhomme Grandet... le bonhomme les joue sous jambe... ils ne sont pas de force... ça m'amuse.

MENU.

Je crois bien... vous avez des millions... aussi, on flaire ce trésor... (Appuyant.) Il y a des amateurs jusqu'à Paris... votre neveu, par exemple, qui va essayer d'être votre gendre.

GRANDET.

Encore!... laissez-moi donc tranquille... soyons à notre affaire... nous disons...

MENU.

Que mon neveu Isidore partira ce soir pour Blois où l'acte doit se passer... et pour ne pas perdre de temps, nous prendrons des chevaux de poste.

GRANDET.

Ça grossira les frais.

MENU.

Bah! pour gagner deux cent mille francs!... et puis c'est pressé... on touchera le prix ici.

GRANDET.

Je me procurerai de l'argent... car je n'en ai pas... (Mouvement de Menu.) vrai!... pas du tout.

MENU.

Il y aura d'abord les premiers frais d'enregistrement à débourser tout de suite.

GRANDET.

Tout de suite?... comme les affaires vont vite!... comme ça dévore!... ça se monte...

MENU, lui présentant un papier.

Voilà le bordereau.

GRANDET, le parcourant.

Tant que ça... mais c'est ruineux d'être propriétaire! vous m'avez embarqué là dans une affaire... enfin, puisqu'il le faut... (Tirant un portefeuille de sa poche de côté.) Tenez... quelques pièces de vin que j'ai vendues dans ma matinée... (Montrant des billets de banque.) Ça sent bon, ce papier... et votre reçu?

MENU.

Au bas du bordereau.

GRANDET, regardant vivement le bordereau.

Ah! oui... et puis, entre amis... (Il lui donne les billets de banque.) C'est le compte.

MENU.

Sauf l'appoint... trois cent vingt et un francs quinze centimes.

GRANDET, se levant et fouillant dans le gousset de sa culotte.

Voilà d'abord les quinze centimes.

MENU.

Après.

GRANDET, fouillant dans l'autre gousset.

Voilà un franc.

MENU.

Restent trois cent vingt francs.

GRANDET, fouillant dans une poche de son gilet.

Voilà les vingt francs. (Il lui donne quatre pièces de cent sous.)

MENU.

Et les trois cents francs ?

GRANDET, avec désespoir.

Je n'ai plus que de l'or.

MENU.

Ça m'est bien égal.

GRANDET.

Mais à moi... (A part.) Il est très-cher en ce moment.

MENU.

Parbleu ! vous n'en manquez pas ; et ce qui m'a toujours étonné en vous, c'est qu'un homme d'ordre... un homme qui connaît l'emploi des capitaux, se laisse aller quelquefois à entasser chez lui des espèces sans les faire rapporter.

GRANDET, qui s'est rassis.

Je le sais bien... mais les voir donc... les toucher !... que voulez-vous ? c'est ma seule dépense.

MENU, appuyant.

J'ai idée que si votre neveu tâche d'être votre gendre, ce n'est pas pour se contenter de cette dépense-là... et peut-être dès le lendemain du mariage...

GRANDET.

Qui est-ce qui vous parle de mariage ?

MENU.

Ce n'est pas pour vous demander votre fille que son père vous a écrit ?... Dame ! il est riche !

GRANDET.

Son père... ah ! bien, oui... tenez, lisez, pendant que je vais compter. (Il tire une lettre de sa poche et la donne à Menu.) Et laissez-moi la paix.

MENU, se levant et passant à droite du théâtre.

La lettre d'hier soir... voyons un peu s'il est question de mariage. (Il lit.) Eh ! mais... qu'est-ce que je vois !

GRANDET, comptant son or sur la table.

Toutes pièces neuves.

MENU, poussant un cri.

Le malheureux !... ô ciel !... la mort.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, EUGÉNIE, entrant sur le dernier mot.

EUGÉNIE.

La mort !... la mort de qui donc ?

MENU.

Peut-être en ce moment votre oncle...

EUGÉNIE.

Mon oncle ! ah ! donnez... (Elle prend la lettre que tient Menu.) Mon oncle....

GRANDET.

Pauvre cher homme ! (On entend fredonner.)

MENU.

C'est monsieur Charles.

GRANDET.

Silence au moins... jusqu'à ce soir... c'est dans sa lettre.

EUGÉNIE.

Ah ! mon Dieu ! (Elle laisse échapper la lettre.)

SCÈNE XIII.

MENU, EUGÉNIE, CHARLES, en frac, GRANDET.

CHARLES, entre en fredonnant.

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir.

GRANDET.

Comment !... qu'est-ce qu'il chante là ?

CHARLES.

L'or est une chimère...

Ah ! pardon... avez-vous quelqu'un à envoyer jusqu'à la poste ?

GRANDET.

C'est trop tard... l'heure est passée... (A part.) Une chimère !

CHARLES.

En vérité !... là ! est-ce contrariant ! moi qui me suis tant pressé d'écrire mes lettres. (Voyant celle qu'Eugénie a laissée tomber.) Tiens, à propos de lettre, en voilà une que vous laissez traîner... (Il va la ramasser.)

MENU.

Cette lettre...

EUGÉNIE, la ramassant vivement.

Ah !... elle est à moi.

CHARLES, regardant Eugénie.

Eh ! mais... cette pâleur... ma cousine, vous avez du chagrin.

EUGÉNIE.

Moi !

CHARLES.

J'en suis sûr.

MENU, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

CHARLES, à demi-voix, à Eugénie.

Oui, vous avez pleuré, ma chère Eugénie... qu'est-ce donc ?... dites un mot, un seul... j'écrirai à mon père... il viendra trouver le vôtre... comptez sur lui... il est si bon.

EUGÉNIE.

Votre père ! (A part.) Ah ! qu'il me fait de mal !

GRANDET, qui a ramassé les pièces d'or qu'il comptait, les remet dans sa poche, et passant auprès de Menu.

Tenez, toute réflexion faite... je n'ai que deux cents francs en or... je vous donnerai plus tard...

MENU.

Comme vous voudrez.

GRANDET, à Charles.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, mon garçon ?

CHARLES.

Je cherche à consoler ma cousine... elle me cache des larmes... que mon père serait heureux d'essuyer, au prix de sa fortune... oui, mon oncle, au prix de sa fortune... et s'il le fallait, pour vous aider à faire le bonheur d'Eugénie...

EUGÉNIE.

Mon cousin !...

GRANDET.

Merci, mon garçon... vois-tu... faut garder ce qu'on a... nous sommes de pauvres gens ; mais on se suffit.

MENU, à part.

Pauvre millionnaire, va !

CHARLES.

Mais monsieur Isidore doit m'attendre avec ses filets ! (A part.) Quelque amour, c'est sûr.

GRANDET.

C'est ça... tu aimes la pêche, hein ?

CHARLES.

Mais oui, mon oncle...

GRANDET.

Eh bien ! va pècher... va t'amuser... tu as encore une heure. C'est au moulin, n'est-ce pas ? Eugénie va te montrer le chemin... (A Eugénie.) Va, bijou, va...

EUGÉNIE.

Moi !... oui, oui, mon père... et je reviens... (A part.) Oh ! il le sauvera.

MENU.

Nous écrirons au vendeur que les quatre cent mille... (Eugénie, qui sortait avec Charles, s'arrête et se retourne en entendant ces derniers mots.)

GRANDET, interrompt Menu et l'empêche de continuer.

Hum ! (A Eugénie.) Va, mon enfant.

MENU.

Et moi, je vais faire arriver ici la voiture et tout préparer pour le départ de mon neveu.

SCÈNE XIV.

GRANDET, seul.

L'or est une chimère... Voilà ce que son père lui a appris... ça porte malheur ! pauvre diable !... (Il porte la table au fond du théâtre.) Tiens, et ce père Menu qui me laisse mon or et son reçu... il y a des gens qui n'ont pas d'ordre. (Il revient sur le devant de la scène.) Ou plutôt, c'est un matois, mon compère... Il me fait la cour... il croit que je ne vois pas ses finesses... il vise à ma fille et à mes écus pour son neveu... eh bien ! qu'il vise !... je le laisse faire... pourquoi le priver d'un plaisir qui ne me coûte rien ?... il m'en sert mieux, et il prend moins cher... Par exemple, pas bête !... ma fille à son neveu.... c'est qu'elle sera riche après moi... et il ne tiendra qu'à elle de briller... d'écraser les plus huppés du Loiret... d'avoir voiture comme eux... et des chevaux... quatre, si elle veut... c'est-à-dire trois... un de rechange, s'il y en a un de malade... (Prenant le fauteuil pour le porter au fond près de la table.) encore, en les soignant bien, deux, c'est assez... et même il y en a toujours un qui laisse tirer l'autre... il suffit de prendre celui qui travaille... je lui conseillerai en mourant... par bonheur, je ne suis pas pressé... (Il tire et examine machinalement l'or qu'il a mis dans sa poche.) Je verrai encore s'arrondir mon avoir.

Air : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ces prés, ces champs qu'en espoir je dévore,
Entre mes mains viendront avec le temps ;
Voilà ces deux fermes encore
Que je guignais au moins depuis dix ans,
Et je les paie en beaux écus vaillants.
Ah ! quel bonheur de pouvoir se rendr' maître
De tous les biens que l'on peut envier...
Dam ! je n'en vois qu'un de plus doux peut-être,
Ce s'rait de ne pas les payer !

Est-il heureux ce vendeur !... il ne me donne que de la terre... et je lui donne de l'or... à la vérité elle est bon marché sa terre... mais tant d'or !... (Regardant l'escalier.) Mes pauvres jaunets si bien rangés, si bien étiquetés !... ils me quitteront... ils sont là. (Montrant la petite porte qui est sous l'escalier.) Si j'allais les revoir un petit moment... (Il va à la porte de la cuisine et la ferme.) Me voilà seul... Allons !... (Il va pour passer sous l'escalier.

SCÈNE XV.

EUGÉNIE, GRANDET.

EUGÉNIE, entrant par la porte de la cour et regardant en dehors.

Il est dans son chemin.

GRANDET, auprès de l'escalier.

Le cœur me bat.

EUGÉNIE.

Ah ! je ne me soutiens plus.

GRANDET, se retournant.

Hein ! qui est là ?... qui m'espionne ?

EUGÉNIE.

Mon père.

GRANDET.

Eh bien ! mon enfant, qu'est-ce que tu as donc ? des larmes !... (Eugénie lui tend la lettre de son oncle.) Cette lettre... je comprends... tu l'as lue...

EUGÉNIE.

Oui, mon père, et j'ai cru que j'en mourrais... mais vous, vous?...

GRANDET.

Eh bien!... moi aussi je la connais.

EUGÉNIE, lisant la lettre de son oncle et regardant son père.

« Au nom de ma digne sœur, c'est à vous que je confie ce « que j'ai de plus cher au monde. »

GRANDET.

Son fils, je sais.

EUGÉNIE.

« Mes ressources sont épuisées... trompé, trahi... je vais dé- « poser mon bilan... mais je ne survivrai pas à ma honte... De- « main... demain, Charles n'aura plus de père... »

GRANDET.

Je sais... je sais.

EUGÉNIE.

Demain... mais c'est aujourd'hui.

GRANDET.

Oui, je sais.

EUGÉNIE.

Vous savez... depuis hier... et vous restez calme, froid, insensible... oh! non... vous n'avez pas lu cette lettre... non, mon père, vous ne l'avez pas lue.

GRANDET.

Si fait... mais que veux-tu que j'y fasse?

EUGÉNIE.

Ce que je veux! mais hier... cette nuit... il fallait partir, le sauver... il en était temps encore peut-être.

GRANDET.

Tu crois! je n'y ai pas pensé.

EUGÉNIE.

Aujourd'hui... en ce moment, qui sait?... tout espoir n'est

pas perdu... vite, mon père... il faut envoyer, il faut courir vous-même...

GRANDET.

Ah ! il est trop tard.

EUGÉNIE.

N'importe, essayez... sauvez-le... sauvez-le.

GRANDET, la soutenant dans ses bras.

Par exemple ! comme si on avait des mille et des cent... tu n'as donc pas lu tout ce qu'il doit... puisque rien que pour hier, il lui fallait cent mille écus... tiens...

(Il prend la lettre et lui montre cette phrase.)

EUGÉNIE.

Eh bien ?

GRANDET.

Eh bien...

EUGÉNIE.

Tout ce que j'ai, mon père... tout l'or que vous m'avez donné, reprenez-le.

GRANDET.

Pauvre enfant... tout ton or !... mais ça ne fait pas six mille francs.

EUGÉNIE.

Hélas ! je suis une pauvre fille sans expérience... je ne sais pas...

GRANDET.

Ça viendra, et si tu es curieuse de mes affaires... tu les sauras quelque jour... plus tard... quand je serai bien vieux... bien vieux ! ah ! tu as besoin que je vive longtemps encore.

EUGÉNIE.

Oh ! oui sans doute... et c'est pour cela... lui aussi, lui, Charles, il a besoin que son père vive... songez donc, si je me trouvais à sa place... si un pareil malheur vous arrivait ?

GRANDET, en souriant.

A moi !... il n'y a pas de risque... je suis trop fin... et puis, cent mille écus... je ne suis pas à ça près.

EUGÉNIE, vivement.

Vous avez donc plus?... vous pouvez donc le sauver ?... Oh! oui, vous, mon père, on dit que vous êtes si riche, que vous avez tant...

GRANDET, l'interrogeant.

Hein! qui est-ce qui dit ça?... qu'est-ce que ça vous fait?

EUGÉNIE.

Mais je sais...

GRANDET, l'interrompant vivement et lui mettant la main sur la bouche.

Non... ce n'est pas vrai... tu ne sais rien... tu n'as rien vu.

EUGÉNIE.

Mon père !

GRANDET.

Je n'ai rien, que... des terres... des fermes... c'est ruineux!... et puis, quand même, parce qu'on aurait cent mille écus... une supposition!... s'il fallait les donner à tous ceux qui ne les ont pas!

EUGÉNIE.

Mais tous ceux-là ne sont pas votre frère.

GRANDET.

Mon frère !... allons donc... celui de ma femme... et depuis qu'elle est morte...

EUGÉNIE.

Ah ! elle revit dans mon cousin... les mêmes traits... ses yeux, son âme... mais vous ne l'avez donc pas regardé, là, quand il m'a dit : « Mon père ferait votre bonheur, au prix de toute sa fortune. » (Grandet hausse les épaules.) Oh ! il l'a dit... et je le crois... s'il n'est pas votre frère, il est mon oncle, à moi.

GRANDET.

Il ne me demande rien.

EUGÉNIE.

Non ; mais... oh! j'en crois l'idée qui vient là me rassurer, me soutenir... en vous confiant son malheur, il comptait sur

vous... il attend... Oh! je vous en conjure, au nom de ma mère... écoutez... si c'est trop pour vous de lui donner cet argent... eh bien! un moyen... prêtez-le-lui... (Mouvement de Grandet.) Ah!... lui prêter.

GRANDET.

Et sur quoi?

EUGÉNIE.

Oh! il vous rendra tout... il travaillera pour vous le rendre... Charles aussi... il sera si heureux de travailler pour son père, qui est si bon.

GRANDET.

Lui!... un prodigue, un vaniteux!... Oh! je le connais... je l'ai vu, il y a dix ans, à Paris, dans son bel hôtel, avec des tapis, des glaces, de l'or partout, que ça donnait la fièvre, quoi!... « Frère, que je lui disais, vous allez trop vite... les chevaux, les bals, les dîners, ça coûte; c'est ruineux!... » mais brrrr!... il allait toujours!... et moi, avec ma veste et mes gros souliers, parce que je comptais... parce que j'avais de l'ordre, sais-tu comment il m'appelait?... Avare!

EUGÉNIE.

Ah!

GRANDET.

Avare... moi!

EUGÉNIE.

Il fallait oublier cela.

GRANDET.

Avare!... c'est un mot que je ne lui ai jamais pardonné... Avare!... Ah! il a tout jeté par la fenêtre... il a voulu briller, faire le grand... et au bout de tout cela...

EUGÉNIE.

Grace! sauvez-le... j'embrasse vos genoux.

(Elle se jette à genoux.)

GRANDET.

Allons, allons, relève-toi.

EUGÉNIE.

Non; jusqu'à ce que je vous aie fléchi... ou, si je n'y puis parvenir... si vous êtes insensible... j'irai, je chercherai... je demanderai à tout le monde de venir à son secours.

GRANDET.

Es-tu folle !

EUGÉNIE.

AIR : *Un jeune Grec.*

Oui, je le suis... oui, ma tête se perd...
Charles... ses cris... sa douleur, sa souffrance...
Son nom de honte et d'opprobre couvert,
Et son horreur pour notre indifférence...
Ah ! je succombe à de pareils combats !
Si tant de maux frappent notre famille...
Non, non, je n'y survivrai pas...
Il n'aura plus de père, hélas !
Mais vous... vous n'aurez plus de fille !

GRANDET.

Toi!... mon enfant... mon trésor!... (Il la presse dans ses bras.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MENU.

MENU, en dehors.

Là, Jean... les chevaux contre la porte charretière. (Il entre. A Grandet.) La carriole et les chevaux de poste sont là... J'ai prévenu mon neveu, qui était avec le vôtre au bord de l'étang... Ils viennent... Pauvre jeune homme ! il riait... il me serrait le cœur.

EUGÉNIE.

Ah ! oui, n'est-ce pas?... vous auriez compassion du désespoir où il va être... vous?

GRANDET.

Ne te désole donc pas!... est-ce que je lui refuse de l'amitié à

ce garçon !... Je l'ai reçu chez moi... il mange, il boit sans que j'y regarde... je le consolerai... enfin tout ce qui m'est demandé dans la lettre...

MENU.

Vous ferez bien... car il vous aime tous... Il nous disait...

GRANDET, l'interrompant.

Allons, compère...vous avez à me parler.

MENU.

Oui, de ce que j'écris à votre vendeur... que vous avez les quatre cent mille...

GRANDET, vivement et l'interrompant encore.

Venez, passons là, dans mon cabinet...

(Ils vont ensemble au cabinet, Menu passe le premier. Grandet va derrière lui.)

EUGÉNIE, arrêtant son père, et à demi-voix.

Mon père, mon père... vous ne voulez donc pas !

GRANDET.

Laisse-moi, petite... je suis pressé.

EUGÉNIE.

Vous ne voulez pas ?

GRANDET.

C'est trop tard... laisse-moi... il s'agit de choses sérieuses... (A Menu avec impatience.) Allez donc, lambin ! allez... (Menu entre dans le cabinet.)

EUGÉNIE, arrêtant encore son père.

Vous paierez pour lui ?

GRANDET.

Eh ! non... (Il va pour entrer.)

EUGÉNIE.

Mon père...

GRANDET.

Jamais.

Il entre dans le cabinet dont il ferme la porte. — Eugénie reste accablée... et

après un moment de recueillement, comme frappée d'une idée, elle regarde du côté de la porte cachée sous l'escalier, fait quelques pas pour y aller... Elle s'arrête.)

CHARLES, en dehors, s'arrêtant à la porte, et tournant le dos.

Eh! venez donc, venez... (Riant.) Ah! ah! ah!

(Eugénie pousse un cri et entre sous l'escalier.)

SCÈNE XVII.

CHARLES, ISIDORE.

(L'obscurité vient par degrés.)

CHARLES, entrant.

Eh! arrivez donc... est-ce votre poisson qui est lourd à porter? Ah! ah! ah!

ISIDORE.

Oui; jolie pêche... deux barbillons.

CHARLES.

En trois heures... Ce pauvre monsieur Isidore!

ISIDORE.

C'est égal, je ne suis pas fâché; j'ai causé avec vous.

CHARLES.

Vous ne craignez plus que je vienne tourmenter vos amours... quoique, entre nous, ma petite cousine en vaille bien la peine... je me sens là, pour elle, une amitié...

ISIDORE.

Ah! mon Dieu! est-ce que ça vous viendrait?...

CHARLES.

De l'amour! je ne crois pas. Et tenez, pour vous rassurer tout à fait, voyez cette adresse; lisez. (Il lui montre une lettre.)

ISIDORE, lisant.

Mademoiselle Élisa d'Hérouville.

CHARLES.

La fille d'un receveur général... rien que ça... et pour qu'on me permette de lui écrire...

ISIDORE.

J'entends... (Lui serrant la main.) Mon cher ami... vous êtes un bien honnête homme... Ah çà ! mais, en ce cas, pourquoi votre père vous a-t-il envoyé ici?

CHARLES.

Pourquoi?... le diable m'emporte si je le sais... Eh! mais, j'y pense...

Air *du Vaudeville de Partie et Revanche.*

C'est pour qu'ici, par l'exemple, peut-être,
J'apprenne enfin la valeur de l'argent :
Dans cet art-là mon oncle est un grand maître...
Entre nous deux le contraste est frappant,
Sans que je m'en plaigne vraiment.
Si nous prenions, par un échange,
Moi, ses vertus qu'il céderait,
Lui, mes défauts ; je crois qu'au change
C'est mon oncle qui gagnerait.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez demander ma cousine à son père.

ISIDORE.

Certainement ; dans une quinzaine, après le jour de sa naissance. Mon oncle a des idées... il dit qu'alors il aura le moyen d'obtenir le consentement du vieux... Je n'en crois rien ; mais c'est égal... d'ici là, je ne la quitte plus, c'est-à-dire, je vais partir pour Blois.

CHARLES.

Ah ! c'est juste... vous partez ce soir... vous mettrez mes lettres, à la première poste.

ISIDORE.

Très-volontiers.

CHARLES.

Attendez... je vais les cacheter d'abord... Là, chez mon on-

cle... (Il va vers le cabinet de Grandet.) Et s'il y est, il m'apprendra peut-être ce que lui mande mon père.

ISIDORE.

C'est ça... dépêchez-vous.

CHARLES.

Tout de suite. (Revenant.) Et, dites donc... est-ce qu'elle vous aime, ma cousine?

ISIDORE.

Dame ! je suppose... je ne sais pas.

CHARLES.

Ah ! ah ! pauvre garçon ! (Il entre dans le cabinet de Grandet.)

SCÈNE XVIII.

ISIDORE, ensuite EUGÉNIE; peu après GRANDET.

(Musique jusqu'à la fin de l'acte.)

ISIDORE, seul.

Tiens, pourquoi pas ?... à présent surtout... et moi qui le craignais ! j'étais bien injuste.

EUGÉNIE, pâle, défaite et se soutenant à peine.

Oh ! je n'en puis plus, je me meurs, ô ma mère ! ma mère ! soutiens-moi.

ISIDORE.

Elle me préférera... elle ne verra que moi.

EUGÉNIE.

Mais où aller ?... à qui me confier ?... à qui ?

ISIDORE.

Hein !... qui est là ?

EUGÉNIE.

Cette voix... Isidore !

ISIDORE.

Mademoiselle Eugénie !

EUGÉNIE.

Silence !... Vous êtes seul !... et Charles !

ISIDORE.

Votre cousin ?... Oh ! si vous saviez... le meilleur jeune homme... je donnerais ma vie pour lui.

EUGÉNIE.

Pour lui. (A part.) O ma mère, merci !... (Haut.) Pour lui... et pour moi... vous me l'avez dit... Eh bien ! s'il est vrai... votre voiture est là...

ISIDORE.

Mon Dieu ! mamzelle... qu'est-ce donc? cette main brûlante... ce tremblement...

GRANDET, en dehors.

Oui, reste là, mon garçon... il va te conter la chose.

EUGÉNIE, à Isidore.

Venez, venez...

ISIDORE, à part, à Eugénie.

C'est que je pars pour Blois...

EUGÉNIE.

Non, non... pour Paris... venez... (Elle l'entraîne. Ils sortent ensemble par la porte de l'escalier.)

GRANDET, en scène.

C'est ça... moi, je ne pourrai jamais lui faire cette confidence... je n'ai pas ce courage... Mais on n'y voit plus. Nanon, Nanon...

NANON, répondant de la cuisine.

Not' maître.

GRANDET.

On n'y voit plus... une chandelle... (Revenant, et tirant un papier et un crayon de sa poche.) Il faut que je compte, je l'éteindrai après... Menu me dit que l'or est à sept francs dix sous le mille... ça va faire gros.

NANON, apportant une chandelle.

Voilà, not' maître.

CHARLES, dans le cabinet de Grandet, poussant des cris.

Non, non, laissez-moi... Ah ! mon père !

NANON.

Ah ! not' maître... entendez-vous ?

CHARLES, de même.

Laissez-moi.

GRANDET.

Pauvre garçon... il sait tout.

NANON.

C'est votre neveu.

SCÈNE XIX.

GRANDET, NANON, CHARLES, MENU, ensuite EUGÉNIE.

CHARLES, se précipitant tout en larmes.

Mon père... mon père !

MENU, le suivant.

Mais, mon ami... écoutez donc.

CHARLES, courant à Grandet.

Mon oncle, vous saviez... Ah ! cette lettre horrible... montrez-la-moi... cette lettre... ah ! donnez...

GRANDET.

Allons, allons, du courage.

NANON.

Grand Dieu !

CHARLES, ouvrant la lettre.

Mon bon père ! (Il parcourt les premières lignes et tombe dans les bras de Menu.)

MENU.

Évanoui... eh ! vite, une chaise.

GRANDET.

Nanon !

NANON.

Voilà.

(Pendant qu'on place Charles évanoui sur une chaise, Eugénie rentre en s'appuyant sur le mur et se traînant à peine.)

GRANDET.

Doucement... attendez... (On entend rouler une voiture.)

MENU.

Une voiture qui part.

GRANDET, quittant brusquement son neveu et allant regarder à la porte de la cour.

Mais c'est la vôtre.

EUGÉNIE, qui se trouve derrière Charles, à part.

Il sera sauvé.

(Grandet est à la porte, et regarde en dehors, Charles sur la chaise, Menu à sa droite, Eugenie à sa gauche, Nanon derriere. — Le rideau tombe.)

ACTE SECOND

Une chambre très-simple au premier étage. — Au fond, une cheminée, porte à droite et à gauche de la cheminée. — La porte a droite de l'acteur est celle de l'escalier par où l'on monte dans la chambre ; l'autre est celle du cabinet de Grandet. — Sur le deuxième plan, à droite de l'acteur, une grande croisée ; à gauche et sur le même plan, la porte d'une chambre. Auprès de cette porte, une table sur laquelle se trouve un chandelier dont la chandelle qui brûle encore est presque à sa fin.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANON, EUGÉNIE, CHARLES.

(Au lever du rideau, Charles est endormi dans un grand fauteuil, auprès de la table à gauche du théâtre ; Nanon à droite, assise sur une chaise, laisse retomber sa tête sur sa poitrine et s'endort... Eugénie entre par la porte de l'escalier et s'avance doucement.)

EUGÉNIE, très-bas.

Nanon, Nanon... mon Dieu ! elle dort aussi... Pauvre Charles ! s'il s'éveillait... (Touchant l'épaule de Nanon.) Nanon...

NANON.

Hein ! qu'est-ce que c'est?

EUGÉNIE, lui mettant la main sur la bouche.

Chut! tu vas le réveiller !

NANON.

Ah, mamzelle!... déjà... vous qui ne vous êtes couchée qu'au jour.

EUGÉNIE.

Oui ; c'est toi qui l'as voulu... j'ai cédé à tes prières... je comptais sur toi... j'ai eu tort.

NANON.

Soyez tranquille... il a bien dormi, et moi itou... Pauvre jeune homme ! il en avait besoin.

EUGÉNIE.

Ah ! Nanon... quand il est revenu à lui... quelle horrible scène !... comme il était malheureux !

NANON.

Et il fallait le voir, mamzelle, comme il se débattait, en criant dans son délire : « Des chevaux !... je veux partir... Mon père ! » Mais enfin ses forces se sont épuisées, et il est tombé dans ce fauteuil, d'où il n'a pas bougé depuis... pas moyen, sans le réveiller.

EUGÉNIE.

Tout à l'heure, à son réveil, il aura besoin de quelque chose... il est si faible... va dans ma chambre, tu trouveras de la fleur d'oranger au fond dans mon armoire.

NANON.

Cette fiole qui sent si bonne... Et votre père...

EUGÉNIE, avec effroi.

Mon père !... il s'est levé de bonne heure?

NANON.

Avant le jour, mamzelle... il a rôdé en bas... du côté de l'es-

calier, vous savez... mais il m'a vue, et crac!... il s'est recogné dans son lit... sans avoir rendu visite à son magot.

EUGÉNIE.

Et ce matin?

NANON.

Ce matin, un de ses vignerons est venu le chercher, il n'y a pas eu moyen encore... le temps doit lui durer de compter ses jaunets.

EUGÉNIE, avec effroi.

Assez... (Se contraignant.) Va donc, va... avant qu'il rentre. (Nanon emporte le chandelier qui était sur la table et entre dans le cabinet de Grandet.)

SCÈNE II.

EUGÉNIE, CHARLES, endormi.

EUGÉNIE.

Ah! je suis tremblante!... j'ai le cœur brisé! Mon père!... ah! plus tard il m'en saura gré peut-être... oui, oui... pour mon oncle, et son fils, mon cousin... (Regardant Charles.) Ah! je ne sais... ce qu'elle m'a dit là m'a tout émue... Mon cousin... oh! oui... c'est lui qui m'a soutenue... Pauvre fille!... j'en avais besoin... quand j'ai pris cette clef, il m'a semblé qu'elle me brûlait la main... et ensuite, dans le cabinet où j'avais vu mon père... je ne sentais plus... je succombais... j'étais folle... et quand cette valise, que je traînais avec effort, s'est tout à coup accrochée à la porte... j'ai cru que mon père m'arrêtait... j'ai tressailli... je suis tombée... enfin j'ai repris courage... ma mère marchait devant moi... et, dès lors, je ne sais ce qui s'est passé là.

AIR : *L'hymen n'eut pour moi que des fers.*

Depuis que j'ai porté secours
A l'infortune, à la souffrance,
Moi, qui voyais passer mes jours
Sans désir et sans espérance...
Je me sens renaître soudain ;
Il semble à mon âme moins triste
Que j'espère, que j'aime enfin,
Et que c'est d'hier que j'existe.

CHARLES, endormi.

Laissez-moi, laissez-moi.

EUGÉNIE.

Il a parlé...

CHARLES.

C'est lui... je veux l'embrasser, je veux... (S'éveillant.) Mon père !... Ah ! où suis-je ?

EUGÉNIE.

Il s'éveille.

CHARLES, apercevant Eugénie.

Eugénie !

EUGÉNIE.

Mon cousin !

CHARLES.

Vous, ici... comme un ange qui veille sur moi...

EUGÉNIE.

Comment vous trouvez-vous, ce matin ?

CHARLES, rassemblant ses idées.

Oh ! je ne sais... bien troublé, bien agité, si vous saviez ! un rêve affreux... mon père était perdu pour moi... je ne devais plus le revoir.

EUGÉNIE.

Un rêve !

CHARLES.

Oui... et moi on m'entraînait loin de lui... je ne pouvais plus le secourir... (Eugénie se détourne en essuyant des larmes. Charles se lève.) Vous pleurez... oh ! non, non... ce n'était point un rêve... tout est vrai... tout... je me rappelle cette lettre horrible... mon père est mort.

EUGÉNIE.

Non, mon cousin, non... espérez encore.

CHARLES.

Et je ne suis pas parti pour le sauver !... et l'on m'a retenu malgré moi !

EUGÉNIE.

Oh! il le fallait bien... quel délire affreux! quels cris de désespoir! j'ai cru que vous alliez mourir.

CHARLES.

Il fallait me rappeler à moi... me forcer à partir... Mais vous ne me retiendrez plus... un cheval, un cheval... que je coure à Paris... que je sauve mon père, ou que je meure avec lui!

EUGÉNIE.

Rassurez-vous, peut-être était-il temps encore, et s'il a pu être sauvé!...

CHARLES.

Sauvé!... Ah! que dites-vous! sauvé!... par qui?

EUGÉNIE.

Mais... par mon père, peut-être.

CHARLES.

Il aurait envoyé?...

EUGÉNIE.

Tout ce qu'il avait.

CHARLES.

Il se pourrait!... Mon oncle!... où est-il?... que je le voie... que ma reconnaissance...

EUGÉNIE, effrayée.

Oh! non, non... ne lui dites rien... il ne faut pas... (Se reprenant.) Et puis, il est sorti.

CHARLES.

Il y a encore ici quelque mystère... vous ne me retiendrez pas... je pars...

EUGÉNIE.

Impossible... par quel moyen?

CHARLES.

Je ne sais... mais n'importe... je pars... (Il est près de la fenêtre, il regarde en dehors et pousse un cri.) Ah! un cheval!

EUGÉNIE.

Charles ?

CHARLES ouvre la fenêtre, et s'élance dans la cour.

EUGÉNIE.

Ah !

CHARLES, en dehors.

Eugénie... ma cousine... pensez à moi... Adieu ! je ne vous oublierai jamais.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, NANON.

EUGÉNIE.

Grand Dieu !... mon cousin !

NANON, rentrant.

Eh bien ! où va-t-il par ce chemin-là ?

EUGÉNIE.

Nanon... il veut partir... il veut aller rejoindre son père.

NANON.

Il fait bien... il a raison... mais c'est trop tard.

EUGÉNIE, à la fenêtre.

Oh ! non, ne dis pas cela. Que vois-je !

NANON, regardant aussi.

Pardine ! le voilà qui vient d'enfourcher la grise.

EUGÉNIE.

Il est parti ?

NANON.

S'il va comme ça jusqu'à Paris.

EUGÉNIE.

Qui lui a donné ce cheval ?

NANON.

C'est la petite jument de votre père qui vient d'arriver.

EUGÉNIE.

Mon père... il est ici!

NANON.

Oui, au cellier, avec le charron; il va venir. (Elle ferme la fenêtre.)

EUGÉNIE.

Oh! je ne le verrai pas... plutôt mourir!...

NANON.

Le v'là.

EUGÉNIE, s'arrêtant.

Ciel!

SCÈNE IV.

NANON, GRANDET, EUGÉNIE.

RANDET, entrant par la porte de l'escalier; il a son chapeau et est couvert d'un petit manteau.

Eh bien! mon enfant, tu t'en vas?... reste donc... tu ne m'as pas encore dit bonjour, ce matin.

EUGÉNIE, revenant.

Mon père!... (Avec embarras.) C'est que j'allais... je voulais...

GRANDET.

Et moi, je veux que tu restes... Toi, Nanon, va mettre la grise à l'écurie. (Il quitte son petit manteau, et le pose sur une chaise au fond, ainsi que son chapeau.)

NANON.

Mais... c'est que... (Eugénie lui fait des signes.)

GRANDET.

Eh bien! quoi? c'est que...

NANON.

J'y vais, not' maître. (A part.) Je n'oserai jamais lui dire qu'on lui a pris son cheval... (Grandet la regarde.) J'y vas.

GRANDET.

C'est bien heureux... (La retenant.) Ah! dis donc...

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Surtout ne lui donn' pas d'avoine,
Pas de foin... ce serait abus...

Elle a, chez le fermier Antoine,
Dévoré pour deux jours et plus. (*bis.*)

(Nanon sort.)

Bonne Grise... il faut qu'on l'engraisse,
Qu'on en ait soin... C'est un plaisir :
Une bête qui court sans cesse
Et ne coûte rien à nourrir ! } *bis.*

(Regardant dans le fauteuil qui est auprès de la table.)

Ah ! ah ! ton cousin n'est plus là... il s'est couché, peut-être... (Eugénie, tremblante, fait signe de la tête.) Oui, tant mieux, ça lui fera du bien... (Il époussette le fauteuil et le porte au fond à gauche.)

EUGÉNIE, à part.

Ah ! que j'ai peur !

GRANDET.

Donne-moi une chaise. (Allant à elle.) Eh ! mais, qu'est-ce que tu as donc ?

EUGÉNIE.

Moi, mon père ?... rien... Mais si vous alliez vous reposer dans votre chambre.

GRANDET.

Je suis bien là... et puis, je te vois, je te parle... ça me délasse... c'est que je t'aime bien, vois-tu. (S'asseyant sur la chaise qu'Eugénie a placée au milieu du théâtre.)

EUGÉNIE, qui est debout à sa gauche.

Et moi aussi, mon père, je vous aime.

GRANDET.

Tu es si gentille !

EUGÉNIE.

Vous êtes si bon !

GRANDET, l'attirant à lui.

Tu ne fais jamais de chagrin à ton père.

EUGÉNIE, d'une voix étouffée.

Jamais.

GRANDET, la faisant asseoir sur ses genoux.

Si fait, pourtant... quelquefois tu me taquines.

EUGÉNIE.

Moi ?

GRANDET.

Oui, tu me taquines. Hier, par exemple...

EUGÉNIE, effrayée, veut s'en aller.

Comment ?

GRANDET, la retenant.

Eh bien ! où vas-tu ? reste donc. (Il la fait asseoir sur ses genoux.) Ne tremble pas comme ça... Pauvre bijou, va !... je ne t'en veux pas... ce n'est pas ta faute ; si tu n'as pas assez d'économie... si tu fais trop de dépenses... tu ne sais pas ce que vaut l'argent... tu ne t'en doutes même pas : ta pauvre mère, à la bonne heure... elle le savait... elle n'aurait pas osé dépenser un sou sans me le demander ; elle se privait pour me plaire... Elle se privait... voilà une bonne femme... faut faire comme elle, mon enfant... et cet or...

EUGÉNIE.

Vous y tenez donc bien ?

GRANDET.

Si j'y tiens ?... c'est mon bonheur... c'est ma vie... si j'y tiens... mais comme à toi... vois-tu, ce qu'on aime, on le garde précieusement ; on ne s'en sépare jamais !... ma fille, par exemple, je l'aime trop pour qu'elle me quitte... pour me passer d'elle... c'est comme ça qu'il faut aimer son or... pour le voir, le toucher... pour le mettre sous clef... il faut que ce soit, avec lui, à la vie, à la mort... (Il embrasse Eugénie.)

EUGÉNIE.

Mais si vous le perdiez ?

GRANDET.

Oh ! tais-toi... j'en mourrais ! tu n'aurais plus de père... Et tiens, je t'avoue ça, quand il faut payer une pièce de terre, une vigne, n'importe... quand il faut donner de l'or... c'est comme si mon cœur me quittait... et pour garder tout, je donnerais... (Il la regarde et s'arrête.) Oh ! ne parlons pas de ça... ne parlons pas de ça... tiens, ça fait trop de mal.

EUGÉNIE.

Oh ! vous avez raison, je ne savais pas... je ne pouvais pas deviner... (A part.) Oh ! je n'aurais jamais osé...

GRANDET.

Tu dis ?

EUGÉNIE, tombant à genoux devant son père.

Je dis qu'il doit être si doux de faire du bien à ceux qui sont malheureux autour de vous.

GRANDET.

Prends garde, tu vas abîmer ta robe... Est-ce que tu crois que je ne fais rien pour eux? quand vient la moisson, mes fermiers les laissent glaner.

EUGÉNIE.

Ce n'est pas vous.

GRANDET.

Moi ou mes fermiers, c'est la même chose... et puis, je suis un brave homme, un bon maître... pas fier du tout... je déjeune chez un vigneron... je dîne chez un métayer... je leur donne la main à tous... et pourvu qu'ils payent bien... comme ce matin... (Très-gaiement.) J'ai fait une rafle...

EUGÉNIE.

Vous avez touché...

GRANDET.

Un peu... et comme de coutume, j'ai là ta part... un double jaunet... (Il tire de sa poche un petit paquet et le défait.) Bien vieux, bien lourd... pour mettre avec les autres dans ton petit trésor... tiens... tiens.

EUGÉNIE.

Merci, mon père.

GRANDET, retenant la pièce d'or.

Comment!... on dirait que ça ne te réjouit pas de voir ce louis... ce beau louis... de le posséder à toi seule... de l'entendre sonner... (Il le fait sonner et se met à rire.) Hein ! c'est gentil, n'est-ce pas ? Ris donc... ça ragaillardit... tiens, tiens... tu en auras d'autres, sois tranquille... On le sait bien... aussi, quand je passe quelque part, j'entends murmurer autour de moi : « Ce petit vieux, c'est le père Grandet... il a des écus à remuer à la pelle ! » qu'ils disent... Ce n'est pas vrai, mais c'est égal... je n'ai pas l'air d'entendre !... et les v'là qu'ils me font des saluts...

qu'ils me tirent des coups de chapeau... les jeunes, surtout... ce qui veut dire... sais-tu ce que ça veut dire?

EUGÉNIE.

Votre fille est jolie.

GRANDET.

Non... votre fille est riche... et si tu veux choisir, il ne tiendra qu'à toi... mais tu ne veux pas et tu as raison... prendre un mari, qui emporterait ta dot, ou qui la mangerait... il vaut mieux rester fille... on risque moins.

EUGÉNIE.

Ma dot!... j'en ai une, mon père.

GRANDET.

Une... certainement... c'est possible... à la rigueur.

EUGÉNIE.

Que vous me donneriez tout de suite?

GRANDET.

Du tout... je n'ai pas dit cela... je n'ai pas d'argent.

EUGÉNIE.

Mais vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez de l'or.

GRANDET.

Oh! pas beaucoup... et puis, je le dois... ces prés, ces terres et ce domaine du Champ-Vert que le notaire fait acheter pour moi... il faudra payer... et tiens, ça me rappelle qu'il va venir... son imbécile de neveu qui est parti pour Blois, sans attendre... Il faut que je prépare de l'argent... je descends...

EUGÉNIE.

Mon père!... ah! me quitter déjà.

GRANDET.

C'est l'affaire d'un instant.

EUGÉNIE, le retenant.

Oh! je vous en prie... un moment encore... je suis si heureuse, quand vous êtes là... restez.

GRANDET.

Vrai... tu le veux, petite?... est-elle câline! mais comme tu es brûlante donc! est-ce que tu as la fièvre?

EUGÉNIE, se levant.

La fièvre!... oh! oui... et bien fort.

GRANDET.

Toi, mon enfant! il faudra faire venir le médecin de la ville... demain, après-demain, si ça dure.

NANON, entrant.

Monsieur Menu... je l'ai fait entrer dans votre cabinet.

GRANDET, à Eugénie.

Là, je te le disais bien... il vient chercher...

EUGÉNIE.

Ciel!

GRANDET.

Il faut avoir soin de toi, mon enfant, coûte que coûte... je payerai plutôt... (A Nanon.) Dis-lui de m'attendre une minute, je suis à lui. (Il descend l'escalier.)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, NANON, ensuite MENU.

EUGÉNIE.

Ah! s'il allait savoir... après ce qu'il m'a dit là... où va-t-il donc?

NANON.

Dame! au petit caveau... visiter son trésor... il ne l'a pas vu depuis hier.

EUGÉNIE.

Oh! non.

NANON.

Pauvre cher homme! il va se donner du bon temps.

EUGÉNIE.

Écoute donc... je crois entendre... c'est lui... déjà!

(Elle va pour sortir.)

MENU, entrant par la petite porte à gauche.

Eh bien! ce père Grandet, où est-il donc? (A Eugénie.) Conçoit-on ce nigaud d'Isidore?

EUGÉNIE, revenant vivement.

Votre neveu!... vous avez parlé de votre neveu!... il est de retour?

MENU.

Ah bien oui!... il est parti comme un fou, avec la moitié de mes instructions... il faut que je coure après lui jusqu'à Blois.

EUGÉNIE, le regardant.

Jusqu'à Blois!

GRANDET, en dehors.

Nanon!

NANON.

Je crois que v'là not' monsieur.

MENU.

Enfin.

EUGÉNIE.

Mon père! ah! jamais, jamais!

(Elle sort vivement par la petite porte à gauche.)

SCENE VI.

MENU, GRANDET, NANON.

GRANDET, paraissant dans le fond et s'appuyant à la rampe de l'escalier.

Nanon, Nanon!

NANON.

Ah! mon Dieu! not' maître... comme vous v'là pâle... est-ce que vous êtes malade?

GRANDET, d'une voix étouffée.

Nanon!... (Il entre en scène pâle et défait.)

MENU, le prenant par le bras.

Eh! mais... qu'avez-vous?

GRANDET, hors de lui et l'arrêtant.

Hein! qui êtes-vous!... que faites-vous ici?...

MENU.

Mais c'est moi... moi.

GRANDET, le reconnaissant.

Ah!... (A Nanon.) Nanon, regardez-moi là.

NANON.

Eh bien! not' maître?

GRANDET.

Tu ne sais rien... là?... vrai?... ah!... de l'air... la fenêtre... j'étouffe... (Nanon ouvre la fenêtre. Il court de côté et d'autre.) Nanon... mon neveu?

NANON, hésitant.

Votre neveu... mais il est...

GRANDET, la prenant par le bras.

Il est... quoi donc?... parle... mon neveu?

NANON.

Il est parti.

GRANDET.

Parti!

NANON.

Il est sauté par la fenêtre.

GRANDET.

Par la fenêtre! plus de doute... ah! je suis assassiné.

(Il se désespère.)

MENU.

Qu'est-ce donc?

GRANDET, à Nanon.

Eh! vite un cheval... va seller la grise.

NANON.

Mais, not' maître.

GRANDET, la poussant dehors.

Va, dépêche-toi... (A lui-même.) Parti! (Nanon se retourne.) Va donc. (Nanon sort.)

SCÈNE VII.

MENU, GRANDET.

MENU.

Mais, enfin, me direz-vous?

GRANDET, pouvant parler à peine.

Vous allez courir... vous, Menu... vous allez... car je n'ai plus de forces... je n'ai plus de jambes... et je ne veux pas quitter ma maison... ils me prendraient le reste... allez.

MENU.

Et où voulez-vous que j'aille?

GRANDET.

Malheureux! au procureur du roi... pour porter plainte... il faut qu'il vienne... qu'il mette la garde nationale sur pied... qu'il fasse courir les gendarmes... allez vite.

MENU, impatienté.

Qu'est-ce qu'il y a?

GRANDET.

Je ne vous l'ai pas dit?... il y a que je suis volé.

MENU.

Grand Dieu!

GRANDET.

Volé!... il m'a tout pris... mon or, mes billets... mes fermes! volé!...

MENU.

Votre neveu!

GRANDET.

L'infâme!... courez donc... je veux qu'on le cherche... qu'on s'empare de lui.

MENU.

Revenez à vous.

GRANDET.

Hein! qu'est-ce que vous dites?... vous êtes encore là!... vous

vous entendez avec lui... ah! j'y cours, moi... je cours... je... ah! je suis mort. (Il fait quelques pas pour sortir... il revient... il veut sortir encore... il chancelle... et tombe sur une chaise auprès de la table.)

MENU, allant à lui.

Allons, revenez à vous... nous le retrouverons... nous...

GRANDET, d'une voix étouffée.

Mais allez donc.

MENU, en s'en allant.

J'y vais... j'y vais... un vol! ah! c'est affreux.

GRANDET, assis.

Et surtout, qu'on lui reprenne tout... qu'on le fouille bien... (Se levant précipitamment et courant à la porte d'où il crie à Menu.) Non... non... je le fouillerai moi-même... qu'il soit arrêté.

(Il tombe sur la chaise qui est auprès de la porte.)

SCÈNE VIII.

GRANDET, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, entrant.

Arrêté!... Qui donc veut-on arrêter, mon père?

GRANDET, se levant précipitamment.

Qui?... Eh bien! lui... lui... tu ne sais pas... il m'a tout pris... ce Charles... ce scélérat.

EUGÉNIE.

Votre neveu?

GRANDET.

Ce n'est pas le mien... il ne m'est rien... rien du tout.

EUGÉNIE.

Grand Dieu!

GRANDET.

Et son père qui me l'envoie, sous prétexte qu'il est malheureux!... pour me piller... pour me... Mais ils l'arrêteront... je le verrai... je reverrai mon or... n'est-ce pas?

EUGÉNIE.

Ils l'arrêteront... et pourquoi?

GRANDET.

Pour m'avoir volé !

EUGÉNIE.

Oh ! non, non... ne dites pas cela, mon père.

GRANDET.

Si fait, l'infâme !

EUGÉNIE.

Mon cousin !... mais si ce n'est pas lui?

GRANDET.

Hem !... laisse donc... il faudra bien qu'il avoue : le procureur du roi sera là... Je vais moi-même...

EUGÉNIE.

Oh ! demeurez... ne faites arrêter personne.

GRANDET.

Personne... quand on m'a réduit au désespoir... à la misère... heureusement, il y a des tribunaux.

EUGÉNIE.

Eh bien ! non, non... il est innocent.

GRANDET.

Impossible.

EUGÉNIE.

Ce n'est pas lui.

GRANDET.

C'est lui.

EUGÉNIE, tombant à genoux devant son père.

Non... c'est moi.

GRANDET.

Toi !

EUGÉNIE.

Oui, moi, qui vous demande grâce à genoux.

GRANDET, tombant sur la chaise auprès de la table.

Toi qui m'as pris... toi qui m'as... toi, ma fille !... Oh ! non, non... tu mens, ce n'est pas vrai.

EUGÉNIE.

C'est moi, mon père... Oh ! je ne savais pas vous faire tant de mal... Mais songez donc... mon oncle... vous me refusiez... et il allait mourir...

GRANDET.

Et tu m'as tué !... (Changeant de ton.) Mais tu n'as pas envoyé... (se levant) n'est-ce pas ? oh ! non, pas encore ?

EUGÉNIE.

Si fait.

GRANDET, furieux et hors de lui, saisissant une chaise.

Misérable !

EUGÉNIE.

Grâce... grâce...

GRANDET, rejetant loin de lui la chaise.

Va-t'en... va-t'en... je te déshérite... je te maudis !... va-t'en !...

EUGÉNIE, s'éloignant.

Mon père !...

GRANDET, courant à elle et la retenant.

Ou plutôt reste... tu n'étais pas seule... tu avais un complice.

EUGÉNIE.

Non.

GRANDET.

Ton cousin !...

EUGÉNIE.

Il ne savait rien... il ne sait rien encore...

GRANDET.

Cela ne se peut pas.

EUGÉNIE.

Je vous le jure par la mémoire de ma mère.

GRANDET.

Mais mon argent... mon pauvre argent, où est-il donc ?... A qui l'as-tu remis ?... qui est-ce qui l'a emporté ?... parle... je veux le savoir...

EUGÉNIE.

Et pourquoi vous le dirais-je?

GRANDET.

Pourquoi?... Mais pour poursuivre le traître... pour le faire arrêter... pour le faire condamner... lui, sa famille... tout le monde.

EUGÉNIE.

En ce cas, mon père, je suis seule coupable.

GRANDET.

Tu nommeras!

EUGÉNIE.

Personne.

GRANDET.

Prends garde!

EUGÉNIE.

Personne, mon père.

GRANDET.

Eh bien! c'est toi qui seras punie.

SCÈNE IX.

NANON, GRANDET, EUGÉNIE.

NANON, arrivant par la porte de l'escalier.

Mon Dieu! not' maître... ces cris...

GRANDET, allant à elle.

Qu'est-ce que tu veux?... qui est-ce qui te demande?... tu n'as pas aidé ma fille, hein?... ce n'est pas toi?

NANON.

Quoi?

GRANDET, allant à Eugénie.

Allons, sois bonne fille... là... entre nous... dis-moi à qui tu as confié?...

EUGÉNIE.

Vous ne le saurez pas.

GRANDET.

Comment, tu refuses de m'obéir ?

NANON.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

GRANDET.

Il y a que vous allez renfermer mademoiselle ici... (Montrant la porte latérale à gauche.) dans cette chambre, celle de sa mère... elle y restera jusqu'à ce qu'elle avoue... et sans sortir... je ferai murer la porte... vous ne lui donnerez rien.

NANON.

Mais, not' maître...

GRANDET.

Rien.

EUGÉNIE.

O mon Dieu!...

NANON, allant auprès d'Eugénie.

Comment, mamzelle ! (Eugénie marche lentement vers la porte de la chambre à gauche.)

GRANDET, à part.

Ah ! il en est temps encore... c'est peut-être caché dans la maison... et je vais... (Il fait quelques pas pour sortir.)

EUGÉNIE, d'une voix suppliante.

Mon père !

GRANDET, s'arrêtant au moment où il va sortir, et regardant Eugénie.

Hein !... elle veut avouer. (Eugénie se détourne, baisse la tête et ne répond rien.) Non?... renfermez-la. (Il descend.)

SCÈNE X.

NANON, EUGÉNIE.

NANON.

Bonté divine !... qu'avez-vous donc fait, pour le mettre dans cette colère-là ?

EUGÉNIE.

Oh! oui... elle a été terrible, sa colère!... mais, du moins, elle n'est tombée que sur moi... Nanon, il m'a maudite.

NANON.

Allons donc, mamzelle, du courage... il n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

EUGÉNIE.

Ah! il est bien malheureux... si tu avais vu... il pleurait... Oh! j'ai mal fait, je le sens bien... et pourtant, si j'ai sauvé la vie à mon oncle... au père de Charles...

NANON.

Vrai, mamzelle?... Ah! je ne sais pas comment... mais c'est égal... c'est bien à vous, et le ciel vous en récompensera.

EUGÉNIE.

Je ne lui demande que le pardon de mon père.

NANON.

Il fera mieux que ça... Vous quitterez cette maison... et votre cousin qui vous aime...

EUGÉNIE.

Lui!... ah! tais-toi...

NANON.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Pourquoi donc êtes-vous honteuse?
Monsieur Charles s'ra vot' mari.

EUGÉNIE.

Tais-toi, je suis trop malheureuse...
Ah! ne me parle pas ainsi!
Pour ceux que le malheur accable,
J'ai fait mon devoir, je le croi...
Mais je croirais être coupable
Si le bonheur était pour moi! (*bis.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MENU, entrant par la porte de l'escalier.

MENU.

C'est bien, c'est bien... cherchez toujours.

EUGÉNIE, effrayée, et courant vers la porte à gauche.

Mon père!

MENU.

Comment! vous voilà, vous autres?... et Grandet qui la croit renfermée...

EUGÉNIE.

J'y vais, mon parrain.

MENU.

Eh! non... un moment... il m'envoie près de toi... reste... j'aime autant que ce soit ici... Sais-tu qu'il a bien du chagrin, ton père? lui dérober son trésor.

NANON.

Il serait Dieu possible!

MENU.

Plus de cent mille écus!

NANON.

Mamzelle!... et il ne vous a pas tuée!...

EUGÉNIE.

Mon parrain... je ne savais pas ce que ça valait... et quand je l'aurais su...

MENU.

Veux-tu te taire... s'il t'entendait... heureusement il rôde dans la maison... il cherche dans tous les coins... Écoute-moi... j'ai parlé en ta faveur... et je crois qu'il te pardonnerait, si tu lui nommais la personne à qui tu as confié...

NANON.

Nommez, mamzelle...

EUGÉNIE.

Il veut le faire arrêter... condamner.

MENU.

Dame ! il en a le droit... et à sa place, j'en ferais autant.

EUGÉNIE.

Vous!... mais celui que vous accusez, il n'a cédé qu'à mes larmes et à mes prières... je l'ai trompé... je lui ai dit que mon père lui-même ordonnait...

MENU.

C'est égal... il a eu tort... c'est lui qui est le coupable, et s'il est ramené...

EUGÉNIE.

Ah! vous le défendrez.

MENU.

Je viens de donner des ordres pour le faire arrêter.

NANON.

Monsieur Charles !

EUGÉNIE.

Vous, mon parrain ?... Ah ! c'est indigne... courez... courez révoquer cet ordre injuste.

MENU.

Ça regarde la justice... elle doit le tenir en ce moment.

EUGÉNIE.

Mais songez donc... ce n'est pas ce matin qu'il est parti... c'est hier.

MENU.

Que dis-tu ?... le complice?

EUGÉNIE.

Ce n'est pas celui que vous croyez.

MENU.

Le neveu du père Grandet?

EUGÉNIE.

Ce n'est pas lui.

MENU.

Eh ! qui donc ?

EUGÉNIE.

C'est le vôtre.

MENU.

Mon neveu !

NANON.

Monsieur Isidore.

MENU.

C'est impossible... il est à Blois.

EUGÉNIE.

Il est à Paris... je l'ai trompé... je lui ai dit... (Grandet paraît sur la porte de l'escalier, les mains derrière le dos. Eugénie pousse un cri.) Ah !

(Elle s'éloigne comme terrifiée et rentre dans la chambre à gauche.)

NANON la suit et dit en sortant.

Qu'allons-nous devenir, grand Dieu ! (Elle rentre dans la chambre.)

SCÈNE XII.

GRANDET, MENU, ensuite NANON.

MENU, à part.

Mon neveu, l'imbécile !... avec nos projets de mariage ! par bonheur il est à Paris, on ne l'arrêtera pas.

GRANDET, qui est venu lentement près de lui.

Vous lui avez parlé ?

MENU.

Un peu...

GRANDET.

Eh bien ?

MENU.

Eh bien ?

GRANDET.

L'idée que j'avais... que la somme était encore chez moi, cachée... je ne sais où.

MENU.

Ah! c'est juste... vous pensiez...

GRANDET, le regardant en riant.

Hem ! ce serait... ce serait heureux...

MENU.

Certainement.

GRANDET, riant toujours.

Parbleu.

MENU.

Mais il n'en est rien.

GRANDET.

C'est donc cet infâme... mon neveu ?

MENU.

Non, ce n'est pas lui.

GRANDET.

Mais qui donc ! qui vous a-t-elle nommé !

MENU.

Personne.

GRANDET, avec colère.

Bah !... et elle n'avoue pas? elle ne nomme pas ? mais elle veut donc que je la déshérite ?

MENU.

Oh ! la déshériter ! vous ne pouvez pas. (A part.) Heureusement.

GRANDET.

Je ne peux pas ?

MENU.

Non...

GRANDET.

Si fait.

MENU.

Mais non... un père...

GRANDET.

Comment ! un père peut maudire sa fille, et il ne peut pas la déshériter ?... mais c'est révoltant !

MENU.

Écoutez-moi... Que diable !

GRANDET, avec désespoir.

Laissez-moi... Ah ! je ne peux pas la déshériter.

MENU.

Air *du Jaloux malade.*

Allons, calmez-vous.

GRANDET.

Je l'atteste,
Elle n'aura pas mon argent...
Moi-même, le peu qui m'en reste,
Je veux le dépenser comptant.

MENU.

Vous ! le dépenser ?

GRANDET.

Oui, sans doute,
Je veux être un prodigue outré,
Et me donner, coûte que coûte,
Tant de plaisir, que j'en mourrai ! (*bis.*)

Mais c'est égal ; elle aussi, là ! je ne veux plus la voir... je ne la verrai plus. (Nanon sort de la chambre où est renfermée Eugénie.) Ah ! Nanon, qu'est-ce qu'elle fait ?

NANON.

Mamzelle Eugénie ?... Dame ! not' monsieur, elle a bien du chagrin... elle pleure... elle est tombée à genoux devant le lit de sa mère.

GRANDET.

Ah !... Mais pourquoi aussi ne veut-elle pas tout dire... à moi, qui l'aimais, qui ne lui refusais jamais rien... Elle ne me demandait rien ; ce n'est pas ma faute... (Regardant dans la chambre.) Ah ! oui... à genoux.

MENU, allant à lui.

Il vous en reste encore assez... laissez-vous attendrir.

GRANDET, pleurant.

Non, non... (A Nanon.) Ferme cette porte... je ne lui pardonnerai jamais, à elle... et à l'autre... (A Nanon.) Pas tout à fait... Va-t'en... (Nanon sort.)

MENU, à part.

Si je pouvais l'amener adroitement...

GRANDET, regardant par la porte.

Méchante enfant !... je te rendrai malheureuse... va... comme moi.

MENU.

Écoutez donc, père Grandet... elle vous a pris votre argent... mais c'était un peu le sien.

GRANDET, toujours auprès de la porte, qui est entr'ouverte.

Hein !... Qu'est-ce que vous dites là ? elle n'a rien... il n'y a rien ici à elle... tout est à moi... tout.

MENU.

Allons, allons, elle a hérité de sa mère.

GRANDET.

Ce n'est pas vrai, tout est à moi.

MENU.

Dans huit jours elle sera majeure.

GRANDET.

Ce n'est pas vrai... tout...

MENU.

Prenez garde, la loi est précise... elle a droit à la moitié... peut-être un million.

GRANDET, fermant brusquement la porte et regardant Menu avec colère.

Taisez-vous... taisez-vous.

MENU.

Ah ! elle le sait bien...

GRANDET, allant à Menu.

Elle le sait ?

MENU.

Elle me le disait tout à l'heure... vous lui devez des comptes... personne ne peut refuser de les exiger en son nom... et moi-même, s'il le fallait...

GRANDET.

Vous, mon ami... vous, un notaire royal !... c'est une horreur !

MENU.

Ça m'avait fait venir une idée !...

GRANDET.

A vous ?... quoi !... (A part.) Je suis sûr qu'elle n'a pas le sens commun, son idée.

MENU.

Mariez-la.

GRANDET.

La marier !... ma fille !... la laisser aller !

MENU.

Pendant que vous êtes encore le maître.

GRANDET.

Jamais.

MENU.

Nous lui choisirons un mari.

GRANDET.

Je n'en veux pas.

MENU.

Qui vous donnerait quittance sans compter.

GRANDET.

Hein !

MENU.

Et sans rien prendre.

GRANDET.

Rien ?

MENU.

Que la créance sur votre beau-frère.

GRANDET, à part.

Au fait... elle n'est pas si bête que je croyais, son idée.

MENU.

Dame ! dans huit jours... majeure.

GRANDET.

C'est vrai. (A part.) Il pense à son neveu, le notaire.

MENU, à part.

Après lui, le reste.

GRANDET.

Du moins, on ne perdrait pas tout.

MENU.

N'est-ce pas ?

GRANDET.

Et ces comptes à rendre ?

MENU.

On ne les rendrait pas.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, puis NANON, EUGÉNIE, CHARLES.

NANON, en dehors.

Par ici, monsieur, par ici. (On entend du bruit.)

GRANDET.

Qu'est-ce que c'est ?

MENU.

Eh ! mais... ce bruit...

EUGÉNIE, entrant.

Le voilà, mon cous... (Apercevant Grandet.) Mon père...

MENU, à la fenêtre.

Votre neveu qu'on ramène... Eh! mais... ces paysans... il est arrêté.

EUGÉNIE.

Arrêté!

GRANDET, criant par la fenêtre.

Eh! qu'on le laisse! qu'on le laisse!

NANON.

C'est ça, venez donc.

CHARLES, entrant.

M'arrêter! m'arrêter!... et de quel droit? (Courant à Grandet.) Ah! mon oncle, est-ce par votre ordre?... vous avez donc de bonnes nouvelles de mon père?... et ce que Nanon m'a dit là, qu'il était sauvé, que votre argent lui avait été porté par monsieur Isidore?

MENU.

Là.

GRANDET.

Isidore!

CHARLES.

Le neveu de monsieur Menu... Ma cousine me l'avait déjà dit; mais je n'osais croire... tant de bonté, mon cher oncle!... Vous nous avez rendu l'honneur et la vie... Ah! disposez de moi, désormais je suis à vous... mon sang, mes jours vous appartiennent.

GRANDET.

Je n'en veux pas tant... Écoute un peu... tu es un brave garçon... eh bien!... cette somme, cet or, ces billets qu'on m'a v... (Eugénie le retient et l'empêche de prononcer le mot.)

CHARLES.

Que vous avez envoyés à mon père.

GRANDET.

C'est ce que je voulais dire.

CHARLES.

Ah! toute ma reconnaissance...

GRANDET.

Merci... entre nous, je suis assez payé par le plaisir... certainement... parce que lorsqu'on a obligé... Voilà comme je suis... Mais je veux faire mieux encore : je te donne tout.

TOUS.

Comment?

CHARLES.

A moi?

GRANDET.

Oui, c'était la dot de ma fille... un autre trésor que je te donne aussi.

EUGÉNIE.

O ciel !

MENU.

Par exemple, mon idée...

NANON.

Oh ! que je suis contente !

CHARLES.

Il se pourrait !

GRANDET.

Tu as reçu la dot... c'est fini... et ce soir vous signerez un papier que le notaire griffonnera.

MENU, passant vivement entre Charles et Grandet.

Attendez donc... mais il n'est pas sûr qu'on soit arrivé à temps.

CHARLES.

Monsieur !...

EUGÉNIE.

Mon parrain !

GRANDET.

Vous dites...

MENU.

Je dis que mon neveu n'est parti qu'hier soir... et d'après la lettre de votre beau-frère... il était peut-être trop tard...

GRANDET.

Trop tard !

TOUS.

Grand Dieu ! (On entend claquer un fouet dans la cour.)

CHARLES, allant à Grandet.

Qu'entends-je !... Mais vous n'avez donc pas reçu de nouvelles ?... vous ne savez donc rien ?

GRANDET.

Eh ! non.

CHARLES.

Vous m'avez fait revenir !... Ah ! laissez-moi ! laissez-moi !

EUGÉNIE, voulant le retenir.

Mon cousin !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, entrant.

Me voilà.

TOUS.

Isidore !

CHARLES, courant à lui et l'entraînant.

Monsieur !... ah ! dites-moi ! dites-moi !

ISIDORE.

Attendez donc.... je n'en peux plus... je suis rompu, brisé dans toutes les positions... (Nanon lui donne une chaise.)

CHARLES.

Mais mon père !... mon père !

ISIDORE.

Eh bien !... il se porte bien, votre père.

CHARLES.

Ah ! mon ami... mon cher ami. (Il l'embrasse.)

EUGÉNIE.

Bon Isidore !

GRANDET.

Et mon argent ? (De l'autre côté.) Et mon argent ?

ISIDORE.

Votre argent aussi... (Il s'assied.) Dieu ! ai-je couru !... Quatre chevaux de poste, comme mamzelle Eugénie me l'avait ordonné... (Charles la regarde.) J'avais l'air d'un prince dans ma carriole... et pour revenir depuis Orléans à cheval, au grand galop... Aussi, je suis dans un état... (Il se lève. — A Eugénie.) Êtes-vous contente, mamzelle ? (Eugénie passe auprès de lui et lui serre la main.)

GRANDET.

Et mon argent ?

ISIDORE.

C'est-à-dire votre or... il est arrivé à temps... Dieu ! ça lui a-t-il fait plaisir, à ce cher homme !... d'autant qu'il n'y comptait guère... mais quand je lui ai dit que c'était de votre part...

GRANDET.

Ce n'est pas !

EUGÉNIE, le retenant.

Ah ! mon père !

MENU.

Eh ! non, ce n'est pas...

GRANDET, à Menu.

Taisez-vous. (Charles les regarde avec surprise et reporte les yeux sur Eugénie.)

CHARLES, à part.

Oh ! quel mystère !

ISIDORE.

Alors il a été tout surpris... il s'est jeté dans mes bras... (A Charles) comme vous, tout à l'heure.

(Charles prend la main d'Eugénie.)

GRANDET, à Isidore.

Et il a pris mon argent...

ISIDORE, lui donnant un papier.

Voilà son reçu... vous êtes pour lui, non pas un homme, mais un ange, un dieu... « Dites à monsieur Grandet, s'est écrié le banquier... que c'est entre nous à la vie et à la mort... quant à Charles, a-t-il ajouté, qu'il vienne bien vite... nous pourrons encore renouer son mariage. »

CHARLES.

Grand Dieu ! (Eugénie quitte vivement la main de Charles.)

TOUS.

Son mariage !

MENU.

Un autre...

ISIDORE.

Eh, oui ! avec la fille d'un receveur général, mademoiselle Élisa.

EUGÉNIE.

Élisa !

CHARLES, allant vivement à Grandet.

Ah ! mon oncle ! vous avez ma parole, elle est sacrée... mon père ne sait pas tout ce qu'il vous doit... à vous... à Eugénie... et cette main qu'elle accepte...

EUGÉNIE, qui est passée auprès de son père et qui se trouve entre lui et Charles, d'une voix étouffée.

Non, mon cousin, non... vous ne nous devez pas tant... mon père ne met point ses bienfaits au prix de votre liberté... de votre amour, qui appartient à une autre... adieu, Charles, soyez heureux... avec celle que vous aimez. Ah!.. (Elle tomb dans les bras de son père, tout le monde s'empresse autour d'elle.)

GRANDET.

Ma fille !

CHARLES.

Eugénie !

NANON.

Mamzelle !

GRANDET, la tenant dans ses bras.

Ma fille... Eugénie... Oh ! rendez-la-moi... ma fille ! mon enfant ! ma vie !...

CHARLES.

Eugénie, ah ! reviens à toi.. ne doute pas de mon cœur... il est à toi... à toi seule... ce mariage que je ne renouerai pas, ne me donnait que du luxe, de la vanité, de l'ambition... ce que je veux, c'est de l'amour, c'est du bonheur... Eugénie, me le refuseras-tu ? (Tombant à ses genoux.) Je t'aime.

EUGÉNIE, revenue à elle, regarde Charles un instant en silence, puis se jetant dans ses bras, elle s'écrie.

Ah ! Charles !

GRANDET.

C'est bien... c'est très-bien...

ISIDORE.

Oui, c'est bien... (Mouvement de Menu.) Ah çà !... et moi ?... Eh bien ! tant pis... pourvu qu'elle soit heureuse !

MENU, à Grandet.

Hum !... et le domaine du Champ-Vert ?

GRANDET.

Je l'achèterai tout de même.

FIN DE LA FILLE DE L'AVARE.

LES GANTS JAUNES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 mars 1835.

———

Personnages :

REMI, ancien capitaine de gendarmerie [1].

ANATOLE, maître de danse [2].

ISIDORE [3].

Mme REMI [4].

Mme DURAND, portière [5].

BAPTISTINE, sa nièce [6].

La scène est à Paris, chez Anatole.

ACTEURS :

[1] M. Fontenay. — [2] M. Arnal. — [3] M. Hippolyte. — [4] Mademoiselle H. Balthazard. — [5] Madame Guillemin. — [6] Mademoiselle L. Mayer.

LES GANTS JAUNES

Une petite pièce ouvrant sur le carré ; à droite, la chambre à coucher ; à gauche, cheminée, guéridon, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DURAND, ANATOLE.

Mme DURAND.

(Elle ouvre très-doucement la porte du fond, et entre, son lait à la main.)

Entrons tout doucement et sans faire de bruit... il dort peut-être encore... ça doit dormir ferme un maître de danse !... celui-là surtout qui se donne un mal !... toujours en l'air !... Ah ! je crois qu'il se réveille...

ANATOLE, de sa chambre.

C'est vous, mère Durand ?

Mme DURAND.

Oui, monsieur Anatole... ne vous dérangez pas !... je ferai votre ménage plus tard...

ANATOLE, de même.

Il y a longtemps que je suis levé... j'ôte mes papillotes... et Baptistine, comment va-t-elle ?

Mme DURAND.

Ma nièce ! pas mal... pas mal...

ANATOLE, de même.

Est-ce qu'elle ne viendra pas ce matin ?

Mme DURAND.

Du tout !... elle prétend que vous êtes un séducteur... et léger... léger...

ANATOLE, s'élançant de sa chambre.

Comme Zéphire. (Il est en pantalon collant, il a une cravate très-montante et est sans habit. Il entre en chantant et en dansant.)

AIR : *Contredanse de Jacquemin.*

Quand d'une belle
La voix m'appelle,
Sans retard, d'un saut je suis là !
Et fille ou femme,
Je suis de flamme
Pour ses attraits, quand elle en a.
J'ai bien dormi... j'ai le sommeil très-tendre ;
Heureux cent fois si, fripon achevé,
En m'éveillant, l'amour pouvait me rendre
Tout le bonheur qu'en dormant j'ai rêvé.

Quand une belle, *etc.*

(Il s'arrête une jambe en l'air et tenant madame Durand dans ses bras.)

Mme DURAND.

Mais laissez-moi donc, monsieur Anatole... si quelqu'un entrait... je vous demande un peu ce qu'on pourrait penser ?

ANATOLE.

On penserait que j'ai la jambe fine et le jarret bien tendu... Voilà !... est-ce que vous craignez les cancans, madame Durand ?

Mme DURAND.

Tiens ! on est si méchant ici !...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

C'est un enfer, du haut en bas...
Dans un' maison comme la nôtre,
Les locatair's ne se gên'nt pas ;
Ils ont des langu's...

ANATOLE.

Comme la vôtre !
Le privilége des cancans
Vous est-il octroyé, ma chère ?

Mme DURAND.

Oui, car c'est compté tous les ans,
Dans les gages de la portière.

ANATOLE.

Voyez-vous ! mais d'ailleurs, qu'est-ce qu'ils peuvent dire sur vous... une femme d'âge qui a de la barbe au menton?

Mme DURAND.

Hein !... par exemple !...

ANATOLE.

Oh ! vous en avez un peu... tant mieux, cela annonce une vertu qui a de l'aplomb et qui ne risque pas de faire la pirouette. (Il pirouette.)

Mme DURAND.

Ce qui n'empêche pas qu'on ne cause... c'est tout simple... une portière qui a de bons yeux...

ANATOLE.

Avec des lunettes.

Mme DURAND.

Qui regarde passer tout le monde, et se permet un petit doigt de morale, sur les ceux et les celles qu'on reçoit... ça contrarie ! aussi, faut voir comme les locataires m'habillent...

ANATOLE.

Bah ! est-ce que ce sont eux qui vous ont habillée ce matin ?

Mme DURAND, à la cheminée.

Hein ! pourquoi...

ANATOLE.

C'est que je ne leur en ferai pas mon compliment... Que faites-vous donc là ?

Mme DURAND.

C'est votre déjeuner.

ANATOLE.

Eh ! non... ce n'est pas la peine, je déjeune en ville... dans une pension de demoiselles où je donne des leçons de danse ! nous faisons la Sainte-Catherine... nous ne serons que des femmes...

Mme DURAND.

Qu'est-ce que vous dites ?

ANATOLE.

Ah ! que je suis bête !... c'est que, vous ne savez pas, à cause de ma douceur et de ma timidité, on me traite absolument comme une demoiselle...

Mme DURAND.

Par exemple ! ce n'est pourtant pas ce que dit Baptistine... elle prétend que vous êtes un enjôleur... un scélérat...

ANATOLE.

Est-ce Dieu possible ? moi, qui ne peux pas regarder une femme en face sans frissonner et sans rougir... vrai ! c'est pour ça que ma carrière a été manquée, autrement, tel que vous me voyez, je serais premier danseur à l'Opéra

Mme DURAND.

Bah ! qu'est-ce qui a empêché ?

ANATOLE.

Ah ! voilà... je suis un élève de M. Vestris, le dernier, Vestris III, et j'ose dire que son génie n'avait rien formé de mieux que votre serviteur... il faut convenir aussi qu'il n'avait jamais trouvé un homme mieux fendu et des détails plus avantageux... une grâce, une souplesse, un cou-de-pied ! et de la légèreté !... il m'appelait son Éole...

Mme DURAND.

Qu'est-ce que c'est que ça, Éole ?...

ANATOLE.

C'est le dieu des vents, ma chère. Mais, absorbé par l'étude de la danse, je n'avais pas encore ouvert mon cœur ingénu aux douces impulsions d'un sentiment voluptueux... en d'autres termes, je n'avais pas encore aimé... Oh ! pas du tout, parole d'honneur ! et la vue d'une femme avait la vertu de me casser les bras et les jambes, ce qui est assez gênant pour un danseur. Mon maître préparait mes débuts, et il fut convenu avec

monsieur Lubbert, l'ancien directeur de l'Opéra, que je paraîtrais pour la première fois, dans un pas de trois avec mesdames Noblet et Montessu, comme qui dirait aujourd'hui Essler et Taglioni... Je parus... la salle était comble, Vestris était au balcon, et j'ose dire qu'il avait lieu d'être content... j'étais bien, en perruque blonde... nu jusqu'à la hanche, et un carquois sur le dos; mille lorgnettes me dévoraient, et je dansais! on n'avait jamais dansé comme ça, c'était à se pâmer... tout à coup, je venais de faire un entrechat horizontal, et de me fendre jusqu'aux oreilles, lorsque je vis paraître mes deux nymphes, Montessu et Noblet, dont je vous parlais tout à l'heure, le sein découvert et le tibia sans chaussure; un jupon de cinq ou six pouces, pas une ligne de plus, ma chère. Je les vis, et dès ce moment, ma tête se perdit, ma jambe s'égara, et une sueur froide submergea tous mes avantages; je dansais bien encore, mais, bonsoir!... ce n'était plus ça... plus de moelleux, plus de velouté, la pirouette était flasque et l'entrechat me glissait dans les jambes, deux véritables flageolets; mes danseuses m'avaient paralysé, et j'entendais les chœurs chuchoter autour de moi: « Pas de nerf!... pas de nerf! » Je t'en fiche!... j'étais tout nerf au contraire; mais, j'étouffais... je n'y étais plus, et je rentrai dans la coulisse au milieu d'un murmure général, et même mieux que ça; ce qui m'enfonça jusqu'au troisième dessous et fit la fortune du petit Perrot dont les débuts eurent, deux jours après, un succès colossal, quoiqu'il ne m'aille pas à la cheville.

Mme DURAND.

Et vous en êtes resté là?

ANATOLE.

Comme vous dites... j'ai pris l'Opéra en haine, et les danseuses en horreur, et je suis descendu jusqu'au vil métier de manœuvre, travaillant des jambes, en d'autres termes, je suis maître de danse en attendant mieux.

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est un métier, tout bas je puis le dire,
Qui m'humilie un peu; moi, qui devais

Jouer l'Amour, Apollon et Zéphire,
Moi, dont les pieds pour voler étaient faits,
Je mets, hélas ! mes talents au rabais ;
Mais quand alors, d'une marche légère,
Je rase le sol, on dirait
Que c'est un Dieu qui descend sur la terre,
Pour courir le cachet.

Il est vrai que je me suis un peu aguerri, et que les femmes ont eu quelques bontés pour moi... mais je n'en ai pas moins conservé un petit air candide qui m'attire la confiance des familles et des maîtresses de pension.

Mme DURAND.

Ce qui ne vous a pas empêché de vouloir en conter à ma nièce, pour la séduire.

ANATOLE.

Moi ! si j'y ai pensé, je veux bien que le diable... vous emporte.

Mme DURAND.

Si bien qu'elle a juré qu'elle ne remettrait plus les pieds chez vous...

SCÈNE II.

Les Mêmes, BAPTISTINE.

BAPTISTINE.

Ma tante! ma tante!

Mme DURAND.

C'est elle !... Me voilà !

BAPTISTINE, sans entrer.

Voulez-vous venir, ma tante ?

ANATOLE.

Entrez donc, Baptistine... Baptistine, vous pouvez entrer, il n'y a pas de danger, Baptistine... je suis couvert.

BAPTISTINE.

Merci, monsieur, je veux parler à ma tante...

Mme DURAND.

Eh bien ! entre, je suis là... (Elle entre.)

ANATOLE.

Ne tremblez pas, Baptistine ; vous êtes chez un ami... vous le savez bien...

BAPTISTINE.

Je sais, monsieur, que vous m'aimiez... vous le disiez du moins.

ANATOLE.

Mais je vous aime encore...

Mme DURAND.

Dame !... si vous vous aimez... Il n'y a qu'à dire, ce sera bientôt fait... écoutez donc, il n'y aurait pas d'affront... vous travailleriez tous les deux ; vous, de vos jambes, elle, de ses doigts, elle peut s'établir dans les nouveautés... et un bon mariage...

ANATOLE.

Mère Durand, donnez-moi mon habit bleu, et mon chapeau neuf.

Mme DURAND.

Tout de suite !... Dieu !... un neveu comme vous ; comme ça m'irait bien... (Elle entre dans la chambre à coucher.)

ANATOLE, à part.

Oui, je t'en donnerai, un élève de Vestris pour tirer le cordon !

BAPTISTINE.

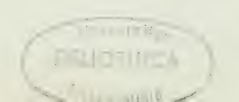
Ma tante !

ANATOLE, la retenant.

Eh bien ! Baptistine, restez donc... dites-moi, vous couchez donc maintenant dans la chambre à côté de la mienne ?

BAPTISTINE.

Oui, monsieur Anatole, en attendant qu'elle soit louée.



ANATOLE.

Dans l'alcôve contiguë à la mienne... Il ne faut pas baisser les yeux pour ça, Baptistine, il y a une cloison, et une porte condamnée.

AIR : *Ah ! si mon mari me voyait.*

Eh ! mais, de cette porte-là
La clef doit vous être remise.

BAPTISTINE.

Non, monsieur, ma tante l'a prise.

ANATOLE.

Et sa nièce la reprendra ?

BAPTISTINE.

Non, monsieur, cette porte-là
Ne doit qu'à mon mari, j'espère,
S'ouvrir avec mon cœur...

ANATOLE.

Oui-dà !
Heureux celui qui doit, ma chère,
Passer par cette porte-là !

(A part.)

Elle a rougi.

Mme DURAND, apportant l'habit.

Voilà, monsieur Anatole... mettez-vous vos gants jaunes qui sont sur la commode ?

ANATOLE.

Non, laissez-les... ce sont les gants que je mets quand je vais à l'Opéra ; comme ces messieurs de l'orchestre... A propos, Baptistine, avez-vous nettoyé ceux que je vous ai envoyés par votre tante ?

BAPTISTINE.

Oui, certainement, je vous les renverrai.

ANATOLE.

Non ! apportez-les vous-même... vous-même, entendez-vous, Baptistine, nous causerons.

BAPTISTINE.

De notre mariage ?...

ANATOLE.

Oui, oui, aujourd'hui, Baptistine...

Mme DURAND.

Eh !... mais, j'y pense... qu'est-ce que tu avais à me dire ?

BAPTISTINE.

Ah ! mon Dieu ! j'oubliais ; le facteur qui est en bas !...

Mme DURAND.

Oh ! le pauvre cher homme !...

Air : *Du silence ! on peut nous entendre.*

Mais je descends, il doit m'attendre,
C'est quelque lettre à me donner...
Et puisque vous sortez, j' vais prendre
Votre lait pour mon déjeuner...

(Elle prend le lait.)

BAPTISTINE, à part.

Il m'aime ! que je suis contente !
(A madame Durand.)
Je vous suis...

ANATOLE, à demi-voix.

Demeurez ici...

BAPTISTINE.

Monsieur, je ne puis, sans ma tante,
Demeurer que chez mon mari.

ENSEMBLE.

BAPTISTINE.

Adieu, monsieur, je vais descendre,
Vos gants doivent me ramener...
Surtout, n'allez pas, pour m'attendre,
Oublier votre déjeuner.

ANATOLE.

Je reviendrai pour vous attendre,
Mes gants doivent vous ramener ;

Je crois, si vous étiez plus tendre,
Que j'oublîrais mon déjeuner.

Mme DURAND.

Mais descendons, on doit m'attendre,
C'est quelque lettre à me donner,
Et puisque vous sortez, j' vais prendre
Votre lait pour mon déjeuner.

(Elle sort avec sa nièce.)

SCÈNE III.

ANATOLE, seul, mettant son habit.

Cher ange! elle est gentille, Baptistine; par malheur, un peu bégueule, elle parle de mariage comme le Grand Turc parle d'autre chose... ce n'est pas que je ne puisse... certainement, ce ne serait pas déroger... mon père tirait le... Hum! moi, je me suis élevé... (Tirant sa montre.) Diable! neuf heures, et mon déjeuner de Sainte-Catherine, ces petites filles seront-elles contentes de me voir! quelle délicieuse journée je vais passer!... (On frappe à la porte du fond.) Qu'est-ce que c'est? est-ce que Baptistine viendrait déjà?... (On frappe plus fort.)

SCÈNE IV.

ANATOLE, Mme REMI.

Mme REMI, d'une voix étouffée, en dehors.

Ouvrez! ouvrez!

ANATOLE, ouvrant.

Voilà! voilà!

Mme REMI, se précipitant dans la chambre.

Monsieur... monsieur... sauvez-moi!

ANATOLE.

Ah! mon Dieu!

Mme REMI.

Sauvez-moi, ou je suis une femme perdue...

ANATOLE.

Madame...

Mme REMI.

Monsieur, je vous devrai l'honneur et la vie.

ANATOLE.

Je ne demande pas mieux... mais je n'ai pas l'avantage...

Mme REMI.

Vous saurez qui je suis... je vous dirai... (Avec effroi.) Ah !

ANATOLE.

Hein ?

Mme REMI.

C'est lui ?

ANATOLE.

Qui ?

Mme REMI.

Pas un mot... il nous tuerait tous les deux !...

ANATOLE.

Bah !... (Madame Remi se jette dans la chambre à coucher dont elle ferme la porte.) Eh bien ! dans ma chambre... dans ma chambre à coucher... pas gênée !... Il paraît qu'il ne faut rien dire...

SCÈNE V.

M. REMI, ANATOLE.

REMI, paraissant vivement dans le fond.

Serait-ce ici ?

ANATOLE.

A l'autre ! (Il fait des battements, à part, en le regardant de côté.) Oh ! quel air solennel ; comme le Jupiter de l'Opéra... quand il descend du ciel en manteau jaune.

REMI.

Monsieur...

ANATOLE, feignant de l'apercevoir.

Ah ! monsieur...

REMI.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

ANATOLE.

Monsieur, vous êtes trop honnête.

REMI.

Vous paraissez bien ému...

ANATOLE.

Oh ! un peu échauffé... Il y a une heure que je fais des battements...

REMI.

Vous n'avez vu personne ?

ANATOLE.

Monsieur dit...

REMI.

Vous n'avez vu personne.

ANATOLE.

Je ne comprends pas.

REMI, avec colère.

Eh ! morbleu ! (Se contraignant.) Pardon ! (Regardant autour de lui, et tirant une paire de gants jaunes de sa poche.) Monsieur, oserai-je vous demander un service ?

ANATOLE.

Pourquoi pas ?...

REMI.

Voulez-vous avoir la complaisance d'essayer ces gants ?

ANATOLE.

Pardon... monsieur vend des parfums et des...

REMI, l'interrompant.

Monsieur, je ne viens point ici pour plaisanter... Essayez-vous... oui, ou non...

ANATOLE, prenant les gants.

Tout de suite... (A part.) Si j'y comprends un mot, je veux être empalé...

REMI.

Eh bien?

ANATOLE, les essayant.

Eh bien! ils me sont trop petits, vos gants.

REMI.

Trop petits...

ANATOLE.

Impossible d'entrer avec tous mes doigts.

REMI.

C'est juste.

ANATOLE.

C'est trop juste.

REMI, les reprenant.

Monsieur, je suis désolé de vous avoir dérangé.

ANATOLE.

Il paraît que monsieur n'avait pas d'autre service à me demander?

REMI, s'en allant.

Mon Dieu! non.

ANATOLE, à part.

Bon voyage! Ces gens-là me font une peur, je ne me tiens plus sur mes jambes.

REMI, qui est revenu, lui frappant sur l'épaule.

Si fait, pourtant.

ANATOLE, avec effroi.

Ah! monsieur...

REMI, mettant les gants dans son chapeau.

Puisque vous voulez bien me rendre service... il y en a un que je pourrai réclamer de vous dans la journée... mais pour cela, je vous dois une confidence qui ne saurait être mieux placée... vous m'avez l'air d'un honnête homme... ma visite, mon air brusque... cette paire de gants... tout cela vous a surpris...

ANATOLE.

Un peu... en d'autres termes, beaucoup.

REMI.

Monsieur, je demeure dans cette maison au premier... je suis un ancien capitaine de gendarmerie...

ANATOLE.

Pas possible ! donnez-vous la peine de vous asseoir...

REMI.

Merci... j'ai quitté le service, pour épouser une femme jeune et jolie, avec laquelle je ne suis pas le plus heureux des hommes.

ANATOLE.

En d'autres termes... vous êtes...

REMI, le regardant sévèrement.

Plaît-il, monsieur?

ANATOLE.

Continuez donc, je vous prie, capitaine.

REMI.

Depuis quelques jours, j'avais des soupçons vagues... enfin, hier au soir, je rentre chez moi... à l'improviste... je vois ma femme émue, tremblante, je me doute de quelque chose... je cherche partout... je ne trouve rien... et je me couche.

ANATOLE.

Jusque-là, il n'y a pas de quoi tuer une puce.

REMI.

Mais ce matin, en passant dans mon salon, qu'est-ce que j'aperçois sur mon canapé? une paire de gants jaunes.

ANATOLE.

Sur le canapé... ça ressemble à un vaudeville, c'est de l'adultère tout pur.

REMI.

Oui, monsieur, ces mêmes gants que vous avez eu la bonté d'essayer tout à l'heure.

ANATOLE.

Ils n'étaient pas venus là tout seuls.

REMI.

Ma femme entrait avec moi... je la regarde, elle pâlit, elle chancelle... je m'élance sur les gants... elle se précipite dans la salle à manger, me renferme dans le salon à double tour...

ANATOLE.

Pas mal... pas mal...

REMI.

Et court chercher dans la maison, je ne sais où... un abri contre ma colère...

ANATOLE, s'oubliant.

Comment ! c'est cette dame...

REMI.

Plaît-il...

ANATOLE, se reprenant.

Ah ! elle est partie, comme ça...

REMI.

Oui, monsieur, mais elle ne peut être loin, car je suis sorti presque aussitôt qu'elle... la portière ne l'a pas vue passer ; elle est encore dans la maison, chez son complice sans doute ! mais fût-elle au diable, je la trouverai ! et le misérable qui lui a donné asile ne périra que de ma main ! le pistolet, l'épée, le sabre... n'importe, je le... (Voyant Anatole prêt à se trouver mal.) Eh ! mais, monsieur, qu'avez-vous donc ?... comme vous êtes pâle!... vous vous trouvez mal...

ANATOLE.

C'est vrai... je ne me trouve pas bien... je suis d'une telle sensibilité sur ces sortes d'affaires en général... et en particulier sur les duels... je m'en vais sous moi, monsieur... je m'en vais sous moi. (Il tombe sur une chaise.)

REMI.

Ah ! mon Dieu ! revenez à vous... je n'ai pas eu l'intention...

je suis désolé... vous n'avez pas un flacon... de l'eau de Cologne... quelque chose... ah ! (Il se précipite dans la chambre à coucher, son chapeau à la main.)

ANATOLE.

Eh bien ! eh bien ! où va-t-il ? où... (M. Remi reparaît, Anatole retombe.) Je suis mort.

REMI, un flacon à la main.

Voilà, voilà... Quel diable d'homme !... c'est une demoiselle...

(Il lui jette de l'eau à la figure.)

ANATOLE.

Ah ! monsieur... vous avez trouvé...

REMI.

Ce flacon d'eau de Cologne... revenez à vous... voyons... ce n'est rien...

ANATOLE, se levant.

Ah ! bah !...

REMI.

Et moi, qui viens vous occuper de mes affaires... et perdre mon temps... quand je devrais courir toute la maison ! ce que j'ai à vous demander, monsieur, c'est, en cas de rencontre, de me servir de second...

ANATOLE.

De second, oui, tant que ce n'est pas de premier...

REMI.

L'important est d'empêcher ma femme de passer le seuil de cette maison ; elle se retirerait chez son père.

ANATOLE.

Il n'y aurait pas grand mal.

REMI.

Au contraire, je veux que ce soit une affaire entre elle et moi, pour raison... Adieu, mon cher voisin... ah ! mon chapeau.

(Il rentre dans la chambre à coucher.)

ANATOLE, effrayé.

Eh bien ! eh bien ! où va-t-il encore ?...

SCÈNE VI.

ANATOLE, Mme DURAND, REMI.

Mme DURAND, en dehors.

Monsieur Remi, monsieur Remi !...

REMI, revenant.

Ah ! c'est la portière... (A Anatole.) Pardon...

ANATOLE, à part.

Il ne sait rien..... voilà un mari et une femme qui jouent à cache-cache avec un talent très-distingué !...

REMI.

Quoi de nouveau, mère Durand ? personne n'est sorti ?

Mme DURAND.

Personne ; soyez tranquille, et personne ne sortira sans être vu ; j'ai trois commères dans ma loge, qui sont furieuses comme moi. Ah ! ah ! nous sommes pour les mœurs, nous.

ANATOLE, à part.

Oh ! les infâmes vieilles !

REMI.

Et ce jeune homme que vous prétendez avoir vu descendre hier au soir ?

Mme DURAND.

C'est la voisine qui l'a dit, elle est en bas, elle vous l'expliquera elle-même, venez.

ANATOLE, à part.

Va ! va !... exécrable matrone !...

REMI.

C'est bien... je puis compter sur vous ?...

Mme DURAND.

Certainement... et je n'avais pas besoin des vingt-cinq louis que vous m'avez promis pour vous être dévouée !... C'est que, voyez-vous, je suis une honnête femme et je voudrais que

toutes celles qui se conduisent mal, on les brûlât! Vous savez, monsieur Anatole, cette belle dame du premier... (Anatole lui fait des grimaces.) Hein! qu'est-ce que vous avez donc à me faire la grimace?

REMI, qui sortait, revenant sur ses pas.

Bah!

ANATOLE, souriant.

Moi..... par exemple... quand je fais l'aimable...

Mme DURAND.

A la bonne heure... Eh bien!... figurez-vous qu'elle est chez quelqu'un. (Anatole lui fait des grimaces.) Ah! mon Dieu... ne faites donc pas des grimaces comme ça!...

REMI, s'arrêtant encore et le regardant.

Hein!

ANATOLE.

Allons donc..... vous êtes folle!...

REMI, à part.

C'est singulier. (A Mme Durand.) Monsieur n'a que ces deux chambres...

Mme DURAND.

Pas davantage... et ce n'est pas lui qui serait capable... (Anatole, qui les reconduit, la pince.) Ah! vous me pincez...

ANATOLE.

J'ai bien l'honneur... comptez sur moi... (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

ANATOLE, seul.

(Il ferme la porte du fond et s'appuie comme s'il allait se trouver mal. Enfin, il met le verrou, et descendant jusqu'à la rampe, il dit :)

Capitaine de gendarmerie!... je n'ai pas un fil de sec depuis ma cravate jusqu'à mes chaussettes... on me tordrait...

Air *de l'Apothicaire.*

Dieu! s'il avait bien su chercher!
J'en tremble encore au fond de l'âme!

Et si dans ma chambre à coucher
Le butor eût trouvé sa femme !
Car c'est bien sa femme... bravo !...
Quoiqu'il ait quitté l'uniforme,
Le gendarme, quant au chapeau,
Est resté fidèle à la forme.

SCÈNE VIII.

Mme REMI, ANATOLE.

Mme REMI, sortant doucement de la chambre à coucher, et après avoir regardé partout, venant à Anatole.

Monsieur...

ANATOLE, surpris et poussant un cri.

Ah !... j'ai cru que c'était lui.

Mme REMI, s'appuyant sur un fauteuil.

Vous m'avez fait une peur...

ANATOLE.

C'est que le monsieur m'a l'air un peu brusque, en d'autres termes, très-brutal.

Mme REMI.

A qui le dites-vous ?... et voilà la cause de tous mes malheurs... mais je n'ose lever les yeux devant vous... Après ce qu'il vient de vous confier, vous devez avoir de moi une idée...

ANATOLE.

Du tout !... du tout !... (A part.) C'est une belle femme !

Mme REMI.

Si j'avais trompé mon mari...

ANATOLE.

Bah ! qu'est-ce que ça fait ?... un gendarme...

Mme REMI.

Non, monsieur, non !... je ne suis pas coupable... et quand vous saurez que monsieur Remi est brouillé avec toute ma fa-

mille... qu'il ne me laisse voir personne... et que mon cousin Isidore surtout lui inspire une jalousie...

ANATOLE.

Ah ! c'était un cousin...

Mme REMI.

Germain... que mon mari ne connaît pas ; mais il sait que j'ai été élevée avec lui... que nous nous aimions... et s'il l'avait trouvé chez moi...

ANATOLE.

Mais alors, comment n'a-t-il pas de soupçons, l'ancien gendarme ? car on est très-soupçonneux, rue de Jérusalem.

Mme REMI.

C'est qu'il croit mon cousin à Bordeaux : c'est la ville qu'il habite depuis quatre ans... bien avant mon mariage... Il est arrivé hier : il vient engager un premier danseur pour le grand théâtre de Bordeaux, dont il est le caissier...

ANATOLE.

Bah ! un premier danseur ?..

Mme REMI, montrant la chambre à coucher.

Il est logé dans l'hôtel en face... et il est venu me voir en secret, en l'absence de mon mari... il n'est resté qu'un instant... et je vous jure, monsieur...

ANATOLE.

Oui, oui, parbleu !... je vous crois !... (A part.) C'est une très-belle femme !...

Mme REMI.

Monsieur Remi ne me croirait jamais... à présent surtout que je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement d'effroi... Aussi je veux me retirer chez mon père... c'est là que je reverrai mon mari, que je me justifierai... parce que mon père lui impose beaucoup... et puis, comme ma dot n'est pas payée...

ANATOLE.

Et il y tient !.. on aime beaucoup l'argent, rue de Jérusalem...

C'est pour ça qu'il veut vous retenir ici malgré vous... et s'il vous trouvait...

Mme REMI.

Heureusement, monsieur, il ne me trouvera pas, grâce à la généreuse hospitalité que vous m'avez donnée...

ANATOLE.

Ah bien ! oui... mais s'il allait vous découvrir, je serais gentil!... Tout à l'heure, quand je l'ai vu rentrer dans ma chambre, il m'a pris une sueur froide...

Mme REMI.

Et à moi, monsieur... heureusement, cachée dans les rideaux...

ANATOLE.

AIR : *Ses yeux disent tout le contraire.*

Vraiment!... dans mes rideaux ponceaux!

Mme REMI.

Oui, c'est là que j'étais blottie...
Et tremblante...

ANATOLE.

Dans mes rideaux !...

Mme REMI.

Je ne l'oublierai de ma vie,
Mais pour mieux penser, je le sens,
Que la vertu doit m'être chère...

ANATOLE.

Moi, je m'en souviendrai longtemps,
Mais pour penser tout le contraire...

Mme REMI, *écoutant.*

Ah! je croyais entendre... Non!... monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous... je vous en supplie, ne m'abandonnez pas !

ANATOLE.

Mais, permettez donc... c'est que, voyez-vous... il faut que je sorte...

Mme REMI.

Oh ! oui, monsieur, j'allais vous le demander... oui, sortez !.. allez chez mon père, monsieur Bertaud, rue Saint-Honoré, n° 40... prévenez-le de ce qui se passe... dites-lui tout... qu'il vienne, monsieur, qu'il vienne me délivrer !

ANATOLE.

Mais si vous y alliez vous-même, chez monsieur votre père ?

Mme REMI.

Et madame Durand qui fait sentinelle... vous l'avez entendue... elle me perdrait.

ANATOLE.

Parfaitement vrai... mais, moi, je ne puis... vous concevez... des affaires...

Mme REMI.

Ah ! vous êtes trop aimable pour refuser?

ANATOLE.

Permettez...

Mme REMI.

Je vous en prie !..

ANATOLE, à part.

C'est une superbe femme !.. (Haut.) Nous disons donc, rue Saint-Honoré, n° 40, monsieur Bertaud... Je lui dirai l'histoire des gants jaunes !... scélérats de gants jaunes !.. je ne peux pas y penser sans frémir... si j'étais entré dedans !.. Par bonheur, j'ai une belle main... mais un autre qui ne jouira pas du même avantage...

Mme REMI.

Oh ! je ne crains plus rien... j'y ai mis bon ordre...

ANATOLE.

Aux gants jaunes !... comment ça ?...

Mme REMI.

Il les avait laissés dans son chapeau... ici... (On frappe, Anatole remonte sans l'écouter.) Heureusement, j'en ai trouvé d'autres sur la commode...

ANATOLE, près de la porte.

Ciel !.. quelqu'un !

Mme REMI, rentrant dans la chambre à coucher.

Je me cache !..

ANATOLE, seul.

C'est ça !.. toujours dans ma chambre à coucher. (Soupirant.) Décidément, c'est une femme magnifique !... et quand je pense qu'elle est là, dans mes rideaux... comme une colombe... et que... Dame !... (Après un moment de réflexion.) Polisson !...

SCÈNE IX.

ANATOLE, BAPTISTINE.

BAPTISTINE, en dehors.

Monsieur Anatole !... monsieur Anatole !...

ANATOLE, ouvrant.

Ah ! Baptistine... elle arrive bien...

BAPTISTINE, un petit carton sous le bras.

C'est moi, monsieur Anatole... vous voyez, je viens ! j'ai confiance...

ANATOLE.

Merci, petite, merci. (Allant fermer la porte de la chambre à coucher à clef.) Vous êtes bien bonne...

BAPTISTINE.

N'est-ce pas ? sans craindre de me compromettre... car si l'on me voyait chez vous... mais que m'importe ! vous n'avez que de bons motifs, et je me risque...

ANATOLE.

Vous êtes gentille, ma petite Baptistine ; et si j'avais le temps... Bonsoir. (A part.) Rue Saint-Honoré, n° 40.

BAPTISTINE.

Plaît-il, monsieur ?... c'est comme ça que vous me recevez ! voilà tout ce que vous avez à me dire ?

ANATOLE.

Absolument tout pour le quart d'heure.

BAPTISTINE, pleurant.

Comment ! vous me renvoyez ?...

ANATOLE.

Eh ! non, restez... Ah ! si vous pleurez à présent... (A part.) C'est ça ! deux femmes sur les bras... comme c'est gai, surtout quand elles pleurent... mais aussi je vous demande si ça n'est pas révoltant ! moi qui étais heureux, tranquille ce matin...

BAPTISTINE, lui présentant le petit carton.

Tenez, monsieur, voilà vos gants jaunes !

ANATOLE, avec effroi.

Mes gants jaunes !

BAPTISTINE.

Je les ai nettoyés moi-même...

ANATOLE.

Mes gants jaunes !... je n'en ai pas, je n'en veux pas... Baptistine, gardez-les !... désormais j'en porterai de verts... de cendrés... de noirs... de coquelicots même... ça m'est égal... mais jaunes !... jaunes !... je les déteste... je les prends en horreur !... je les exècre !.. Baptistine, allez-vous-en avec vos gants jaunes... ils me font mal !...

BAPTISTINE.

Oh ! c'est un prétexte !... je vois bien que c'est moi qui vous gêne.

ANATOLE.

Baptistine, n'aie pas de ces idées-là.

BAPTISTINE.

Si fait... vous avez beau dire... il y a ici quelque chose.

ANATOLE.

Rien... rien... et la preuve, c'est que vous pouvez rester. (A part.) J'ai la clef dans ma poche.

BAPTISTINE.

Du tout... je vais dire tout cela à ma tante Durand...

ANATOLE.

Par exemple... restez, Baptistine... restez... je vous en prie... attendez-moi... nous causerons mariage... là!..

BAPTISTINE.

Ah! avec plaisir...

ANATOLE.

Moi qui parlais tout à l'heure de ma journée délicieuse... Monsieur Bertaud, rue Saint-Honoré, n° 40...

AIR *de la Tentation.*

BAPTISTINE.

Pour la Sainte-Catherine
Vous partez...

ANATOLE.

Quel réchauffé!
J'arriverai, j'imagine,
Quand ils seront au café.
Frappé d'une tuile imprévue
Et par tout le monde berné,
Je risque, si ça continue,
De déjeuner après dîner.

ENSEMBLE.

ANATOLE.

Adieu, vous serez contente,
Je pars, bientôt je revien;
Mais surtout à votre tante,
Ma chère, ne dites rien.

BAPTISTINE.

Il part... j'étais si contente;
Mais à demain l'entretien...
Revenez, et de ma tante,
Vous, monsieur, ne craignez rien.

ANATOLE, en sortant.

Pas un mot, surtout à votre horrible tante!...

SCÈNE X.

BAPTISTINE, seule.

Hein? qu'est-ce qu'il dit de ma tante? mais comme il me traite donc, moi, surtout... qui l'aime tant... et qui venais là, sans défiance, lui parler de ce qu'il m'a dit ce matin!... Moi, sa femme! la femme d'un maître de danse! oh! que je suis heureuse!... et ces demoiselles du magasin!...

Air : *Vaudeville du Premier Prix.*

En apprenant mon mariage,
Elles qui se moquaient de moi,
Elles verront à rester sage
Ce qu'on gagne... c'est mieux, je croi!
Les amants, qu'un caprice guide,
Passent et changent tous les jours;
Mais les maris, c'est plus solide,
C'est un fonds qui reste toujours.

SCÈNE XI.

BAPTISTINE, Mme DURAND.

Mme DURAND, entrant.

Eh bien! Baptistine, sais-tu ce qui arrive?

BAPTISTINE.

Non, ma tante.

Mme DURAND.

Ni moi non plus, je n'y comprends rien. Figure-toi que monsieur Remi a l'air d'avoir des soupçons sur monsieur Anatole...

BAPTISTINE.

Ah! mon Dieu!...

Mme DURAND.

C'est-à-dire sur monsieur Brouillard, le commis qui demeure au second et qui est l'ami de monsieur Anatole; avec ça qu'en s'en allant à son bureau ce matin il a emporté sa clef avec lui.

BAPTISTINE.

Ainsi elle est au second.

Mme DURAND.

Monsieur Remi vient d'envoyer chercher son notaire, pour savoir ce qu'il faut qu'il fasse.

BAPTISTINE.

Et vous croyez que monsieur Anatole aurait prêté les mains?...

Mme DURAND.

Monsieur Remi en a peur, et c'est pour cela sans doute que tout à l'heure, en le voyant sortir d'un air inquiet, comme un fou, quoi, il est parti tout doucement.

BAPTISTINE.

Monsieur Remi!

Mme DURAND.

Il suit monsieur Anatole à la piste, de loin; il veut savoir s'il ne va pas rejoindre le commis. Le fait est qu'il doit y avoir quelque chose! les grimaces qu'il me faisait... ce n'est pas naturel.

BAPTISTINE.

Ah! mon Dieu! mais j'y pense, la manière dont il m'a reçue! Après ce qu'il m'a promis, ce serait indigne! il arriverait quelque malheur, d'abord.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, entrant vivement.

C'est ici; oui, j'en suis sûr...

Mme DURAND.

Tiens, à qui en a-t-il, ce monsieur?...

ISIDORE, regardant autour de lui.

Madame, pardonnez-moi, de grâce; c'est ici votre appartement? (A part.) Je ne vois pas la fenêtre.

Mme DURAND.

Non, monsieur, non... c'est celui de monsieur Anatole...

ISIDORE.

Monsieur Anatole ! qu'est-ce que c'est que ça?

BAPTISTINE.

Ça ! c'est un jeune homme, un artiste, monsieur.

Mme DURAND.

Mais est-il drôle, donc !

ISIDORE.

Un artiste, un jeune homme... cependant je suis bien au troisième !... Permettez, la fenêtre qui donne sur l'hôtel de Bordeaux, où je demeure.

BAPTISTINE.

C'est là, dans la chambre à coucher de monsieur Anatole.

ISIDORE.

Comment, dans sa chambre à coucher !

Mme DURAND.

Monsieur vient peut-être voir l'appartement à louer ! ce n'est pas ici.

ISIDORE, à part.

Ainsi, c'est à la fenêtre de monsieur Anatole que je viens d'apercevoir ma cousine... c'est piquant, par exemple !... (Haut.) Cette chambre à coucher, madame, ne peut-on y entrer?

Mme DURAND.

Quand je vous dis qu'elle n'est pas à louer, monsieur.

BAPTISTINE.

D'ailleurs, il a emporté la clef.

ISIDORE.

Ah ! (A part.) C'est cela , renfermée. (Regardant la porte et élevant la voix.) Mais monsieur Anatole reviendra, je l'attends !...

BAPTISTINE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc à parler à cette porte ?

Mme DURAND.

Si monsieur veut s'asseoir.

ISIDORE.

Merci ! (Reprenant le milieu.) Dites-moi, bonne femme, vous connaissez sans doute, dans cette maison, madame Remi ?

Mme DURAND.

Madame Remi, qui s'est sauvée de chez son mari, ce matin.

ISIDORE.

Il se pourrait ! (A part.) Voilà donc pourquoi elle refusait de me recevoir... ce qu'elle me disait de la jalousie de son mari... (Haut.) Et sait-on pour quel motif ? est-ce qu'il y avait...

Mme DURAND.

Oui, monsieur, oui, des choses affreuses ; elle s'est conduite horriblement avec un jeune homme.

BAPTISTINE.

Ce n'est peut-être pas vrai.

ISIDORE.

Ah ! morbleu... (A part.) Un mari, je ne dis pas, je dois le respecter ; mais un rival !

BAPTISTINE.

Monsieur, est-ce que vous croiriez que monsieur Anatole serait...

ISIDORE.

Monsieur Anatole ! c'est un infâme, un misérable !

Mme DURAND.

Qu'est-ce que vous dites ?

ISIDORE, à part.

Air : *Vaudeville du Piége.*

C'est lui qui paiera tous les frais !
Car je ne veux pas, l'infidèle,
N'arriver de Bordeaux exprès
Que pour être joué par elle...

Il ne sera pas dit qu'ici,
Puisque madame a des caprices,
J'aurai les charges d'un mari
Sans en avoir les bénéfices !

SCÈNE XIII.

ISIDORE, Mme DURAND, ANATOLE, BAPTISTINE.

ANATOLE, pâle et défait.

Une chaise.

BAPTISTINE.

C'est lui !

ISIDORE, à part.

Monsieur Anatole...

ANATOLE, tombant assis.

Un fauteuil !... un verre d'eau ! je n'en puis plus... je suis exténué... rompu... abîmé... Fermez la porte...

Mme DURAND.

Qu'y a-t-il donc ?

ANATOLE.

Ah ! mère Durand... descendez à votre loge... tout de suite... ma chère mère Durand ! Je vous en prie... et si monsieur Remi me demande, dites que je ne suis pas rentré... heureusement j'ai de l'avance sur lui...

Mme DURAND.

Il est donc arrivé quelque malheur ?

ANATOLE.

Oui... oui... descendez...

Mme DURAND.

Là !... j'en étais sûre !... (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ISIDORE, ANATOLE, BAPTISTINE.

BAPTISTINE.

Comment, monsieur, ce serait vous?...

ANATOLE.

Laissez-moi donc tranquille, ma chère... (A part, regardant la porte à droite.) Il faut pourtant qu'elle sache ce qui nous arrive... c'est pressé...

ISIDORE, s'approchant.

Enfin, c'est vous, monsieur...

ANATOLE.

Bonjour, mon cher... bonjour... Qu'est-ce que c'est que cette figure-là ?...

ISIDORE.

Monsieur, je viens...

ANATOLE.

Pour une leçon, peut-être...

ISIDORE.

Peut-être !... et vous m'expliquerez...

ANATOLE.

Tout ce que vous voudrez... mais d'abord il faut que je raconte (Regardant la porte et montrant Baptistine) à mademoiselle l'aventure qui me ramène... et un peu haut... (A part) pour que l'autre l'entende...

ISIDORE.

Mais, monsieur...

ANATOLE, se rapprochant de la porte et élevant la voix.

Voici ce que c'est... hum !... hum !... je sortais, comme nous en étions convenus... et j'allais vivement... pour arriver plus vite...

BAPTISTINE, à part.

Le voilà aussi qui parle à la porte.

ISIDORE, à part.

Je comprends... elle écoute...

ANATOLE.

Lorsqu'en tournant la place des Italiens, pan!... voilà un facteur de la petite poste qui se jette dans mes jambes, je tombe par terre... il m'appelle imbécile... Bien!... je me lève pour lui faire des excuses, et qu'est-ce que j'aperçois!... monsieur Remi, qui marchait sur mes talons...

ISIDORE.

Le mari...

ANATOLE.

Hein?... (A part.) Il paraît qu'il a une teinture de l'affaire... (Reprenant.) A cette vue... j'ai des ailes... et je m'élance comme une flèche dans la rue de Richelieu... où tous les chiens du quartier, en me voyant courir, se mettent à japper après moi... un, surtout... je me retourne pour l'appeler imbécile... et je vois ce même monsieur Remi, qui me poursuivait toujours... Je me jette dans la rue Saint-Honoré, je touchais au n° 40... quand je vois ce monstre de monsieur Remi, qui allait tomber sur moi, en soufflant comme un buffle... Je fais un écart, et plutôt d'entrer chez monsieur Bertaud...

ISIDORE.

Mon oncle!

ANATOLE, passant à lui.

Hein!... c'est votre oncle, monsieur Bertaud?... en d'autres termes, vous êtes son neveu, monsieur Isidore, de Bordeaux?

ISIDORE.

Lui-même, monsieur.

ANATOLE, bas.

Chut!... Elle est là.

ISIDORE.

Eh! monsieur, je le sais; c'est pour cela que je viens.

ANATOLE, bas.

Et vous avez tort; ce n'est pas convenable.

ISIDORE.

Vous trouvez?

BAPTISTINE, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à parler bas?

ANATOLE, bas.

Vous ne devez pas être ici.

ISIDORE.

Vous y êtes bien, vous.

ANATOLE.

Moi!... Elle est encore bonne, celle-là!

ISIDORE, lui serrant la main.

Oui, vous!

ANATOLE.

C'est déjà trop d'un... je le sais bien... aussi faites-moi le plaisir de filer!

ISIDORE.

Non, monsieur.

ANATOLE.

Non!... Ah çà! vous voulez donc qu'il nous tue! (M. Remi paraît dans le fond, tout essoufflé; il s'arrête et observe.)

BAPTISTINE.

Monsieur Remi!

ISIDORE, à part.

Le mari!...

ANATOLE, à part.

Me voilà bien... s'il croit que je les réunis... Allons, ferme... (Bas à Isidore.) Laissez-moi faire...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. REMI.

REMI, à part, en entrant.

C'est l'un ou l'autre...

ANATOLE, d'un air dégagé.

Nous disons donc, mon jeune ami, que c'est notre première leçon.

ISIDORE, à part.

Qu'est-ce qu'il dit là? (Remi fait signe à Baptistine, qui est à sa gauche, de se taire.)

ANATOLE.

Voyons !... la tête haute !... la jambe droite en avant ; le corps plus cambré... (Bas.) Prêtez-vous-y... ça le déroute... (Haut.) les coudes en dehors...

BAPTISTINE, à part.

Eh bien !... il lui donne une leçon de danse.

ISIDORE, bas à Anatole.

Eh ! monsieur, vous moquez-vous de moi ?

ANATOLE, bas à Isidore.

Chut !... ça le déroute !... (Haut.) les pieds en équerre... le petit doigt sur la couture de la culotte... (Mouvement d'Isidore.) Ah ! c'est l'exercice... c'est que je suis dans la garde nationale !

ISIDORE, à part.

Il faut me taire par pitié pour elle.

ANATOLE.

En quelques leçons vous en saurez assez pour danser à la Chaumière, au bal de Sceaux et autres bals de société... (Bas.) Il approche le sournois... (Haut.) Ah ! si vous vouliez débuter à l'Opéra, ce serait une autre paire de manches... moi qui ai passé par là, et qui pourrais être premier danseur à Bordeaux... (A part.) Je lui glisse ça en passant... (Haut.) Je puis... (Il va s'élancer, M. Remi qui se trouve près de lui retient sa jambe en l'air, et il reste en équilibre.) Ah !

REMI, avec calme.

Pardon... je ne vous dérange pas...

ANATOLE, à part.

Il a un sourire de hyène. (Haut.) Je puis vous donner un échantillon de mon savoir-faire.

BAPTISTINE, à part.

Oh ! Dieu... il va danser...

ANATOLE, exécutant quelques poses.

Je possède tous les genres... la danse molle et voluptueuse, et la danse pointue, qu'on exécute sur les orteils; j'ai dans le jarret de quoi mettre d'accord les partisans d'Essler et de Taglioni... deux beautés...

REMI, avec calme.

Monsieur est pour la beauté...

ANATOLE.

Mais oui quelquefois... (A part.) Cuistre, va !...

REMI.

Mais, vous ne faites pas danser monsieur ?

ISIDORE.

Eh ! c'est inutile...

REMI.

Du tout, du tout !

ANATOLE.

Voyons, jeune homme ! (Bas.) Prêtez-vous-y, ou nous sommes morts... (Haut.) Nous disons donc qu'il faut commencer...

REMI.

Il faut commencer par mettre ses gants.

ANATOLE.

Oh !... des gants... vous croyez...

REMI.

Sans doute...

BAPTISTINE.

Pardine, toujours...

ISIDORE.

Eh !... je n'en ai pas...

REMI, froidement, passant entre eux, et lui en présentant.

En voilà... si monsieur veut me faire l'amitié de les mettre...

ANATOLE, à part.

Les gants jaunes! roué de gendarme, va!...

ISIDORE.

Je vous remercie, monsieur. (Anatole lui fait signe de ne pas les mettre. M. Remi le regarde, il sourit.)

REMI.

Essayez, monsieur, ou je pourrais croire des choses...

ISIDORE, après les avoir examinés.

Mon Dieu! pour vous faire plaisir...

ANATOLE.

Ah çà! il ne sait donc pas... (M. Remi le regarde. Il prend un des gants.) Certainement, si monsieur peut les mettre mieux que moi...

REMI.

Nous verrons bien.

ISIDORE.

Ils me sont beaucoup trop grands. (Pendant qu'il essaie un gant et que Remi l'observe, Anatole met machinalement l'autre qui lui va très-bien.)

ANATOLE, chancelant, à part.

Ciel! ça me va! (Il cache sa main.)

REMI.

A vous non plus... c'est singulier. (A Anatole.) Monsieur doit connaître la personne à laquelle ils peuvent aller...

ANATOLE.

Moi... vous avez vu ce matin. (A part.) Ça me va!

REMI.

C'est peut-être à celui qui vous envoyait tout à l'heure rue Saint-Honoré, n° 40. Hein?

ANATOLE, cherchant à ôter le gant par derrière.

Moi... je passais par hasard...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mme DURAND.

Mme DURAND.

Monsieur Remi... monsieur Remi! le notaire que vous attendiez est chez vous.

REMI, passant à elle.

Merci... et votre porte?

Mme DURAND.

Soyez tranquille... elle est gardée.

REMI, à demi-voix à Anatole.

Quant à vous, monsieur, vous me direz ce que vous alliez faire rue Saint-Honoré, n° 40.

ANATOLE, lui rendant le gant.

Oh! là ou ailleurs... j'ai dans le quartier des leçons de danse.

REMI.

Comme celle que vous donniez à monsieur... (A madame Durand, montrant Isidore) Monsieur Brouillard?

Mme DURAND.

Monsieur Brouillard! non... il rentre à l'instant.

REMI.

Ah! j'y vais... (A Anatole.) Mais cette explication ne peut pas me suffire, et puisque vous aimez tant à donner des leçons... je vous en donnerai une, monsieur!

ANATOLE.

A moi?

REMI.

Je vais faire une visite au second, chez votre ami, et ensuite je vous laisse le choix des armes.

BAPTISTINE.

Ah! mon Dieu!

ANATOLE, bas à Isidore.

Ah çà ! dites donc... c'est vous...

ISIDORE, lui saisissant le bras et à demi-voix.

Silence ! j'ai fait ce que vous avez voulu... plus que je ne devais peut-être à ma cousine ; mais, à présent, morbleu ! vous ferez ce que je voudrai ! Je reviens avec des armes...

ANATOLE.

Ah ! bah !

REMI, redescendant à Isidore.

Monsieur demeure dans la maison !

ISIDORE.

Non, monsieur... dans l'hôtel en face.

REMI.

Ah ! (A part.) C'est bon à savoir. (A Anatole.) A revoir, monsieur !

(Il sort.)

ANATOLE, à part.

C'est un cauchemar que cet homme-là ?

ISIDORE.

A bientôt, monsieur. (Il sort.)

SCÈNE XVII.

ANATOLE, BAPTISTINE, Mme DURAND.

ANATOLE.

Comment ! lui aussi ! lui aussi ! Ah çà ! c'est donc aussi un enragé ! il faut que l'autre l'ait mordu !

BAPTISTINE, dans le fond.

Mon Dieu, ma tante, tout ça me fait peur.

Mme DURAND.

Pauvre garçon !... Je vais lui parler.

ANATOLE, furieux et se promenant.

C'est-à-dire que c'est à en perdre la tête... me battre ! et

pourquoi ça? pour des gens que je ne connais pas... pour une affaire qui ne me regarde pas... c'est stupide! aussi je vais...

(Il fait un pas vers la porte à gauche et rencontre madame Durand.)

Mme DURAND.

Dites donc, monsieur Anatole...

ANATOLE, avec colère.

Hein! à l'autre! Ah çà! je ne pourrai donc pas rester un instant seul chez moi; on dirait que c'est ici l'appartement de tout le monde.

BAPTISTINE.

Là! voyez-vous, comme il est méchant!

Mme DURAND.

Mon Dieu! votre appartement...

ANATOLE.

Il me semble que je le paie assez cher... 570 fr. avec l'impôt, le quinquet et le sou pour livre, que diable!

Mme DURAND.

Mon Dieu! ne vous fâchez pas... vous m'aviez dit ce matin...

ANATOLE.

Je vous dis ce soir de retourner à votre niche, et de me laisser chez moi, chez moi, chez moi!...

BAPTISTINE.

Vous voyez bien qu'il nous chasse, ma tante.

ANATOLE.

Eh! ce n'est pas pour vous que je dis ça, ma chère...

Mme DURAND.

C'est donc pour moi, monsieur Anatole?

ANATOLE.

Eh bien! oui, là! c'est pour vous, pour vous, qui avez toujours l'air d'espionner les gens... vieille je ne sais qui!

Mme DURAND.

Ah çà! mais... danseur manqué!...

ANATOLE.

Qu'est-ce que vous dites?

Mme DURAND.

Monsieur l'embarras de l'Opéra, avec vos faux pas!

ANATOLE.

Brisons là, moucharde!

Mme DURAND.

Il a dit?

BAPTISTINE, *se jetant entre eux.*

Ma tante.

ANATOLE.

J'ai dit moucharde!

ENSEMBLE.

AIR *de la Tarentelle.*

ANATOLE.

Ah! vraiment, c'est affreux!
Me guetter en ces lieux...
Sortez, cela vaut mieux:
Allez, mégère!...
Eh! mon Dieu! désormais
Ne revenez jamais!
Que tout ici
Entre nous soit fini!

Mme DURAND.

Ah! vraiment, c'est affreux!
Mais, vite, toutes deux,
Viens, sortons de ces lieux!
Allons, ma chère.
Oui, je sors d'ici, mais
Pour n'y rentrer jamais...
Que tout ici
Entre nous soit fini!
(Redescendant à lui.)
Avisez-vous, pour bien faire,
De rentrer à minuit!

ANATOLE.

Bon!
Et malgré votre colère,
Vous tirerez le cordon!

ENSEMBLE.

ANATOLE.

Ah! vraiment, c'est affreux! *etc.*

Mme DURAND.

Ah! vraiment, c'est affreux! *etc.*

BAPTISTINE, les séparant.

Ah! vraiment, c'est affreux!
Nous chasser toutes deux...
Sortons! tout en ces lieux
Cache un mystère...
De chez vous je m'en vais
Pour n'y rentrer jamais!
Que tout ici
Entre nous soit fini!

(Elles sortent, la porte se ferme.)

SCENE XVIII.

ANATOLE, Mme REMI, puis BAPTISTINE.

ANATOLE, seul.

Bonsoir! m'en voilà débarrassé... c'est tout ce que je voulais! Il n'y a qu'une chose qui me fasse de la peine, c'est cette pauvre petite Baptistine! Je la regrette... pauvre ange! mais ça va finir, il faut que je m'explique avec ma locataire. Mais quelle cheminée est donc venue me tomber sur la tête! (Ouvrant la porte à droite.) Venez, madame, venez, nous sommes seuls enfin...

Mme REMI.

Ah! mon sieur, j'ai tout entendu!... croyez que ma reconnaissance...

ANATOLE.

Il ne s'agit pas de ça... mais vous voyez que les choses se

compliquent. Votre cousin est fou, votre mari se doute de quelque chose... et maintenant surtout que ces diables de gants jaunes me vont... je ne sais pas comment ça se fait.

Mme REMI.

Oh ! c'est bien simple... je les ai pris dans son chapeau... et j'ai mis les vôtres à la place...

ANATOLE.

Les miens !... les miens !...

BAPTISTINE, ouvrant la porte du fond et rentrant vivement.

Monsieur Anatole... c'est pour mon carton...

Mme REMI, poussant un cri.

Ah ! (Elle rentre dans la chambre à coucher et ferme la porte.)

ANATOLE.

Baptistine !...

BAPTISTINE, surprise.

Une femme !... (Appelant.) Ma tante !... ma tante !...

ANATOLE, fermant la porte.

Mais, voulez-vous vous taire...

BAPTISTINE, plus fort.

C'est une indignité !... ma tante !...

ANATOLE.

Vous tairez-vous !...

SCÈNE XIX.

BAPTISTINE, ANATOLE, Mme DURAND.

Mme DURAND, accourant.

Qu'est-ce que c'est?

BAPTISTINE.

Une femme !...

ANATOLE.

Baptistine !...

BAPTISTINE.

Non, monsieur... laissez-moi... c'est affreux...

Mme DURAND, entre eux.

Une femme?...

BAPTISTINE.

Oui, ma tante... là... dans sa chambre, je l'ai vue, il me trompait...

ANATOLE.

Mais non... mais non...

Mme DURAND.

Une femme !... Dieu !... si c'était... Ah ! c'est pour ça qu'il m'a insultée, qu'il m'a agonie ; nous allons voir ! (Appelant.) Monsieur Remi !

ANATOLE, la retenant.

Mais non.

BAPTISTINE.

Il se pourrait !

Mme DURAND, appelant.

Monsieur Remi !... (Elle sort.)

SCÈNE XX.

BAPTISTINE, ANATOLE.

ANATOLE, à Mme Durand.

Écoutez-moi donc ! Elle est partie... je suis pétrifié...

BAPTISTINE.

Tant mieux ! tant mieux ! cela vous apprendra à tromper une pauvre fille.

ANATOLE, d'une voix étouffée.

Baptistine, c'est un coup de poinçon que vous m'avez fourré dans le cœur.

BAPTISTINE.

Quoi ! madame Remi...

ANATOLE.

Eh bien ! oui, c'est elle à qui je donnais l'hospitalité contre son mari, en tout bien, tout honneur.

BAPTISTINE.

Laissez donc!

ANATOLE.

Et la preuve, c'est que je t'aimais, c'est que je voulais t'épouser... tout à l'heure encore.

BAPTISTINE, avec joie.

Vous, monsieur Anatole?...

ANATOLE, avec colère.

Mais, c'est fini, vous m'avez exposé au sabre d'un brutal, vous avez trahi une pauvre femme... c'est indigne, c'est d'un mauvais cœur ! Allez, je ne vous aime plus, je vous déteste, je vous maudis ! je vous maudis !

BAPTISTINE.

O ciel !

ANATOLE.

Va-t'en !... puisses-tu ne pas trouver, dans les douze arrondissements de Paris, un seul homme qui veuille être le tien ! puisses-tu mourir fille, vieille fille ! passer ta vie à mettre des vieux morceaux aux vieux bas, comme ta vieille tante !

BAPTISTINE.

Monsieur Anatole...

ANATOLE.

Ta vieillesse à tirer le cordon d'une bicoque, comme ton affreuse tante.

BAPTISTINE.

Oh ! non, pardonnez-moi, et pour réparer ma faute...

ANATOLE.

Impossible!... entendez-vous ; quelle révolution dans toute la maison ! ils vont venir ; que faire ?... que dire ?

BAPTISTINE.

Monsieur Anatole !

ANATOLE.

Sortez, et ne reparaissez jamais devant moi. (Isidore entre, une boîte de pistolets à la main.)

BAPTISTINE, comme frappée d'une idée soudaine.

Ah ! (Elle sort vivement.)

SCÈNE XXI.

ISIDORE, ANATOLE.

ANATOLE.

Et moi, je me sauve.

ISIDORE, le recevant dans ses bras, et le retenant malgré lui.

Maintenant, monsieur, je suis à vous...

ANATOLE.

Hein ! allez-vous-en à tous les diables !... à qui en avez-vous? que vous ai-je fait ?

ISIDORE.

Ce que vous m'avez fait !... on peut se moquer de monsieur Remi... Un mari... c'est son affaire... ça m'est égal...

ANATOLE.

Comment, ça vous est égal ! est-ce que c'est moi qui aime sa femme par hasard ?

ISIDORE.

Eh ! monsieur, je l'aimais aussi, moi.

ANATOLE.

Je le sais... après ?...

ISIDORE.

Comment, après?... mais ce matin, elle n'était pas chez vous ?... dans votre chambre à coucher ?

ANATOLE.

Après ?...

ISIDORE.

Elle n'y est pas encore ?

ANATOLE.

Mais si, mais si... après ?

ISIDORE.

Et vous ne voulez pas que je me venge !

ANATOLE.

De quoi ? c'est à se casser la tête contre les murs...

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, Mme REMI.

Mme REMI, entr'ouvrant la porte.

Isidore !... mon cousin...

ISIDORE, courant à elle.

Qu'entends-je ?... c'est elle !...

ANATOLE.

Ah ! ces gens-là me font passer les quarts d'heure les plus atroces...

ISIDORE, à Anatole.

Épiez, de grâce !

ANATOLE, dans le fond.

C'est ça... Le joli métier !...

Mme REMI, à Isidore.

Votre visite et vos gants oubliés ont donné d'affreux soupçons à mon mari ; j'ai pris la fuite pour échapper à sa colère... et j'étais perdue, sans monsieur Anatole, le plus honnête et le plus généreux des hommes.

ANATOLE, revenant.

Ils montent... les voilà...

ISIDORE.

Ma cousine !... (Elle rentre, la porte se ferme. A Anatole.) Ah ! mon ami !

ANATOLE.

Oui, votre ami qui va recevoir une danse.

ISIDORE.

AIR *du Verre.*

Je comprends tout !...

ANATOLE.

C'est bien heureux.
Mais ils vont enfoncer la porte !

ISIDORE.

Nous mourrons plutôt tous les deux...

ANATOLE.

Tous les deux !... le diable t'emporte !

ISIDORE.

Nous succomberons en commun,
Mon sort en tout sera le vôtre...

ANATOLE.

C'est cela ! je n'échappe à l'un
Que pour être assommé par l'autre.

SCENE XXIII.

ANATOLE, ISIDORE, M. REMI, Mme DURAND.

REMI, en dehors.

Ah ! il y a quelqu'un ici... chez monsieur Anatole, dans sa chambre...

Mme DURAND.

Oui, oui, dans sa chambre... et une dame encore... (Criant au fond.) Merci, voisines !... il n'y a plus besoin de garder la loge à présent...

ISIDORE, bas à Anatole.

Répondez ferme !...

ANATOLE, bas à Isidore.

Oui, oui, soutenez-moi...

REMI, entrant.

Comment se fait-il ? moi qui y suis entré ce matin... Eh bien ! monsieur, aurez-vous la bonté de nous ouvrir cette porte...

ANATOLE.

Et de quel droit, ex-gendarme, violez-vous ainsi le domicile d'un citoyen paisible ?... (Bas à Isidore.) Soutenez-moi !

REMI.

Il ne s'agit pas de ça, monsieur ; ouvrez-nous cette porte !

ANATOLE.

Je ne l'ouvrirai pas... je suis Français, vous êtes Français, nous sommes tous Français... (Bas à Isidore.) Soutenez-moi !

ISIDORE.

Au fait, il y a des lois...

ANATOLE.

Parbleu ! il y a des lois ; nous n'en manquons pas, on en fait tous les jours. Allez chercher le commissaire...

ISIDORE.

Avec son écharpe.

ANATOLE.

Avec son écharpe !

Mme DURAND.

C'est clair... ils s'entendent.

REMI.

Ah ! monsieur aussi... je m'en doutais; tant mieux, nous nous entendrons mieux tous les trois... mais d'abord, ouvrez cette porte.

ISIDORE.

Non !

ANATOLE.

Non !

REMI.

Je veux que la personne qui est ici sorte sur-le-champ... j'ai des droits sur elle.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, BAPTISTINE.

BAPTISTINE, ouvrant la porte et paraissant.

Sur moi ?

REMI.

Plait-il ?

Mme DURAND.

Ma nièce!...

TOUS.

Baptistine!

BAPTISTINE, allant à M. Remi.

Puisque vous voulez absolument que je sorte, me voici... J'étais dans la chambre de monsieur Anatole, dans sa chambre à coucher... et maintenant, vous ne voudrez pas perdre une pauvre fille qui s'est compromise pour lui...

Mme DURAND.

Qu'est-ce que tu dis là? mais c'est toi...

BAPTISTINE, passant vivement à elle.

Ah! ma tante... puisqu'il m'épouse...

ANATOLE.

Certainement. (A part.) C'est une bonne fille!...

ISIDORE.

Quel mystère!...

REMI.

Vous, dans cette chambre...

BAPTISTINE.

Ce n'est pas la première fois; j'y étais déjà ce matin quand vous y êtes entré...

Mme DURAND.

Hein? par exemple... ce n'est...

BAPTISTINE, vivement.

Ma tante, puisqu'il m'épouse.

REMI.

Comment! vous étiez...

ANATOLE, avec fatuité.

Oui, oui... dans mes rideaux...

REMI.

Elle n'était peut-être pas seule... (Il va pour entrer.) et je vais...

ISIDORE.

Ciel !...

UNE VOIX, en dehors.

Monsieur Remi... monsieur Remi !...

REMI.

Moi ? (S'arrêtant dans le fond.) Voyez, madame Durand... (Madame Durand sort ; il entre dans la chambre à coucher ; Isidore le suit des yeux.)

ANATOLE, bas à Baptistine.

Air : *Ah ! si mon mari me voyait.*

Comment as-tu pénétré là ?
Je ne t'avais pas devinée...

BAPTISTINE, bas à Anatole.

Et cette porte condamnée,
Entre nos alcôves...

ANATOLE.

Ah ! bah !...

(A Isidore.)

Épiez, monsieur, épiez !

BAPTISTINE.

J'ai dit que cette porte-là
Au mari seul et sans mystère
S'ouvrirait.

ANATOLE.

La clef ?

BAPTISTINE, baissant les yeux.

La voilà !

(Isidore se rapproche d'eux en toussant. M. Remi reparaît et Anatole fredonne la fin de l'air, en cachant la clef.)

ANATOLE, reprenant l'air.

Tra la la la !... bientôt j'espère
Passer par cette porte-là !

Mme DURAND, entrant.

Monsieur Remi, c'est une lettre !

REMI.

Donnez ! (Lisant.) Ciel ! que vois-je ? « Je suis chez mon père,

« c'est là que je vous attends pour me justifier. » Damnation ! elle est sortie !...

ISIDORE, à part, avec joie.

Elle est sauvée !...

REMI, à Mme Durand.

C'est votre faute !

Mme DURAND.

Dame ! à moins que ce ne soit pendant que nous sommes ici, ça n'empêche pas que les vingt-cinq louis...

REMI.

Eh ! allez-vous-en au diable ! Chez son père ! chez son père !

ANATOLE.

Rue Saint-Honoré, nº 40.

REMI, avec colère, à Anatole.

Nous nous reverrons, monsieur !

ANATOLE, timidement.

Quand vous voudrez, capitaine. (Quand Remi est sorti, remontant fièrement la scène.) Quand vous voudrez, capitaine. (Revenant vivement à Isidore.) C'est-à-dire que je pars pour Bordeaux, il vous faut un premier danseur... un zéphyr... me voilà, je vous suis à tire-d'aile... en d'autres termes, par la diligence.

ISIDORE.

Oh ! je suis à vos ordres ; quand je saurai que ma cousine n'a rien à craindre, nous partirons tous les deux...

ANATOLE, tendant la main à Baptistine.

Tous les trois...

BAPTISTINE, avec joie.

Quel bonheur !

Mme DURAND.

Ah çà ! et moi...

ANATOLE.

Vous, ma chère ? vous me bassinerez mon lit avec du sucre

et un bouillon, car je n'en puis plus !... en attendant... Tirant sa montre.) je vais dîner... car, pour mon déjeuner de Sainte-Catherine... cinq heures et demie ! Délicieuse journée, va ! pourvu qu'il ne me tombe pas du ciel quelque nouvelle tribulation !...

AIR : *Vaudeville du Roman par lettres.*

Mais non... Tout est fini sans doute !

Au public.

Ah ! si mes vœux sont entendus...
Vous ne voudrez pas qu'on ajoute
A nos malheurs un chapitre de plus.
Tous nos défauts, messieurs, vous sont connus,
Et je conviens, malgré la grêle affreuse
Dont le ciel vient de m'accabler,
Que j'aurais la main trop heureuse,
Si mes gants pouvaient vous aller !

TOUS.

Nous aurions la main trop heureuse,
Si nos gants pouvaient vous aller !

FIN DES GANTS JAUNES.

MATHILDE,

OU

LA JALOUSIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Representée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 3 juin 1835.

En société avec M. Laurencin.

Personnages :

M. DARBERT, agent de change [1].

ALFRED DE SAVENAY, maître des requêtes [2].

THÉOBALD DE PONT-CASSÉ [3].

LUCIEN, fils de Mme Darbert [4].

Mme DARBERT [5].

MATHILDE DE SAVENAY [6].

JULIE, femme de chambre de madame Darbert [7].

JOSEPH, domestique d'Alfred [8].

Amis, etc.

La scène est à Paris, chez M. Darbert, aux premier et troisième actes. et chez M. de Savenay, au second.

ACTEURS :

[1] M. LAFONT. — [2] M. HIPPOLYTE. — [3] M. ARNAL. — [4] M. E. TAIGNY. — [5] Madame DOCHE. — [6] Madame THÉNARD. — [7] Madame FORTUNÉE. — [8] M. BALARD.

MATHILDE

OU

LA JALOUSIE

ACTE PREMIER

Un petit salon élégant, éclairé pour un bal, et ouvrant sur un riche appartement ; portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DARBERT, Mme DARBERT.

(Au lever du rideau, madame Darbert est debout et achève sa toilette devant une psyché. Darbert entre par la gauche, en parcourant des lettres.)

DARBERT.

Encore un qui ne viendra pas.

Mme DARBERT.

Qui donc ?

DARBERT.

Un de mes confrères; l'agent de change des grands seigneurs... il va sans doute à quelque bal du faubourg Saint-Germain.

Mme DARBERT.

Peut-être au bal de la cour, je vous l'ai bien dit... c'est un mauvais jour que celui-là ; lorsqu'on donne un bal, il faut faire en sorte de ne se rencontrer ni avec le roi, ni avec le président de la chambre ; ils enlèvent tout Paris, et quand on demeure comme nous rue Montaigne... aux Champs-Élysées...

DARBERT, continuant de parcourir les lettres.

Oh! soyez sans inquiétude! vous aurez des danseurs... Monsieur Théobald de Pont-Cassé, monsieur Lucien.

Mme DARBERT, vivement.

Ah! il viendra!

DARBERT.

Lucien!

Mme DARBERT, se reprenant.

Ah! je croyais que vous parliez de monsieur Théobald.

DARBERT.

Oh! monsieur Théobald, c'est différent; il est l'âme de nos fêtes; c'est l'homme à bonnes fortunes de la finance; il fait la cour à toutes nos dames; ce n'est pas comme monsieur Lucien dont voici la carte.

Mme DARBERT, d'un air d'indifférence.

Vous l'avez invité?

DARBERT.

Mais oui, je l'aime assez ce pauvre jeune homme; il n'est pas heureux, et je ne me rappelle pas sans émotion que notre vieil avocat, monsieur Durville, quelques jours avant sa mort, le recommandait à mon amitié.

Mme DARBERT, avec émotion.

Ah! monsieur Durville... c'était son protecteur.

DARBERT.

J'ai cru longtemps que c'était son père.

Mme DARBERT, vivement.

Oh! non! (Se reprenant.) Au reste, je ne connais pas la famille de ce jeune homme.

DARBERT.

Je crois bien, il n'en a pas... mais c'est un danseur... et il faut y tenir; à présent surtout, que les jeunes gens ne dansent guères. Je ne me rappelle jamais sans rire, qu'à mon dernier bal, apercevant un petit bonhomme de dix-huit ans à peu près, qui

bâillait en se rengorgeant dans sa cravate, je m'approchai de lui, et lui montrant une rangée de femmes charmantes : « Allons, monsieur, lui dis-je, la contredanse vous appelle. — Moi, me répondit-il gravement, je ne danse plus. »

Mme DARBERT, riant.

Ah ! ah ! ah !

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Pour la maîtresse de maison,
Croyez-vous que ce soit commode ?
Aussi, vive un projet bouffon,
Qu'on parle de mettre à la mode.
Grâce à d'heureux spéculateurs,
Dans nos bals, pour un prix modique,
On nous fournira les danseurs,
Comme on nous fournit la musique.

DARBERT.

A la bonne heure.

Mme DARBERT.

Maintenant, mon ami, voyons, comment me trouvez-vous?

DARBERT, lui baisant la main.

Charmante !... votre toilette est d'un goût et d'une simplicité...

Mme DARBERT.

Aussi, je n'ai pas été longtemps à la faire.

DARBERT, regardant à sa montre.

Oh !... non... deux heures et demie, ce n'est pas trop.

Mme DARBERT.

Ah ! mon Dieu ! près de neuf heures, mais on doit arriver.

(Un domestique remet une lettre à Darbert et sort.)

DARBERT, ouvrant la lettre.

Pas encore. Voici un singulier billet. (Lisant.) « Je suis un peu « souffrante ; je ne pourrai pas aller partager vos plaisirs... je

« crains que mon mari ne veuille rester auprès de moi, ainsi « ne comptez pas sur nous. Votre affectionnée...

« MATHILDE DE SAVENAY. »

Mme DARBERT.

Madame de Savenay ne viendrait pas ; quel singulier caprice !

DARBERT.

Un caprice, non, ce n'est pas cela.

Mme DARBERT.

Et quoi donc ?

DARBERT.

Un mal affreux qui lui ronge le cœur ; il faut la plaindre et en avoir pitié ; mais soyez tranquille, si son mari vient, nous la verrons.

THÉOBALD, en dehors, riant.

Ah ! ah ! ah ! venez, venez...

Mme DARBERT.

Eh ! mais, on arrive dans ce salon.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Théobald de Pont-Cassé... monsieur Lucien.

SCÈNE II.

LES MÊMES, THÉOBALD, LUCIEN.

THÉOBALD.

Ah ! ah ! c'est délicieux... Belle dame !... je mets tous mes hommages à vos pieds ! (Remontant la scène, à la cantonade.) Qu'as-tu donc, mon cher ! (Lucien entre.)

LUCIEN.

Monsieur est parfaitement tombé.

THÉOBALD.

A la renverse... (Lucien et madame Darbert continuent à rire, Darbert rit plus fort ; Théobald les regarde tous sérieusement, et dit.) Mais je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ce qui m'arrive.

Mme DARBERT.

Pardon ! puisque vous ne vous êtes pas fait de mal !

DARBERT.

Comment diable cela vous est-il arrivé ?

LUCIEN.

Monsieur faisait un entrechat... (Ils se remettent tous à rire.)

THÉOBALD, se laissant aller aussi.

Ah ! ah ! ah ! ah ! au fait, c'est drôle : figurez-vous, j'entre dans le salon, il n'y avait encore personne, et en arrangeant ma cravate devant une glace, je m'élance avec cette légèreté qui m'est particulière, et je bats un six ! parfait ! mais au lieu de retomber sur mes pieds... je me trouve... comme je vous disais tout à l'heure.

LUCIEN.

Et je suis entré fort à propos pour lui offrir la main.

Mme DARBERT.

Vous n'avez pas pris quelque chose ?

THÉOBALD.

Si fait, j'ai pris la main de monsieur... (On se remet à rire.) Oui, riez ! (A part.) Si mon pantalon s'était déchiré.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Durbois ; madame Dervieux ; monsieur et madame de Savenay.

THÉOBALD, à part.

Ah ! Mathilde !

Mme DARBERT.

Madame de Savenay !... et sa lettre...

DARBERT.

Je vous avais bien dit qu'elle suivrait son mari... Venez, ma chère amie, il faut recevoir.

Mme DARBERT, à Lucien.

AIR : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Vous connaîtrez peu de monde, je croi,
Dans la foule qui sera grande.
(A Théobald.)
Vous, monsieur, je vous recommande
Monsieur Lucien...

THÉOBALD.

Eh ! oui... Comptez sur moi.

DARBERT, à Théobald.

Votre chute vous a fait mal ?

THÉOBALD.

Non, je me sens des plus ingambes.

DARBERT.

Vous seriez mieux assis...

THÉOBALD.

Non, c'est égal,
J'aime mieux rester sur mes jambes.

ENSEMBLE.

DARBERT, à sa femme.

De toutes parts on arrive, je croi,
Chez nous ce soir la foule sera grande ;
Je ne veux pas que notre monde attende,
Venez, ma chère, suivez-moi.

Mme DARBERT, regardant Lucien.

Oh ! doux bonheur ! lorsqu'ainsi je le vois,
Que je l'entends, ah ! que ma joie est grande !
Il faut partir ; mon mari le commande.
Allons, monsieur, on nous attend, je crois.

THÉOBALD, à Lucien.

Mon cher monsieur, reposez-vous sur moi ;
Dès qu'à mes soins elle vous recommande,
J'obéirai, car lorsqu'elle commande,
De la beauté je suis toujours la loi.

LUCIEN, à Théobald.

A vos bontés, d'avance, oui, je croi,
Et lorsqu'à vous elle me recommande,
Croyez, monsieur, que ma joie est bien grande ;
Dès ce moment comptez aussi sur moi.

SCENE III.

THÉOBALD, LUCIEN.

THÉOBALD.

Merci, merci... un homme qui tombe, c'est toujours burlesque... (Apercevant un garçon au fond.) Ah! garçon, une glace! (Il prend une glace.) j'adore les glaces, j'en ai pris vingt la nuit dernière...

LUCIEN.

Ah! bon Dieu!

THÉOBALD.

Dites donc, je vous en prie, pas un mot de l'aventure, mes danseuses me riraient au nez.

LUCIEN.

Soyez tranquille... d'ailleurs, à qui en parlerais-je?

THÉOBALD.

C'est juste, vous connaissez peu de monde, si j'en crois madame Darbert, qui paraît vous témoigner un vif intérêt.

LUCIEN.

En effet, elle a pour moi trop de bonté... cela me touche d'autant plus, que je n'y suis pas habitué.

THÉOBALD.

Bah! monsieur a peu de relations dans la capitale! monsieur n'est peut-être pas de la capitale?

LUCIEN.

Moi... (Avec un peu d'embarras.) je ne sais pas, monsieur.

THÉOBALD.

Bah! monsieur a cependant une famille ?

LUCIEN, avec impatience.

Je ne sais pas, monsieur...

THÉOBALD.

Bah ! à moins que monsieur n'ait plus sa mère.

LUCIEN.

Je ne sais pas, monsieur.

THÉOBALD.

Ah ! bah ! (A part.) Il paraît qu'il n'a rien du tout, ce jeune homme... c'est quelque enfant perdu... (Haut.) Monsieur a du moins... (A part.) Diable ! je n'ose pas lui parler de son père.

LUCIEN.

Vous dites, monsieur...

THÉOBALD.

Je dis, que je crois me rappeler... oui... l'hiver dernier je vous ai vu ici, avec un vieillard ?

LUCIEN.

Monsieur Durville, un ancien avocat, à qui ma jeunesse fut confiée, et que j'ai eu le malheur de perdre il y a six mois ; je suis seul au monde. (Le domestique repasse avec le plateau. Théobald lui remet sa glace.)

THÉOBALD.

Ah ! ah ! ah ! (A part.) C'est un Antony.

LUCIEN.

A peine s'il me reste quelques amis... et je me félicite d'en avoir un de plus en ce moment...

THÉOBALD, lui serrant la main.

Dame ! un de plus...

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Mais c'est quelque chose, je pense,
Lorsque l'on n'en a pas beaucoup.

LUCIEN.

Sans doute, cette bienveillance,
On en est fier... on est surtout
Heureux qu'un autre vous chérisse.

THÉOBALD.

Heureux, comme ce soir, enfin...
Qu'un ami, quand le pied vous glisse,
Soit là pour vous donner la main,
Qu'un ami vous donne la main.

Ah ! ah ! le fait est que nos relations ont commencé ce soir d'une manière trop originale.

LUCIEN.

Très-gaiement, du moins...

THÉOBALD.

Tant mieux, tant mieux !... cela nous a mis en verve pour le bal, et je me sens en train de valser, de danser, de galoper surtout... oh ! la galope, je l'adore ! c'est si gentil de tenir une femme dans ses bras, de la jeter de droite à gauche, de gauche à droite, en lui serrant la taille, qui se cambre, et la main qui brûle, à la barbe du mari qui... se vexe ; c'est poétique, c'est délicieux !

LUCIEN.

Je vois que vous aimez la danse !...

THÉOBALD.

J'aime les femmes, et je puis vous confier, sans me flatter, que ce n'est pas une passion trop malheureuse... je ne sais pas comment cela se fait, mais je suis homme à bonnes fortunes ; j'en ai, j'en ai, j'en ai... ça me tue, ça m'abîme, la poitrine y passera. (Il tousse.)

LUCIEN.

Prenez garde, c'est trop de bonheur.

THÉOBALD.

Pas toujours... j'ai des querelles, des disputes, et quelque chose de particulier, c'est que moi, qui perce une poupée à vingt pas, je suis très-crâne... eh bien! quand je me bats avec un mari... je me bats quelquefois avec les maris... je suis toujours sûr d'attraper une balle ou un coup d'épée... ce qui est contre l'usage établi ; car il est convenu que ces gens-là doivent toujours être malheureux ! Demandez !

LUCIEN.

En effet, cela se voit souvent.

THÉOBALD.

Enfin, cette année, j'ai déjà reçu deux balles.

LUCIEN.

En vérité.

THÉOBALD.

Oui, une dans mon chapeau, et l'autre dans ma redingote.

LUCIEN.

Il faut bien que le sort vous fasse payer vos conquêtes trop faciles.

THÉOBALD.

Faciles! mais pas du tout... Et tenez, en ce moment, je fais la cour à une femme, que je ne vous nommerai pas, parce que je suis très-discret, à une femme charmante qui n'a pas l'air de m'écouter...

LUCIEN.

Pas possible?

THÉOBALD.

Il y a un mari, il n'y a pas de mal, j'aime ça, c'est plus piquant... par malheur, elle l'adore, elle en est jalouse comme une hyène ; mais entre nous, je compte là-dessus; il lui fera des traits désobligeants, elle se fâchera, je la calmerai, et... votre serviteur de tout mon cœur... (Lui offrant du jujube.) Voulez-vous du jujube ?

LUCIEN.

Mais, je ne tousse pas, moi.

THÉOBALD.

Vous êtes fort, n'est-ce pas ? un gaillard comme Antony.

LUCIEN, lui saisissant vivement la main.

Monsieur... monsieur... vous avez dit...

THÉOBALD.

Oh ! rien, un enfantillage, je n'avais pas l'intention de vous blesser.

LUCIEN.

Je vous crois... malheur à celui qui me ferait rougir...

THÉOBALD, à part.

Il a le poignet très-fort.

LUCIEN.

Mais laissons cela, parlons plutôt de vos amours, c'est plus gai ; vous dites que votre passion, c'est madame...

THÉOBALD.

Je n'ai pas nommé, je suis trop discret pour compromettre. (Apercevant madame de Savenay.) Ah ! c'est elle.

LUCIEN.

Madame de Savenay ! la femme d'un maître des requêtes !

THÉOBALD.

Tiens ! pourquoi pas ? comme un conseiller d'État.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, entrant vivement et très-agitée par le fond.

Mais où est-il ? qu'est-il devenu ? je ne sais... pas là...

THÉOBALD, la saluant.

Madame de Savenay...

MATHILDE, descendant la scène entre Théobald et Lucien.

Ah ! monsieur Théobald, je suis bien aise de vous voir.

THÉOBALD.

Trop bonne, trois mille fois...

MATHILDE.

Mon mari... monsieur de Savenay, vous ne l'avez pas vu... ici... je le cherche, je voudrais...

LUCIEN.

Madame paraît souffrante...

MATHILDE.

Je le suis en effet, cette foule... cette chaleur, voyez donc, monsieur Théobald, cherchez mon mari, de grâce, qu'on l'avertisse, je veux partir... (Lucien va regarder à la porte du fond.)

THÉOBALD.

Déjà! non, madame; d'ailleurs, monsieur de Savenay est occupé quelque part, il fait danser sans doute.

MATHILDE.

Qui donc?

THÉOBALD.

Dame! je suppose... (A part.) Amener le mari, pas si candide.

MATHILDE.

Prévenez-le de grâce... ou je ne crois plus à votre amitié... mon mari...

LUCIEN, du fond.

Je l'aperçois, madame; il parle à madame Darbert...

MATHILDE, remontant la scène.

Madame...

LUCIEN.

Je vais lui dire que vous l'attendez. (Il sort.)

THÉOBALD, ramenant Mathilde.

Mais à quoi bon? vous ne partirez pas sitôt, cela ne se peut pas; c'est à se jeter par la fenêtre.

MATHILDE.

Il s'est empressé de m'échapper dans cette foule.

THÉOBALD.

D'ailleurs, vous me devez une contredanse, un galop, pour achever certaine conversation...

MATHILDE, apercevant Alfred.

Ah ! c'est lui !

SCÈNE V.

MATHILDE, THÉOBALD, ALFRED DE SAVENAY.

ALFRED.

Qu'est-ce donc... qu'y a-t-il ?

THÉOBALD.

C'est madame qui veut déjà nous échapper.

ALFRED.

Ah ! quelle idée !

MATHILDE.

Oui, mon ami, je ne me sens pas bien, je te cherchais.

ALFRED, souriant.

Elle ne partira pas.

THÉOBALD.

Bravo !

MATHILDE.

Si fait !

ALFRED.

Non, ma chère amie...

THÉOBALD.

J'invitais madame à danser, mais son départ...

ALFRED.

Elle accepte.

THÉOBALD.

Bravissimo !

MATHILDE.

Mais non...

ALFRED.

Mais si...

THÉOBALD.

Certainement. (A part.) Il me la jette dans les bras! ces maris, c'est pyramidal...

AIR *de la Tentation.*

Je vais voir ce qu'on annonce,
Notre vis-à-vis est là.
(A Mathilde.)
Je pars, j'ai votre réponse.

MATHILDE.

Monsieur...

ALFRED.

Elle dansera.

THÉOBALD, à part.

C'est en vain qu'elle balance,
Son cœur me cède, il le faut ;
Je le touche à la contredanse,
Et je l'enlève au galop.

ENSEMBLE.

THÉOBALD.

Je vais voir ce qu'on annonce;
Notre vis-à-vis est là.
Je pars, j'ai votre réponse ;
Enfin, elle dansera.

MATHILDE.

Il va voir ce qu'on annonce,
Bientôt il reparaîtra ;
Au bal en vain je renonce,
A danser il m'obligera.

ALFRED.

Voyez donc ce qu'on annonce,
Ma femme vous attendra.
Vous connaissez sa réponse,
Avec vous elle dansera.

SCÈNE VI.

MATHILDE, ALFRED.

MATHILDE.

Y penses-tu! mais je ne danserai pas, je ne resterai pas ici, je veux quitter ce bal, je me sens mal aux nerfs.

ALFRED.

Eh! non! jamais tu n'as été plus jolie, on me faisait tout à l'heure compliment de ta toilette, qui est délicieuse, de ton air animé, de tes yeux si brillants.

MATHILDE.

Mes yeux; c'est qu'on ne voyait pas les larmes prêtes à s'en échapper, lorsqu'en arrivant tu m'as abandonnée à côté de ma sœur, pour aller porter tes hommages à je ne sais quelles femmes, d'anciennes conquêtes, peut-être, qui t'appelaient du regard.

ALFRED.

Ah! tu as remarqué cela! tu me flattes assurément; j'ai salué quelques dames fort peu occupées de moi, je t'assure.

MATHILDE.

Tu crois, eh bien! oui... c'est possible; mais alors, quel plaisir trouves-tu à rester ici, au milieu de ce bruit, de cette cohue... méchant; j'étais si heureuse à l'idée seule de te retenir ce soir, chez nous, en tête-à-tête, j'avais prévenu madame Darbert que nous ne viendrions pas.

ALFRED.

Et tu avais eu tort... que diable! je veux m'amuser... on a bien le temps dans son ménage de rester face à face avec... ce qu'on aime, ce qu'on adore, assurément! mais, on se doit à ses amis, au monde!

AIR *du Piége.*

Moi, j'aime cet éclat d'un bal,
Au bruit des danses enivrantes,
Ce luxe...

MATHILDE.

Cela me fait mal.

ALFRED.

Ces fleurs, ces toilettes charmantes,
Ces femmes dont l'heureux essaim
Cède à la valse qui l'entraîne,
Si belles !

MATHILDE.

Ces femmes enfin,
Qui te font oublier la tienne !

ALFRED.

Ah ! quelle idée ! toi-même, je suis sûr que tu resteras avec plaisir, quand la danse t'aura un peu égayée, tiens, tout à l'heure, avec monsieur Théobald.

MATHILDE.

Oui, un original, qui me fatigue de ses airs de fatuité et de bonne fortune.

ALFRED.

Vrai ! il doit être amusant !

MATHILDE.

Vous trouvez ! s'il vient me parler bas, pour faire croire que je l'écoute... s'il me suit sans cesse, s'il m'entoure de soins fastidieux... cela vous est égal... cela ne vous émeut pas !

ALFRED.

Cela me fait rire...

MATHILDE, avec douleur.

Ah ! c'est que vous ne m'aimez pas... C'est que vous ne m'avez jamais aimée.

ALFRED.

Nous y voilà... il faudrait être jaloux comme toi ! Eh bien ! non, ma chère, non... je ne le suis pas... je ne veux pas l'être... c'est un ridicule que j'aurais eu... que sais-je ? comme un autre : mais tu m'en as dégoûté, Dieu merci.

MATHILDE.

Ainsi... parce que je t'aime, parce que je souffre... parce que je suis malheureuse... vous me trouvez bien ridicule, n'est-ce pas?...

ALFRED.

Je te trouve... je te trouve insupportable.

MATHILDE.

Alfred!...

ALFRED.

C'est vrai aussi!... il y a cinq heures que je veux me contenir pour ne pas éclater, tu m'y forces à la fin... Après m'avoir fait une scène chez moi pour m'empêcher de venir ici, où tu as voulu me suivre... c'est toi qui l'as voulu... voilà que tu vas recommencer à me tourmenter, à me persécuter de tes soupçons, de tes reproches, de tes maux de nerfs! je ne puis pas parler à une femme, que tes yeux ne s'allument de colère... je n'ose pas danser, de crainte que tu ne t'évanouisses... Oh! ma foi! cela m'ennuie, cela me fatigue : si tu te déplais ici, prends la voiture, va-t'en, je ne m'y oppose pas... quant à moi, je m'y trouve bien et j'y reste!...

MATHILDE.

Oh! ce que vous me dites là, est bien dur, bien cruel... tu es un ingrat, Alfred...

ALFRED.

Moi! allons, tu pleures, à présent... tu vas nous donner en spectacle à toute cette foule qui ne demande pas mieux que de rire à nos dépens... adieu...

MATHILDE, le retenant.

Eh bien! non... non... reste; tiens... vois, je ne pleure plus... je ne pleurerai plus...

ALFRED.

Tant mieux! car avec ta jalousie, tu ferais le malheur de tous ceux qui t'entourent... et pour commencer j'irais perdre mon argent à la bouillotte que je ne peux pas souffrir.

MATHILDE.

Eh! tu as tort... tous ces messieurs jouent là-bas, dans l'appartement de madame Darbert... vas-y...

ALFRED.

Oui... dans le quartier des hommes...

MATHILDE.

A moins que tu ne préfères partir tout de suite... Oh! je t'en prie...

ALFRED.

Je ne partirai pas... et si tu t'obstines à me faire la guerre, je resterai ici, jusqu'à trois heures du matin... et je danserai et je valserai... (On entend un air de galop.)

MATHILDE.

Oh! je vais danser... je vais danser...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THÉOBALD.

THÉOBALD, vivement et mettant ses gants.

Voilà! voilà!... entendez-vous! le galop est commencé...

ALFRED.

Tiens, c'est ton danseur.

MATHILDE.

C'est juste... je vous attendais, monsieur.

THÉOBALD.

Eh! vite! je ne voudrais pas perdre une mesure... j'en raffole... tra la la la...

MATHILDE.

Mon ami...

THÉOBALD.

Oh! ici, il n'y a plus de mari... plus d'autorité... c'est le galop qui gouverne; galopons...

MATHILDE.

Viens, là-bas... dans le salon, que je te voie.

THÉOBALD, jetant son claque à Alfred.

Tenez mon claque. (A part.) Mari !... (Haut.) Tra la la la la... prenons la file... (Il sort en faisant galoper Mathilde.)

SCÈNE VIII.

ALFRED, seul, à sa femme qui le regarde en sortant.

Oui, oui, j'y vais... (Revenant en scène.) Je n'irai pas ! c'est un supplice à la fin... c'est une tyrannie de toutes les heures, de tous les instants : plus de trêve... plus de repos... sa jalousie est toujours là, pour me donner des idées qui étaient bien loin de mon esprit... C'est vrai ! après une vie de garçon un peu agitée, je ne demandais qu'à me reposer près de ma femme... une petite femme bien douce... bien gentille... je l'aimais... j'en étais fou... mais, voilà qu'elle s'avise d'être jalouse sans motif; elle veut faire de ma maison un enfer... Eh bien, tant pis ! je m'émancipe... je me révolte, et si... dame ! c'est sa faute !

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Si ma vertu court du danger,
Ma femme en sera responsable ;
L'époux qu'on trouve un peu léger
N'est pas toujours le plus coupable.
On se lasse... un joli minois
Aux distractions vous invite,
Si l'on est faible... et quelquefois...
Un malheur arrive si vite.

Avec ça que je suis taquin... et du moment qu'elle ne veut plus que je parle à une femme, je vais les aimer toutes... une, surtout, qui feint de ne pas me comprendre... Oh ! je n'ai pas oublié mes phrases d'autrefois... dans le bon temps... ces phrases passionnées...

SCÈNE IX.

Mme DARBERT, ALFRED.

Mme DARBERT, entrant par le fond.

On étouffe ! c'est charmant !

ALFRED.

Justement, la voilà.

Mme DARBERT.

Monsieur de Savenay !... que faites-vous donc seul, ici ?

ALFRED.

Mais... je vous attendais, peut-être...

Mme DARBERT.

Moi !

ALFRED.

Eh ! ne savez-vous pas que partout où vous êtes, je ne cherche que vous, je ne veux voir que vous...

Mme DARBERT.

Ah ! vous allez reprendre votre langage ordinaire... quand je vous cherchais sans crainte.

ALFRED.

Vous me cherchiez... était-ce donc pour repousser encore mes hommages, mon amour?

Mme DARBERT.

Monsieur...

ALFRED.

Ah ! pardon... ce mot m'est échappé... mais il le fallait, enfin... et cette déclaration que vous recevez aujourd'hui...

Mme DARBERT, souriant.

Le lieu est singulièrement choisi pour me la faire !

ALFRED.

Eh ! que m'importe!... cette musique, cet éclat, cet air de fête et de bonheur!... tout éveille en moi des espérances, que vous ne repousserez pas... oh ! non !... vous savez si je vous aime.

Mme DARBERT.

Je croyais, du moins, que vous aviez compris mon silence, et que mes refus... seraient un obstacle.

ALFRED.

Au contraire, ils n'ont fait qu'irriter mon amour !

Mme DARBERT.

Mais vous êtes fou en vérité!... monsieur Alfred! écoutez-moi... cet amour, je n'y crois pas... (Mouvement d'Alfred.) Ce langage me fait mal... il me rappelle des souvenirs.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

A ce passé que je regrette
Il me reporte malgré moi ;
Votre amitié franche et discrète
Me conviendrait mieux, et j'y croi.

ALFRED.

Ah! vous l'avez, tout vous l'atteste !

Mme DARBERT.

La mienne est à vous désormais!

ALFRED.

J'accepte votre amitié... mais
Sans vous tenir quitte du reste!

Mme DARBERT.

Oh! ne me parlez plus ainsi... je vous le demande, en grâce!... un ami... voilà tout, et j'en aurai besoin peut-être...

ALFRED.

Ah! parlez, madame... parlez; trop heureux...

Mme DARBERT.

Vrai! si mon cœur vous confiait des peines... Alfred, la vie

d'une femme... la plus folle... la plus heureuse en apparence... est souvent entourée de mystère... et vouée à la douleur...

ALFRED.

Vous, madame.

Mme DARBERT, gaiement.

Heureusement que ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

ALFRED.

Quoi ! ce sont les peines d'une autre femme...

Mm DARBERT.

C'est possible... mais plus tard... d'ailleurs... au milieu d'un bal...

ALFRED.

Oui, vous avez raison. (Regardant autour de lui.) Mais du moins ne pourrais-je vous voir bientôt... seule...

Mme DARBERT.

Y pensez-vous ?

ALFRED.

Pour recevoir vos secrets... à charge de revanche... car moi aussi j'ai des peines, des chagrins qu'une amie pourrait guérir...

Mme DARBERT.

Une confidence, à moi ; mais votre femme !

ALFRED.

Une confidence à moi... et votre mari. Ah ! pardon... rappelez-vous ce jour où, arrivant de bonne heure... chez cette vieille Marguerite, qui fut autrefois au service de mon père et qui avait imploré ma pitié... je vous trouvai à son chevet, comme un ange bienfaisant... vous lui portiez des secours.

Mme DARBERT.

Mon mari prend ses clients au premier étage... il me laisse ceux des mansardes.

ALFRED.

Oui, et grâce au hasard... je suis seul dans ce secret-là...

Depuis cette matinée que je n'oublierai jamais, je suis retourné souvent chez Marguerite, je ne vous y ai plus retrouvée... vous la négligez... retournez-y demain... à neuf heures.

Mme DARBERT.

Ah! je vois quelle est votre espérance...

ALFRED.

Vous y serez...

Mme DARBERT.

Non, monsieur... non, n'y comptez pas.

ALFRED.

Ah! c'est que vous n'avez pas pour moi cette amitié dont vous me parliez tout à l'heure ; c'est que vous ne m'aimez pas comme je vous aime...

Mme DARBERT.

Ah! de grâce, taisez-vous!

ALFRED.

Comme vous en aimez un autre, peut-être...

Mme DARBERT.

Monsieur de Savenay!

ALFRED.

Oui, madame, oui, un autre... que je retrouve partout sur vos pas... que vous retenez sans cesse à vos côtés par un regard, par un sourire...

Mme DARBERT.

Plus bas, monsieur; je ne vous comprends pas...

ALFRED.

Ce jeune homme... monsieur Lucien...

Mme DARBERT.

Je le connais à peine...

ALFRED.

Il est chez vous ce soir...

Mme DARBERT.

Ce n'est pas moi qui l'ai invité.

ALFRED.

Raison de plus...

Mme DARBERT.

Je ne lui adresse jamais la parole...

ALFRED.

Le voilà...

SCÈNE X.

LUCIEN, Mme DARBERT, ALFRED.

LUCIEN.

Madame, je me rends ici comme vous me l'avez ordonné...

ALFRED, à Mme Darbert, bas et avec ironie.

Jamais!...

Mme DARBERT, un peu embarrassée.

Ah! monsieur Lucien... vous paraissez bien agité... bien ému.

LUCIEN.

Ce n'est rien, madame... une danseuse qui m'a manqué de parole. J'ai été malheureux.

ALFRED.

Mais non... madame vous attendait...

LUCIEN, faisant un léger salut.

Monsieur.

Mme DARBERT.

En effet, je suis bien aise de vous voir, monsieur Lucien.

Air *de Paris et le Village.*

Monsieur Durville était pour vous
Un protecteur et presque un père,
Il vous recommandait à nous.

ALFRED, à part.

Ce vieil avocat... quel mystère !

Mme DARBERT.

Il n'est plus, mais il fut pour moi,
Un vieil ami fidèle et sage,
Nous l'aimions.

ALFRED, se rapprochant d'elle, à demi-voix.

Et monsieur, je voi,
A recueilli son héritage.
(Mouvement de madame Darbert.)
On l'aimait, et monsieur, je voi,
A recueilli son héritage.

Mme DARBERT.

Oui, de l'intérêt que nous lui portions ; aussi, je voulais vous recommander monsieur Lucien... il a travaillé chez un agent de change, un confrère de mon mari... et comme la famille de monsieur de Savenay est dans la banque... vous pourriez...

ALFRED.

Oh ! fort peu de chose.

LUCIEN.

Je vous remercie, madame, de vos bontés pour moi... elles me font bénir encore la mémoire de mon bienfaiteur !... Après l'avoir perdu, je croyais n'avoir plus d'amis...

Mme DARBERT, avec émotion.

Et c'était de l'ingratitude ! nos amis seront les vôtres... monsieur Alfred, par exemple.

ALFRED.

Assurément. (A part.) J'ai l'air d'être là pour lui donner un maintien.

LUCIEN.

Je tâcherai de me rendre digne... mais pardon, je crains que la valse ne commence...

Mme DARBERT.

Non, pas encore... (A part, regardant Alfred.) Est-ce qu'il ne s'en ira pas?

ALFRED.

Elle le retient...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DARBERT, UN DOMESTIQUE.

DARBERT, dans le fond, au domestique.

C'est bien ; dans mon cabinet, une table de whist... dépêchez-vous, je vous donnerai des cartes. (Apercevant sa femme.) Ah ! c'est vous, ma bonne amie ; vos cousines viennent d'arriver... un peu tard... tâchez de les placer...

Mme DARBERT.

Tout de suite, j'y vais...

ALFRED, allant vers elle.

Si madame veut me permettre...

Mme DARBERT, se rapprochant de Lucien.

Merci ; monsieur Lucien m'a offert son bras.

DARBERT.

Tant mieux... car vous, mon cher, il faut que vous alliez rejoindre votre femme (Baissant la voix.) qui paraît fort agitée. Je lui parlais tout à l'heure, elle avait de grosses larmes dans les yeux...

Mme DARBERT.

Qui ?... Mathilde ?

ALFRED.

Je sais ce que c'est...

DARBERT, à demi-voix.

Et moi aussi... prenez garde ! je crois m'y connaître, elle est jalouse... c'est un mal horrible, et qui rend bien malheureux...

ALFRED.

Oui... le mari...

(Madame Darbert et Lucien remontent la scène pendant les répliques qui précèdent. — M. Darbert prend des cartes sur un meuble. — Théobald arrive par le fond.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, THÉOBALD.

THÉOBALD, *prenant une glace et riant.*

Oui, c'est sérieux... Ah! monsieur Lucien, j'ai arrangé l'affaire...

LUCIEN.

Vous êtes bien bon, monsieur.

Mme DARBERT.

Comment, que veut-il dire?

LUCIEN, *l'entraînant.*

Ah! rien, madame... (*Il sort avec madame Darbert.*)

DARBERT, *à Alfred.*

Vrai! allez la rejoindre... je vous en prie...

THÉOBALD, *descendant la scène.*

Mathilde vient par ici. (*Il montre la porte à gauche.*) Ciel! le mari.

DARBERT.

Tenez, monsieur Théobald vous dira de quel côté vous la trouverez.

THÉOBALD.

Qui donc?

DARBERT.

Madame de Savenay.

THÉOBALD, *indiquant la droite.*

Ah! par là... à droite... dans le salon bleu, je crois...

ALFRED.

Merci. (*Bas à Théobald.*) Quel est donc ce monsieur Lucien qui sort avec madame Darbert?

THÉOBALD.

Dame! c'est un jeune homme qui n'a ni pays, ni fortune, ni

père, ni mère... du reste, un particulier... très-connu dans Paris...

DARBERT, revenant à Alfred.

Alfred ! et madame de Savenay ?

THÉOBALD, montrant la droite.

Par là...

ALFRED.

Oui, oui. (A part.) Elle fera si bien que je serai amoureux fou... de l'autre... (Il sort par la droite.)

THÉOBALD, achevant sa glace.

Elle vient par la gauche... et je reste... c'est ce que nous appelons une ruse de guerre, nous autres. (Mathilde paraît.) Je suis un fourbe.

SCÈNE XIII.

THÉOBALD, MATHILDE.

MATHILDE.

On m'a trompée !

THÉOBALD.

Combien je bénis, madame, le hasard qui m'a retenu ici...

MATHILDE.

Monsieur... (A part.) Toujours lui! Cet homme est insipide.

THÉOBALD, à part.

Je lui cause un doux émoi... elle rougit... (Haut.) Permettez-moi de saisir ce moment favorable.

MATHILDE.

Pardon, monsieur; je cherche mon mari... (Elle remonte la scène.)

THÉOBALD.

Encore! Il paraît qu'il ne met pas un grand empressement à vous répondre... (A part.) Je suis un bien grand fourbe... (La retenant.) Ah! madame... laissez-moi profiter de son absence pour vous exprimer des sentiments...

MATHILDE.

Quels sentiments? Monsieur, je ne vous comprends pas...

THÉOBALD.

Ah !... c'est que... vous y mettez... de la mauvaise volonté. (A part.) Elle m'a parfaitement compris. (Haut.) Ces demi-mots échappés à un cœur vivement épris.

MATHILDE.

Encore, monsieur; c'est une persécution...

THÉOBALD.

Une persécution! eh bien! oui, madame, je ne le cache pas... c'en est une... ou plutôt... c'est autre chose! c'est le langage d'un jeune homme extrêmement sensible et enthousiaste... qui n'a pu vous voir sans vous admirer et sans vous plaindre.

MATHILDE.

Oubliez-vous que je suis mariée?

THÉOBALD.

Eh! non, parbleu! je me le rappelle parfaitement, et c'est ce qui me rend plus cher ce trésor que monsieur de Savenay semble négliger.

MATHILDE, avec émotion.

Vous trouvez, monsieur?

THÉOBALD.

Ah! ces maris, ils ne sentent pas leur bonheur... et c'est nous, jeunes gens, bons et naïfs, cœurs tendres et ingénus, qui apprécions ces qualités... qu'ils vont trahir aux pieds de nos coquettes...

MATHILDE, vivement.

Monsieur... vous avez vu mon mari, dans le salon, parler à quelqu'un.

THÉOBALD.

Je ne dis pas...

MATHILDE.

Si fait... si fait... et si vous avez de l'amitié pour moi...

THÉOBALD.

Ah ! considérablement...

MATHILDE.

Dites-moi tout... ne me cachez rien, monsieur Théobald, parlez, parlez, je vous écoute...

THÉOBALD, à part.

C'est chaud!... me voilà lancé...

MATHILDE.

Alfred était... où donc était-il ?

THÉOBALD.

Monsieur Alfred... mais il était ici tout à l'heure.

MATHILDE.

Pas seul?

THÉOBALD.

Non... monsieur Darbert...

MATHILDE.

Eh! ce n'est pas cela... (En souriant.) J'ai cru voir une dame qui lui parlait...

THÉOBALD.

Une dame, c'est possible... madame Darbert sortait...

MATHILDE.

Madame... Oh! non, non... pas d'autre?

THÉOBALD.

Je n'ai pas vu... (A part.) Tiens ! est-ce qu'elle aurait des soupçons?... tant mieux! ça me va... tout me va.

MATHILDE.

Et dans ce moment-ci, vous ne savez pas où il est... à qui il parle?

THÉOBALD.

Eh ! que nous importe, madame?... il est occupé ailleurs, sans doute, et toutes les fois que je le saurai loin de vous je serai à son poste... toutes les fois.

MATHILDE.

Oh ! oui... épiez ses sorties... ses rendez-vous, et dès que vous serez sûr de son absence, de sa trahison, montrez-vous à moi...

THÉOBALD.

Vous me recevrez ?

MATHILDE.

Oui, monsieur, (A part.) comme un avis...

THÉOBALD, à part.

Je suis un heureux fourbe !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mme DARBERT, ALFRED.

(Ils entrent par la droite sans voir Mathilde.)

Mme DARBERT.

Non, monsieur, non, je n'irai pas...

ALFRED.

Oh ! je vous en supplie, (A part.) Ciel ! ma femme !...

MATHILDE, à part.

Madame Darbert !

Mme DARBERT, à Théobald.

Monsieur Théobald... voyez donc dans le salon de l'orchestre... on s'y porte en foule... je ne sais ce qui s'y passe... vous me le direz...

THÉOBALD.

Tout de suite, madame... (Saluant Alfred.) Monsieur, (A part.) Ces maris, je n'en manque pas un. (Il sort par la gauche.)

ALFRED, à part, en regardant sa femme.

Oh ! quels regards !

Mme DARBERT.

Madame, je vous ramène votre mari qui s'égarait dans le bal.

MATHILDE, les observant.

Ah ! c'est donc pour cela que nous ne nous retrouvons jamais...

ALFRED.

Et pourtant, ma chère amie, je te demandais à tout le monde... je te croyais perdue...

MATHILDE, avec ironie.

Pauvre Alfred ! il en a encore l'air tout ému...

ALFRED, embarrassé.

Moi !...

Mme DARBERT.

Monsieur de Savenay ? (On rit dans la coulisse.)

MATHILDE.

Vous ne trouvez pas, madame ? (Bruit.)

ALFRED.

Eh ! mais, il me semble que le bruit redouble...

Mme DARBERT.

Qu'est-ce que cela peut être?... des éclats de rire...

THÉOBALD, entrant par la gauche.

C'est bon !... c'est bon !... ça ne se passera pas ainsi...

Mme DARBERT.

Qu'est-ce donc, monsieur?...

THÉOBALD ; il va se placer entre Alfred et Mme Darbert.

Oh !... c'est fini... à peu près... Et vous m'avez envoyé bien à temps... Car, sans moi, monsieur Lucien recevait le plus effroyable soufflet...

Mme DARBERT.

Monsieur Lucien... que dites-vous ?

THÉOBALD.

Eh bien ! la dispute avec monsieur de Mauclair... Ah ! vous ne savez pas ? Ce grand fashionable lui avait enlevé sa dan-

seuse... Il y a une demi-heure; je croyais avoir arrangé l'affaire... Ah ! bien, oui... Il paraît qu'il a la tête chaude, le petit Lucien ; il a demandé une explication à ce grand fat à besicles... qui a un pied de plus que lui !... et une main !...

Mme DARBERT.

Achevez, que s'est-il passé?... achevez donc !...

ALFRED.

Mon Dieu !... quelle émotion !...

MATHILDE, vivement à Alfred.

Et vous?

THÉOBALD.

Je suis arrivé comme la querelle s'échauffait... monsieur de Mauclair a dit un mot qui a blessé l'autre... une allusion à sa parenté avec Antony et le beau Dunois...

Mme DARBERT, vivement.

Après ?...

THÉOBALD.

L'autre lui a répondu insolemment, et comme j'avais l'honneur de vous dire, il allait recevoir le plus effroyable soufflet... lorsque, heureusement pour lui, je suis arrivé juste à temps pour lui épargner cet affront.

ALFRED.

Vous avez empêché...

THÉOBALD.

Rien du tout, au contraire, et si monsieur de Mauclair a la vue faible, il peut se flatter en revanche d'avoir la main solide, j'en suis devenu cramoisi.

ALFRED.

D'indignation?

THÉOBALD.

Non, de surprise!

ALFRED.

Bah! vous avez reçu?

THÉOBALD.

En plein.

ALFRED, riant.

Ah ! ah ! c'est drôle...

THÉOBALD.

N'est-ce pas ? c'est ce que tout le monde a dit.

Air *du Verre.*

La soirée est chaude : en entrant,
Sur le parquet j'ai pris mesure,
Et par un quiproquo charmant
Voilà qu'il pleut sur ma figure !
De ma chute encore affecté,
Pour moi, quelle fête est la vôtre !
J'ai cru que j'avais d'un côté
Reçu le contre-coup de l'autre.

J'ai voulu me fâcher, mais le moyen ? il y avait erreur ; Lucien l'a si bien senti...

ALFRED.

Le soufflet ?

THÉOBALD.

Eh ! non, l'erreur... que je l'ai laissé se charger de l'affaire qui doit être arrangée maintenant.

Mme DARBERT.

Vous croyez ?

THÉOBALD.

Parbleu, ils se battront !

Mme DARBERT.

O ciel !

THÉOBALD.

Il n'y a pas moyen de s'arranger autrement... d'abord, moi, je ne le veux pas... il faut que ma joue soit lavée... (Il remonte la scène.)

Mme DARBERT.

Que dites-vous ? Lucien...

ALFRED, s'approchant de madame Darbert, à demi-voix.

Vous vous intéressez bien à ce jeune homme, madame !

MATHILDE, à demi-voix à Alfred.

Cela vous inquiète, monsieur !

THÉOBALD.

Ah! monsieur Darbert les a séparés!... (Les invités entrent par toutes les portes.)

CHŒUR.

Air *nouveau de Doche.*

Mme DARBERT.

Grands dieux ! une pareille offense !
Quel trouble vient de me saisir...
S'il voulait en tirer vengeance !
Je tremble, je me sens mourir.

MATHILDE.

Eh ! que m'importe leur offense !
Pour moi seule je dois souffrir.
S'il me trahit, son inconstance,
Je le sens, me fera mourir.

ALFRED.

Elle tremblait pour lui, je pense.
Le danger qu'il pouvait courir
Alarmait son cœur, et d'avance
Pour Lucien la faisait frémir.

THÉOBALD.

Pour lui j'ai reçu cette offense ;
C'est donc à lui de l'en punir.
Mais s'il renonce à la vengeance,
J'irai me battre avec plaisir.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, DARBERT, LUCIEN.

LUCIEN.

Laissez-moi, monsieur.

DARBERT, l'entrainant.

Non, jeune homme, non, ce n'est pas vous qui l'avez reçu.

THÉOBALD.

Je crois bien !

Mme DARBERT.

Monsieur Lucien... (Se contraignant.) Quoi ! qu'y a-t-il?

LUCIEN.

Mille pardons, madame, d'un scandale qui n'aura pas de suites !

THÉOBALD.

Comment, pas de suites?

DARBERT.

Je l'espère bien... (Il va parler aux personnes qui sont dans le fond.)

Mme DARBERT, s'approchant d'Alfred, avec mystère.

Monsieur de Savenay.

ALFRED.

Madame ?

MATHILDE, à part, les observant.

Que lui veut-elle ?

THÉOBALD, écoutant.

Quoi ?

Mme DARBERT, bas à Alfred.

Ce rendez-vous, rue de Choiseul.

ALFRED, bas à Mme Darbert.

Neuf heures...

Mme DARBERT, bas à Alfred.

J'y serai...

ALFRED, avec joie.

Ah !

THÉOBALD, qui a entendu.

Bah !

MATHILDE, bas à Théobald.

Il a dit?

DARBERT.

Allons, une contredanse pour rapprocher tout le monde.

TOUS.

Bravo !

LUCIEN, à part.

Demain, à cinq heures, je serai chez lui.

Reprise de l'air.

MATHILDE.

Eh ! que m'importe leur offense !
Pour moi seule je dois souffrir.
S'il me trahit, son inconstance,
Je le sens, me fera mourir !

THÉOBALD.

Pour lui j'ai reçu cette offense ;
C'est donc à lui de l'en punir.
Mais s'il renonce à la vengeance,
J'irai me battre avec plaisir !

ALFRED.

Elle tremblait pour lui, je pense.
Le danger qu'il pouvait courir
Alarmait son cœur, et d'avance
Pour Lucien la faisait frémir.

DARBERT.

Venez, jeune homme ; cette offense
N'a rien qui puisse vous flétrir.
Après une telle insolence,
C'est au mépris de l'en punir.

LUCIEN.

Non, c'en est trop, de ma vengeance
Rien ne saurait le garantir.
Laissez-moi ; de son insolence
Bientôt je saurai le punir.

Mme DARBERT.

Grands dieux ! une pareille offense !
Quel trouble vient de me saisir...

S'il voulait en tirer vengeance !
Je tremble, je me sens mourir.

CHŒUR DES INVITÉS.

Mais le bal enfin recommence,
Le signal vient de retentir.
Qu'au moins, au milieu de la danse,
Rien ne trouble notre plaisir.

(On rentre dans la salle du bal. La contredanse va crescendo ; Alfred veut donner la main à madame Darbert ; mais Mathilde, refusant Théobald qui lui offrait la sienne, prend le bras de son mari et l'entraîne. — Théobald va à madame Darbert ; mais, au moment où il lui présente la main, elle accepte celle de Lucien. Théobald, déconcerté, court à un domestique qui porte des glaces, et en prend une.)

ACTE SECOND

Un salon chez M. de Savenay. La porte d'entrée au fond ; sur le même plan à droite, une fenêtre avec de grands rideaux ; de l'autre côté, une cheminée avec une pendule. Portes latérales. A droite, vers le premier plan et près de la porte, un guéridon. A gauche un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, UN DOMESTIQUE.

ALFRED, entrant par la gauche, au domestique, en lui montrant le guéridon.

Eh ! oui... tu mettras ici mes gants, mon chapeau... je sortirai dans une heure... (Le domestique rentre dans la chambre.) Elle me l'a promis, elle y sera... oh ! j'ai besoin de me le répéter pour y croire ! madame Darbert, d'un caractère si bon, si doux, c'est de l'amitié qu'elle me promet ; j'espère mieux que ça ; et, du moins, près d'elle, j'oublierai les persécutions... car c'est Mathilde qui l'a voulu... qui m'y a forcé. (Au domestique qui met le chapeau et les gants sur le guéridon.) C'est bien ; si ma femme me demande, tu diras que je suis... (Cherchant.) dame ! au conseil d'État.

(Mathilde est entrée par la droite sur ces derniers mots, et s'est approchée d'Alfred. Le domestique sort par le fond.)

SCÈNE II.

ALFRED, MATHILDE.

MATHILDE, qui a passé son bras sous celui d'Alfred, souriant.

Le croira-t-elle?

ALFRED, s'éloignant d'elle.

Mathilde!

MATHILDE.

Eh bien! tu me boudes encore?

ALFRED.

Après la soirée d'hier...

MATHILDE, lui tendant la main.

Je te demande la paix...

ALFRED, sans la regarder.

Oui, vous me la demandez tous les jours ainsi, et tous les jours, vous prenez à tâche de mettre ma patience à l'épreuve; ce ton impérieux au milieu d'un bal! m'entraîner malgré moi comme un enfant... comme un esclave... ah! (Il se jette sur un canapé, et ouvre un journal.)

MATHILDE, s'appuyant sur le canapé.

Alfred! ah! ce n'est pas bien d'avoir de la rancune; je suis coupable, c'est possible; mais si tu savais tout ce qu'il y avait là de douleur et d'angoisses! ma toilette me pesait, mon front brûlait... j'étais bien à plaindre, va! (Elle s'assied près de lui sur le canapé.)

ALFRED, sans la regarder.

Et pourquoi, je vous le demande?

MATHILDE, avec passion.

Pourquoi! c'est que je t'aime, c'est que tu es mon bonheur, ma vie; c'est que l'idée seule de te perdre est un supplice affreux! il faut avoir pitié de moi, vois-tu; je suis faible... je crains tout, quand tu es là, dans un cercle, et que je vois une femme ar-

rêter ses regards sur toi, te sourire, t'adresser une parole, je voudrais me jeter entre elle et toi... pour te retenir, pour t'embrasser, car j'ai peur, je tremble, je voudrais te savoir seul, toujours seul !

ALFRED, sans la regarder.

Merci ! ce serait amusant.

MATHILDE.

Avec ça que tu n'es pas insensible à toutes ces séductions.

ALFRED, offensé.

Moi !

MATHILDE.

Oui, avant notre mariage.

AIR : *Pardonne-moi* (de M. Amédée Beauplan).

Pardonne-moi !
J'attends de toi
Ces mots si doux
Qui chassent les soupçons jaloux.
Pourquoi toujours,
De nos amours,
Troubler le cours ?
Plein d'espérance,
De confiance,
Aux soupçons mon cœur est fermé.
Que peux-tu craindre ?
De quoi te plaindre ?
Est-ce donc d'être trop aimé ?
Regarde-moi bien ;
Ton cœur vers le mien
Ne sent-il rien qui l'attire ?
Alfred, sois généreux,
Es-tu donc si malheureux ?
Regarde-moi bien,
Allons, ne crains rien !
Crois-en mes yeux, mon sourire...
Allons, sois généreux ;
Mais es-tu donc si malheureux ?...

(Pendant ce couplet, Alfred a laissé tomber son journal et s'est retourné peu à peu vers sa femme.)

ALFRED, à part.

Elle est charmante.

MATHILDE.

Pardonne-moi !
Auprès de toi
Je sens mon cœur
Battre d'espoir et de bonheur ;
Oui, je renais,
Déjà la paix
Calme mes traits.

ALFRED.

Ah ! pour me plaire,
Reste, ma chère,
Toujours ainsi ; fais-toi, pour moi,
Belle et joyeuse !

MATHILDE.

C'est être heureuse !
Méchant, cela dépend de toi !
Je suis heureuse,
Oui, bien heureuse !
Quand tu m'aimeras,
Quand tu souriras,
Pour toi je serai plus tendre ;
Aimes-tu mieux, tous deux,
Nous rendre malheureux ?
Alfred, un baiser,
Peux-tu le refuser ?
Donne vite... ou je vais le prendre !
Allons, sois généreux.
(Alfred l'embrasse.)
Mais es-tu donc si malheureux?

ALFRED, à part.

Allons, je sens que l'amitié de madame Darbert me suffira, je ne veux rien de plus.

MATHILDE.

Tu dis?

ALFRED.

Je dis, que je ne veux pas d'autre amour que le tien.

MATHILDE.

Oh ! je te crois... je devrais toujours te croire... Tu ne sais pas, tiens, il faut que je m'accuse... Tu sortais quelquefois à pied, en secret... tu me parlais de bien à faire, de malheureux à secourir, je ne te croyais pas, et j'avais tort, car enfin, ces visites rue de Choiseul, au cinquième étage, chez cette vieille domestique de ta mère... oh ! j'ai bien ri de mes soupçons.

ALFRED.

Tu m'as suivi...

MATHILDE.

Oui, un jour, elle y a gagné de nouveaux secours... elle ne m'en veut pas, ni toi non plus.

ALFRED, cherchant à cacher son trouble.

Oh ! tu as été assez punie...

MATHILDE.

Non !... car je t'en ai aimé davantage ! et maintenant, je n'aurai plus de ces soupçons qui font tant de mal... puisque tu ne me quitteras plus... n'est-ce pas ? et pour commencer, aujourd'hui, tu restes avec moi ?

ALFRED.

Oui... nous irons au bois ensemble... et ce soir à l'Opéra...

MATHILDE, avec intention.

Et nous passerons la matinée ici... chez nous... tu ne sors pas ?...

ALFRED, cherchant à se donner un air indifférent.

Un quart d'heure seulement.

MATHILDE.

Oh ! non...

ALFRED.

Oh ! si...

MATHILDE.

Non !...

ALFRED.

Si fait !...

MATHILDE.

Tu n'as rien à faire au conseil d'État, c'était un prétexte...

ALFRED.

Là... ou ailleurs... n'importe...

MATHILDE.

Eh bien ! je sortirai avec toi...

ALFRED.

Voilà comme tu tiens tes promesses !...

MATHILDE.

Je t'en prie.

ALFRED.

Je ne le veux pas.

MATHILDE, se levant.

Et moi... je le veux...

ALFRED, se levant.

Mathilde !...

MATHILDE.

Je le veux... oh ! je te devine... c'est la suite de ce bal... de ces conversations secrètes, quand tu me fuyais toujours...

ALFRED.

Eh ! à qui la faute?...

MATHILDE.

Quand tu parlais sans cesse...

ALFRED.

A personne...

MATHILDE.

Pas même à madame Darbert.

ALFRED.

Mathilde ! c'est indigne !... laissez-moi !...

MATHILDE, le retenant.

Je vois ton impatience... tu m'écoutes à peine... ta pensée est ailleurs... je te supplie de rester, et tu ne songes qu'au moyen de m'échapper ! Et lorsque je te vois ainsi, tu ne veux pas que ma tête se perde... que je devienne folle... Alfred ! Alfred ! tu ne sortiras pas... ou je sors avec toi !

ALFRED.

Non, madame, je vous le défends !...

MATHILDE.

Je suis libre, je pense... je veux sortir...

ALFRED.

Je vous ordonne de rester...

MATHILDE.

C'est de la tyrannie...

ALFRED.

Tout ce que vous voudrez... mais je ne vous passerai pas ce nouveau caprice...

MATHILDE.

Et il faut que je vous passe les vôtres, moi !... prenez garde... monsieur; et moi aussi, je souffre... depuis longtemps... depuis trop longtemps.

ALFRED.

Des menaces... Oh ! c'en est trop... écoutez-moi, à votre tour...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Darbert...

MATHILDE.

Ah !

SCÈNE III.

ALFRED, DARBERT, MATHILDE.

DARBERT.

Pardon ! je suis importun !...

ALFRED.

Du tout... au contraire, monsieur...

DARBERT.

C'est qu'il m'a semblé que j'arrivais au milieu de quelques détails de ménage.

MATHILDE.

Oh ! fort peu agréables, je vous assure.

ALFRED.

Et que nous reprendrons plus tard... (Au domestique qui s'est approché de lui.) Eh bien ! qu'est-ce encore ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a quelqu'un qui vous attend dans votre cabinet...

MATHILDE, vivement.

Qui donc ?

LE DOMESTIQUE.

Un jeune homme...

MATHILDE, rassurée.

Ah !

ALFRED.

Il fallait dire que j'étais occupé, puisque monsieur Darbert...

DARBERT.

Oh ! que ce ne soit pas moi qui vous retienne... je venais vous parler pour ce jeune Lucien... que vous avez vu chez moi hier soir... je l'attends ici... et alors nous passerons chez vous.

LE DOMESTIQUE, bas à Alfred.

C'est une lettre très-pressée... d'une dame...

ALFRED, à part.

Ah! (A Darbert.) En ce cas, je vous laisse un instant... avec ma femme... (En sortant, il va prendre son chapeau que Mathilde retient de la main.)

MATHILDE.

Tu ne sors pas... (Alfred la regarde, fait un mouvement d'impatience et sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

DARBERT, MATHILDE.

MATHILDE, suivant Alfred des yeux.

Oh! mon Dieu!

DARBERT.

Eh! mais, madame... qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

MATHILDE.

Rien, monsieur, rien, je vous remercie.

DARBERT.

Peut-être l'indisposition d'hier au soir qui continue... car vous êtes sortie du bal, pâle, agitée... oh! je connais cela, vous souffriez beaucoup...

MATHILDE.

Oh! oui... beaucoup!

DARBERT.

Comme en ce moment, et je plains votre mari, car il est plus malheureux que vous...

MATHILDE.

Et qui vous a dit cela?...

DARBERT.

Mais... lui-même, madame.

MATHILDE.

Malheureux, par moi! oh ! non, cela n'est pas...

DARBERT, avec amitié.

Écoutez, Mathilde, nos deux familles sont unies... des rapports d'amitié me lient à votre mari, à vous... j'ai droit peut-être, à ce titre, d'entrer dans des secrets que j'ai devinés... et puissé-je fermer des blessures que vous vous plaisez à déchirer... Oui ! Alfred est malheureux...

MATHILDE.

Lui ! et c'est moi qui pleure, moi qu'il n'aime plus... et dont il a détruit le repos et le bonheur !

DARBERT.

Que dites-vous?... vous l'accusez...

MATHILDE.

Oh ! monsieur... il est de ces douleurs qu'on ne peut vaincre... elles briseraient le sein qui voudrait les étouffer...

DARBERT.

Mais... j'ai peine à comprendre...

MATHILDE.

Ah ! c'est que vous n'avez jamais aimé... c'est que vous n'avez jamais senti au fond du cœur, ces tortures d'un amour jaloux... cette douleur qui brûle et qui dévore...

DARBERT.

Moi... madame... ah ! ne me parlez pas ainsi... vous réveillez là des souvenirs... oh ! si fait, madame... moi aussi, je me suis plaint comme vous... j'ai senti, comme vous, mon cœur tressaillir... mon sang bouillonner ou se glacer dans mes veines... comme vous, plus que vous, peut-être... j'ai été soupçonneux... jaloux, et par moments encore...

MATHILDE.

Vous, monsieur...

DARBERT.

Oh ! c'est mon secret... vous me le garderez... oui, jaloux ! mais j'ai résisté, j'ai imposé silence à mes transports, j'ai combattu le mal...

MATHILDE.

C'est impossible !

DARBERT.

J'ai fait plus... je l'ai vaincu ! et s'il le fallait encore...

MATHILDE.

Quoi !... si l'on vous disait : Votre femme vous trompe !... elle vous trahit !...

DARBERT, avec explosion.

Si l'on me disait cela, madame !... (Se reprenant.) Oh ! silence !... et maudit soit celui qui rouvrirait mes blessures mal fermées... qui me rendrait ma terreur et mes angoisses...

MATHILDE.

Et ce courage dont vous me parliez... c'est qu'il n'a jamais été mis à l'épreuve comme le mien.

DARBERT.

Jamais, dites-vous ! jamais ! mais vous, madame, vous qui cédez à des craintes, à des soupçons imaginaires, chez vous, près d'un mari qui vous aime... que vous voyez à chaque instant du jour, que serait-ce donc, si à la veille d'un mariage longtemps sollicité... il eût fallu vous éloigner, comme moi, de tout ce qui vous était cher au monde... en laissant là, à ses côtés, un rival également épris, et plus aimé, peut-être ?

MATHILDE.

Quoi ! monsieur...

DARBERT.

Oui !... j'étais officier... le devoir m'ordonnait de partir... il fallut ajourner à mon retour ce mariage qui allait combler tous mes vœux... il fallut emporter avec mon amour des soupçons horribles que l'incertitude et la distance irritaient encore... Pendant un an d'absence... je n'eus pas un jour... une heure...

un instant de calme... c'est affreux, savez-vous, de passer un an à aimer, à souffrir, à trembler...

MATHILDE.

Et vous n'êtes pas mort, monsieur?

DARBERT.

On voulait me retenir encore... c'était un supplice au-dessus de mes forces; je brisai mon épée, je perdis mon état... mes épaulettes... je revins... mais trop tard pour joindre mon rival... un autre... le frère de ma femme, l'avait provoqué... l'avait puni de ses insolentes assiduités. Ma fiancée était mourante... elle tremblait sous la volonté de son père... mais je l'adorais... mais l'amour m'aveuglait alors; je ne vis que sa beauté, ses vertus... je ne pensai qu'à mon bonheur... Je réclamai la foi promise, et je l'épousai... Mais jugez de ma douleur... jugez de mon désespoir, quand je reconnus que je n'étais pas aimé!... moi qui l'aimais avec passion... avec délire... ce cœur que j'aurais acheté de ma vie, ne m'appartenait pas... en proie à je ne sais quelle préoccupation... ma présence, le son de ma voix, la faisait tressaillir... elle pâlissait... elle tremblait... et la nuit, en songe, elle murmurait des paroles de trouble... de terreur... aussi, chez moi, dans le monde, partout... mes pas s'attachaient à ses pas... mes regards épiaient ses regards... ses pensées et jusqu'à son sommeil... mes soupçons s'arrêtaient sur tous ceux qu'un mot, un sourire, une faveur légère semblaient retenir à ses côtés.

MATHILDE.

Oh!... oui, oui... c'est bien cela...

DARBERT.

Violent, emporté, je la condamnais à fuir les bals, les plaisirs... j'aurais voulu briser son cœur pour lui arracher ses secrets... j'étais jaloux, madame; je faisais mon malheur et le sien... je voulais son amour, et c'était son indifférence, sa haine que j'attirais sur moi. Heureusement je sentis que j'étais un fou... un insensé... tant de résignation me désarma, ces soupçons odieux, flétrissants, je les refoulai dans mon cœur, je les

renfermai là... au risque d'en mourir... je luttai contre moi-même... j'ai réussi... je suis heureux... ma femme m'entoure d'une tendresse toujours nouvelle, et me paye en bonheur tous les efforts que j'ai faits pour être digne d'elle et de moi!... Voilà ce que j'ai souffert, madame... voilà mes combats et le prix que j'en ai reçu... Et vous, qui cédez à ce mal que j'ai vaincu, vous qui, plus heureuse que moi, commencez par de l'amour... tremblez de finir par de l'indifférence et de la haine... comme j'ai commencé...

MATHILDE.

Oh! vous avez raison... je tâcherai de lui cacher mes larmes... de la haine... de l'indifférence... voilà tout ce que j'ai obtenu de lui...

DARBERT.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Non, son cœur est toujours le même,
Il est à vous... mais, songez-y,
Soupçonner toujours ce qu'on aime,
C'est mériter d'être trahi!...
Au joug qu'on supporte sans peine,
On s'abandonne sans rougir,
Mais on cherche à briser sa chaîne,
Dès qu'on commence à la sentir.

Dites-vous une bonne fois : J'aurai du courage... et vous en aurez.

MATHILDE.

Je me le dis souvent, et je n'en ai pas davantage!... il me semble toujours qu'il y a dans ses démarches... dans ses paroles... dans ses regards... quelque chose de mystérieux.

DARBERT.

Oh!... je me reconnais... les mêmes symptômes... la même folie... oh! je le sens... ce feu mal éteint... une étincelle pourrait le rallumer... et quand je crois voir en elle cet air de réserve... de mystère étrange... inexplicable...

MATHILDE.

Que dites-vous?...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Lucien.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.

Monsieur Darbert est ici... (Saluant Mathilde.) Madame.

DARBERT.

Je vous attendais...

LUCIEN.

Pardon... je croyais être en retard... car j'ai eu beaucoup d'affaires ce matin... et en ce moment encore j'ai peu de temps à moi... (Regardant la pendule.) Une heure environ..

DARBERT.

Quoi donc ! qu'est-ce qui vous occupe?... la querelle d'hier, peut-être...

MATHILDE.

En effet... Est-ce que cette affaire a eu des suites... monsieur?...

LUCIEN.

Du tout, du tout, madame... Monsieur Darbert l'a arrangée...

DARBERT.

Oh! ce n'était rien, et monsieur Lucien aurait tort...

LUCIEN.

Sans doute, j'aurais tort de me fâcher de l'impertinence de monsieur de Mauclair, moi, pauvre jeune homme sans fortune, sans famille, sans nom... moi, dont le cœur appelle en vain les caresses d'un père, je suis jeté dans le monde, pour y souffrir les insultes, les railleries ; et parce que je me vois en butte aux sarcasmes de monsieur de Mauclair, un fashionable

qui a l'honneur, lui, d'avoir pour père un intrigant sans âme, toujours vendu et toujours à vendre, de nous éclabousser dans un tilbury qu'il doit, et d'étaler dans une loge de l'Opéra, son insolence et ses gants jaunes... je dois baisser la tête et lui dire : Merci...

DARBERT.

Oh! de l'humeur; vous m'aviez promis de tout oublier.

LUCIEN.

Je tiendrai ma promesse...

DARBERT.

A la bonne heure! et moi qui ai de l'amitié pour vous... je veux vous éloigner de Paris quelque temps, voilà plusieurs querelles que vous avez en huit jours.

MATHILDE.

Et c'est fort mal... c'est comme cela qu'on a des duels, qu'on se bat, qu'on se fait tuer.

LUCIEN.

Eh! madame, qu'importe?... je puis mourir tranquille; on ne me pleurera pas... (Mouvement de Mathilde et de Darbert.)

MATHILDE.

Comment, monsieur...

DARBERT.

Et vos amis?

LUCIEN.

Des amis, oui, c'est bien; mais ce n'est pas assez... (S'efforçant d'être gai.) Voyons, monsieur Darbert, que faites-vous de moi, où m'envoyez-vous? en ambassade à quelque banquier étranger! en Angleterre, pour m'égayer un peu, ou plus loin, si vous voulez.

DARBERT.

Vous ne sortirez pas de France... madame de Savenay a un frère au Havre, un riche négociant à qui son mari me fera l'amitié de vous recommander.

MATHILDE.

Et je joindrai ma recommandation à la sienne, monsieur...

LUCIEN.

Ah! madame... monsieur Darbert, si vous saviez combien je suis sensible à l'intérêt que vous me portez... et quand je vous dis que je partirai sans regrets, (Tendant la main à Darbert.) je vous trompe, je me trompe moi-même, monsieur... (Se reprenant, et allant à la porte de droite.) Mais voulez-vous me présenter à monsieur de Savenay, car je suis attendu quelque part, chez un ami... (A part.) Et je ne veux pas qu'il m'attende.

MATHILDE, à Darbert.

Vous trouverez Alfred dans son cabinet.

LUCIEN, près de la porte.

Venez-vous?... Monsieur de Savenay doit être pressé lui-même, car Théobald de Pont-Cassé, que j'ai rencontré tout à l'heure, m'a dit que votre mari ne serait pas chez lui ce matin.

MATHILDE, vivement et allant à lui.

Ah! il vous a dit cela.

DARBERT, à Lucien, vivement.

Entrez, mon ami... (Bas à Mathilde.) Et vous, madame, allons, du courage... faites comme moi! ayez confiance! cela porte bonheur! (Il sort avec Lucien.)

SCÈNE VI.

MATHILDE, seule, après un silence.

Oui, je suivrai ses conseils... je saurai lui cacher ma douleur, mon dépit, il ne verra rien; car, enfin, il se peut que mes soupçons soient injustes, que je le rende malheureux... Alfred... lui, malheureux!... et par moi! il aurait le droit de me haïr! oh! non, il m'aime, et je l'entourerai de soins, d'amour, de confiance; et pour commencer, il peut sortir sans que je lui adresse une seule question, je vais lui porter moi-même... (Elle se dirige vers le guéridon où sont posés les gants et le chapeau d'Alfred. Théobald entr'ouvre la porte du fond, et passe sa tête.)

SCÈNE VII.

MATHILDE, THÉOBALD.

THÉOBALD, la tête à la porte.

Dix heures; il doit être sorti...

MATHILDE, se retournant et effrayée.

Qu'est-ce? ah!

THÉOBALD, entrant.

Chut! pardon, belle dame, si j'ose pénétrer chez vous, sans valet, ni sonnette, comme un mal intentionné.

MATHILDE.

Mon Dieu, monsieur, que voulez-vous? que venez-vous faire ici, à cette heure?

THÉOBALD, reculant.

Comment? est-ce qu'il n'est pas sorti?

MATHILDE.

Qui donc?

THÉOBALD.

Eh bien! lui, votre mari...

MATHILDE.

Vous saviez...

THÉOBALD.

Sans doute; ne sommes-nous pas convenus que, lorsque je serais sûr de son absence...

MATHILDE, vivement.

Ah! oui, oui, mais parlez bas!

THÉOBALD, baissant la voix.

Ne craignez rien...

AIR : *Le fleuve de la vie.*

Comme vous, j'aime le mystère...
Ami discret, amant heureux:

A la beauté qui sait me plaire
Sans parler, j'exprime mes vœux.
(Mathilde va fermer la porte du cabinet d'Alfred.)
(A part.) Oui, j'ai fait tourner bien des têtes.
Mais, quoique je sois éloquent,
Moi, ce n'est jamais en parlant,
Que je fais des conquêtes.

J'ai une autre manière, plusieurs autres...

MATHILDE, revenant à lui.

C'est hier... cette nuit, au bal, que vous avez entendu donner un rendez-vous? par qui?

THÉOBALD.

Eh! eh! eh! permettez, je n'abuse pas d'une position extrêmement avantageuse... je n'ai rien entendu, il me suffit de savoir qu'il a dû sortir ce matin.

MATHILDE.

Qui donc?

THÉOBALD.

Eh bien! lui, votre mari... Nos conventions.

MATHILDE.

Oui... oui... je sais... je me rappelle, et si vous êtes ici, seul avec moi... c'est que vous savez ce qui l'attire loin de moi, où il doit aller... mais où donc, monsieur... où donc?

THÉOBALD, troublé et reculant.

Il n'est donc pas sorti?

MATHILDE, le retenant vivement.

Si fait, si fait, vous le voyez, votre calcul était juste... nous sommes seuls... (A part.) Oh! je saurai enfin...

THÉOBALD, à part.

Seuls... c'est vrai... ça me donne un petit frisson... tout singulier.

MATHILDE.

Parlez, monsieur Théobald. Oh ! je suis au fait... ne craignez rien... je sais tout...

THÉOBALD.

Madame... (A part.) Oh ! voilà ses yeux qui flamboient déjà.

MATHILDE, allant s'asseoir sur le canapé.

Asseyez-vous donc, je vous prie...

THÉOBALD, à part.

Près d'elle! (S'asseyant.) Pardon... je...

MATHILDE.

Vous avez entendu le rendez-vous? je suis trahie... trahie... n'est-ce pas?

THÉOBALD.

Calmez-vous !...

MATHILDE.

Moi... mais je suis calme... tranquille... voyez, monsieur Théobald.

THÉOBALD.

Madame... (A part.) Elle me fait l'effet d'être en colère...

MATHILDE.

Eh ! comment sauriez-vous que monsieur de Savenay doit être sorti... si vous n'aviez pas entendu madame Darbert...

THÉOBALD.

Madame Darbert!

MATHILDE.

Ah! vous voyez bien ! vous le savez... vous l'avouez...

THÉOBALD.

Moi!...

MATHILDE.

Allons... vous voulez me tromper... vous craignez de m'affliger... rassurez-vous... vous avez bien fait de me le dire...

THÉOBALD.

Permettez... je n'ai pas dit...

MATHILDE.

Mais si...

THÉOBALD.

Mais non...

MATHILDE.

Ah! vous êtes discret, monsieur Théobald, avec moi?...

THÉOBALD.

Oh! non... oh! non... je voudrais avoir des secrets pour vous les confier... des secrets à moi... parce que je vous aime...

MATHILDE.

Oui... je vous crois... et vous voyez bien que, moi aussi, je vous attendais sans m'inquiéter de ce rendez-vous... de ce rendez-vous que madame Darbert a donné à mon mari... pour...

THÉOBALD.

Pour neuf heures...

MATHILDE, se levant et passant à droite.

Ah! c'est elle...

THÉOBALD, se levant.

Plaît-il?

MATHILDE, à elle-même.

C'est elle... je ne me trompais pas!... elle l'attend... Eh bien! j'irai... (A Théobald.) Le lieu, monsieur...

THÉOBALD, à part.

Ah çà!... je me laisse enferrer... moi...

MATHILDE.

Le lieu!...

THÉOBALD.

Eh! que vous importe! si votre amour...

MATHILDE.

Le lieu, vous dis-je...

THÉOBALD.

Je ne sais pas... je n'ai pas entendu...

MATHILDE.

Si fait, si fait, j'irai... vous m'accompagnerez... vous me donnerez votre bras...

THÉOBALD.

Moi, sortir avec vous, vous accompagner! certainement... assurément... (A part.) Bravo !... si nous arrivons rue de Choiseul, ce ne sera pas ma faute... je lui ferai faire du chemin...

MATHILDE.

Mais le lieu, monsieur ! ah ! c'est lui !

THÉOBALD, apercevant Alfred.

L'autre ! il n'est pas sorti, j'étais joué.

SCÈNE VIII.

MATHILDE, THÉOBALD, ALFRED.

ALFRED, sans les voir.

Enfin, ils sont partis... elle doit m'attendre !... (Apercevant Théobald.) Ah ! monsieur Théobald... par quel heureux hasard...

THÉOBALD.

Un hasard, en effet... je venais, j'étais... je passais... je... (A part.) Je dois avoir une figure prodigieusement ridicule...

MATHILDE.

Monsieur Théobald est surpris... cela devait être... il te croyait sorti...

ALFRED.

Moi! comment ?

THÉOBALD.

Permettez...

MATHILDE.

Oui, sorti... pour un rendez-vous... où tu dois être impatiemment attendu... n'est-ce pas, monsieur?...

THÉOBALD.

Madame... (A part.) Oh !

ALFRED.

Plaît-il ?

THÉOBALD.

Je n'ai pas dit... (A part.) Je suis dans un guêpier.

MATHILDE.

Oh ! monsieur l'a su d'une singulière façon. Je devais le savoir aussi, tu n'as point de secrets pour moi... et j'en douterais encore... si monsieur n'eût entendu de la bouche même de la personne qui doit s'impatienter...

ALFRED.

Cela ne se peut pas. (Avec un regard sévère.) Monsieur!

THÉOBALD, très-embarrassé.

C'est-à-dire, pardon... je vous demande trois mille pardons... je disais à madame : En supposant que votre mari... car, ce n'était qu'une supposition... je vous prie de remarquer que ce n'était qu'une chétive supposition...

ALFRED.

Si en effet le hasard, ou quelque autre circonstance... que je ne peux pas comprendre... avait instruit monsieur d'une affaire qui me réclamerait en ce moment, il doit savoir aussi qu'une indiscrétion de sa part mériterait un autre nom...

THÉOBALD.

Comment donc !... mon cher monsieur de Savenay, vous pouvez être sûr que jamais, au grand jamais, je ne dirai...

MATHILDE.

Ce que vous savez...

THÉOBALD.

Moi... je sais... il me semble que je n'ai pas soufflé un mot...

ALFRED, bas.

C'est bien...

MATHILDE, appuyant.

Oui... c'est très-bien...

THÉOBALD, les regardant alternativement, et s'efforçant de rire.

Eh! eh! eh! (A part.) Est-ce que ça va durer longtemps comme ça !...

MATHILDE.

Quant à moi, je n'insiste pas... je ne sais rien... je ne veux rien savoir...

ALFRED, à part.

Enfin !

THÉOBALD, à part.

Je respire... C'est la première fois depuis vingt minutes.

MATHILDE, regardant Théobald.

Mais il faut que je sorte.

ALFRED.

Vous !...

THÉOBALD, à part.

Oh ! mon Dieu ! nous y revoilà !...

MATHILDE.

Oui... une visite... chez madame Darbert.

ALFRED.

Madame Darbert.

MATHILDE.

Ne vous dérangez donc pas, mon ami... Si vous ne pouvez pas m'accompagner...

ALFRED, s'asseyant.

Oh ! moi... merci... je ne sors pas ce matin... (A part.) Est-ce qu'elle saurait...

MATHILDE.

En ce cas... monsieur Théobald... qui m'offrait tout à l'heure avec tant de complaisance...

THÉOBALD.

Moi, madame...

MATHILDE.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Eh bien! j'accepte votre bras!

ALFRED, bas.

Restez...

MATHILDE.

Monsieur, je vous en prie.

THÉOBALD.

Quoi! je ne l'échapperai pas !...

MATHILDE.

Venez !...

ALFRED, bas.

Restez!

THÉOBALD, à part.

Quelle agonie!

MATHILDE.

Votre bras.

ALFRED, bas.

Je vous le défends,

THÉOBALD.

Grand Dieu ! l'épreuve est des plus fortes,
Je dois avoir l'air, je le sens,
D'un homme pris entre deux portes !...

Mon Dieu! madame... je suis désolé... mais je ne puis pas avoir l'honneur...

MATHILDE.

Vous me refusez...

THÉOBALD.

Pas du tout... (Se reprenant.) C'est-à-dire une affaire impor

tante... la querelle de cette nuit... il faut absolument que je sache où cela en est, car enfin... si le petit Lucien fléchissait, il faudrait bien que moi-même...

ALFRED.

C'est ça...

MATHILDE.

Eh! monsieur... pour me conduire à deux pas... chez madame Darbert.

THÉOBALD.

Mais si elle n'est pas chez elle.

ALFRED.

Chut!...

MATHILDE, à part.

Ce n'est pas là...

THÉOBALD, à part.

Qu'est-ce que j'ai dit!...

MATHILDE, observant Alfred.

N'importe, vous me conduirez chez sa sœur...

ALFRED.

Oui... chez sa sœur.

MATHILDE, à part.

Ce n'est pas là...

THÉOBALD.

Chez sa sœur?...

MATHILDE.

Non, non, dans la maison où elle est...

THÉOBALD, allant vers le fond.

Pardon!... je cours chez Lucien... rue d'Anjou...

MATHILDE, qui s'est rapprochée d'Alfred, qu'elle observe.

Eh bien!... c'est votre chemin,..

THEOBALD.

La rue de Choiseul...

ALFRED, se levant.

Ciel !...

MATHILDE.

Rue de Choiseul... (A part.) C'est là...

THÉOBALD, à part.

J'ai dit une bêtise... (Haut.) C'est-à-dire, madame... je voudrais... je ne dis pas... c'est que... (A part.) Ah ! ma foi ! il n'est pas permis de placer un homme dans une situation aussi personnellement désagréable.

MATHILDE, souriant d'un air de contentement.

De grâce, messieurs !... Vous, mon ami, restez... monsieur Théobald peut vous tenir compagnie...

THÉOBALD.

Madame... (A part.) Ils s'amusent tous les deux à me promener sur un buisson d'épines.

MATHILDE.

Le domestique me suivra... je vais moi-même... cette pauvre Marguerite ! j'aurai du plaisir à lui porter des secours en votre nom, monsieur...

THÉOBALD.

Marguerite, qu'est-ce que c'est encore ?

MATHILDE, avec ironie.

Une pauvre femme que monsieur de Savenay va visiter quelquefois, dans sa mansarde, par charité.

ALFRED, à part.

Elle a deviné...

MATHILDE, avec une révérence.

Messieurs, ne vous dérangez pas... (A part.) Ah ! je la verrai avant lui ! (Elle sort par la droite.)

THÉOBALD.

Cloué ici, avec le mari... c'est extrêmement divertissant...

SCÈNE IX.

ALFRED, THÉOBALD.

ALFRED, avec explosion.

Monsieur, monsieur!

THÉOBALD.

Eh bien! eh bien!

ALFRED.

Silence, sur votre tête, monsieur... (Il remonte le théâtre et regarde.)

THÉOBALD, sur le devant.

Hein? sur ta tête, toi-même.

ALFRED.

Ce que vous avez fait est indigne! votre bavardage a jeté le trouble chez moi.

THÉOBALD.

Je vous proteste, monsieur, qu'il n'y a pas de ma faute; votre femme m'a pris en traître; je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée qu'elle m'a pris en traître.

ALFRED, lui serrant fortement la main.

Silence!... vous avez voulu me perdre dans son esprit, je sais vos projets... vos espérances!

THÉOBALD, à part.

Il cherche à m'humilier.

ALFRED.

Mais rassurez-vous, je ne vous fais pas l'honneur de vous craindre...

THÉOBALD.

Permettez, je n'ai jamais eu la prétention de me faire craindre, au contraire...

ALFRED.

Silence! vous dis-je! (Il remonte la scène.)

THÉOBALD.

Ah ! c'est que je ne permets pas qu'on donne des soufflets à mon honneur ; ce n'est pas tous les jours fête ! si c'est une réparation que vous demandez, vous n'avez qu'à dire... (A part.) Une affaire, m'y voilà, je serai blessé, c'est sûr.

ALFRED, revenant à lui.

Une réparation ! oui, monsieur, vous m'aiderez à réparer le mal que vous avez fait... vous allez sortir sur-le-champ, attendre ma femme, ou la rejoindre.

THÉOBALD.

Ah bah !

ALFRED.

Oui, monsieur, la rejoindre à l'instant, lui offrir votre bras...

THÉOBALD.

Ah bah !

ALFRED.

Vous lui direz ce qu'il vous plaira ; des choses aimables, spirituelles, si vous pouvez ; contre moi-même, si vous voulez ; mon Dieu ! peu m'importe.

THÉOBALD, à part.

Ces maris sont d'une fatuité !

ALFRED.

Vous offrirez de la conduire rue de Choiseul... elle acceptera... mais vous, vous ferez naître des obstacles, vous retarderez sa marche ; enfin, il faut qu'elle n'arrive rue de Choiseul que le plus tard possible, vous comprenez !

THÉOBALD.

Très-bien... et pendant ce temps-là... vous... très-bien... (A part.) Je vais exercer une jolie profession.

ALFRED.

Oh ! monsieur, pas de supposition dont mon honneur plus que le vôtre pourrait s'offenser, tout est faux, tout ; hâtez-vous ! courez... par ici, vous la rejoindrez.

THÉOBALD.

Soyez tranquille... (A part.) Ah! tu m'as piqué, toi, tu m'as abîmé de sarcasmes, tu me le paieras... (Alfred le regarde.) Je pars, restez... (A part.) Tu me le paieras, mari. (Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

ALFRED, puis, Mme DARBERT.

ALFRED, seul.

Et moi, je ne sais où j'en suis, je perds la tête; s'il me trahissait... eh! vite, madame Darbert, ce billet qu'elle vient de m'écrire pour presser mon départ, elle m'attend, elle est compromise, perdue... je vais envoyer; envoyer!... non; j'irai moi-même, il faut que j'arrive avant eux, avant Mathilde... (Il va pour sortir, madame Darbert paraît.) Ciel! vous, madame!

Mme DARBERT, s'appuyant sur la porte.

Oui, oui, monsieur, morte d'impatience et d'effroi.

ALFRED, ouvrant la fenêtre et regardant en dehors.

Ma femme...

Mme DARBERT.

Elle est ici... oh! que je ne la voie pas, que je ne voie personne...

ALFRED, à la fenêtre.

Non, madame, non, partie... (Il laisse un côté de la fenêtre ouvert.)

Mme DARBERT, se laissant tomber dans un fauteuil près de la porte.

Oh! mon Dieu! je n'ai plus de forces, mon courage est épuisé; avec quelle anxiété je vous attendais chez cette femme, l'heure était passée!

ALFRED.

Impossible! j'étais retenu par une visite de votre mari.

Mme DARBERT.

Monsieur Darbert...

ALFRED.

Qui m'amenait monsieur Lucien.

Mme DARBERT, se levant vivement.

Lucien! et mon mari, oh! monsieur, ils étaient ensemble! Lucien! c'est de lui que je viens vous parler.

ALFRED.

Comment! de ce jeune homme... que... peut-être...

Mme DARBERT.

Monsieur de Savenay, écoutez-moi... Longtemps, vous m'avez parlé de votre amitié, je l'ai crue, je veux la croire encore pure et sincère, j'avais besoin d'un appui, je n'ai vu que vous, et quand je viens me confier à l'honneur, à la loyauté d'un ami... vous ne voudrez pas que je sorte d'ici avec la pensée que vous n'étiez pas digne de m'entendre.

ALFRED, à part.

Quel trouble! (Haut.) Je vous écoute, madame...

Mme DARBERT.

Lucien a été insulté hier à ma soirée... Monsieur de Mauclair, votre ami, lui a fait un crime de sa naissance; cette querelle a jeté l'épouvante dans le cœur de sa mère.

ALFRED.

Sa mère? il ne la connaît pas.

Mme DARBERT.

Mais, moi, monsieur, je la connais.

ALFRED.

Vous?

Mme DARBERT, se reprenant.

Oui, je la connais, une amie de ma famille, de la vôtre, peut-être... oh! bien malheureuse; si vous saviez son anxiété, son désespoir, vous en auriez pitié comme moi...

ALFRED.

Qui donc, madame, qui donc?

Mme DARBERT.

Ah! ne me demandez pas son secret, il ferait trop de mal-

heureux; le coupable n'est plus, il y a longtemps; il a été rejoint dans la tombe par ceux qui ont trompé un honnête homme par leur silence, leur silence qu'elle a maudit... Aujourd'hui elle expie le crime des autres, par ce secret qui doit mourir avec elle, et avec moi; jugez si elle y tient... si elle me supplie de le garder... en m'envoyant à vous, à vous que nous estimons toutes les deux... l'idée seule que mon mari puisse connaître le motif qui m'amène chez vous... que votre femme puisse l'apprendre, la tuerait!

ALFRED.

Grand Dieu!

Mme DARBERT.

Oh! silence... n'est-ce pas?

AIR: *Fils d'un soldat.*

A votre cœur loyal et généreux,
Lorsqu'une mère aux larmes condamnée,
Ose livrer ses craintes et ses vœux
Et dans vos mains mettre sa destinée,
Ami prudent, et discret protecteur,
Ah! taisez-vous! c'est le secret d'une autre:
Cachez-le bien au fond de votre cœur!
C'est une femme enfin! et son honneur
Se met sous la garde du vôtre!...

ALFRED.

Ah! madame, parlez, que puis-je faire pour son fils?

Mme DARBERT.

Il est seul... seul au monde, monsieur, il ne sait pas que sa mère veille sur lui... il doit l'ignorer à jamais... le ciel vient de lui enlever l'ami à qui sa jeunesse fut confiée...

ALFRED.

Monsieur Durville!

Mme DARBERT.

Dès lors, il n'y a plus personne qui puisse se placer entre sa mère et lui pour assurer son existence... pour veiller sur ses jours.

ALFRED.

Mais vous, madame...

Mme DARBERT.

Moi ! (S'efforçant de sourire.) Oh ! elle ne le veut pas... elle craint mon mari... monsieur Darbert... que sais-je? une folie... mais, c'est moi qui vous parlerai d'elle... de son fils... qui vous en parlerai souvent, si vous acceptez. Oh !... oui... dites ?... vous ne refusez pas le service que je vous demande... pour ces deux infortunés.

ALFRED, lui tendant la main.

En doutez-vous, madame ?... oui, je serai son ami... ma maison sera la sienne, je vous réponds de lui ! mais cet intérêt qu'il vous inspire... monsieur Darbert l'éprouve aussi, madame... car il voulait ce matin l'éloigner de Paris...

Mme DARBERT.

Lucien !... l'éloigner de sa mère qui ne le verrait plus ! oh ! non... non, monsieur... ne les séparez pas...

ALFRED.

La querelle d'hier donnait des craintes...

Mme DARBERT.

C'est ce qui m'ép... (Se reprenant.) Ce qui nous épouvante toutes les deux... mais l'affaire s'est arrangée chez moi... on me l'a dit, et pourtant je tremble encore... aussi, Lucien doit recevoir en ce moment un billet de... (Se reprenant.) Un billet de sa mère... c'est le premier... elle le prie à genoux, de vivre pour elle ! qui l'aime tant... mais qu'a-t-elle le droit d'exiger ?

ALFRED.

Rassurez-vous... monsieur de Mauclair est mon ami... je le verrai...

Mme DARBERT.

Oh ! oui... n'est-ce pas? car s'ils allaient se retrouver ensemble... une nouvelle provocation...

ALFRED, écoutant.

Non... soyez sans crainte...

Mme DARBERT.

Oh ! vous avez compris les larmes, les prières que je vous apportées... et la reconnaissance...

ALFRED, prêtant l'oreille vers le fond.

Ecoutez...

DARBERT, en dehors.

Merci... c'est inutile...

Mme DARBERT.

Mon mari ! je suis perdue !

ALFRED.

Sortez, madame...

Mme DARBERT.

Oh ! qu'un secret inviolable...

ALFRED.

Madame... (La porte du fond s'ouvre.) Il n'est plus temps ! (Madame Darbert se jette dans l'embrasure de la fenêtre, et fait tomber le rideau.)

SCÈNE XI.

ALFRED, M. DARBERT, Mme DARBERT, cachée.

DARBERT.

Je ne vous dérange pas ?

ALFRED.

Moi !... (Regardant autour de lui et ne voyant plus madame Darbert.) Ah ! je respire...

DARBERT.

Vous êtes étonné de me voir ! mais je reviens de la banque, et je n'ai pas voulu passer si près de vous, sans vous donner un avis charitable... Eh ! mais, vous avez l'air triste... préoccupé...

ALFRED.

Du tout... du tout, je vous assure...

DARBERT.

Vous m'avez rendu un service, et je veux vous en rendre un

autre ; d'ailleurs, entre maris, il faut se protéger un peu, par esprit de corps...

ALFRED.

Que voulez-vous dire ?

DARBERT.

Oh ! c'est une rencontre que j'ai faite ce matin qui m'a donné ces idées-ci... mon cher ami, il y a dans notre société un fat... monsieur Théobald, dont il faut se défier, entendez-vous, il est ridicule pour nous... mais il paraît que ces dames sont d'un autre avis... je l'ai rencontré.

ALFRED.

Avec ma femme...

DARBERT.

Je n'ai pas dit cela.

ALFRED.

Oh ! je le sais...

DARBERT.

Ah ! c'est différent... dame !... ça m'avait fait peur pour vous, un confrère ! et comme votre femme est un peu jalouse, je voulais vous engager à ne pas trop l'irriter, parce qu'une colère de femme, voyez-vous, c'est terrible... mais puisque c'est vous qui l'avez confiée au bras de monsieur Théobald...

ALFRED.

Et sans crainte, je vous assure...

DARBERT.

A l'heure où elle devrait se reposer des fatigues du bal... comme ma femme ; mais n'en parlons plus... pendant que je suis chez vous... vous êtes libre, n'est-ce pas ?

ALFRED.

Parfaitement...

DARBERT.

Vous allez me donner la lettre que vous m'avez promise pour votre beau-frère du Havre...

ALFRED.

A l'instant... si vous voulez passer dans mon cabinet... là...

DARBERT.

Volontiers... (Il fait quelques pas et revient.) Elle me servira, je l'espère, quoique ce petit Lucien me fasse une peur en ce moment-ci...

ALFRED.

Comment?

DARBERT.

Que voulez-vous? ces diables de jeunes gens... ils vous échappent si vite... il est vrai que je ne l'aurais pas retenu malgré lui... je sais ce que c'est qu'une affaire d'honneur... une première affaire...

ALFRED.

Monsieur Lucien...

DARBERT, allant vers le cabinet.

Il se bat aujourd'hui...

Mme DARBERT, poussant un cri derrière le rideau.

Ah!

ALFRED, effrayé.

Ciel!

DARBERT, regardant.

Hein? qu'entends-je! (Voyant remuer le rideau.) Là... (Regardant Alfred.) Vous n'étiez pas seul...

ALFRED.

Vous croyez... c'est possible.

DARBERT, allant à la fenêtre.

C'est quelqu'un qui se trouve mal, monsieur.

ALFRED, se jetant au-devant de lui.

Non, non!

DARBERT, à demi-voix.

Alfred! ah! c'est mal... une femme ici... et la vôtre, jalouse, monsieur, jalouse! vous ne savez donc pas ce que c'est que ce tourment-là?

ALFRED.

Monsieur, monsieur... je vous jure sur l'honneur...

DARBERT, baissant la voix.

Renvoyez-la, je vous en prie...

ALFRED, le poussant vers son cabinet.

Oui, oui, je vous rejoins.

DARBERT, élevant la voix.

Je vous attends... (Il entre à gauche, Alfred ferme la porte.)

SCÈNE XII.

ALFRED, Mme DARBERT.

Mme DARBERT, rejetant le rideau et d'une voix étouffée.

Mon fils !... Sauvez mon fils !...

ALFRED.

Madame....

Mme DARBERT.

C'est mon fils...

ALFRED.

Oh !... plus bas...

Mme DARBERT.

Sauvez-le !... courez !... il est temps encore... Monsieur de Mauclair... il faut le voir... lui aussi... Lucien... dites que vous connaissez sa famille... sa mère; dites... dites... qu'il ne se batte pas... ah ! sauvez-le...

ALFRED.

Madame... comptez sur moi... je vous en réponds... mais... sortez... venez...

Mme DARBERT.

Oui... oui... courez...

(Ils remontent la scène pour sortir. La porte s'ouvre violemment. Mathilde paraît, pâle, haletante, hors d'elle-même.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MATHILDE.

ALFRED.

Mathilde !...

Mme DARBERT, appuyée sur le fauteuil.

Ciel !...

MATHILDE, sur le seuil de la porte.

Ah ! chez moi ! je m'en doutais...

ALFRED.

Silence... (A madame Darbert.) Rassurez-vous, madame.

MATHILDE.

J'arrive bien mal, n'est-ce pas !... Ah ! je suis bien indiscrète.

Mme DARBERT.

Oh ! madame, je vous en supplie...

MATHILDE, descendant brusquement la scène vers la droite.

Mais qu'elle sorte donc, monsieur !... dites donc à cette femme de sortir...

Mme DARBERT, se cachant la tête dans ses mains.

Malheureuse !...

ALFRED, à madame Darbert.

Allez, madame... comptez sur moi... sur mon respect.

MATHILDE.

Du respect !

ALFRED, à Mathilde, avec autorité.

Et sur le vôtre aussi !...

Mme DARBERT, du fond, en suppliant.

Monsieur de Savenay !... (Elle montre la pendule.)

ALFRED.

J'y cours, madame... (Madame Darbert disparaît.)

SCÈNE XIV.

MATHILDE, ALFRED, ensuite DARBERT.

MATHILDE, prenant vivement Alfred par le bras.

Et où donc, monsieur? où courez-vous ?...

ALFRED.

Silence !... Laissez-moi... pas un mot... pas un geste...

MATHILDE, exaspérée.

Moi! me taire !... quand vous êtes un ingrat... un infâme !...

ALFRED.

Mathilde !...

MATHILDE.

Oui... un infâme !... ah !... vous ne m'attendiez pas ici... vous me trompiez tous... mais enfin...

ALFRED.

Rentrez, madame, rentrez.

MATHILDE.

Laissez-moi...

DARBERT, entrant par la gauche.

Qu'est-ce donc !... ces cris...

MATHILDE, avec stupéfaction.

Monsieur Darbert.

ALFRED, cherchant à se contraindre.

Oh ! rien... une supposition ridicule...

MATHILDE.

Vous trouvez ?...

DARBERT.

Je comprends... une personne qui était ici... n'est-ce pas ? et qui vient de sortir... je sais... (Bas à Alfred.) Imprudent ! que vous disais-je?

MATHILDE.

Non, monsieur, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

ALFRED.

Eh !... de grâce...

DARBERT.

Si fait... une ancienne cliente de votre mari, qui venait le consulter...

MATHILDE, vivement.

Ce n'est pas vrai...

DARBERT.

C'est moi qui l'ai amenée...

MATHILDE, vivement.

Votre femme ! (Alfred saisit vivement le bras de Mathilde. — Poussant un cri.) Ah ! vous me faites mal, monsieur...

DARBERT.

Ma femme !... (Il est pâle, défait, et les observe.)

ALFRED.

N'en croyez rien, monsieur... c'est de la démence... c'est de la folie... une passion effrénée... qui causera le malheur de tous ceux qui l'entourent. (A demi-voix et jetant un regard à Mathilde.) Leur mort !... (Darbert passe entre eux.)

MATHILDE, que les regards terribles de Darbert épouvantent.

Oh ! sans doute... une erreur... je ne sais pas... je n'ai pas vu... c'est impossible.

DARBERT, allant à Alfred.

Ma femme !...

ALFRED.

Je vous jure...

DARBERT.

Non !... oh ! non... je ne crois pas. Je... je vous reverrai... Ah !

(Il sort vivement par le fond. Musique jusqu'à la fin.)

SCÈNE XV.

ALFRED, MATHILDE.

MATHILDE.

Alfred !...

ALFRED.

Vous triomphez, madame!... vous nous avez tous perdus... tous !...

MATHILDE.

Grâce !.... c'est qu'aussi c'est indigne.... c'est affreux.... Alfred !... où vas-tu ?...

ALFRED.

Laissez-moi... mes instants sont comptés.... madame Darbert !...

MATHILDE.

Tu veux la rejoindre...

ALFRED.

Que vous importe?... laissez-moi...

MATHILDE, se jetant sur la porte.

Non ! tu ne sortiras pas !...

ALFRED.

Que dis-tu ? Mathilde!... Mathilde !

MATHILDE, à l'autre porte.

Tu ne sortiras pas !

ALFRED.

Rends-moi ces clefs!... ces clefs !...

MATHILDE.

Tu resteras !...

ALFRED, allant à elle.

Rends-les-moi, à l'instant... je l'ordonne.

MATHILDE.

Et moi... je ne le veux pas !... (Elle jette les clefs par la fenêtre.)

ALFRED.

Malheureuse !... (Il secoue vivement la porte du fond.)

MATHILDE.

Non ! je ne le veux pas ! c'est trop souffrir... tu es sans pitié... Eh bien !... moi aussi je serai cruelle... inexorable !... (La porte cède. — Elle se jette après Alfred.) Ah !...

ALFRED, la prenant par le bras et la ramenant sur le devant de la scène.

Madame !... laissez-moi... laissez-moi !... un homme meurt en ce moment peut-être... et c'est vous, vous, qui l'assassinez ! (Elle tombe à genoux, et Alfred sort précipitamment par la porte qu'il a brisée.)

ACTE TROISIEME

Un boudoir chez madame Darbert ; entrée au fond ; à droite, la porte de la chambre de madame Darbert ; à gauche, celle du cabinet de son mari. A droite, sur le premier plan, une toilette ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DARBERT, JULIE, puis M. DARBERT.

(Au lever du rideau, Julie range la toilette, madame Darbert entre vivement et comme effrayée, elle a une robe pensée, garnie de fourrure, un voile blanc sur son chapeau.)

Mme DARBERT, entrant.

Julie, Julie ! (Elle lui jette son châle et son chapeau, et se laisse tomber dans un fauteuil devant sa toilette.) C'est lui ! à peine échappée aux poursuites de monsieur Théobald... et mon fils ! mon fils !

DARBERT, paraissant hors de lui à la porte d'entrée et s'arrêtant.

Ah ! (Elle lui tourne le dos et s'occupe de sa coiffure avec calme. Après un instant de silence, Darbert à la cantonade.) Bien, monsieur, bien ! attendez un instant, de grâce...

Mme DARBERT, se retournant, froidement.

C'est vous, mon ami ?

DARBERT.

Vous rentrez, madame...

Mme DARBERT.

Moi ? Julie me coiffait, j'allais sortir.

JULIE.

Voici le chapeau de madame, je demande pardon à monsieur s'il n'a pas trouvé tout en ordre, mais madame ne fait que de se lever... et...

DARBERT, les observant.

C'est bien, sortez...

Mme DARBERT.

Oui, passez cela dans ma chambre, j'y vais achever... (Elle se lève.)

DARBERT.

Tout à l'heure... (A Julie.) Voyez, il y a là quelqu'un qui a besoin de vous... de Joseph ! n'importe ; allez...

JULIE, allant à la porte.

J'y vais, monsieur... (Au moment de sortir, à part.) Tiens, monsieur Théobald... ah ! bon Dieu ! il est donc tombé... et dans la rue encore ! (Darbert la regarde.) Je suis à vous, monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE II.

M. DARBERT, Mme DARBERT.

Mme DARBERT.

Je vous laisse, mon ami, j'ai à m'occuper.

DARBERT.

De quoi donc ? de votre toilette ? mais non, elle est terminée... toilette du matin... (Il examine sa toilette.) Et quand vous seriez sortie...

Mme DARBERT.

Oh ! j'étais si fatiguée ! mais vous avez des affaires... (Elle fait un mouvement pour rentrer dans sa chambre.)

DARBERT, la retenant.

Non, rien, je vous assure, je ne suis pas fâché, au contraire, de me trouver avec vous un moment, car je suis encore tout ému d'une scène dont je viens d'être témoin.

Mme DARBERT, s'asseyant.

Vous ! en effet, vous avez les traits altérés.

DARBERT.

Vous trouvez ? c'est possible ; je sors de chez monsieur de Savenay... (Elle se retourne du côté de la glace où il l'observe.) de chez monsieur de Savenay, et sa femme vient d'avoir un accès de jalousie...

Mme DARBERT.

Elle est jalouse ! et sans doute à tort ! c'est bien mal !

DARBERT.

Vous trouvez... oui, vous avez raison ; mais comment se défendre de ces soupçons qui vous déchirent ! c'est la mort, mais une mort lente, horrible, qui vous arrache cent fois plus que le jour... oui, le bonheur, la confiance, le repos ! c'est la perte de toutes les illusions !... (Avec explosion.) c'est l'enfer, voyez-vous !

Mme DARBERT, avec effroi.

Ah ! vous me faites peur...

DARBERT, se remettant.

Pardon, j'oubliais... je... moi, j'ai plaint cette pauvre Mathilde ; elle aime tant son mari, et si, en effet, elle était lâchement trahie, une pauvre femme, sans défense, qui n'a que des larmes ! (S'échauffant peu à peu.) Un homme, c'est différent, il se vengerait, lui ! pour effacer tant d'infamie, il aurait du sang.

Mme DARBERT, avec effroi.

Monsieur... (Se remettant.) Mais quelle apparence que monsieur

de Savenay, si bon, si honorable, la trompe ainsi? Ce serait affreux!

DARBERT.

Vous trouvez!... et pourtant il la trompe.

Mme DARBERT.

Lui!

DARBERT.

Oui, lui, c'est un infâme; il torture à plaisir ce cœur fidèle et tendre, et il se trouve dans le monde, dans notre monde à nous, une femme assez vile, assez misérable, pour accepter la complicité de son crime... vous la connaissez?

Mme DARBERT.

Non!

DARBERT, froidement.

Ni moi non plus; elle était chez lui ce matin, en même temps que moi... car, (Observant sa femme dans la glace.) car je suis sorti... de bonne heure, avant vous.

Mme DARBERT.

Avant moi!... mais...

DARBERT.

Vous n'êtes pas sortie, c'est juste... Elle était chez lui... oh! je ne l'ai pas vue, moi; mais madame de Savenay l'a vue, ou plutôt, elle a cru la voir, mais c'est de la folie! (S'efforçant de rire.) Vous ne devineriez jamais quelle personne elle a nommée dans son emportement.

Mme DARBERT.

Ah!... elle a nommé?...

DARBERT.

Oui, une femme estimée de tous ceux qui la connaissent, adorée d'un mari qui, depuis quinze ans, achète à force de soins, de confiance et de tendresse, un amour qui est pour lui le bonheur, la vie! une femme qui serait horrible, dont il faudrait briser le cœur, s'il renfermait tant de lâcheté et de perfidie; et

cette femme qu'elle a nommée... (La faisant tourner de son côté.) cette femme, c'est vous!

Mme DARBERT, se levant.

Moi!

DARBERT.

Oui, vous!... cette femme! sa maîtresse... et...

Mme DARBERT, l'arrêtant.

Monsieur! monsieur! à cela il n'y avait... il n'y a qu'une réponse possible, le silence et le mépris.

DARBERT.

Madame...

Mme DARBERT.

Pardon, mon ami, j'ai à sortir; je passe chez moi un instant... je suis à vous... (Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE III.

M. DARBERT.

Oh! non, non... avec cet air imposant, cette assurance... me tromper... elle... oh! non, il faudrait mourir! ou plutôt, le traître, l'infâme, qui m'a rendu mes combats, mes tourments, j'irais à lui et tout son sang... (Se reprenant.) Oh! du calme, j'ai failli me trahir, rougir à ses yeux de mon emportement, et pourquoi? sur quelles preuves? sur quels indices? faut-il en croire les transports d'une femme jalouse, insensée? et parce qu'un nom est échappé à sa fureur, un nom qu'ensuite elle a nié... faut-il oublier quinze ans de vertu, de bonheur! faut-il... et pourtant, il était pâle, il tremblait de colère et d'effroi! et pourtant, une femme... il y en avait une, qui a tressailli, à ma voix, là, chez lui, sous ce rideau... il fallait donc l'en arracher, la jeter palpitante aux pieds de son complice... et d'une main désespérée... (Tombant assis.) Ah! je m'égare, je suis fou! je me meurs!

SCÈNE IV.

M. DARBERT, THÉOBALD.

THÉOBALD, en dehors.

Merci, mon cher, merci ; cela suffit, c'est très-bien... (Entrant.) Scélérat de cabriolet, va! Mais je ne partirai pas sans remercier, de sa généreuse hospitalité, cet honnête monsieur Darbert...

DARBERT, revenant à lui.

On m'a nommé?...

THÉOBALD, l'apercevant.

Ah! c'est lui... ma foi! mon cher monsieur, vous pouvez vous flatter d'avoir pour valet de chambre un drôle qui joue de la brosse d'une manière extrêmement distinguée... voyez, il n'y paraît plus, il m'a remis à neuf des pieds à la tête, car j'étais dans un état! éclaboussé sur toutes les coutures... (Riant.) Ah! ah! ah! infâme cabriolet, va! j'étais horrible, et quand j'ai voulu me jeter dans le café voisin, la limonadière a poussé un cri... (Faisant la petite voix.) Ah! mon Dieu! ah! fi! ah! l'horreur... (Changeant de ton.) Et elle m'a jeté la porte au nez, c'est à la lettre... Stupide cabriolet, je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas savoir son numéro.

DARBERT, d'un air d'indifférence.

Il fallait le prendre.

THÉOBALD.

Eh! parbleu! c'était bien mon intention, mais impossible, je n'y voyais plus, j'avais les yeux obstrués, et ce qui m'a molesté le plus profondément... c'est que le propriétaire de cet exécrable cabriolet riait aux éclats... (Riant d'indignation.) Ah! ah! ah! indécent cocher! mais je me vengerai, drôle!... oui, dès demain... et nous verrons, je rirai, ah! ah! ah!

DARBERT, le retenant.

Je suis bien aise, monsieur, d'avoir pu vous être utile, j'espère que vous serez moins malheureux...

THÉOBALD.

Ma foi, je n'en sais rien, je suis en veine; chez vous, cette nuit, et ce matin, chez monsieur de Savenay.

DARBERT, le ramenant.

Monsieur de Savenay, ce matin... que parlez-vous de monsieur de Savenay? vous l'avez vu?

THÉOBALD.

Parbleu! et sa femme aussi, voilà encore un ménage... ah! Dieu! si j'y remets jamais les pieds...

DARBERT.

Oui, une querelle, n'est-ce pas? une scène de jalousie?

THÉOBALD.

Où je me suis trouvé englobé d'une manière atroce, le mari d'un côté, la femme de l'autre, l'un qui me fait taire, l'autre qui me fait parler, monsieur Alfred qui a un rendez-vous...

DARBERT, vivement.

Chez lui!

THÉOBALD.

Au contraire... c'est-à-dire, il n'en avait pas du tout; c'est égal, elle veut que je l'empêche d'y aller... lui, exige que j'accompagne sa femme, laquelle veut arriver la première, tandis que, de son côté, le mari... est-ce que je sais? est-ce que j'y comprends quelque chose?

DARBERT.

Mais enfin, madame de Savenay vous a dit...

THÉOBALD.

Ah! oui, elle m'a dit... voilà le comique... Quand nous sommes arrivés, et qu'elle n'a trouvé personne, chez la vieille, une pauvre femme, rue de Choiseul; cent vingt marches... avec une corde en forme de rampe... moi, j'étais tout essoufflé... elle... Ah! bien, oui... elle était rouge, pourpre, cramoisie, ses yeux étaient en feu... Sortez, m'a-t-elle dit, à moi, à moi! vous vous entendez avec mon mari, monsieur, vous me trompez,

monsieur... moi ! je vous demande un peu, dans ma position... comme si, lorsqu'on fait la cour à une femme...

DARBERT.

Vous dites?

THÉOBALD.

Plaît-il ! (A part.) Oh! qu'est-ce que j'ai dit là...

DARBERT.

Achevez donc... vous êtes revenu chez monsieur de Savenay...

THÉOBALD.

Du tout... au contraire... c'est alors que j'ai rencontré ma robe pensée, garnie de fourrure...

DARBERT.

Hein?

THÉOBALD.

Je dis : garnie de fourrure... c'est la cause de mes malheurs... Oui, une belle dame, qui, en passant près de moi, au coin de la rue de la Paix, m'a regardé et a poussé un cri... un petit cri... Ah !

DARBERT, réfléchissant.

C'est singulier.

THÉOBALD.

Oui... mais ce n'est pas désagréable.

DARBERT.

Une robe pensée...

THÉOBALD.

Garnie de fourrure.

DARBERT.

Et cette femme, vous l'avez vue?

THÉOBALD.

Certainement... j'ai vu son pied, sa taille, sa tournure imposante... mais pour la figure... votre serviteur... elle fuyait rapidement en retournant vers moi sa tête couverte d'un grand voile blanc.

DARBERT, très-agité.

Un voile blanc... après?

THÉOBALD.

Moi, piqué au vif par le Savenay, et pressé de prendre une revanche... d'ailleurs, naturellement aventureux, je m'élance sur les pas de la belle!... Mais je m'amuse là à vous conter des vétilles...

DARBERT, le retenant.

Du tout!... continuez... une robe pensée!...

THÉOBALD.

Garnie de fourrure... j'allais l'atteindre et la connaître, quand, tout à coup, elle se jette dans une citadine qui l'attendait... en me faisant un geste de...

DARBERT.

D'effroi.

THÉOBALD.

Ou d'amitié... comme ça... (Faisant un geste de la main.) ce qui semblait dire : « Amour, discrétion, et une foule de choses pa- « reilles ! » Pas d'autre voiture... heureusement j'ai du jarret... je la suis de loin... mais, jugez de ma contrariété quand je la vois se diriger vers ce faubourg... j'ai cru un moment qu'elle allait sortir de Paris... qui sait! gagner la province... ça pouvait me mener loin.

DARBERT.

Enfin... elle s'est arrêtée...

THÉOBALD.

Un peu plus bas que votre rue... et quand j'y suis arrivé... bonsoir!... mon inconnue avait disparu!... et je cherchais sa trace, le nez en l'air, et les mains dans les poches... quand ce cabriolet, cet imbécile de cabriolet, m'a jeté un tombereau à la tête... sur le corps et partout... j'étais fait...

DARBERT, à part.

Oh! mon cœur se brise...

THÉOBALD.

C'est alors que vous m'avez ramassé, et que vos domestiques...

DARBERT.

Et cette femme que vous avez vue... bien vue... si vous la retrouviez...

THÉOBALD.

Je la reconnaîtrais tout de suite... il me semble la voir encore... avec sa robe pensée, garnie de fourrure... son grand voile blanc... et...

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DARBERT ; elle paraît avec le costume que Théobald vient d'indiquer.

Mme DARBERT, sortant de la chambre. — A la cantonade.

Oui... je sors... pour une heure.

THÉOBALD, l'apercevant.

Ah ! mon Dieu !

Mme DARBERT, à part.

Monsieur Théobald...

DARBERT, les observant.

Ah !

THÉOBALD, à part.

Mais c'est ça... c'est ça !

DARBERT, s'efforçant de sourire.

Oui... n'est-ce pas, c'est singulier !

THÉOBALD, stupéfait.

Mais non... je ne dis pas...

DARBERT.

Si fait... si fait... exactement la même chose... robe pensée, garnie de fourrure... jusqu'au voile blanc. (Riant.) Ah ! ah ! ah !

THÉOBALD.

Eh ! mais... (A part.) Comment, il rit !... il rit !...

Mme DARBERT.

Pardon, messieurs, je sortais...

DARBERT, à demi-voix, la retenant.

Encore...

Mme DARBERT.

Monsieur...

DARBERT, souriant.

Restez donc, madame, monsieur Théobald croirait que vous le fuyez...

THÉOBALD.

Moi ! par exemple... si j'ai seulement l'idée... (A part.) Encore un guèpier, et peut-être plus atroce que l'autre.

Mme DARBERT.

Je ne comprends pas...

DARBERT.

Non... c'est juste... vous ne pouvez comprendre... figurez-vous que vous faites sur lui l'effet d'une apparition... une dame qu'il a rencontrée ce matin, un instant avant mon retour... elle avait votre tournure, votre costume...

Mme DARBERT.

En vérité...

THÉOBALD.

Eh! non, pas tout à fait... la couleur et la fourrure... Tout... enfin... et puis... dame !... (A part.) Je suis en nage.

DARBERT, riant.

Vous voulez me rassurer... à présent. Ah ! ah ! ah !

Mme DARBERT, à part.

Oh ! je me meurs!

DARBERT, gaiement.

Le fait est que si je ne savais pas que ma femme à l'heure de

cette rencontre romanesque... était paisiblement couchée... dans sa chambre où je l'ai retrouvée endormie... tout à l'heure...

THÉOBALD.

Bah ! ah ! ah ! ah !

DARBERT, riant plus fort.

A l'instant... Ah ! ah ! ah ! (S'approchant de madame Darbert. — Bas.) Mais, riez donc, madame... vous vous perdez !

Mme DARBERT, s'efforçant de sourire.

Moi... monsieur, en effet, je...

DARBERT, à Théobald.

Hein?... c'est fort plaisant... ah ! ah !

THÉOBALD.

Très-plaisant... ah ! ah ! (A part.) Cet homme a une manière de rire qui vous donne la chair de poule.

DARBERT.

Eh bien ! monsieur Théobald, vous nous quittez déjà... vous allez retrouver la trace de votre belle inconnue ? (Il jette un regard sur madame Darbert.)

THÉOBALD.

Non, non, j'y renonce... j'y ai perdu trop de temps et vous aussi... ce que je veux savoir maintenant... c'est le résultat de a rencontre de monsieur de Mauclair et du petit Lucien.

Mme DARBERT, vivement.

Ah ! monsieur. (Terrifiée par un regard de Darbert.) Déjà... ce matin... vous croyez...

THÉOBALD.

Dame ! il a voulu venger son honneur et le mien... sans cela, moi-même...

DARBERT, à sa femme.

Quelle émotion, madame...

Mme DARBERT.

Moi !

THÉOBALD.

Qu'est-ce qu'il y a encore? je ne dirai plus rien !... je suis muet !...

ALFRED, en dehors.

Venez, jeune homme, venez !

THÉOBALD.

Le voici.

Mme DARBERT.

Ah !

DARBERT.

Madame. (Apercevant Alfred). C'est lui !... (Il se contient à peine.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALFRED, LUCIEN.

ALFRED.

Venez donc, que je vous rende à vos amis.

Mme DARBERT, à part, avec joie.

Sauvé !...

THÉOBALD, vivement.

Ce cher monsieur Lucien ! (A Alfred.) Vous étiez là ?

ALFRED.

Certainement, prêt à me battre s'il l'eût fallu.

LUCIEN.

Ah ! monsieur !...

DARBERT, regardant sa femme qui ne peut cacher son émotion.

Je comprends, alors !...

THÉOBALD.

Cela nous regardait tous les deux ! il paraît que ce fat de Mauclair... a reçu son affaire... bravo ! ça lui apprendra à modérer ses gestes... heureusement, il n'y a personne de tué.

ALFRED, avec intention.

Ni de blessé.. (Mouvement de joie de madame Darbert ; elle s'est assise.)

THÉOBALD.

Pas possible ?...

LUCIEN.

Ce n'est pas ma faute.

ALFRED.

L'affaire a été arrangée... et honorablement, puisque j'étais là.

DARBERT, avec ironie.

En effet, c'est une garantie...

THÉOBALD.

Arrangée ! arrangée ! Ah ! mais, un instant... ça ne m'arrange pas du tout, moi.

LUCIEN.

J'ai dû céder... hier, ce matin encore je ne l'eusse pas fait ; la vie m'était à charge... la mort n'avait rien d'affreux pour moi... au contraire, je l'appelais de tous mes vœux... mais depuis une heure, mon sort est changé... l'espérance est rentrée dans ce cœur flétri... je ne suis plus seul au monde... je suis aimé... j'ai une mère !

DARBERT, à part.

Est-ce qu'ils ne sortiront pas !...

LUCIEN.

Une mère, qui m'a ordonné de vivre pour réclamer des jours qu'elle veut embellir... une mère, que je verrai bientôt peut-être... oh ! je l'avoue, de ce moment mon courage a faibli... ma main a tremblé... j'ai craint la mort... Ah ! pardon, mes amis, pardon... ma mère !... j'embrasserai ma mère !

THÉOBALD.

C'est bel et bon ! mais permettez, il y a un soufflet de donné et même de reçu...

ALFRED.

Qu'importe, puisque ce n'est pas lui ?

THÉOBALD.

Mais c'est moi que ça touche... Ah ! ah! on fait des excuses à monsieur qu'on a insulté au moral... c'est bien, il s'en contente... c'est très-bien... mais vous croyez que ça va me suffire, à moi, qui ai reçu la chose... au physique... tout le monde l'a vu et entendu !... j'ai cédé mon tour à monsieur parce qu'il y tenait... mais dès qu'il y renonce, je le reprends... je le reprends...

ALFRED.

Eh ! non...

THÉOBALD.

Eh ! si... eh ! si... allons donc ! l'affaire a eu du retentissement... il faut que mon soufflet soit lavé... il le sera, et tout de suite.

LUCIEN.

Arrêtez ! si les excuses de monsieur de Mauclair ne vous suffisent pas... c'est moi.

Mme DARBERT, se levant, à part, avec effroi.

Ah ! encore...

ALFRED.

Eh ! messieurs, c'est de la folie...

DARBERT, passant entre Alfred et Théobald.

Oui, de la folie sans doute, monsieur a raison ! vous battre, vous battre ! jeunes fous que vous êtes... parce qu'il a plu à un fat de jeter en l'air quelques paroles insolentes qui n'ont déshonoré que lui ; pour des mots, que sais-je ?... Il vous faut un combat... sans excuses, sans merci !... il vous faut du sang ! Eh ! que demanderiez-vous de plus, si ce fat était un infâme... si sa faute était un crime ! que demanderiez-vous de plus... si cet homme s'était dit votre ami... vous avait serré la main comme un frère, et n'avait profité de votre confiance que pour vous arracher cent fois plus que votre fortune... que votre vie ! le cœur qui était à vous... et l'honneur ! entendez-vous, jeunes gens, l'honneur ? C'est alors qu'il faut un combat sans merci !... c'est alors qu'il faut du sang !... c'est alors que celui qui recule est un lâche... (Serrant le bras à Alfred.) N'est-ce pas, monsieur ?

ALFRED.

Monsieur Darbert...

Mme DARBERT, se rapprochant.

Grand Dieu !

LUCIEN.

Qu'est-ce donc ?

THÉOBALD.

Il a dit...

DARBERT.

Mais pardon... je m'emporte sans motif, j'oublie que tout ceci n'est qu'un projet insensé... qui doit rester sans résultat... puisque des... excuses...

THÉOBALD.

Je n'en veux pas... je les refuse.

DARBERT.

A la bonne heure! quant à vous, monsieur Lucien, attendez-moi dans mon cabinet... par là... et vous, madame...

LUCIEN.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Eh! mais, de moi, qu'est-ce donc qu'il réclame?
Pour le servir que puis-je en ce moment?

Mme DARBERT.

Ah! malgré moi, je tremble au fond de l'âme;
Mais il est là, je respire à présent.

THÉOBALD.

C'en est fait... contre un matamore,
Je vais me battre de nouveau;
Dussé-je recevoir encore
Une balle... dans mon chapeau.

(Darbert montre à sa femme la porte de sa chambre, elle rentre lentement. Lucien va vers le cabinet, Théobald vers le fond.)

ENSEMBLE.

DARBERT.

Rentrez chez vous, rentrez enfin, madame,
Qu'est-il besoin de sortir à présent?
(A Lucien.)
Attendez-moi, car ici je réclame
De vous, monsieur, un service important.

ALFRED.

Ah! quel regard il jette sur sa femme!
Par quel moyen le calmer à présent?
Je vois, hélas! au courroux qui l'enflamme,
Que tout pour elle est perdu maintenant.

Mme DARBERT.

Que lui veut-il? qu'est-ce donc qu'il réclame?
Oserait-il soupçonner cet enfant?
S'il faut qu'ici la colère l'enflamme,
Que sur moi seule elle tombe à présent.

LUCIEN.

C'est un service aujourd'hui qu'il réclame;
De son appui, si doux, si bienveillant,
De l'intérêt que me porte sa femme,
Oui, montrons-nous au moins reconnaissant.

THÉOBALD.

Mais d'où vient donc le courroux qui l'enflamme,
Pourquoi prend-il cet air si menaçant?
Penserait-il que j'en veux à sa femme?
D'autres projets m'occupent à présent.

Theobald sort par le fond, Lucien par la gauche, madame Darbert rentre chez elle. Darbert attend que toutes les portes soient fermées.)

SCÈNE VII.

ALFRED, DARBERT.

DARBERT.

Ah! j'ai su me contenir trop longtemps... cette femme a épuisé mon courage et ma pitié... mais à vous, je ne vous dois rien.

ALFRED.

Que dites-vous, Darbert ?

DARBERT.

Rien, que le mépris et l'insulte.

ALFRED, l'interrompant vivement.

Monsieur ! monsieur... tout autre que vous paierait de sa vie...

DARBERT.

C'est la vôtre que je veux. (Mouvement d'Alfred. Darbert reprend plus bas.) Pas de bruit, pas de scandale... il faut que l'un de nous deux meure, voyez-vous ! Il emportera le secret de l'autre... venez, venez à l'instant.

ALFRED.

Mais c'est du délire... Darbert, écoutez-moi, je vous en supplie !

DARBERT.

Je sais tout.

ALFRED.

Non, vous ne savez rien... j'ai pu être léger, étourdi... mais coupable, jamais !... et votre femme...

DARBERT.

Silence ! ne prononcez pas ce nom-là.

ALFRED.

Mais je vous jure...

DARBERT, d'une voix étouffée par la fureur.

Mensonge !... elle n'était pas là... chez vous, ce matin ! niez-le donc !

ALFRED.

Monsieur ! (A part.) Oh ! que dire ! que faire !

DARBERT, de même.

Ce n'est pas sa voix que j'ai entendue ! ce n'est pas elle qui s'est échappée après mon départ ! elle, que ce Théobald a rencontrée fuyant en criminelle devant moi... devant son juge... niez-le donc !

ALFRED.

Eh ! qu'importe ! si ce n'est pas...

DARBERT.

Ce n'est pas elle que votre femme a nommée... mais niez-le donc ?

ALFRED.

Ah ! n'en croyez pas les transports furieux d'une insensée !... (A lui-même.) Mathilde ! Mathilde !

DARBERT.

Et voulez-vous, maintenant, que je traîne votre complice, ici, devant vous... que je la force à avouer, la rougeur au front, sa honte et votre infamie ?...

ALFRED.

C'en est trop !... vous repoussez ma parole avec mépris... vous me prodiguez l'outrage... et c'est moi qui, à mon tour, aurais le droit de vous demander raison.

DARBERT.

A la bonne heure !

ALFRED.

Ah ! je m'égare !... Non, non, vous saurez... (A part.) Un secret confié à mon honneur... le livrer !... jamais !

DARBERT.

Mais viens donc !... si après t'avoir dit : Traître !... infâme !...

ALFRED.

Monsieur !...

DARBERT, se mettant face à face avec lui.

Tu ne veux pas que j'aie le droit de te dire : Lâche !

ALFRED.

Arrêtez ; un pareil mot veut du sang !

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, THÉOBALD.

(Il entre précipitamment une boite de pistolets à la main.)

THÉOBALD.

Madame de Savenay ! j'envoyais un billet... non pas un

billet doux, parbleu ! à monsieur de Mauclair, qui va me rejoindre à deux pas, et je venais de prendre ces pistolets... ceux du petit Lucien... quand je l'ai aperçue, pâle, défaite, qui venait par ici.

ALFRED.

Mathilde !

THÉOBALD.

Et moi qui crains toujours quelque bombe prête à éclater...

DARBERT, redescendant la scène.

C'est elle ! silence ! (A demi-voix à Alfred.) Dans un instant... (Montrant la fenêtre.) sous ces arbres... vos armes... votre témoin... j'ai le mien... je vous rejoins.

ALFRED.

J'y serai. (Il remonte la scène.)

THÉOBALD.

Qu'est-ce qu'il y a encore... un défi... (Darbert va vers son cabinet ; Alfred, prêt à sortir par le fond, s'arrête tout à coup, profite du moment où Darbert va sortir, fait un signe de résolution et entre précipitamment dans la chambre de madame Darbert. Théobald qui l'a vu entrer.) Bah ! dans la chambre de madame...

DARBERT, se retournant et revenant à Théobald.

Hein ?... qu'est-ce...

THÉOBALD.

Rien... rien... (A part.) C'est qu'il y est... je suis anéanti !
(Il tombe dans un fauteuil à droite.)

SCÈNE IX.

DARBERT, MATHILDE, THÉOBALD.

MATHILDE, entrant vivement.

Alfred !... mon mari !... où est-il ? (Apercevant M. Darbert qui va entrer dans son cabinet.) Oh ! monsieur Darbert... (Elle se précipite vers lui.) Mon mari, monsieur, où est-il ? qu'en avez-vous fait ?

DARBERT.

Moi, madame ?

MATHILDE.

Oui, vous !... oh ! j'ai bien vu, à la fureur qui brillait dans vos yeux... chez moi, ce matin... que vous ne vous quittiez que pour vous rejoindre... et puis, après, il m'a laissée... il m'a dit... je ne sais... je n'ai rien entendu !... mais vous l'avez revu, n'est-ce pas ?

DARBERT.

Que vous importe ! laissez-moi.

MATHILDE.

Oui, vous l'avez revu... vous avez ajouté foi à des paroles insensées... à des folies... à ce nom qui m'est échappé... oh ! vous avez eu tort... je perdais la raison... je ne savais plus ce que je disais... j'étais folle... vous ne vous battrez pas !... c'est moi qui vous aurais livré Alfred... mon mari !... oh ! rendez-le-moi... il m'aime... il n'aime que moi... moi seule, je vous ai trompé... j'ai menti...

DARBERT.

Il n'est plus temps, madame... Vous avez enfoncé dans mon cœur un trait mortel... que vous n'en pouvez plus arracher !... votre jalousie a rallumé la mienne... vous disiez vrai...

MATHILDE.

Grand Dieu ! non, non... et votre femme aussi... elle est innocente... elle vous respecte... elle vous honore... vous ne me croyez pas... mais si elle m'avait enlevé le cœur de mon mari, dirais-je tout cela ?...

DARBERT.

Vous disiez vrai, madame, et je vous en rends grâce.

MATHILDE, lui prenant la main.

Oh ! non... ou plutôt... pardonnez... faites comme moi... je pardonne...

DARBERT.

Pardonner !... vous me faites pitié... (Il rentre, la porte se referme.)

THÉOBALD.

Il paraît que ça se complique.

MATHILDE.

Monsieur ! (Apercevant Théobald.) Ah !...

SCÈNE X.

MATHILDE, THÉOBALD.

THÉOBALD, à part.

A mon tour... elle va encore me faire parler... (Il va pour sortir.)

MATHILDE, d'une voix suppliante.

Monsieur Théobald... monsieur Théobald ! (Il s'arrête.) Quand tout le monde me fuit, m'abandonne... me repousserez-vous aussi, vous ?

THÉOBALD, revenant à elle.

Madame... (A part.) Oh ! si elle prend sa petite voix...

MATHILDE.

J'ai eu tort avec vous... je vous en demande pardon, monsieur Théobald. (Lui tendant la main.) M'en voulez-vous encore ?

THÉOBALD, s'attendrissant.

Pas le moins du monde.

MATHILDE.

Vous savez où est mon mari ?

THÉOBALD.

Certainement. (Se reprenant vivement.) C'est-à-dire , non... je ne crois pas... (A part.) Je suis repris.

MATHILDE.

Oh !... vous le savez... Il court quelque danger.

THÉOBALD.

Oh ! pour cela, je crois pouvoir vous assurer que non. (A part.) C'est plutôt l'autre.

MATHILDE.

Ainsi on ne l'a pas provoqué... il ne doit pas se battre...

THÉOBALD, d'un ton solennel.

Je ne connais ici qu'une personne qu'on ait provoquée et qui doit se battre...

MATHILDE.

Qui donc ?

THÉOBALD, montrant ses pistolets et s'indiquant.

Voilà !

MATHILDE.

Vous?

THÉOBALD.

Oui, moi... être sensible et vindicatif... qui ne peux supporter un affront, ni votre dédain... Oh ! je ne tiens plus à la vie... Qu'est-ce que la vie ?... Adieu, madame... je vais mourir de mon amour... et d'une balle que m'enverra monsieur de Mauclair. (Mathilde écoute du côté de la chambre de madame Darbert.) Si j'avais une larme de vous...

MATHILDE, écoutant.

Silence...

THÉOBALD, à part.

On dirait que ça lui fait quelque chose... (Haut.) Si j'avais... (Ne la voyant plus, il se retourne et l'aperçoit écoutant à la porte de madame Darbert. — Il va à elle.) une larme de...

MATHILDE, écoutant toujours.

Mais c'est lui... c'est sa voix...

THÉOBALD, à part, redescendant vers la droite.

Lui... elle y est... et si le mari vient.. il croira encore que c'est moi... qui lui ai dit... ma foi ! qu'ils s'arrangent... je m'évade... je... (Sortant précipitamment.) Je m'évade ! (Il sort par le fond.)

MATHILDE.

Ah !... c'est lui !

SCÈNE XI.

MATHILDE, Mme DARBERT.

Mme DARBERT, paraissant à la porte de la chambre, à la cantonade.

Allez, monsieur... allez... et plutôt mourir...

MATHILDE.

Alfred !

Mme DARBERT, l'apercevant.

Ciel ! (Elles restent un instant muettes.)

MATHILDE.

Mon mari !... il est là... chez vous !...

Mme DARBERT.

Il sort... à l'instant...

MATHILDE.

Chez vous !...

Mme DARBERT.

Ah ! madame, votre jalousie va faire couler bien des larmes !...

MATHILDE.

Mais arrachez donc le doute qui est là !... dites-moi donc... prouvez-moi donc qu'il n'est pas coupable !...

Mme DARBERT.

Et, si du secret qui nous attire l'une vers l'autre, dépendaient mon honneur, ma vie... l'existence d'un malheureux !... le repos de mon mari !... si je ne cédais, en entrant chez vous, qu'à un sentiment pur et sacré...

MATHILDE, avec colère.

Eh ! madame...

Mme DARBERT.

Eh bien ! oui, puisqu'il faut tout expier !... j'allais porter à cet Alfred si généreux, si discret... les vœux d'une mère infortunée que vous voyez devant vous, et qui ne peut presser dans ses bras un fils... dont les jours étaient en danger... et que lui seul pouvait sauver... Il l'a sauvé, madame, et pour prix d'un service que je voudrais payer de mon sang, j'ai jeté le trouble dans sa maison... je vous ai rendus malheureux l'un et l'autre !... Ah ! pardonnez-moi, madame !... je suis une pauvre mère, j'ai voulu sauver à la fois, et mon secret... et mon fils ! qui allait mourir...

MATHILDE.

Votre fils !... votre fils ! et qui donc ? quel mystère !

Mme DARBERT.

Mystère affreux en effet! que ma famille a caché malgré moi comme un crime... qui pouvait la déshonorer et me perdre... aujourd'hui, je reste seule pour tout expier... seule et tremblante sous la colère de mon mari, dont vous avez appelé sur moi les soupçons et la vengeance!...

MATHILDE, tombant aux genoux de madame Darbert en pleurant.

Ah! grâce, grâce à mon tour, madame, j'ai été fatale à tout ce qui m'environnait... mon amour est un amour qui tue!... Oh! ne me maudissez pas, madame!...

Mme DARBERT, la relevant.

Vous maudire!... Et Alfred m'a rendu mon fils... et en ce moment encore peut-être il affronte la fureur de monsieur Darbert!

MATHILDE, se levant.

Que dites-vous?

Mme DARBERT.

Oh! je lui ai rendu ses serments, à moi seule la douleur et la honte! à moi seule la haine de mon mari... mais en croira-t-il cette confidence, se laissera-t-il désarmer?

MATHILDE.

Oh! je cours le fléchir; où sont-ils?

Mme DARBERT.

Je ne sais... ici près... je crois, ils devaient se rejoindre; dans son délire, monsieur Darbert voulait se battre.

MATHILDE.

Oh! venez, madame, venez, et s'il doutait encore, s'il...
(On entend un coup de pistolet, elles s'arrêtent et se serrent la main en silence; on entend un second coup.)

Mme DARBERT.

O mon Dieu!

MATHILDE chancelant et tombant sur un fauteuil à gauche.

Alfred

Mme DARBERT.

Ah ! courons !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALFRED, paraissant au fond.

Mme DARBERT, à Alfred.

Monsieur, monsieur, mon mari...

ALFRED.

Il sait tout, madame ; c'est vous qui l'avez voulu, et en ce moment, Lucien, appelé près de lui...

Mme DARBERT.

Près de lui ! et cette arme, ce combat...

ALFRED.

Je ne sais, ce n'est pas nous... Ah ! les voici... (Apercevant sa femme.) Mathilde !... Mathilde !... (Il va lui donner des soins.)

Mme DARBERT.

Ciel ! (Elle fait un mouvement vers le fond et recule en voyant entrer Darbert.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DARBERT, LUCIEN, puis THÉOBALD.

LUCIEN.

Monsieur, que voulez-vous de moi ? quel air agité !...

DARBERT.

Venez... venez... (Il aperçoit madame Darbert, s'arrête, redescend ensuite jusqu'à elle et lui dit d'une voix basse et émue.) Madame, je sais tout !

Mme DARBERT.

Vous ne me pardonnerez pas...

DARBERT.

Quoi donc ?... un passé qui n'était pas encore à moi !... la faute d'un lâche... ah ! s'il vivait du moins... (Musique jusqu'à la fin.) Au-

jourd'hui... ma vengeance ne peut frapper que deux malheureux, et ma vengeance... (Se tournant vers Lucien.) Lucien! embrassez votre mère!...

LUCIEN.

Moi... vous avez dit...

Mme DARBERT, prenant la main de Darbert et s'inclinant.

Ah! monsieur, ma vie entière... celle de mon fils. (Ouvrant les bras à Lucien.) Mon fils...

LUCIEN, se jetant dans les bras de madame Darbert.

Ma mère!... (Mathilde, ranimée par les soins de son mari, commence à revenir à elle. — Alfred s'approche de Darbert et lui serre la main.)

ALFRED.

C'est bien!

MATHILDE, revenant à elle.

Mort! qui donc!... (Elle voit Lucien dans les bras de madame Darbert, et Alfred et M. Darbert se serrer la main.) Ah! que vois-je!... cette arme... cette explosion... Oh! non, non! (Elle se lève, passe au milieu d'eux, les regarde, les touche en respirant à peine.)

THÉOBALD; il entre en riant. — Il a le bras en écharpe et vient se placer à gauche.

Ah! ah! ah! ah!... il m'a blessé... le drôle! j'en étais sûr... mais c'est égal... je lui ai donné une fière leçon...

ALFRED, pressant la main de Mathilde.

Une leçon...

MATHILDE.

Ah!... (Elle se jette au cou d'Alfred. — Darbert tend la main à sa femme. et Théobald les regarde avec étonnement. — Le rideau tombe.)

FIN DE MATHILDE.

L'OCTOGÉNAIRE,

OU

ADÈLE DE SÉNANGES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 octobre 1835.

Personnages :

M. DE SÉNANGES [1].

M. DE MÉRIGNY, son ami [2].

GUSTAVE, jeune parent de M. de Sénanges [3].

JACQUET, fils d'un fermier [4].

ADÈLE, pupille et femme de M. de Sénanges [5].

MARGUERITE, femme de charge [6].

La scène est dans le château de M. de Sénanges.

ACTEURS :

[1] M. Lepeintre aîné. — [2] M. Fontenay. — [3] M. Émile Taigny. [4] M. Amant. — [5] Mademoiselle L. Mayer. — [6] Mademoiselle E. Stéphanie.

L'OCTOGÉNAIRE

Un salon élégant. — Entrée par le fond. Portes à gauche et à droite, sur le premier et le second plan. Sur le premier, à droite, la porte de la bibliothèque : à gauche, l'appartement de madame de Sénanges. Sur le second, à droite, l'appartement de M. de Sénanges ; à gauche, sortie sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUET, MARGUERITE, ensuite M. DE MÉRIGNY.

MARGUERITE, à Jacquet.

Mais non... mais non !... madame n'est pas levée... monsieur n'est pas visible.

JACQUET.

Quand je vous répète qu'ils m'ont dit de venir ce matin, à cause de mon numéro...

MARGUERITE.

Ah ! oui... te voilà conscrit !...

JACQUET.

Dame ! la commune doit fournir quatre hommes... j'ai le numéro 3, comptez...

DE MÉRIGNY ; il entre seul et cherche autour de lui.

Comment ! personne pour me recevoir ! depuis la cour jusqu'au salon ! mais partout des fleurs... des devises... des rubans, tous les débris d'une fête.

MARGUERITE.

Un étranger ! un voyageur ! que veut monsieur ? que demande monsieur ?

DE MÉRIGNY.

Pardon, ma bonne femme... (Mouvement de la vieille.)

JACQUET, riant, à part.

Ma bonne femme !...

DE MÉRIGNY, descendant entre eux.

Je cherchais quelqu'un pour me faire annoncer... et je ne trouvais pas...

MARGUERITE.

Un domestique ! c'est tout simple... ces pauvres gens ! ils n'en peuvent plus... Ils sont un peu paresseux.

JACQUET.

Dame ! un lendemain de bal.

DE MÉRIGNY.

Alors, je conçois... ce désordre, cet abandon... Monsieur de Sénanges aime donc toujours le plaisir ?... il faut jouir de son reste à quatre-vingts ans.

MARGUERITE.

Quatre-vingt-un, monsieur... et un bal ! une noce !

DE MÉRIGNY.

Une noce ! je comprends... monsieur de Sénanges a marié quelqu'un de ses gens.

JACQUET.

Comment, quelqu'un de ses gens !

MARGUERITE.

Mieux que ça, monsieur ; quand je dis mieux... (Montrant la gauche.) C'est ici la chambre de madame, et monsieur à l'autre bout du château.

DE MÉRIGNY.

Voilà de nouveaux époux qui ne risquent pas de se rencontrer...

JACQUET.

Et c'est heureux !...

DE MÉRIGNY.

Comment cela?

MARGUERITE.

Chut!... voici le marié... (M. de Sénanges paraît sortant de son appartement.)

DE MÉRIGNY.

Hein?

JACQUET.

Il a très-bonne mine.

SCÈNE II.

JACQUET, MARGUERITE, M. DE SÉNANGES, M. DE MÉRIGNY.

DE SÉNANGES, en robe de chambre.

Marguerite! où donc est-elle? Marg... (L'apercevant.) Ah! te voilà enfin! mais monsieur... (A part.) Allons, quelque importun!

DE MÉRIGNY.

Mon cher monsieur de Sénanges, que j'ai de plaisir...

DE SÉNANGES.

Eh! mais... je ne me trompe pas... monsieur de Mérigny!... quelle aimable surprise!... je vous croyais bien loin d'ici... n'êtes-vous plus consul à Riga?

DE MÉRIGNY.

Si fait! je viens de passer un mois à Paris... et je retourne à mon poste, cette nuit peut-être; j'attends des ordres... mais je n'ai pas voulu partir sans vous faire mes adieux...

DE SÉNANGES.

Oui... je me rappelle... dans le château voisin... une jeune et jolie dame. (Mouvement de Mérigny qui regarde Marguerite.) Ne craignez rien... je suis discret... entre nous autres jeunes gens... (Il rit.) Ah! ah! ah! ah! Marguerite, ma femme est-elle levée?

DE MÉRIGNY, à part.

Ah ! mon Dieu !

MARGUERITE.

Je ne crois pas... (On entend sonner.) Ah ! j'entends la sonnette...

DE SÉNANGES.

Elle est éveillée... Eh bien ! va... (Regardant M. de Mérigny et se redressant.) Ne fais pas attendre ma femme...

MARGUERITE.

J'y vais, monsieur... (A Jacquet.) Va-t'en, tu reviendras plus tard.

DE SÉNANGES.

Ah ! ah ! c'est toi, Jacquet !

JACQUET.

Oui, notre monsieur... comme vous voyez...

DE SÉNANGES.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Eh bien ! qu'est-ce donc qui t'amène?
Je t'écoute... avance d'un pas.

JACQUET.

Not' monsieur, ça n' vaut pas la peine.

DE SÉNANGES.

Tu veux me parler !

JACQUET.

Oh ! non pas.
C' n'est pas à vous, c'est à not' dame.

DE SÉNANGES.

Un secret !

DE MÉRIGNY.

Je conçois ici,
Que tous les secrets de la femme
Ne soient pas trop ceux du mari.

DE SÉNANGES.

Alors, plus tard... (On sonne plus fort.) Eh bien ! Marguerite... dépêche-toi donc... tu vois bien qu'elle s'impatiente... (Se redressant.) ma femme !

MARGUERITE, entrant à gauche.

Oh ! ces jeunes dames...

JACQUET.

Adieu, mamzelle Marguerite. (Il sort par le fond.)

DE MÉRIGNY, à part, en souriant.

paraît qu'elle est jeune !...

SCÈNE III.

M. DE SÉNANGES, M. DE MÉRIGNY.

DE SÉNANGES.

Très-jeune, mon cher Mérigny... très-jeune... Oh ! vous pouvez sourire... depuis hier, je ne vois que des figures étonnées... et même un peu goguenardes... je commence à m'y faire.

DE MÉRIGNY.

Assurément, je ne me permettrai pas...

DE SÉNANGES.

Eh bien !... je vous permets... hier soir, au milieu de ce bal qu'elle a voulu donner à mes gens, à mes fermiers, je me croyais dans un chapitre des *Mille et une Nuits* : c'était un vrai miracle... toute la journée.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Dès le matin auprès d'Adèle,
J'étais joyeux, j'étais coquet...
Le soir, de Champagne, comme elle,
J'ai même arrosé mon bouquet.
Au bal, je causais en jeune homme...

Je sortis, ma femme resta,
Et puis, j'ai dormi tout d'un somme!
Et le miracle a fini là !

Oh ! riez... ce matin, moi-même, en pensant à mon mariage, je me suis surpris à en rire tout seul... comme un fou... je vous parais bien extravagant, n'est-il pas vrai ?

DE MÉRIGNY.

Je ne dis pas...

DE SÉNANGES.

Oh ! dites, dites, et je vous répondrai, je n'en serai pas fâché... car vous êtes ici la seule personne à qui je puisse essayer de paraître raisonnable. (Il lui fait signe de s'asseoir.)

DE MÉRIGNY.

Une confidence... très-volontiers. (Ils s'asseyent.)

DE SÉNANGES.

Vous le savez, je suis d'une ancienne et bonne famille... mais, j'en suis le dernier, c'est un échantillon qui ne doit pas vous donner une bien haute idée du reste. Mon grand-oncle de Sénanges avait à sa mort une assez belle fortune qu'il ne savait trop à qui léguer... du côté de sa mère, c'étaient des collatéraux avides qui, après l'avoir négligé toute sa vie, accouraient à ses derniers moments pour dévorer son héritage... des gens de finance... des loups-cerviers... de l'autre côté, moi... moi seul, peu courtisan, mais ami sincère... parent dévoué... et surtout célibataire entêté... j'ai toujours eu le mariage en haine...

DE MÉRIGNY.

Oh ! toujours... on m'a dit pourtant qu'à une certaine époque...

DE SÉNANGES.

Oui... oui... c'est possible... un amour malheureux... une jeune parente que j'adorais, et que je vis passer aux bras d'un autre... je fus bien triste, et après tant d'années encore, je n'y pense jamais sans éprouver une émotion !... je l'aimais tant !

vous voyez, autrefois on était trahi comme à présent... par bonheur on se consolait de même. Pour me venger, je me lançai dans les plaisirs ; jeune et brillant cavalier, toujours amoureux et souvent aimé... ce temps-là est bien loin !... l'état de garçon me parut si doux, que tous les efforts de ma famille pour me marier, ne firent que m'attacher davantage au célibat. Mon oncle, qui voyait avec peine son nom s'éteindre avec moi, s'avisa d'un singulier moyen pour vaincre mon obstination... Il me légua sa fortune tout entière en usufruit seulement, tant que je resterais garçon... la propriété ne devant m'en être acquise que du jour où je serais en puissance de femme ; mais je vous l'ai dit, j'étais entêté... d'ailleurs, le revenu était si beau qu'il suffisait de reste à mes besoins et même à mes caprices... j'en ai toujours eu beaucoup... dès lors, je me reposai sur une fortune assurée... dépensant mes rentes avec l'exactitude la plus scrupuleuse, sans jamais toucher au capital... lorsqu'il y a quelques années, je perdis un compagnon de ma jeunesse, un de ces amis bien rares qu'on retrouve aux deux extrémités de la vie, pour en partager d'abord, les plaisirs, et plus tard les peines... il partit avant moi... c'est le seul chagrin qu'il m'ait causé... sa mort laissait orpheline une pauvre jeune fille, son unique bien, il me la légua ; si j'acceptai la succession... vous n'en doutez pas ! je fis donc élever à Paris, ma petite Adèle...

DE MÉRIGNY.

Adèle, comment ! cette enfant que j'ai vue chez vous il y a deux ans.

DE SÉNANGES.

Je ne vous parle pas de sa beauté, de sa grâce ; mais tous les dons de l'esprit joints aux qualités du cœur, et pour moi, une tendresse toujours nouvelle... quand on me l'eut renvoyée, je m'aperçus que c'était peu de l'avoir fait élever ; il fallait l'établir, et dans mon imprévoyance, je n'y avais pas songé ! Comment marier une jeune fille sans dot ! et je n'en avais pas à lui donner, mon mariage seul pouvait lui en assurer une... je voyais Adèle, après moi, sans guide, sans appui, son ingénuité même me faisait trembler pour elle ; tout

à coup il me vint une idée, que je repoussai d'abord... elle était folle... extravagante! mais elle me revint souvent et peu à peu je m'y habituai... c'était un peu tard pour penser au mariage... mon vieil ennemi ; mais à mon âge du moins, il aura peu de temps pour se venger de moi... un jour, assis près de ma pupille, je me hasardai en tremblant à lui parler de mon projet... je craignais des larmes, je ne vis que du bonheur et de la joie... elle me sauta au cou... elle m'appela son père... son père !... ce mot me décida... et trois semaines après... c'était hier... je l'ai nommée ma femme.

DE MÉRIGNY.

Ah ! c'est elle... (Ils se lèvent.)

DE SÉNANGES.

Non pas, vous le pensez bien, pour avoir une jeune femme qui flatte ou mes caprices ou ma vanité.

AIR : *En amour comme en amitié, etc.*

Pour que mes biens un jour lui soient remis,
Elle est ma femme aux yeux de la famille ;
Mais ses seize ans sont à peine accomplis,
Son cœur sommeille encore... elle sera ma fille !
Et je l'espère, à l'âge où me voilà,
Plus tard du moins, pour son âme ingénue
Lorsque d'aimer l'heure sera venue,
Pour la troubler, je ne serai plus là.

DE MÉRIGNY, se levant.

Allons, allons, monsieur de Sénanges, ne parlez pas ainsi... vous êtes jeune encore....

DE SÉNANGES.

Vous êtes un flatteur...

DE MÉRIGNY.

Et vous pensez donc que les biens de votre oncle...

DE SÉNANGES.

Ils sont à moi... aux termes du testament ! j'ai rempli la

condition, je suis marié... il n'a rien exigé de plus... heureusement... Eh bien! voyons, trouvez-vous mon mariage bien ridicule!

DE MÉRIGNY.

Moi! au contraire, je l'approuve, quoiqu'il dérange un peu mes projets... mes espérances...

DE SÉNANGES.

Hein! quels projets?... expliquez-vous...

DE MÉRIGNY.

J'attends ici, et je voulais vous présenter le jeune Gustave de Terville, à qui, vous le savez... votre fortune devait revenir.

DE SÉNANGES.

Oui... si mon célibat eût duré jusqu'au bout... dame! cela va contrarier un peu certaines personnes... ma foi! tant pis, monsieur de Terville était un vilain homme, je ne l'estimais guère, je ne l'aimais pas.

DE MÉRIGNY.

Ah! de la prévention! n'était-ce pas à cause de son mariage avec cette parente, que vous aimiez!

DE SÉNANGES.

C'est possible! leur union m'a fait un mal que je n'ai jamais pu leur pardonner.

DE MÉRIGNY.

Ils ne sont plus, oubliez-les; mais leur fils est vraiment un fort aimable jeune homme! léger, étourdi comme on l'est à dix-huit ans; mais du reste bon, sensible, généreux, il ne lui faudrait, pour arriver à tout, qu'un peu de fortune...

DE SÉNANGES.

Je conçois... il comptait sur la mienne...

DE MÉRIGNY.

Oh! il ne doit plus y penser, je l'emmenais avec moi, à Riga, pour l'associer à d'assez belles affaires... mais s'il n'a rien... Ce qui me contrarie, c'est qu'il va venir...

DE SÉNANGES.

Ici !... Ah ! diable... c'est fâcheux.

DE MÉRIGNY.

Depuis quelque temps, je le tourmentais pour qu'il se fît présenter chez vous... il refusait toujours... par délicatesse sans doute ; mais avant-hier, il est arrivé chez moi tout hors de lui : « Partons pour Sénanges, m'a-t-il dit, partons!... je suis prêt! »

DE SÉNANGES.

Je ne me soucie pas de le recevoir...

DE MÉRIGNY.

Je l'ai prié de passer au château d'Orvilliers.

DE SÉNANGES.

Ah ! oui... quelque message secret pour la dame de vos pensées...

DE MÉRIGNY.

Je vais écrire à Gustave de ne pas venir jusqu'ici, et envoyer mon domestique.

DE SÉNANGES.

Eh bien ! oui, vous ferez bien... tenez, dans mon cabinet...

ADÈLE, dans son appartement.

Oui, Marguerite... oui, je le veux.

DE SÉNANGES.

Ma femme !

DE MÉRIGNY, la regardant entrer.

Eh ! eh ! (Il fait signe à M. de Sénanges qu'il la trouve charmante.)

SCÈNE IV.

M. DE SÉNANGES, ADÈLE, M. DE MÉRIGNY.

ADÈLE, courant à M. de Sénanges.

Ah ! mon bon ami... (Apercevant M. de Mérigny.) Monsieur...

DE SÉNANGES.

Ma chère Adèle, je vous présente monsieur de Mérigny, qui veut bien s'arrêter quelques instants près de nous.

DE MÉRIGNY.

Madame veut-elle recevoir mes félicitations ?

ADÈLE.

Avec plaisir, monsieur, car je suis bien heureuse...

(Elle tend la main à M. de Sénanges.)

DE SÉNANGES.

Comment avez-vous reposé, ma chère enfant ?

ADÈLE.

Très-bien... et j'en avais besoin... Dieu ! que c'est fatigant un jour de noces? savez-vous, bon ami, que j'ai dansé quinze contredanses !... Aussi, que j'ai bien dormi !...

DE MÉRIGNY, à part.

Pauvre petite !...

ADÈLE.

Mais j'y pense, monsieur, vous restez avec nous ? Je vais donner des ordres... vous faire indiquer votre appartement... Monsieur n'a rien pris peut-être ? (Se retournant, à M. de Sénanges.) Hein !... Est-ce comme cela ?...

DE SÉNANGES.

Charmante !...

DE MÉRIGNY.

Pardon, madame... je n'ai besoin de rien ; avant tout, j'ai une lettre à écrire.

DE SÉNANGES.

Oui, Mérigny, passez dans mon cabinet.

DE MÉRIGNY.

Si madame veut bien me le permettre. (Adèle, tournée vers M. de Sénanges, ne répond pas. — Appuyant :) Si madame...

ADÈLE.

AIR : *Vaudeville de Haine aux hommes.*

Ah ! oui... Madame !... c'est pour moi,
Ce nom qu'on me donne sans cesse...
Dieu ! que c'est singulier !... Je croi
Toujours qu'à quelque autre il s'adresse.
S'appeler madame !... En ce cas,
Cela surprend un peu l'oreille,
Quand on ne l'est que de la veille.

DE MÉRIGNY, à part.

Et surtout quand on ne l'est pas.

ADÈLE.

Vous êtes libre, monsieur.

DE MÉRIGNY.

Madame... (Il entre dans l'appartement de M. de Sénanges.)

SCÈNE V.

M. DE SÉNANGES, ADÈLE.

ADÈLE.

Enfin, nous sommes seuls... c'est ennuyeux des importuns, les premiers jours d'un mariage... N'est-ce pas, mon bon ami?

DE SÉNANGES.

Mais oui... quelquefois.

ADÈLE.

D'abord, il faut leur faire les honneurs; c'est embarrassant quand on commence. Et puis, madame! toujours madame!... Ils n'ont que ce nom-là à vous donner.

DE SÉNANGES.

Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de le porter?

ADÈLE.

Je ne dis pas... mais il faut s'y faire ! Voyez un peu ; on était mademoiselle, on va à l'église avec un voile, un bouquet et des

diamants... c'est gentil, je ne dis pas... On dit oui, on s'ennuie à table, on s'amuse au bal, et après cela on est madame! c'est drôle au moins.

DE SÉNANGES.

Vous trouvez?

ADÈLE.

Mais ce n'est pas tout, il faut que je vous gronde; je remarque une chose que vous oubliez.

DE SÉNANGES.

Que j'oublie, moi!

ADÈLE.

Oui, et une chose très-importante à laquelle je tiens beaucoup.

DE SÉNANGES.

Ah! si vous y tenez...

ADÈLE.

Là! je vous y prends encore! Pourquoi me dire *vous?* ce n'est pas bien; j'ai toujours vu qu'un mari tutoyait sa femme le lendemain... Est-ce que vous ne ferez pas comme les autres?

DE SÉNANGES.

Si fait, ma chère Adèle, je vous tutoierai puisque tu le désires. Et vous?

ADÈLE.

Oh! moi, je tâcherai; c'est le monsieur qui commence. Ainsi, nous voilà d'accord sur ce point. Mais, puisque nous sommes seuls, dites-moi, mon bon ami, à présent que me voilà mariée, j'espère bien qu'on ne me traitera plus comme une petite fille. Voyons, désormais, qu'est-ce que j'aurai à faire?

DE SÉNANGES.

Mais ce que vous... (Se reprenant.) ce que tu as fait jusqu'à présent...

ADÈLE.

Est-ce que j'obéirai à tout le monde, comme auparavant?

DE SÉNANGES.

Non, tu commanderas, et nous obéirons.

ADÈLE.

J'aime mieux ça.

DE SÉNANGES.

On ne recevra d'ordres que de toi ; je donnerai l'exemple.

ADÈLE, avec joie.

Oh! que c'est amusant, le mariage! Eh bien! je serai une bonne maîtresse, je te le promets... Oh! dites donc, mon ami, je vous ai tutoyé.

DE SÉNANGES.

Tu as bien fait.

ADÈLE.

Comme ça, si je veux, je ne travaillerai plus.

DE SÉNANGES.

Comment?... plus du tout?

ADÈLE.

Oh! si fait, un petit peu, de loin en loin; dame! j'aurai les honneurs à faire, des ordres à donner; ça prend du temps. Et puis, je vous accompagnerai dans vos promenades, parce qu'un mari ne doit jamais sortir seul, surtout quand il est sujet à la goutte.

DE SÉNANGES.

A la bonne heure.

AIR : *du Philtre* (Amédée de Beauplan).

Je ne serai jamais maussade
Quand tu seras auprès de moi.

ADÈLE.

Et puis après la promenade,
Nous dînerons tous deux chez toi.

DE SÉNANGES.

Eh! oui, tête à tête avec toi!
Tu laisseras donc, c'est dommage,

Quand la goutte me rend chagrin,
Ces bals et ces plaisirs... enfin
Tout ce qu'on regrette à ton âge.

ADÈLE.

Eh bien!
Je ne regrette rien.

DE SÉNANGES.

Quoi! rien?

ADÈLE.

Non, rien.

ENSEMBLE.

Je ne regrette rien.
Tu ne regrettes rien.

ADÈLE.

Mais le soir...

DE SÉNANGES.

Le soir tu feras la lecture, un peu de musique.

ADÈLE.

Pour vous endormir.

DE SÉNANGES.

Oh! non.

ADÈLE.

Oh! si... comme avant mon mariage... Et je vois qu'il n'y aura rien de changé... on se couchera à neuf heures.

DE SÉNANGES.

Moi... oui... mais tu pourrais...

ADÈLE.

Même air que le précédent.

Oh! non, bon ami, j'en suis sûre...
Car, vois-tu, quand tu dormiras,
J'aurai grand sommeil, je te jure.

DE SÉNANGES.

Ainsi donc, comme tu voudras !
A neuf heures tu dormiras.

ADÈLE.

De tout mon cœur, jusqu'à l'aurore.
Mais voyons un peu, cherchons bien...
Bon ami, n'oublions-nous rien ?
Peut-être qu'en songeant encore...

M. DE SÉNANGES.

Eh bien !
Je ne trouve plus rien.

ADÈLE.

Quoi ! rien ?

DE SÉNANGES.

Non, rien.

ENSEMBLE.

Je ne trouve plus rien.

ADÈLE.

Je vous crois... Aussi je suis heureuse... Seulement je voudrais bien revoir mes bons amis de Paris. Est-ce qu'ils ne viendront pas?

DE SÉNANGES.

Si fait ; tu leur écriras.

ADÈLE.

Oui, oui, c'est cela ; en attendant, je veux que le château soit gai, très-gai... Et d'abord, monsieur, un lendemain de noces, c'est encore un jour de fête. Pourquoi ce négligé, cette robe de chambre !... Je veux que vous ayez de la coquetterie... j'en ai bien pour vous.

DE SÉNANGES.

Du moment que tu le veux...

ADÈLE.

Certainement. (Elle sonne.) Et le bouquet d'hier, celui que je vous ai fait moi-même?

DE SÉNANGES.

Mon bouquet! je ne sais; il est fané, sans doute...

ADÈLE.

C'est possible; ça passe si vite!... mais c'est égal, vous en aurez un, je m'en charge.

SCÈNE VI.

M. DE SÉNANGES, JACQUET, ADÈLE, MARGUERITE.

MARGUERITE, sortant de chez Adèle.

Monsieur a sonné...

ADÈLE.

C'est moi, Marguerite... (Apercevant Jacquet qui est entré et se tient dans le fond.) Eh! mais... c'est Jacquet... le fils du fermier. Approche, mon garçon, approche. (A M. de Sénanges.) C'est mon danseur d'hier... il danse avec une légèreté!... comme un sylphe... il m'a écrasé les pieds.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

JACQUET.

Vous êtes bien bonne, madame... je vous fais bien mes excuses.

ADÈLE.

Il n'y a pas de mal... et si c'est pour cela que tu viens...

JACQUET.

Oh! non... c'est pour l'autre affaire... vous savez... mon numéro...

DE SÉNANGES.

Ah! oui, ton numéro... maladroit!

JACQUET.

Oh! ce n'est pas ma faute... c'est le préfet qui en a été cause... Dame!... il m'a regardé en face, ça m'a intimidé, et j'ai amené le numéro 3.

ADÈLE.

Mais, moi, je lui ai promis qu'il ne partirait pas... son père ne peut pas lui acheter un homme... jugez donc, bon ami, il a tant d'enfants !...

JACQUET.

Dix-sept... nous sommes dix-sept...

MARGUERITE.

Miséricorde !...

ADÈLE.

Et tous d'une belle venue... comme celui-ci... un beau garçon... à qui je veux donner une femme et une dot...

DE SÉNANGES.

Une femme !

JACQUET.

Dame !... pourvu qu'elle soit jeune et gentille... et riche... et bonne... et...

ADÈLE.

Oh !... oh !... (Regardant Marguerite.) c'est mon secret, et je vais t'en parler au jardin, où tu vas m'aider à cueillir un bouquet pour... (Riant.) pour ton monsieur. Toi, Marguerite, tu vas préparer la toilette de mon mari, entends-tu ?

DE SÉNANGES.

Mon habit noir...

ADÈLE.

Non !... c'est triste... votre habit pensée et votre gilet blanc, c'est plus gai.

AIR : *Petit blanc.*

Je reviens... vous, ma bonne,
Allez, que tout soit prêt...
(A son mari.)
Il faut que je vous donne
Mon bras et mon bouquet...
Écoutez mon projet :
(Bas.)
Marguerite, j'espère,
Le prendra pour époux.

DE SÉNANGES.

Les marier, ma chère !

ADÈLE.

Pourquoi pas!... comme nous!...

ENSEMBLE.

ADÈLE.

Mon danseur, venez vite,
Au jardin suivez-moi...
Allons donc, Marguerite!
(A son mari.)
Je reviens près de toi!

DE SÉNANGES.

Allez donc, et bien vite
Revenez près de moi...
Ah! bonne Marguerite,
Quel beau moment pour toi!

JACQUET.

Bien, j'y vais tout de suite,
Madame, attendez-moi!...
Quel bonheur, Marguerite,
Si j'échappe à la loi!

MARGUERITE.

Eh! j'y vais tout de suite,
On peut compter sur moi...
Mais, pauvre Marguerite,
Quels ordres je reçoi!
(Adèle et Jacquet sortent par le fond.)

DE SÉNANGES, regardant sortir Adèle.

L'aimable enfant!... elle m'a un peu embarrassé avec ses questions...

MARGUERITE.

C'est donc fini,monsieur, ce n'est plus vous qui commandez, c'est madame!... et de quel ton?

DE SÉNANGES.

Oui, je te conseille de te plaindre, ingrate!... si tu savais...

MARGUERITE.

Quoi donc?...

DE SÉNANGES.

Ça la regarde... Va préparer ma toilette... va!... (Il la regarde en riant.) Eh! eh! eh! (Elle sort tout étonnée.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, M. DE MÉRIGNY, M. DE SÉNANGES, ensuite MARGUERITE.

DE MÉRIGNY.

Venez, mon ami, venez!... et dites-moi... Ah! voici monsieur de Sénanges...

DE SÉNANGES.

Qu'est-ce donc?...

DE MÉRIGNY.

Mon protégé... Gustave... vous savez!... j'allais faire partir ma lettre quand il est arrivé... (Gustave salue.)

DE SÉNANGES.

Il n'y a pas de mal... (A part à M. de Mérigny.) Oh! mon ami... comme il ressemble à sa mère!... (Haut. — Passant entre eux.) Monsieur Gustave... approchez, approchez... nous sommes un peu parents... et je ne suis pas fâché de faire votre connaissance... c'est un peu tard...

GUSTAVE.

Oh! monsieur, il y a longtemps que je vous connais... oui, ma mère m'a souvent parlé de vous...

DE SÉNANGES.

Votre mère!... en effet... je l'ai connue autrefois... elle ne m'avait point oublié?

GUSTAVE.

Bien loin de là... son plus grand plaisir était de se rappeler vos bontés... et quand je la perdis... « Mon ami, me dit-elle, tu vas être seul, sans guide, sans appui... la fortune de monsieur

de Sénanges te reviendra peut-être un jour ; mais ce que je te souhaite avant tout, c'est son amitié... »

DE SÉNANGES.

Elle a dit cela !...

GUSTAVE.

Un moment après... je n'avais plus de mère...

DE SÉNANGES, à part, avec émotion.

Pauvre Julie ! j'ai eu sa dernière pensée... Eh bien ! je remplirai son dernier vœu. (Haut.) Mon amitié ne vous manquera point... et puisque monsieur de Mérigny veut vous emmener en Russie...

GUSTAVE.

Pardon... je ne sais... je ne suis pas encore décidé à quitter la France...

DE SÉNANGES.

Et pourquoi cela ?... nous pouvons nous entendre, Mérigny et moi, et s'il faut vous aider... eh bien ! je puis encore, malgré mon mariage...

GUSTAVE.

Votre mariage?

DE SÉNANGES.

Eh ! oui... (A Mérigny.) Comment !... est-ce qu'il ne sait pas?...

DE MÉRIGNY.

Il ne sait rien...

DE SÉNANGES.

Ah ! diable ! en ce cas, mon ami, je vous l'apprends... oui... je suis marié... marié d'hier... allons, il ne faut pas m'en vouloir...

GUSTAVE.

Et pourquoi donc, monsieur? vous étiez libre d'agir comme bon vous semblait, je n'ai rien à dire à cela... (A part, en souriant.) Je disais bien que cette fortune ne me reviendrait jamais.

MARGUERITE, entrant.

Tout est prêt...

GUSTAVE.

Quelqu'un !... (Apercevant Marguerite.) Ah ! madame... (Il salue respectueusement Marguerite qui lui fait une grande révérence. — A part.) C'est sans doute la mariée...

DE SÉNANGES, le regardant. — A Mérigny.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il fait donc là?

DE MÉRIGNY, en souriant.

Je crois qu'il se trompe.

MARGUERITE.

Voilà un jeune homme bien comme il faut !...

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, M. DE SÉNANGES, ADÈLE, M. DE MÉRIGNY, MARGUERITE.

ADÈLE, accourant un bouquet à la main. — A la cantonade.

C'est bien... j'attends ta réponse... (Venant en scène.) Mon ami... mon ami... voilà... (Apercevant Gustave.) Ah !...

GUSTAVE.

Adèle !...

ADÈLE.

Gustave !... (Elle laisse tomber son bouquet.)

DE MÉRIGNY, à part.

Qu'est-ce que cela signifie ?

DE SÉNANGES.

Ah ! il paraît que vous vous connaissez !...

ADÈLE.

Oui, beaucoup... c'est un de ces bons amis dont je vous parlais... je le voyais souvent quand je sortais de la pension où vous m'aviez placée.

GUSTAVE.

Je savais bien que mademoiselle habitait dans ce pays... mais je ne conçois pas sa présence dans ce château...

DE SÉNANGES.

C'est une chose que je vais vous expliquer... (Prenant Adèle par la main.) Mon ami, je vous présente ma femme...

GUSTAVE, interdit.

Comment ! votre...

ADÈLE, gaiement.

Eh bien ! oui, sa femme ! la femme de mon bon ami...

DE MÉRIGNY, à part.

Diable ! ça n'a pas l'air de lui convenir.

MARGUERITE, à Adèle.

La toilette de monsieur est prête...

ADÈLE.

A la bonne heure... Gustave, je suis bien aise de vous voir ici... vous nous resterez, longtemps... oh ! bien longtemps, n'est-ce pas ?... (A M. de Sénanges.) Allons... votre bras, mon ami.

DE SÉNANGES, riant.

Volontiers, ma femme... Eh ! eh ! eh !

ADÈLE.

Air *de Malvina.*

Sur votre Antigone
Appuyez-vous bien !
(A Marguerite.)
Suivez-nous, ma bonne...
(A Gustave.)
Adieu... je revien.

DE SÉNANGES.

Plus gaîment j'existe
Près de ses seize ans ;
C'est l'hiver moins triste
Qui touche au printemps.

ADÈLE.

Ah ! mon bouquet !

DE MÉRIGNY, le ramassant.

Le voilà !...

ENSEMBLE.

ADÈLE.

Sur votre Antigone
Appuyez-vous bien!
Suivez-nous, ma bonne,
Et n'oubliez rien.
On est peu solide
A quatre-vingts ans,
Et je sers de guide
A vos pas tremblants.

DE SÉNANGES.

Oui, mon Antigone
Me guide fort bien,
Et l'hymen me donne
Un jeune soutien.
On est peu solide
A quatre-vingts ans,
Et j'ai pris un guide,
Pour mes pas tremblants.

DE MÉRIGNY.

Oui, son Antigone
Le guide fort bien,
Et l'hymen lui donne
Un charmant soutien.
Il est plus solide...
Mais combien de gens
Un si joli guide
Rendrait plus tremblants!

GUSTAVE.

Grand Dieu! je frissonne,
Quel trouble est le mien ?
Quel titre il lui donne?
Je n'y comprends rien !

A peine solide
Sur ses pas tremblants,
Il a pris pour guide
Femme de seize ans.

(M. de Sénanges, Adèle et Marguerite, entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, M. DE MÉRIGNY.

GUSTAVE, à part.

Mariée! mariée! ah! j'étouffe!

DE MÉRIGNY.

Eh! voyons, vous n'avez pas eu le temps de me dire la réponse du château d'Orvilliers...

GUSTAVE.

La voici, monsieur...

DE MÉRIGNY.

Une lettre! Ah! donnez donc! et dites-moi, elle, madame d'Orvilliers, l'avez-vous vue?

GUSTAVE.

Oui, monsieur.

DE MÉRIGNY.

Oh! que vous êtes heureux!...

GUSTAVE.

Moi!

DE MÉRIGNY.

C'est juste, vous ne l'aimez pas... à votre place, j'en aurais perdu la tête! une femme qu'on aime, qu'on adore, une première passion... et après deux ans d'absence... (Parcourant la lettre.) Ah! le mari est à Paris...

GUSTAVE, à part.

Adèle! non, ce n'est point un rêve! mariée...

DE MÉRIGNY, lisant.

« Ce soir! » Qu'est-ce que c'est! on vient! je vais lire ma

lettre dans le jardin... adieu, adieu ! (Il sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE X.

GUSTAVE, ADÈLE.

GUSTAVE, seul.

Il est heureux, lui ! on l'aime ! au lieu que moi... mais non, je ne puis croire encore... c'est impossible... et pourtant...

ADÈLE, entrant.

Gustave ! ah ! c'est vous, je vous retrouve...

GUSTAVE, à part.

Elle est encore plus jolie comme ça.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu ! comme vous me regardez ! quel air triste et malheureux ! qu'avez-vous donc ?

GUSTAVE.

Vous me le demandez ? vous, Adèle ! mariée !

ADÈLE.

Sans doute, depuis hier ; est-ce que vous n'en êtes pas content ?

GUSTAVE.

Moi !

ADÈLE.

C'est peut-être parce qu'on ne vous a pas invité... mais ce n'est pas ma faute ! je voulais une noce... beaucoup de monde, du bruit, et de la danse surtout... la danse, je l'aime tant ! alors, on aurait invité tous mes bons amis, et vous savez bien que vous en êtes ! malheureusement monsieur de Sénanges, qui était le maître, a désiré que le mariage se fît sans invitations, sans éclat, entre nous, et sauf les gens du château et de la ferme, qui ont dansé toute la nuit...

GUSTAVE.

Il n'y avait personne ! je vous crois, le marié devait craindre les témoins, les rires, les railleries...

ADÈLE.

Mon bon ami ! on l'aime trop pour cela.

GUSTAVE.

Se marier, à son âge ! songez-y donc !

Air *du Baiser au porteur.*

Adèle, il serait votre père,
Votre aïeul, votre bisaïeul !

ADÈLE.

Eh ! oui... mais sa bonté m'est chère,
Pour appui je n'eus que lui seul ! (*bis.*)

GUSTAVE.

Avant d'unir vos destinées,
Riche de jeunesse et d'attraits,
Il fallait compter ses années !

ADÈLE.

Je n'ai compté que ses bienfaits !

GUSTAVE.

Mais vous n'aviez donc pas d'amis à consulter, vous n'avez donc pris conseil de personne....

ADÈLE.

A quoi bon ? est-ce que tout le monde n'aime pas monsieur de Sénanges ! Et, tenez, lorsqu'il venait me voir à ma pension... toutes mes compagnes le trouvaient si bon, qu'elles auraient voulu l'avoir pour leur père, leur oncle, leur tuteur.

GUSTAVE.

Et pour mari ?...

ADÈLE.

Dame ! nous n'y pensions pas... nous n'en avons jamais parlé...

GUSTAVE.

Tant pis ! car alors, on vous aurait dit qu'il fallait pouvoir aimer son mari, mais l'aimer... là... d'amour ! que pour cela il devait y avoir entre lui et vous, sympathie de goûts, de caractère... d'âge surtout, et enfin, qu'un vieillard, comme monsieur de Sénanges, ne pouvait rien pour le bonheur d'une jeune personne comme vous !

ADÈLE.

Je ne vous comprends pas...

GUSTAVE.

Adèle !

ADÈLE.

Ou plutôt vous n'aimez pas monsieur de Sénanges... vous lui en voulez !

GUSTAVE.

Moi ! Eh bien ! c'est possible ; je lui en veux, parce que je vous aime, parce qu'il est affreux de vous avoir sacrifiée !

ADÈLE.

Qu'entends-je ?

GUSTAVE.

Oui, Adèle ! oui, sacrifiée... mais dans votre cœur, il n'y avait donc rien qui vous parlât pour un autre ? vous aviez donc oublié celui que dans vos jeux tu appelais... (Se reprenant.) vous appeliez.....

ADÈLE.

C'est égal, va toujours, comme autrefois.

GUSTAVE.

Eh bien ! que tu appelais ton mari.

ADÈLE.

Oui, je me rappelle... Oh ! vous m'aimiez bien alors, et vous ne me grondiez pas comme à présent...

GUSTAVE.

Oh ! je vous aime encore... je vous aime cent fois davantage, car, depuis ce temps, votre image est restée là, oh ! non pas

comme je vous aime en ce moment... car jamais je ne vous ai rêvée aussi jolie !...

ADÈLE.

Vrai ! Eh bien ! cela me fait plus de plaisir de vous que d'un autre.

GUSTAVE.

Je serais mort plutôt que de vous trahir, de vous oublier ! je me promettais de faire votre bonheur, moi seul ! aussi, dès que j'ai pu être libre, dès que j'ai eu brisé les chaînes qui me retenaient comme un enfant, j'ai voulu savoir votre demeure, je la cherchais, je la demandais partout, je ne voyais que vous, je n'aimais que vous, et dans ce monde où j'entrais en tremblant... quand une femme me retenait près d'elle, me parlait avec bonté, je me disais : Oh ! ce n'est pas Adèle !... et je m'éloignais pour penser à vous, et je gardais mon cœur libre et pur... que je n'ai donné à personne.

ADÈLE.

Oh ! que c'est bien à vous, cela !

GUSTAVE.

Aussi jugez de ma joie... quand, hier, j'appris que vous habitiez Sénanges !

ADÈLE.

Le château même...

GUSTAVE.

J'avais juré de ne jamais y paraître ! mais alors, je courus chez monsieur de Mérigny pour lui dire que j'étais prêt à partir... il crut sans doute, que c'était pour faire ma cour à ce vieillard dont les biens devaient un jour m'appartenir... mais non, c'était pour vous revoir, pour vous dire tout mon amour, vous le faire partager, obtenir votre main, ou partir avec vous !...

ADÈLE.

Gustave !

GUSTAVE.

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Pour vous, pour vous seule en voyage,
Je rêvais fortune et bonheur.

J'arrive ! hélas ! j'apprends ce mariage
Qui glace l'espoir dans mon cœur !
Il me ravit, sans que rien le seconde,
Avec ces biens qui m'étaient dus...
Celle qui pouvait seule au monde
Me consoler de les avoir perdus !

ADÈLE, très-émue.

Mon ami... Oh ! ne vous chagrinez pas ainsi, car vous allez me faire pleurer.

GUSTAVE.

Et il faut partir seul... vous oublier...

ADÈLE.

Que dites-vous, Gustave... m'oublier !

GUSTAVE.

Maintenant, vous voilà au pouvoir d'un autre... Vous êtes la femme de monsieur de Sénanges.

ADÈLE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela vous fait ?

GUSTAVE.

O ciel ! tant de candeur... de naïveté... j'en mourrai !...

ADÈLE.

Oh ! non... si je vous aime encore...

SCÈNE XI.

ADÈLE, M. DE SÉNANGES, GUSTAVE.

DE SÉNANGES, en toilette.

Me voici, ma chère Adèle... en grande tenue... êtes-vous contente ?...

ADÈLE, cachant ses larmes.

Oui, mon bon ami... oui, très-contente...

DE SÉNANGES.

Ah! monsieur Gustave... mon jeune parent...

GUSTAVE, très-froidement.

Monsieur...

DE SÉNANGES.

Je suis bien aise de vous voir... Asseyez-vous donc...

GUSTAVE.

Merci!... merci!...

DE SÉNANGES.

Comme vous voudrez... mais moi, c'est différent... car un jeune mari de quatre-vingts ans n'est pas très-solide sur ses jambes.

ADÈLE.

Oui, mon bon ami... asseyez-vous là...

DE SÉNANGES, la regardant.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est?... quel air de tristesse... est-ce que je dérange!...

ADÈLE.

Non, non... au contraire...

DE SÉNANGES, tendant la main à Gustave.

Est-ce que vous n'aurez pas pour moi un peu de cette vieille amitié que vous aviez pour ma femme?...

GUSTAVE.

Monsieur... je ne dis pas... certainement. (A part.) Sa femme!...

ADÈLE.

Oh!... quand il vous verra si bon... si aimable... il vous aimera aussi... et il ne me grondera plus, le méchant!...

GUSTAVE.

Madame...

ADÈLE, partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! ah! madame!... et lui aussi il m'appelle madame!...

GUSTAVE.

Mais sans doute... je... (A part.) Le moyen de se fâcher!...

DE SÉNANGES.

Et pourquoi la grondiez-vous, monsieur?...

GUSTAVE.

Mais non... je vous assure...

ADÈLE.

Si fait!... il m'a fait pleurer...

DE SÉNANGES.

Toi, mon enfant!... Ah! c'est mal... c'est très-mal... voyons, calme-toi... (Il l'embrasse.)

GUSTAVE, à part.

Ah!... il ne manquait plus que cela!... j'ai la rage dans le cœur!...

ADÈLE.

Eh bien! oui, je vais tout vous dire... jugez-nous...

GUSTAVE, à part.

Oh! je ne resterai pas plus longtemps... partons. (Il sort vivement par le fond.)

DE SÉNANGES.

Parle, mon enfant... j'écoute...

SCÈNE XII.

ADÈLE, M. DE SÉNANGES.

ADÈLE.

Comment... il sort!...

DE SÉNANGES.

Eh! mais... où va-t-il?... monsieur Gustave...

ADÈLE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... le mauvais caractère!...

DE SÉNANGES.

Hein?... plaît-il?... que s'est-il donc passé?...

ADÈLE.

Est-ce que je sais ?... est-ce qu'il le sait lui-même ?... parce qu'autrefois nous nous voyions souvent... parce qu'il me jura d'être mon meilleur ami... et que moi, je lui en jurai autant...

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Il m'est venu reprocher...

DE SÉNANGES.

Eh ! quoi donc ?

ADÈLE.

Mon mariage,
Qui du serment qui m'engage,
Peut, dit-il, me détacher.

DE SÉNANGES.

Que ce serment vous retienne...
C'est un jeu !...

ADÈLE.

C'est une chaîne !
Ne faut-il pas qu'on le tienne ?

DE SÉNANGES.

Pardon ; c'est selon, je crois,
Deux serments, on peut les faire...
Mais on n'en tient qu'un, ma chère...
(A part.)
Et pas du tout quelquefois.

Et il a tort...

ADÈLE.

Ce n'est pas que je lui en veuille, au moins, c'est par amitié pour moi qu'il dit cela... car enfin il prétend que je ne serai pas heureuse... oh !... il se trompe... je serai heureuse... (Pleurant.) Je le suis déjà !...

DE SÉNANGES.

Sans doute !... Vous aurez toujours en moi un bon père...

Ah ! si vous eussiez parlé plus tôt... et monsieur Gustave, qu'on disait si honnête... si délicat...

ADÈLE.

Il l'est, mon bon ami...

DE SÉNANGES.

Il ne l'est pas...

ADÈLE.

Si fait !...

DE SÉNANGES.

Mais non !...

ADÈLE, vivement.

Mais si !... il est malheureux, voilà tout... Il croit que je ne l'aime plus...

DE SÉNANGES.

Et quand cela serait ?...

ADÈLE.

Oh !... ce serait bien mal...

DE SÉNANGES.

Au contraire, Adèle... vous avez des devoirs à remplir...

ADÈLE.

Oh ! c'est égal... je sens que je l'aimerai toujours !... et vous aussi... mais ce n'est pas la même chose... vous, c'est une amitié bien calme... bien tranquille... au lieu que lui, c'est avec une colère !...

DE SÉNANGES.

Oui... je comprends...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, accourant.

Là !... un coup de tête !...

DE SÉNANGES.

Qu'y a-t-il encore?...

MARGUERITE.

Il y a, monsieur... que depuis que la jeunesse est entrée dans le château, on ne s'y reconnaît plus... c'est une révolution...

DE SÉNANGES.

Comment cela?

MARGUERITE.

Voilà que ce jeune homme qui est arrivé ce matin...

ADÈLE.

Gustave!...

DE SÉNANGES.

Qu'a-t-il fait?

MARGUERITE.

Il est accouru la figure toute renversée... les yeux pleins de larmes...

ADÈLE.

Pauvre garçon!...

MARGUERITE.

Et puis il a demandé son cheval, avec une impatience qui m'a fait peur!... il s'est élancé dessus sans dire une parole... et d'un coup de cravache il l'a fait sortir de la cour au grand galop...

ADÈLE.

Il est parti!

MARGUERITE.

Et il est loin, s'il court toujours!...

ADÈLE.

Ah! mon Dieu!... parti!...

DE SÉNANGES.

Eh bien!... il n'y a peut-être pas grand mal...

ADÈLE.

Comment!... vous dites... vous qui êtes si bon!... ah!... c'est d'un mauvais cœur...

MARGUERITE.

Tiens, moi, je ne vois pas...

ADÈLE.

Vous ne voyez pas que cela me chagrine !... vous ne voyez rien... car si vous aviez un peu d'esprit... de reconnaissance... après ce que j'ai fait pour vous... Gustave ne serait pas parti, vous l'auriez ramené... mais, non... cela m'aurait fait plaisir... et vous êtes jalouse, méchante, insupportable !...

MARGUERITE.

Moi ?...

DE SÉNANGES.

Ma chère enfant !...

ADÈLE.

Non, laissez-moi... et puisque tous ceux que j'aime me rendent malheureuse, eh bien ! je vais pleurer toute seule... et je n'aimerai plus personne... si je puis.

DE SÉNANGES, avec fermeté.

Madame !... (Elle rentre dans sa chambre.)

MARGUERITE.

Là !... qu'est-ce que je vous disais, monsieur ?... voilà que ça éclate...

DE SÉNANGES.

Taisez-vous !...

MARGUERITE.

Je vous l'ai prédit... quand vous avez voulu épouser un enfant...

DE SÉNANGES.

Taisez-vous... voilà ma goutte qui me revient !

MARGUERITE.

Au lieu d'une femme raisonnable et d'un âge mûr...

DE SÉNANGES, tout haletant et s'asseyant.

Mais, taisez-vous donc !...

MARGUERITE.

Oh !... je me tais, mon Dieu !... ne vous fâchez pas!... (A part.) Lui aussi... voilà qu'il se gâte déjà...

SCÈNE XIV.

M. DE SÉNANGES, M. DE MÉRIGNY, MARGUERITE, ensuite JACQUET.

DE MÉRIGNY.

Allons... allons... diable d'étourdi !...

DE SÉNANGES.

Ah ! c'est vous, Mérigny...

DE MÉRIGNY.

Eh ! oui, moi... je fais courir un fermier après Gustave... qu'il va me ramener, je l'espère bien...

DE SÉNANGES.

Et moi, j'espère que non...

DE MÉRIGNY.

Plaît-il ?... que voulez-vous dire ?...

DE SÉNANGES, bas.

Que je me suis trompé... Adèle, ce cœur de seize ans qui, selon mes calculs, ne devait parler qu'après moi...

DE MÉRIGNY.

Eh bien ?...

DE SÉNANGES, toujours bas.

Eh bien !... il parle à présent...

DE MÉRIGNY.

Comment !... cet amour que vous croyiez si loin encore...

DE SÉNANGES.

Il est arrivé... et Adèle, ma pupille, mon enfant... ce matin si

soumise encore... qui ne songeait qu'à nous rendre heureux... qui, toujours gaie... toujours folle... pensait même à marier... Marguerite...

MARGUERITE.

Moi, monsieur...

DE SÉNANGES.

A mon fermier... à Jacquet ! plus de gaieté... maintenant, elle se fâche... elle s'impatiente... elle pleure...

DE MÉRIGNY.

Ah !... elle a tant de qualités qui doivent vous rassurer !...

MARGUERITE.

Oui, madame a du bon... et beaucoup.

DE MÉRIGNY.

Croyez-moi... Gustave, car je comprends tout, aura pour vous un respect... une reconnaissance...

DE SÉNANGES.

Non, mon ami... non... je n'y compte plus... j'ai fait son malheur... comme son père fit le mien... quand il m'enleva celle que j'aimais !...

MARGUERITE.

Ah ! Jacquet !... entre, mon garçon... entre donc...

JACQUET, arrivant.

Pardon... excuse, notre monsieur... et la compagnie...

DE MÉRIGNY.

Eh bien ! mon jeune homme ?...

JACQUET.

Il revient ! il revient... Dieu ! m'a-t-il fait courir !

DE MÉRIGNY.

Tu l'as rejoint !... tant pis.

MARGUERITE.

Ce bon Jacquet... comme il a chaud !

DE SÉNANGES.

Et il est arrivé ?

JACQUET.

Non, pas encore... il vient seul pour n'avoir pas l'air d'être ramené.

DE MÉRIGNY.

Amour-propre d'enfant !...

DE SÉNANGES.

Venez, mon ami ; venez, vous lui parlerez.

AIR : *Séduisante image.*

Il faut qu'il vous suive
Ce soir au plus tard ;
Avant qu'il n'arrive,
Réglons son départ.
Dans ce mariage
Je voyais le gage
De notre bonheur ;
C'était de l'orage
Un avant-coureur.

ENSEMBLE.

DE SÉNANGES, DE MÉRIGNY.

Il faut qu'il { vous / me } suive
Ce soir au plus tard,
Avant qu'il arrive
Réglons son départ.

JACQUET.

Madame est trop vive !
Avant mon départ,
Il faut que j'esquive
C't hymen au plus tard.

MARGUERITE.

Madame est bien vive !
Avant son départ,
Il faut qu'ell' poursuive
C't hymen au plus tard.

(De Sénanges et de Mérigny sortent.

JACQUET, à part.

Faut que je parle à notre dame.

MARGUERITE.

Si vous preniez quelque chose, monsieur Jacquet !

JACQUET.

Merci, mamzelle, merci. Ma mère est en bas qui veut vous parler.

MARGUERITE, émue.

Ah ! elle veut me parler, votre mère...

JACQUET.

Elle est même très-pressée.

MARGUERITE.

J'y vais, monsieur Jacquet, j'y vais ; adieu, monsieur Jacquet.

JACQUET.

Adieu, mamzelle Marguerite.

MARGUERITE, en sortant.

Adieu !

JACQUET.

Adieu !... (Marguerite sort.) Comme elle me regarde, la vieille !... elle me fait peur.

SCÈNE XV.

JACQUET, ADÈLE, sortant de sa chambre.

ADÈLE.

Je ne les entends plus, et je puis... Ah ! Jacquet...

JACQUET.

Oui, notre dame ; c'est moi qui viens comme vous me l'aviez permis...

ADÈLE.

C'est bien, que me veux-tu ? Qu'as-tu à me demander ? Parle, dépêche-toi...

JACQUET.

Oh ! je parlerai bien... c'est au sujet de ce que vous m'avez dit ce matin ; de ce mariage...

ADÈLE.

Oui, je veux te trouver une femme et une dot.

JACQUET.

Si vous pouviez me donner la dot toute seule !

ADÈLE.

Comment ! est-ce que Marguerite ?...

JACQUET, roulant son chapeau.

Oh ! Marguerite...

ADÈLE.

Eh bien ?

JACQUET.

Dame !

ADÈLE.

Après ?

JACQUET.

J'en aimerais autant une autre.

ADÈLE.

Et pourquoi cela ?

JACQUET.

Oh ! ce n'est pas que... au contraire... mais... c'est que... et puis...

ADÈLE.

Tu aimes quelqu'un !

JACQUET.

Non, pas encore... mais ça viendra.

ADÈLE.

Eh bien ! alors... Marguerite est une bonne fille, un peu grondeuse... mais elle aura soin de toi... elle te rendra heureux.

JACQUET, riant.

Eh ! eh ! eh !

ADÈLE.

Hein ?

JACQUET.

Je ne crois pas.

ADÈLE.

Mais pourquoi ?

JACQUET.

C'est que, voyez-vous ; moi, j'ai eu vingt ans à la Saint-Fiacre... Pas davantage.

ADÈLE.

C'est cela, tu es bien jeune, au lieu que Marguerite est une femme raisonnable.

JACQUET.

Juste, elle est raisonnable, depuis trop longtemps ; parce que... vous comprenez... son âge et le mien... c'est si loin... si loin... si loin.

ADÈLE.

Ah ! oui, tu la trouves trop vieille...

JACQUET.

Voilà.

ADÈLE.

Mais, si elle t'aime, qu'est-ce que ça fait ?

JACQUET.

Plaît-il ? qu'est-ce que ça... (A part.) Ah bien ! voilà une question !

ADÈLE.

Tu crains donc d'être malheureux ?

JACQUET.

Et je le serais, j'en suis sûr, parce que, voyez-vous, les ménages mal assortis, ça va mal. On ne se comprend pas, on ne s'entend pas : il y en a un qui veut ci, l'autre qui veut ça,

l'autre qui ne veut rien du tout ; on se gronde, on se boude, on se déteste, c'est ennuyeux.

ADÈLE, rêveuse.

Ainsi, il avait raison, et mon mariage...

JACQUET.

Oh ! (A part.) Qu'est-ce que j'ai dit là ? (Haut.) Oh ! le vôtre, c'est bien différent.

AIR *du Parnasse des Dames.*

Un brave et digne homm' qui vous aime,
Qui possède fermes, château...
Dam' ! ça rajeunit... et moi-même
J'épous'rais Margu'rite subito,
Si je voyais à cett' bonn' femme
Un château, des ferm's, des écus,
Enfin ce qu'ell' n'a pas, not' dame,
Pour remplacer ce qu'ell' n'a plus.

ADÈLE.

Ainsi, Marguerite ne te plaît pas, et tu voudrais...

JACQUET.

Oh ! rien, un homme qui parte à ma place... ce n'est pas si cher qu'une dot ; on en a de superbes pour quinze cents francs, des gaillards de six pieds... Tout ce qu'il y a de mieux pour quinze cents francs.

ADÈLE, qui est allée à un petit bureau, lui tendant deux billets de banque.

En voilà deux mille. C'est l'argent de ma corbeille, mon premier cadeau de jeune femme ; il te portera bonheur. (Elle retient le portefeuille d'où elle les a tirés.)

JACQUET.

Et à vous aussi... Oui, et d'abord nous allons vous bénir tous à la ferme ! Tous ! Ma mère, mon père et ses dix-sept enfants...

ADÈLE, écoutant.

Quel est ce bruit ?... un cheval entre dans la cour.

JACQUET, regardant par le fond.

Eh ! oui ; c'est ce petit monsieur qui me suivait.

ADÈLE.

Monsieur Gustave ?

JACQUET.

Oui, notre dame, c'est moi qui l'ai rattrapé.

ADÈLE.

Ah ! c'est toi !... tiens, pour ton cadeau de noce quand tu te marieras, un billet de plus.

JACQUET.

Encore un !

ADÈLE, apercevant Gustave qui entre.

Ah ! c'est lui !... va, va ! (Jacquet sort par la porte qui mène au jardin.)

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, ADÈLE.

GUSTAVE, entrant par le fond.

Adèle, je reviens... non pas pour ceux qui m'ont rappelé, mais pour vous que je ne pouvais quitter ainsi.

ADÈLE.

Ah ! vous m'avez fait bien de la peine, Gustave !

GUSTAVE.

Oh ! pardon ; vous m'aimez, vous ; vous me l'avez dit et je vous crois.

ADÈLE.

Enfin, c'est bien heureux, vraiment !

GUSTAVE.

Dès que j'ai été loin de ce château, le désir d'y rentrer m'a saisi au cœur, je pensais à vous.

Air *de Teniers.*

Et de loin, mon regard fidèle
Cherchait encor ce séjour enchanté,
Où mon cœur restait près d'Adèle...
Au premier cri je me suis arrêté;
Et mon cheval a ramené son maître
Comme s'il eût deviné ses regrets...
Lorsqu'en ces lieux on m'oubliait peut-être...

ADÈLE, lui tendant la main.

Je crois que je vous attendais.

Et maintenant vous resterez, vous ne nous quitterez plus.

GUSTAVE.

Eh! le puis-je? me le permettra-t-il, ce vieillard qui n'existe que pour me désoler... à qui je ne dois rien... rien que mon malheur!

ADÈLE.

Ne dites pas cela... Monsieur de Sénanges est si bon! il vous retiendra, si je l'en prie...

GUSTAVE.

Non, Adèle... il est votre mari... il me chassera...

ADÈLE.

Et pourquoi cela... si vous l'aimez aussi, vous! si vous m'aidez à l'entourer de soins, d'amitié...

GUSTAVE.

Ah!... n'y comptez pas...

ADÈLE.

Si fait... avant de vous avoir revu, Gustave, je ne vous avais pas oublié... mais... je m'en accuse, je pouvais me passer de vous voir... de vous entendre... mon cœur était paisible, et il ne l'est plus... votre arrivée m'a enlevé ce calme, ce bonheur, ces illusions que j'aimais... et pourtant, je ne veux pas que vous partiez... et voyez-vous, Gustave, il me semble que sans vous je ne resterais plus dans ce château.

GUSTAVE.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Que dites-vous !...

ADÈLE.

Oui... j'en mourrai peut-être !...
De cet asile où je me plaisais tant,
Je sortirais pour n'y plus reparaître !...

GUSTAVE.

Pour moi, grand Dieu !

ADÈLE.

J'espère mieux pourtant !
Restez, monsieur... plus de voyage !
Car c'est affreux de ne plus se revoir...
Mais on a bien plus de courage,
Quand on est deux pour en avoir.

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, M. DE MÉRIGNY, ADÈLE.

DE MÉRIGNY, entrant.

Ah ! Gustave ! où êtes-vous donc ?... je vous cherchais.

GUSTAVE, embarrassé.

Je parlais à madame... je lui racontais une promenade que je viens de faire autour du château... je lui disais...

ADÈLE, embarrassée.

Oui, oui... monsieur me disait...

GUSTAVE.

Que les environs sont délicieux...

ADÈLE.

Oui, que les environs sont délicieux. (A part.) Un mensonge! c'est le premier.

DE MÉRIGNY.

Ah ! vous parliez des environs ! (A part.) Ils sont émus ; le

bonhomme a raison. (Haut.) Mon cher Gustave, vous avez bien fait de vous en occuper, car nous quittons ce charmant pays cette nuit même.

ADÈLE.

Cette nuit !

DE MÉRIGNY.

Oui, madame; on m'a confié monsieur Gustave, et je l'emmène avec moi ; c'est convenu, n'est-ce pas ?

GUSTAVE.

Sans doute, je suis prêt. (Courant à Adèle.) Grand Dieu ! elle chancelle ! Madame...

ADÈLE, se contraignant.

Non, ce n'est rien. Je rentre chez moi; monsieur Gustave, messieurs, je... (A part.) Oh ! j'ai bien envie de pleurer.

GUSTAVE, la conduisant jusqu'à la porte et lui parlant bas.

Je vous reverrai, Adèle; je vous reverrai ce soir, ici !... veux-tu!...

ADÈLE; elle le regarde en souriant, et après un moment de silence :

Messieurs... (Elle salue et rentre chez elle.)

SCÈNE XVIII.

M. DE MÉRIGNY, GUSTAVE.

GUSTAVE, à part, la regardant sortir.

Et tant de grâce, de bonté... non, non, non, je ne partirai pas ainsi ; cela ne se peut pas ; cela m'est impossible.

DE MÉRIGNY.

Ah çà ! jeune homme, qu'est-ce qui vous prend donc ? Que diable ! vous vous démenez là...

GUSTAVE, très-agité.

Mais non ; pas du tout, je vous assure ; je suis très-calme.

DE MÉRIGNY.

Allons donc ! vous avez la fièvre.

GUSTAVE.

Oui, monsieur.

DE MÉRIGNY.

Vous êtes amoureux ?

GUSTAVE.

Amoureux ! Eh bien ! oui, monsieur !... Eh bien ! oui, je le suis depuis que je me connais...

DE MÉRIGNY.

Laissez-moi donc tranquille !...

GUSTAVE.

Ou plutôt depuis que je connais Adèle.

DE MÉRIGNY.

A la bonne heure.

GUSTAVE.

Et je sens que s'il fallait la quitter, la perdre, j'en mourrais.

DE MÉRIGNY.

Vous la quitterez, et vous n'en mourrez pas. Allons, vous ne voudrez pas faire le malheur de cette jeune femme, de ce bon vieillard.

GUSTAVE.

Un vieil hypocrite que je déteste ! épouser une jeune fille ! la sacrifier à un caprice !

DE MÉRIGNY.

Oh ! là-dessus, il y a beaucoup de choses à vous dire. Nous causerons de cela en route, cette nuit ; car en ce moment je suis pressé de vous quitter.

GUSTAVE.

Vous ?

DE MÉRIGNY, baissant la voix.

Chut ! personne ici ne doit le savoir que vous. Dans un in-

stant, quand nous serons dans notre appartement, je m'échapperai en secret ; je suis attendu.

GUSTAVE.

Ah oui ! madame d'Orvilliers ! vous voyez bien, vous êtes aussi amoureux, vous !

DE MÉRIGNY.

Oh ! il y a quinze ans que ça dure ; je ne suis pas un enfant, ni elle non plus. Écoutez-moi ; il se peut que je revienne promptement. Dame ! si l'autre est de retour de Paris.

GUSTAVE.

J'entends, l'autre... le mari... car, vous voyez bien, elle aussi a un mari.

DE MÉRIGNY.

C'est différent ça, mon cher. Enfin, il se peut que je reste, et dans ce cas vous vous tiendrez prêt à partir ; vous ouvrirez en mon absence les papiers, les dépêches qui pourront m'arriver de Paris. C'est ici que je les attends ; et si l'on ordonne de presser mon départ, vous m'enverrez Justin, mon domestique, avec la voiture ; m'entendez-vous ?

GUSTAVE.

Oui, oui, j'écoute.

DE MÉRIGNY, montrant la chambre d'Adèle.

Bien ! c'est que vous avez toujours l'air de regarder par là ! Silence, surtout ! Vous, vous monterez à cheval et vous m'attendrez sur la route près du taillis, parce qu'il se peut que, dans la voiture, il n'y ait pas d'abord place pour vous, et qu'une autre personne...

GUSTAVE.

Comment ! que dites-vous ? un enlèvement...

DE MÉRIGNY.

Oh ! un enlèvement !... un petit voyage ! une promenade, n'importe !

GUSTAVE.

Ah ! elle consent... madame d'Orvilliers ?

DE MÉRIGNY.

Quand je vous dis qu'il y a quinze ans!... c'est un amour raisonnable ; ça nous regarde.

GUSTAVE.

Oui, oui !

DE MÉRIGNY.

Ainsi, c'est convenu... allons, que diable ! quelle agitation ! Vous ne tenez pas en place, vous ne m'avez pas entendu.

GUSTAVE.

Si fait ! si fait ! Les papiers à ouvrir, la voiture à vous envoyer, pour un enlèvement... un enlèvement !

DE MÉRIGNY.

Mais taisez-vous donc ; voici quelqu'un. Monsieur de Sénanges.

GUSTAVE.

Oh ! le vilain homme !

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M. DE SÉNANGES, MARGUERITE.

(Marguerite porte deux flambeaux. Elle en pose un sur la table et passe avec l'autre dans la chambre d'Adèle.)

DE SÉNANGES.

Bien, Marguerite, ne va pas si vite ; je ne peux pas te suivre.

MARGUERITE.

Dame ! monsieur, il me semble que je suis plus légère.

DE SÉNANGES.

Oui, à cause de ton mariage ! Ah ! Mérigny... Monsieur Gustave, vous voilà de retour, j'en suis bien aise.

GUSTAVE.

Vous êtes trop bon !

DE SÉNANGES.

Non ; mais je vous aime, moi ! j'aime la jeunesse... Ça me

rajeunit moi-même ! je me sens plus gai. Voyons, donnez-moi votre main.

(Il prend la main de Gustave que celui-ci laisse aller machinalement.)

DE MÉRIGNY.

Pardon ! nous allions nous retirer tous les deux.

DE SÉNANGES.

C'est juste... le pavillon du château, à droite, (Il indique la bibliothèque.) par là. Nous ne nous reverrons peut-être pas ; mais du moins, nous nous quittons bons amis, n'est-il pas vrai ? (Se rapprochant de Gustave.) Et si jamais, mon jeune camarade, vous avez besoin de mes conseils ou de ma bourse, n'oubliez pas le vieil ami de votre mère... le vôtre.

GUSTAVE.

Monsieur... (A part.) Ah ! je n'en crois pas un mot ; c'est pour me renvoyer.

DE SÉNANGES, à de Mérigny, à demi-voix.

Dites-moi, je rentre dans mon appartement ; et avant de m'endormir je vous enverrai une lettre, des papiers que je vous confie à vous... à vous.

DE MÉRIGNY.

Comptez sur moi.

MARGUERITE, dans la chambre d'Adèle.

Eh ! mon Dieu ! madame, qu'est-ce que cela me fait ?

ADÈLE, dans sa chambre.

Oh ! vous dites cela !

DE SÉNANGES.

Adèle ! (A Mérigny.) Mon ami, adieu, adieu ! (Bas.) Emmenez-le !

DE MÉRIGNY.

Certainement...

GUSTAVE.

M'emmener, moi...

DE SÉNANGES.

Jeune homme, il le faut !

GUSTAVE.

Monsieur !

DE SÉNANGES, sévèrement.

Il le faut !

DE MÉRIGNY.

AIR *du Chemin de fer.*

Bientôt, nous nous mettrons en route,
Gustave, faites vos adieux.

GUSTAVE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... sans doute...
(Passant à Mérigny.)
Mon ami, sortons de ces lieux !

DE SÉNANGES, à Mérigny.

Dans sa rancune il se retranche !

DE MÉRIGNY.

La tête se monte aisément.
C'est un bon cœur, une âme franche...

DE SÉNANGES.

Qui me déteste franchement !

ENSEMBLE.

DE MÉRIGNY.

Bientôt nous nous mettrons en route,
Recevez ici nos adieux...
A mon retour je dois, sans doute,
Vous revoir toujours plus heureux.

GUSTAVE.

Je ne veux pas me mettre en route,
Sans qu'elle ait reçu mes adieux !
Adèle m'attendra sans doute,
Et je reviendrai dans ces lieux.

DE SÉNANGES.

Bientôt vous vous mettrez en route,
Amis, recevez nos adieux...
Et nos vœux, exaucés sans doute,
Vont vous suivre loin de ces lieux.

(De Mérigny et Gustave sortent.)

SCÈNE XX.

M. DE SÉNANGES, ADÈLE, MARGUERITE.

MARGUERITE, sortant de la chambre.

Mon Dieu, madame, il ne faut pas croire que j'y tienne, au moins.

ADÈLE, de même.

C'est fort heureux, assurément.

DE SÉNANGES.

Eh bien ! qu'est-ce donc, une querelle ?

MARGUERITE.

Parce que Jacquet ne veut pas se marier, cela m'est bien égal.

ADÈLE.

C'est que vous êtes trop méchante, là !...

MARGUERITE.

Madame...

DE SÉNANGES.

Allons, Marguerite, éclairez-moi, et taisez-vous... (Tendant la main à Adèle.) Adèle, mon enfant, nous nous reverrons demain... dans l'allée du parc, où vous m'accompagnez... (Se reprenant.) où tu m'accompagnes tous les matins... tu m'ouvriras ton cœur... à moi... à ton ami !

ADÈLE.

Je vais vous reconduire, appuyez-vous sur mon bras.

DE SÉNANGES.

Non, merci... tu as besoin de repos... rentre chez toi.

ADÈLE.

Oui, tout de suite...

DE SÉNANGES, s'arrêtant à la porte et lui tendant les bras.

Eh bien! tu ne m'embrasses pas?

ADÈLE, courant à lui.

Oh! si fait! si fait!

DE SÉNANGES.

Et tâchons de nous lever demain, avec des figures plus gaies, et des yeux moins humides... ce n'est pas joli, vois-tu, des yeux rouges... marche donc, Marguerite... (A Adèle.) Adieu, mon enfant...

ADÈLE.

Adieu, mon bon ami... (Il rentre chez lui précédé par Marguerite qui porte un flambeau.)

SCÈNE XXI.

ADÈLE, ensuite GUSTAVE.

ADÈLE, seule.

Je n'ose lever les yeux devant lui, je me sens rougir... trembler! et pourtant je ne suis pas coupable... oh! non! mais j'ai besoin d'être seule, de ne voir personne. (Elle se dirige vers sa chambre.)

GUSTAVE, entr'ouvrant la porte à gauche.

Monsieur de Mérigny est parti, je puis enfin...

ADÈLE, s'arrêtant.

On a parlé.

GUSTAVE, entrant.

Adèle!

ADÈLE.

Gustave! ah! sortez! sortez! je vous le demande en grâce!

GUSTAVE.

Toi aussi, tu me renvoies, tu me chasses! oh! reste, entends-moi.

ADÈLE.

Je ne le dois pas sans doute, car près de vous, j'ai peur, et il me semble que c'est mal à moi de vous voir, de vous écouter en secret.

GUSTAVE, s'approchant d'Adèle peu à peu et lui prenant la main.

Adèle ! oh ! ne tremble pas ainsi : si tu savais le bonheur que ton sourire m'a donné... quand je t'ai demandé ce rendez-vous ! ah ! ne me le retire pas, si tu m'aimes.

ADÈLE.

Eh bien ! oui... mais va-t'en !

GUSTAVE.

Non, laisse-moi m'enivrer du plaisir de te voir... une dernière fois, peut-être ! car, c'en est fait, nous ne nous reverrons plus... je pars, Adèle !...

ADÈLE.

Vous partez !

GUSTAVE.

Cette nuit !

ADÈLE.

Grand Dieu !

GUSTAVE.

Dans un instant, peut-être, si je recevais l'ordre qu'attendait monsieur de Mérigny ; ils veulent m'exiler loin de la France, que sais-je ? en Russie... où je mourrai loin de toi !

ADÈLE.

Oh ! non... ne parlez pas ainsi !

GUSTAVE.

Adèle ! vous m'oublierez...

ADÈLE.

Moi, jamais !

AIR *du Matelot.*

Ah ! je ne sais quel trouble involontaire,
Vient m'agiter pour la première fois...

Vous voir partir, vous perdre... Ah ! j'ai beau faire,
C'est un supplice affreux !

GUSTAVE.

Ah ! je le vois,
Ce trouble-là, c'est de l'amour, Adèle !

ADÈLE.

Moi... de l'amour !

GUSTAVE.

Oh ! je m'y connais bien...
Amour jaloux, impatient, fidèle
Qui de mon cœur a passé dans le tien !

Tu m'aimes !

ADÈLE.

Oh ! plus que moi-même... plus que ma vie !

GUSTAVE.

Et tu souffres de ce départ... de cet exil qu'on exige de moi !

ADÈLE.

Peux-tu le demander...

GUSTAVE.

Et te sens-tu le courage d'échapper à la tyrannie, à l'esclavage qu'on veut t'imposer... veux-tu que cette séparation n'ait pas lieu... le veux-tu ?

ADÈLE.

Si je le veux... Ah ! le sais-je ?... (Mouvement de Gustave.) Oui, oui... je le veux, je le veux !

GUSTAVE.

Eh bien ! il faut quitter ce château ! la voiture de monsieur de Mérigny est prête pour le départ, elle est à mes ordres, partons ensemble... partons tous deux...

ADÈLE.

Ah !

GUSTAVE.

Si ton amour est égal au mien, s'il est vrai que mon bonheur

te soit cher... oh ! viens ! et qu'une retraite impénétrable... Tu trembles ?...

ADÈLE.

Quitter ainsi cette maison... monsieur de Sénanges... mon ami...

GUSTAVE.

Ton tyran ! il t'a trompée, pour t'enchaîner à son sort ! tu seras malheureuse ! il est jaloux, et s'il savait que je suis ici, que j'ai pénétré jusqu'à toi... tu serais perdue !

ADÈLE.

Ah ! Gustave !

GUSTAVE.

Viens donc... suis-moi...

ADÈLE, regardant au fond.

Ciel !... de la lumière... quelqu'un...

GUSTAVE.

On vient... partons !

ADÈLE.

Marguerite ! Ah !

(Elle se jette dans sa chambre et referme la porte.)

SCÈNE XXII.

MARGUERITE, GUSTAVE.

GUSTAVE, voulant la suivre.

Adèle !

MARGUERITE, entrant, une lettre à la main.

Allons !... je vais lui porter cette let... ce paq... (Apercevant Gustave.) Ah ! mon Dieu !... monsieur !... monsieur... qu'est-ce que vous faites là ?...

GUSTAVE, balbutiant.

Moi... rien... je suis sorti du pavillon... pour entrer dans la bibliothèque... pour prendre un livre...

MARGUERITE.

Un livre !... la bibliothèque !... et c'est pour ça que vous allez à la chambre de madame...

GUSTAVE.

Sa chambre... Je n'y pensais pas... je croyais... je...

MARGUERITE.

La bibliothèque est là... de votre côté... vous avez dû y passer...

GUSTAVE.

Oui... oui... certainement j'y étais... mais ma lumière... s'est éteinte... et je venais à ce flambeau...

MARGUERITE.

Ah !... c'est cela... (A part.) il m'a l'air de mentir... (Haut.) Tenez... voilà des papiers pour monsieur de Mérigny... paquet cacheté... que je lui portais...

GUSTAVE.

Des papiers... donnez !... je sais ce que c'est...(A part.) Ah !... l'ordre du départ...

MARGUERITE.

Vous lui remettrez, n'est-ce pas ?...

GUSTAVE.

Certainement... je rentre tout de suite.

MARGUERITE.

Par là. (A part.) Il y a quelque chose... il y a quelque chose... (Haut.) Adieu, monsieur... l'escalier à gauche.

GUSTAVE.

Adieu, bonne femme... adieu.

MARGUERITE, à part, dans le fond.

Bonne femme... je t'apprendrai, moi !...

(Marguerite sort. Gustave qui allait sortir par la bibliothèque, rentre.)

SCÈNE XXIII.

GUSTAVE, seul.

Elle est partie ! et voilà l'ordre que monsieur de Mérigny attendait !... l'ordre d'aller le rejoindre... que faire ?... (Il ouvre le paquet.) Oh !... si au contraire c'était un retard... (Lisant une lettre qu'il a tirée de l'enveloppe.) « Mon cher Mérigny... vous allez « partir... » (S'arrêtant.) c'est cela !... (Lisant.) « Mais je confie ces « papiers à votre amitié, à votre discrétion... vous emmenez ce « pauvre Gustave avec vous. » — Gustave !... c'est moi !... (Lisant.) « Vous l'emmenez pour peu de temps... et moi, je lui « garde une fortune, un trésor... qu'il recueillera bientôt comme « mon héritage... » (S'arrêtant.) Ah ! mon Dieu !... qui donc ?... qui donc ?... (Il cherche la signature.) Monsieur de Sénanges !... oh !... ce n'était donc pas... Monsieur de Sénanges ! Et il parle de moi. (Lisant.) « Je n'ai voulu faire que des heureux, et j'ai « fait le malheur de ces deux enfants. Ah !... je ne me le « pardonnerai jamais... Dites à ce jeune homme... amoureux « et jaloux... dites-lui de respecter le cœur si pur... si chaste « de mon Adèle... qu'il soit digne d'elle et de moi, pauvre « vieillard, qui n'ai qu'un jour à vivre, et qu'alors... bientôt « sans doute... il puisse recevoir sans rougir... ma fille... (Relisant.) ma fille ! que par cet acte... je lui lègue... avec... avec... » (Pâle et chancelant.) Ah !... mes larmes... je ne puis plus lire... je n'y vois plus... sa fille !...

SCÈNE XXIV.

ADÈLE, GUSTAVE.

ADÈLE, sortant de sa chambre.

Gustave !... me voilà !...

GUSTAVE, reculant.

Adèle !

ADÈLE.

Qu'as-tu donc ?... ce trouble... ces papiers peut-être...

GUSTAVE, mettant les papiers dans sa poche.

Oh ! non... ce que j'attendais... l'ordre du départ !...

ADÈLE.

Si tu savais... je viens de voir par ma croisée Marguerite rentrer chez monsieur de Sénanges... elle lui a parlé... et alors... il y a dans son appartement un mouvement de lumières...

GUSTAVE.

Grand Dieu !... aurait-elle soupçonné !...

ADÈLE.

Tout, je le crains... et cela m'effraye... ce que tu m'as dit tout à l'heure !... aussi... aussi... je ne veux pas le revoir... et je viens à toi...

Air *d'Aristippe.*

Pour partir, pour suivre tes traces...

GUSTAVE.

Taisez-vous... sortez !

ADÈLE.

Et pourquoi !
Tu ne m'aimes plus... tu me chasses...
A ton tour, tu trembles d'effroi !

GUSTAVE.

Malheureux !... Ah !... je t'en supplie !...
(A part.)
Ainsi, pour faire mon bonheur,
Il me donnait plus que la vie...
Et j'allais lui ravir l'honneur !

ADÈLE.

Eh bien !... Gustave... Oh ! je suis coupable... je le sens... mais tu m'as dit que sa colère...

GUSTAVE.

Adèle ! oh ! ne me crois pas... je te trompais... non pas sur mon amour... je t'aime... comme un fou... comme un insensé...

et c'est là mon crime !... mais tes devoirs... ce vieillard qui se confie à toi... qui peut nous maudire...

ADÈLE.

Nous maudire !... (Les portes du fond s'ouvrent. M. de Sénanges, pâle et silencieux, paraît, Adèle l'aperçoit et pousse un grand cri.) Ah !...

GUSTAVE, le voyant aussi.

Ciel !... (Ils se séparent. M. de Sénanges descend lentement le théâtre, et vient se placer entre eux en jetant sur chacun des regards inquiets.)

SCÈNE XXV.

ADÈLE, M. DE SÉNANGES, GUSTAVE.

DE SÉNANGES, à Gustave.

Monsieur !... monsieur !... oh !... c'est mal, savez-vous !... moi aussi j'étais jeune... une femme me fut chère... une femme dont vous portez le nom... on nous sépara... pour la donner à un autre... et je partis... en homme d'honneur !... sans laisser de remords dans ce cœur que j'aimais...

GUSTAVE.

Ah !... ne dites pas... ne croyez pas... Adèle a reçu les adieux... d'un frère !... d'un frère... qui la laisse dans vos bras... digne de vous... digne de veiller sur des jours qui nous sont chers à tous deux...

ADÈLE.

Grâce... pour lui !...

DE SÉNANGES.

Pour lui... mais toi... toi, Adèle !...

ADÈLE, d'un air de candeur.

Moi, mon bon ami... (M. de Sénanges la prend dans ses bras en souriant.)

GUSTAVE.

Ah !... je voudrais payer de mon sang... ce repos que je vous laisse... et que je n'emporte pas !... elle vous aime, pour elle et pour moi !

DE SÉNANGES, le regardant avec surprise.

Monsieur... quel langage... je ne puis comprendre...

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, M. DE MÉRIGNY, MARGUERITE.

DE MÉRIGNY, en dehors.

Ils sont ici... conduisez-moi... (Il entre avec Marguerite, qui reste dans le fond.) Ah! vous voilà... Eh bien !... la voiture est en bas... l'ordre est arrivé... nous partons !...

DE SÉNANGES.

Mérigny !... d'où venez-vous ?

DE MÉRIGNY.

Oh !... d'une petite promenade... où j'ai rencontré quelqu'un que je n'attendais pas !... (A part.) Diables de maris !... ils ne font rien à propos.

DE SÉNANGES.

Mais... ces papiers que Marguerite vous a portés de ma part...

MARGUERITE.

C'est à monsieur Gustave que je les ai remis....

DE MÉRIGNY.

Des papiers ?...

GUSTAVE, les tendant à Mérigny.

Les voilà !...

ADÈLE.

Qu'est-ce donc ?...

DE SÉNANGES.

Gustave !... vous avez... ouvert...

GUSTAVE, tombant à genoux devant M. de Sénanges.

Mon père !... je pars... bénissez-moi !... (Adèle cache ses larmes en s'appuyant sur M. de Sénanges, qui tend la main à Gustave. — Le rideau tombe.)

FIN DE L'OCTOGÉNAIRE.

LE POLTRON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 9 octobre 1835.

En société avec MM. Ch. Potron et Alphonse.

Personnages :

ADÉLAÏDE MÉLINET, maître de chant [1].

AUGUSTE, jeune officier [2].

LAURENTIN [3].

M. BELTOIS, ancien charpentier, et capitaine de la garde nationale [4].

Mme BELTOIS, sa femme [5].

AMANDA, leur fille [6].

La scène est à Chaillot, chez M. Beltois.

ACTEURS :

[1] M. ARNAL. — [2] M. HIPPOLYTE. — [3] M. AMANT. — [4] M. FONTENAY.
[5] Madame GUILLEMIN. — [6] Mademoiselle L. MAYER.

LE POLTRON

Un salon de campagne ouvrant sur le jardin. Portes latérales. A droite un cabinet. Un piano à gauche. Dans le fond, à gauche, un secrétaire élevé, sur lequel il y a un porte-liqueurs. De l'autre côté, au premier plan, une fenêtre. Une table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMANDA, BELTOIS.

(Amanda est à son piano, et chante en s'accompagnant ; Beltois écrit à la table.)

AMANDA.

Tra, la, la, la... tra, la, la, la.

Mais je connais cet air !... (Elle continue.)

Tra, la, la, la... tra, la, la, la.

(Elle s'accompagne en chantant ; à part.) Je voudrais bien savoir à qui papa écrit ce matin. (Chantant.)

Oh ! oui, je m'en souviens.

Je ne l'ai jamais vu aussi occupé.

BELTOIS, écrivant.

La, la, la... Eh bien ! Amanda, tu interromps tes exercices ?

AMANDA.

C'est que... mon papa, je crains de vous déranger... parce que... lorsqu'on écrit... n'importe quoi... le bruit...

BELTOIS, cessant d'écrire.

Ah bah !... le bruit... c'est mon élément...

AIR *du Verre.*

J'avais, quand j'étais charpentier,
La main, comme l'oreille sûre ;
Et pour étourdir le quartier,
Je cognais toujours en mesure.

Point d'orchestre qui l'emportât...
Enfin j'ai quitté ma boutique ;
Mais j'ai de mon premier état,
Gardé l'amour de la musique.

Chante, mon enfant, chante... ça me fait plaisir de t'entendre... c'est étonnant comme tu fais des progrès sur le vocal!

AMANDA, allant près de son père.

Je crois bien... j'ai un si bon maître !

BELTOIS.

Bah ! bah !... tu avais d'excellentes dispositions...

AMANDA.

Moi... par exemple !... je vous assure que je n'en avais pas du tout...

BELTOIS.

Comment !... comment !

AMANDA.

Non, sans doute... et sans monsieur Adélaïde, mon professeur...

BELTOIS.

C'est-à-dire que la nature n'avait rien fait pour vous... Amanda, cela est humiliant pour votre père...

AMANDA.

Ah ! mon Dieu, mon papa... je n'ai pas voulu vous faire de la peine... et si j'avais su... c'est que monsieur Adélaïde, mon maître, a beaucoup de talent.

BELTOIS.

Oui... surtout pour tourner une lettre.

AMANDA, vivement.

Il vous a écrit ?...

BELTOIS.

Trois pages de pattes de mouches... avec cinq pâtés...

AMANDA.

Et c'est peut-être à lui... que vous répondiez là ?

BELTOIS.

Mais... à peu près... et je signe... Théodore Beltois.

AMANDA, à part.

Oh! que je voudrais savoir!...

SCÈNE II.

AMANDA, Mme BELTOIS, BELTOIS.

Mme BELTOIS, un petit panier au bras, et s'arrêtant au fond.

Portez tout cela à la cuisine... j'y vais dans un instant.

BELTOIS.

Ah! tiens... voilà ta mère...

Mme BELTOIS.

Je suis exténuée, abîmée... je n'en puis plus... Quel pays que Chaillot, pour monter, monter! (A Amanda.) Bonjour, père. (A Beltois.) Bonjour, ma fille... J'y ai perdu les jambes.

BELTOIS.

Et la tête avec...

AMANDA.

Maman, veux-tu que je te débarrasse?...

Mme BELTOIS.

Prends garde... tu vas m'écraser ça... des fraises superbes... la primeur... Sens donc, Théodore... c'est beau, mais c'est cher... le feu y est... (Amanda prend le panier, et met les fraises dans un saladier qui est sur le piano.)

BELTOIS.

Ah! çà, Caroline... je ne pourrai donc pas obtenir que vous n'alliez pas vous-même au marché?... cela n'est pas décent.

Mme BELTOIS.

Et qu'est-ce qu'il y a d'indécent à cela? toute la bonne société y va... j'y ai bien rencontré ce matin madame Coquelicquet, la femme du parfumeur... Et tiens, à propos de ça, elle m'a dit de te recommander un monsieur... monsieur...

BELTOIS.

Laurentin...

Mme BELTOIS.

Laurentin... c'est cela... Il veut être... fourrier de la garde nationale...

BELTOIS.

Oui, pour ne pas faire de service... mais il n'aura pas ma voix... et voilà justement une lettre que je viens d'écrire à son égard.

AMANDA.

Cette lettre, mon papa!... mais vous me disiez que c'était pour monsieur Adélaïde.

BELTOIS.

Oui, à peu près.. Tiens, lis toi-même...

Mme BELTOIS, allant aux fraises qui sont sur le piano.

Ah! mes fraises!...

AMANDA, lisant.

« Monsieur et cher camarade... j'ai reçu l'honneur de la « vôtre... et je vous réponds, à la minute, que je ne puis vous « accorder l'objet de votre demande... »

Mme BELTOIS, montrant les fraises.

Ce sera un plat superbe, n'est-ce pas, Théodore ?

BELTOIS.

Tais-toi donc, Caroline...

Mme BELTOIS.

C'est juste... j'écoute. (Regardant les fraises.) Avec du sucre...

AMANDA, lisant.

« Je croirais compromettre mon caractère, et la noble insti« tution dont je fais partie, en coopérant à vous investir des « importantes fonctions de fourrier... » Mais, mon papa, comment cela peut-il concerner monsieur Adélaide ?

Mme BELTOIS.

En effet, je ne vois pas...

BELTOIS.

Va donc, continue...

AMANDA, lisant.

« Vous avez la réputation... sauf votre respect, d'être pol-
« tron, pour ne rien dire de plus... et vous me saurez gré, par
« ce motif, de vous refuser mon vote... quand vous saurez sur-
« tout que je refuse, par le même courrier, ma fille à un jeune
« homme qui se trouve dans le même cas. » (S'interrompant.) Ah !
mon Dieu !

BELTOIS, reprenant la lettre.

« Agréez, monsieur et camarade, l'assurance de ma parfaite
« considération, etc. » Voilà un style ferme et serré.

Mme BELTOIS.

Superbe... je n'y comprends rien.

AMANDA.

Comment !... celui à qui vous me refusez...

BELTOIS.

Tu ne le connais pas.

AMANDA.

Et pourtant, mon papa, je vous assure que monsieur Adélaïde vous aime beaucoup... il aime beaucoup maman... il m'ai... (Se reprenant.) Il nous aime tous.

BELTOIS.

Et moi, je ne l'aime pas.

Mme BELTOIS.

C'est un amour d'homme.

BELTOIS, passant près de sa femme.

Laissez-moi donc tranquille... il n'est pas plus homme que vous.

AMANDA.

Mon papa...

Mme BELTOIS.

Hein ?...

BELTOIS.

Et encore... si fait, vous êtes plus homme que lui... car, enfin, si l'on vous donnait un soufflet, vous sauriez bien le rendre.

Mme BELTOIS.

J'en rendrais deux.

AMANDA.

O ciel!... est-ce qu'il aurait reçu sur la joue?...

BELTOIS.

Ou ailleurs... n'importe... le côté... n'y fait rien. Ce qu'il y a de certain... c'est qu'il a gardé la chose pour lui.

AMANDA.

Il a un si bon caractère!

Mme BELTOIS.

Je suis sûre que ce sont là des méchancetés, des cancans... Vous avez des idées...

BELTOIS.

Madame Beltois, je n'ai pas d'idées. Certainement je ne veux pas pour gendre un ferrailleur; mais un mari doit être le soutien, le défenseur de sa femme... et moi-même, oubliez-vous qu'il y a quinze ans, à une messe de minuit...

AIR *du Carnaval.*

Tu fus pincée au milieu du vacarme,
Je me battis en brave.

Mme BELTOIS.

A coups de poings!

BELTOIS.

C'est vrai... sur moi je n'avais pas d'autre arme...
Et j'eus l'œil noir pendant huit jours au moins.
A l'insolent que de coups je sus rendre!

Mme BELTOIS.

Pauvre jeune homme!

BELTOIS.

Ma fille aura ta grâce, ton maintien.

Tous tes attraits... et je veux que mon gendre
Soit toujours prêt à défendre son bien.

AMANDA.

Mais enfin, s'il vous convient du reste...

BELTOIS.

Adélaïde ! du tout... Et quand il viendra pour ta leçon, on le congédiera... ou je le congédierai moi-même.

Mme BELTOIS.

Lui ! quand je comptais le garder à dîner... pour le faire chanter ce soir en guise de concert.

BELTOIS.

Y pensez-vous !... pour qu'il se rencontre avec monsieur Auguste, qui sera mon gendre.

AMANDA.

Vous dites ?...

Mme BELTOIS.

Ah ! c'est juste.

SCÈNE III.

Mme BELTOIS, ADÉLAIDE, AMANDA, BELTOIS.

ADÉLAÏDE, en entrant.

Ah ! je la tiens, je la tiens... Bonjour, monsieur Beltois... Mademoiselle... Ah ! pardon, une romance que je viens d'attraper au vol.

AIR *de Doche.*

Jeune fille aux yeux gris,
Entre dans ma tartane ;
Par toi, mon Ariane,
C'est mieux qu'un paradis.
De notre amour profane
Enivrons-nous tous deux,
Oui, tous deux,
Et, pour dormir un somme,
Sur ma poitrine d'homme,
Pose tes blonds cheveux.

AMANDA.

Qu'est-ce qu'il a donc ?...

ADÉLAÏDE, cherchant à se rappeler.

Attendez.

Tes attraits sont fanés,
Et j'en conviens, ma belle,
Quelquefois ta prunelle
Regarde un peu ton nez ;
Mais si tu m'es fidèle,
Que m'importent tes yeux
Gris ou bleus ;
Que m'importent tes yeux ?
Quand je sens, ô mon âme !
Battre ton cœur de femme,
Je me crois dans les cieux.

BELTOIS.

Monsieur est bien en train de chanter.

ADÉLAÏDE.

Toujours... c'est mon état... Avec ça que ce matin il m'est arrivé une aventure... (A part.) Ils ont tous un air... Ils ont lu ma lettre. (Haut.) Figurez-vous que près de la barrière j'ai rencontré un orgue de Barbarie... J'aime infiniment les orgues de Barbarie.

BELTOIS, d'un air goguenard.

Monsieur n'est pourtant pas de ce pays-là.

ADÉLAÏDE.

Moi... pas précisément... (A part.) Qu'est-ce que ça veut dire ? il y a quelque chose là-dessous.

AMANDA, bas à Beltois.

Mon papa...

Mme BELTOIS.

Le fait est que l'orgue porte au cœur.

ADÉLAÏDE.

En déchirant les oreilles... Celui-là surtout... il jouait la romance que je viens de vous chanter. (Il chante.)

Jeune fille aux yeux gris...

AMANDA.

Vous l'avez achetée ?

ADÉLAÏDE.

Non pas... je l'ai apprise à la course.

Mme BELTOIS.

En vérité ?

ADÉLAÏDE.

Air *du Jaloux malade.*

Eh ! oui, paroles et musique...
Le maudit artiste en plein vent !
A suivre ses pas je m'applique,
Toujours montant, toujours chantant;
Quand il s'arrête, je m'arrête...
Les fenêtres s'ouvraient sur nous,
Et je recevais sur la tête
Toute sa recette en gros sous.

J'en ai des bosses partout... J'en suis criblé !...

BELTOIS.

Bah ! ce n'est rien... vous en avez reçu bien d'autres.

AMANDA, bas.

Mon papa...

ADÉLAÏDE.

Moi... j'ai reçu... dame !... c'est possible... (A part.) Décidément ça veut dire quelque chose. (Haut.) Enfin je sais la romance... et en donnant la leçon à mademoiselle...

BELTOIS.

Merci, monsieur Mélinet !... merci... Ma fille est très-occupée aujourd'hui... Nous avons du monde à dîner.

ADÉLAÏDE.

Ah ! (A part.) Il va m'inviter.

Mme BELTOIS.

Ah ! mon Dieu ! et mon dessert !... (Elle va près du piano et épluche quelques fraises.)

BELTOIS, passant près de lui.

Je vous invite... à retourner à Paris pour vos affaires... chacun les siennes... Nous attendons quelqu'un... un jeune officier, très-brave... J'aime beaucoup les braves, moi... et vous ?

ADÉLAÏDE.

Oh ! moi... j'adore la musique militaire. (Il fredonne l'air du *Siége de Corinthe.*)

BELTOIS.

Celui-là n'est pas fort en musique... et au fait... c'est inutile... Ma fille en saura bien assez pour deux... Son mari peut s'en passer.

ADÉLAÏDE, déconcerté.

Permettez... Mademoiselle... son mari ?...

BELTOIS, allant près de sa femme.

Bonjour, monsieur Mélinet. (Bas à sa femme.) Congédiez-le... sinon... Je vais envoyer ma lettre... (En descendant près d'Adélaïde.) ma lettre à cette poule mouillée de Laurentin... Je n'aime pas les poules mouillées, moi... et vous ?

ADÉLAÏDE.

Les poules !... mais si fait... je les aime assez... au riz.

BELTOIS, riant en sortant par le fond.

Ah ! ah ! ah ! ah ! (Madame Beltois l'accompagne jusqu'à la porte.)

SCÈNE IV.

ADÉLAIDE, Mme BELTOIS, AMANDA.

ADÉLAÏDE.

Il rit... et il me plonge un poignard dans le cœur... Charpentier goguenard. (Il pose son chapeau sur le piano.)

Mme BELTOIS.

Eh bien ! de qui parlez-vous ?

ADÉLAÏDE.

Est-ce que je sais? est-ce que j'y comprends quelque chose? Je lui écris pour lui demander sa fille... et mon élève ; mais au lieu d'une réponse, d'un consentement... d'un sourire, qu'est-ce qu'il me jette à la figure? ce capitaine de voltigeurs !... Il me parle d'un dîner... et il ne m'invite pas...

Mme BELTOIS.

Nous sommes douze.

ADÉLAÏDE.

Il me parle d'un mari pour sa fille, et ce n'est pas moi ; il la donnerait à un autre !... et vous ne dites rien, vous, madame Beltois, vous, sa mère... Car enfin vous êtes sa mère, autant qu'il est son père... pour ne rien dire de plus. (Il tire son mouchoir.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu! (Il sanglote et s'assied.)

AMANDA.

Monsieur Adélaïde !... Maman, il pleure.

Mme BELTOIS.

Allons, allons, du calme...

ADÉLAÏDE.

Du calme! cela vous est facile à dire ! (Il s'assied devant le piano.) Non, non, et dans mon désespoir... (Tout en parlant, il mange des fraises.)

AMANDA.

Écoutez donc... Si l'on exige...

Mme BELTOIS.

Tout n'est pas perdu... Amanda parlera à son père... et moi... Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il fait là? Mes fraises!

(Elle veut prendre le saladier.)

ADÉLAÏDE, le retenant.

Laissez-moi !... Puissent-elles être un poison pour le malheureux Adélaïde !

Mme BELTOIS, prenant le saladier.

Mais non, mais non, c'est notre dessert.

ADÉLAÏDE, se levant vivement.

Ah! çà... qu'est-ce qu'il a contre moi, cet homme? que lui ai-je fait? (Il mange une fraise.)

Mme BELTOIS.

Comme il mange ça!... Gourmand!...

ADÉLAÏDE.

Oui, je vous conseille!... des fraises sans sucre. (A Amanda. Pourquoi me repousse-t-il?

AMANDA.

Dame! il dit qu'il a des raisons...

ADÉLAÏDE.

Mais lesquelles?... lui ai-je manqué de respect?... Au contraire, je l'ai trouvé beau sous les armes... et vous savez s'il est laid... (A madame Beltois.) vous, sa moitié.

AMANDA.

Il y a autre chose...

ADÉLAÏDE.

Est-ce qu'il se plaint de mes mœurs?...

Mme BELTOIS.

Eh!... non.

ADÉLAÏDE.

Ai-je donné à sa fille une mauvaise méthode? ai-je faussé son timbre?... (A demi-voix.) Lui ai-je appris des romances que la pudeur condamne?...

AMANDA.

Par exemple!...

Mme BELTOIS.

Eh bien! si vous voulez absolument savoir la raison...

ADÉLAÏDE.

Comment!... si je le veux... mais je ne veux que ça... Il y a trente-sept minutes que j'attends ça...

Mme BELTOIS.

Il prétend que vous n'êtes pas un homme.

ADÉLAÏDE, vivement.

Madame ! (Avec calme.) Je crois qu'il se trompe.

Mme BELTOIS.

C'est-à-dire que vous êtes un...

AMANDA.

Un peureux.

Mme BELTOIS.

Un poltron.

ADÉLAÏDE.

Fichtre ! madame...

Mme BELTOIS.

Écoutez donc... il prétend que vous avez reçu un affront...

AMANDA.

Que vous n'avez pas rendu...

ADÉLAÏDE, d'un air dédaigneux.

Ah ! j'y suis... j'y suis... C'est juste... je le reconnais... Il y a trois jours... entre neuf et dix heures du soir !... Un affront... c'est-à-dire un... Comment ! et c'est pour cela? Si je l'avais donné, passe encore... mais parce que je l'ai reçu... est-ce ma faute à moi ?

AMANDA.

Ce n'est pas sa faute... c'est ce que je me disais.

Mme BELTOIS.

Ah ! je ne suis pas de cet avis-là... Je suis chatouilleuse sur l'honneur, moi... Il fallait rendre ça comptant... de la main à la main.

ADÉLAÏDE.

Madame Beltois, vous m'étonnez !... sans me surprendre... Non, vous ne savez pas mon histoire... D'abord, la main n'y était pour rien...

Mme BELTOIS.

Comment !

ADÉLAÏDE.

Voici ce que c'est : Vous savez que je suis artiste de la tête

aux pieds, et que la musique est ma passion... Les belles voix surtout... Je vais tous les soirs à l'Opéra-Comique... J'y étais, il y a trois jours... debout à l'entrée de l'orchestre... à gauche... non, à droite... ou à gauche... ça n'y fait rien... J'écoutais un monsieur qui chantait... mais qui chantait faux à ravir !... Tout à coup une exclamation, partie du balcon en face, me fait lever les yeux... C'était un particulier très-bien mis, et qui devait avoir des favoris à l'italienne, à ce qu'il m'a semblé... Un militaire... ou un bourgeois... ça n'y fait rien... C'était donc un particulier qui regardait de mon côté en s'écriant : Oh ! eh ! ah ! et autres phrases exactement semblables ; on criait : Chut !... Il se lève... il sort, en regardant toujours de mon côté... et moi, je me remets à écouter le monsieur qui chantait faux... comme je vous disais tout à l'heure... La porte de l'orchestre s'ouvre derrière moi... Je retourne la tête machinalement... je reconnais mon particulier du balcon, les yeux flamboyants, la bouche de travers... Et à l'instant même... paf ! je reçois dans le bas des reins... un grandissime coup de pied.

AMANDA.

Ah ! mon Dieu !

Mme BELTOIS.

Un coup de pied !

ADÉLAÏDE.

Solide ! qui m'enlève comme un ballon... et me lance à la tête d'un amateur, qui me relance d'un coup de poing à ma place... où je retombe assis au milieu d'un hourra général... Je me relève vivement, et me retournant vers mon interlocuteur de derrière : Fichtre ! que je lui dis... et voilà qu'il recule de deux pas en s'écriant : Ah ! mon Dieu ! Il reconnaissait à ma voix qu'il ne me connaissait pas... il ne m'avait jamais vu... Mais de profil je ressemblais tellement à un de ses amis qu'il déteste, qu'il m'avait pris pour lui... Il paraît que ce n'est que de profil... et que de face, il ne s'y serait jamais trompé.

AMANDA.

Air *du vaudeville de l'Intérieur de l'étude.*

Mais à ce point-là, je vous jure,
C'est affreux de se ressembler.

ADÉLAÏDE.

Le monsieur dont j'ai la figure,
A vrai dire, me fait trembler ;
Car que de soufflets anonymes
Dans mes courses il me pleuvra,
S'il a beaucoup d'amis intimes
Qui l'aiment comme celui-là!

Mme BELTOIS.

Et vous a-t-il fait des excuses?

ADÉLAÏDE.

S'il m'en a fait?... à me confusionner... Et des saluts... et des politesses!... que je me tuais à lui rendre... je suis sûr que c'est un homme très comme il faut... Car enfin il pouvait prendre autrement la chose... me chercher querelle.

AMANDA.

C'est vrai.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! non, il m'a offert toute sorte de satisfactions... en me serrant la main à me faire crier... J'étais satisfait!...

Mme BELTOIS.

Comme ça, vous ne lui avez pas rendu...

ADÉLAÏDE.

Mais quoi donc! un coup de pied perdu... un coup de pied qui n'appartenait à personne... une erreur d'adresse... il fallait dire à ce monsieur: Donnez-vous la peine de vous retourner, que je vous rende... Allons donc! ce n'est pas artiste.

AMANDA.

Il a raison!

Mme BELTOIS.

Moi, je pense comme mon époux... Il fallait vous battre...

ADÉLAÏDE.

Me battre!... c'est de la folie! me battre pour me faire estropier par-dessus le marché!

AMANDA.

Un homme comme ça doit avoir la main malheureuse.

ADÉLAÏDE.

S'il l'a comme le pied... je vous en réponds.

Mme BELTOIS.

C'est égal, jamais monsieur Beltois ne voudra comprendre qu'on garde des coups sans les rendre.

ADÉLAÏDE.

Un charpentier... je ne dis pas... ça tape ferme... Mais moi... moi, qui ne sais que chanter et... (Regardant Amanda.) aimer!

AMANDA.

Maman parlera pour nous... n'est-ce pas?

ADÉLAÏDE.

Oh! oui, belle-maman.

Mme BELTOIS.

Demain, nous verrons.

ADÉLAÏDE.

Aujourd'hui.

Mme BELTOIS.

Ah bien! oui! Et mon dîner! Vite, Amanda, va t'occuper du dessert.

ADÉLAÏDE.

Permettez... Et sa leçon de chant?

Mme BELTOIS.

C'est impossible... Et, puisqu'il faut vous le dire, monsieur Beltois ne veut plus de vous pour le maître de sa fille.

ADÉLAÏDE.

AIR *du vaudeville des Chemins de fer.*

Est-il vrai? que viens-je d'entendre?
Quoi! l'on me chasse de ces lieux!

Mme BELTOIS.

Moi, je n'osais pas vous l'apprendre.

AMANDA.

Allons, recevez mes adieux!

ADÉLAÏDE.

Vous aussi, vous sortez, ma chère,
Lorsque j'ai le cœur déchiré?

AMANDA.

Il faut que je suive ma mère;
(Bas.)
Mais restez là... je reviendrai!

ENSEMBLE.

ADÉLAÏDE.

Est-il vrai! que viens-je d'entendre?
Quoi! l'on me chasse de ces lieux!
Et c'est vous qui venez m'apprendre
Cet ordre injuste et rigoureux!

AMANDA.

Hélas! vous venez de l'entendre,
On vous éloigne de ces lieux;
Moi, je n'osais pas vous l'apprendre...
Allons, recevez mes adieux.

Mme BELTOIS.

C'en est fait, vous venez d'entendre
De Beltois l'ordre rigoureux;
Moi, je n'osais pas vous l'apprendre...
Allons, recevez mes adieux.

(Elles sortent à gauche, en emportant les fraises et le panier.)

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, seul.

Elle va revenir! Je reste, et nous allons voir... Ah! ah! charpentier maudit...! tu crois pouvoir disposer de ta fille à ton gré... Mais elle a une tête heureusement... et nous te chanterons ta gamme en duo!... Avec ça que nos voix se marient si bien ensemble! (Il est assis au piano, et chante en s'accompagnant.)

Voilà comme on aime,
Sans or, ni grandeur.
Être aimé... (Il s'interrompt.)

Tu veux les désunir... et pourquoi ?... parce que je n'ai pas répondu à un coup de pied par un coup de pistolet... et à un coup de poing par un coup d'épée... Me battre en duel ! moi, le garçon le plus sensible... le plus nerveux. D'abord, je suis l'ennemi des préjugés, je déteste les préjugés... je foule fièrement les préjugés à mes pieds !... Et puis... (Baissant la voix.) j'ai peur d'être blessé... j'ai peur de me faire casser une jambe, un bras, une tête... Dame ! on y tient quand on n'en a qu'une, et comme la mienne encore, fichtre !...

Air : *C'est ma philosophie* (Robin des Bois).

Moi, que je risque en duel
Ces agréments, dons du ciel,
Que chacun m'envie ;
Lorsqu'un coup de pistolet
De mon corps, au grand complet,
Peut troubler l'harmonie ! (*bis.*)

Bravant le qu'en dira-t-on,
Je ne rends jamais raison,
Qu'à femme jolie ;
Ainsi, sans manquer mon but,
Je descendrai jusqu'à l'*ut*,
La gamme de la vie. (*bis.*)

Et le charpentier voudrait que je me battisse, que je tuasse. (Il frappe à coups de poing sur le piano.) Père carnassier !... tu veux du sang !... tu veux du carnage... eh bien !... tiens... en voilà... en voilà ! Au diable les croches, les dièses, les bémols !... Je voudrais trouver quelqu'un pour assouvir... (Il continue de frapper.)

SCÈNE VI.

ADÉLAIDE, LAURENTIN.

LAURENTIN, entrant par le fond et avec colère.

Ah ! c'est un duel qu'il vous faut, un duel... M'écrire une lettre comme ça ! (Il cache la lettre en voyant Adélaïde.)

ADÉLAÏDE, cessant de frapper sur le piano.

Ciel ! quelqu'un !

LAURENTIN, après avoir fermé la porte du fond.

Pardon, monsieur, je vous dérange ?

ADÉLAÏDE.

Au contraire, monsieur, j'exécutais une fantaisie.

LAURENTIN.

Oui, à grand orchestre. Je vous ai entendu du bas de l'escalier... Vous paraissez avoir un fort joli talent.

ADÉLAÏDE, le saluant.

Monsieur... (A part.) Qu'est-ce que c'est que ce connaisseur-là?

LAURENTIN, à part.

Ah! tu ne me trouves pas digne d'être fourrier dans ta compagnie ! (Haut.) Vous vous nommez Adélaïde ?

ADÉLAÏDE.

Au masculin... Adélaïde Mélinet... élève du Conservatoire... et professeur de chant.

LAURENTIN.

C'est bien cela... ravi de faire votre connaissance, et de pouvoir vous rendre service.

ADÉLAÏDE.

Comment donc, monsieur ! (A part.) C'est quelque artiste malheureux qui veut que je chante à son bénéfice.

LAURENTIN, se rapprochant et parlant d'un air mystérieux.

Vous connaissez ce butor de Beltois... vous donnez des leçons à sa fille... vous en êtes amoureux... vous voulez l'épouser... et il vous la refuse, sous prétexte que vous n'avez pas de cœur.

ADÉLAÏDE.

Fichtre ! monsieur...

LAURENTIN.

Chut ! ne vous fâchez pas, que diable ! quand cela serait...

tout le monde n'est pas forcé d'en avoir... moi-même, moi qui vous parle...

ADÉLAÏDE.

Vous, monsieur !...

LAURENTIN.

Oui... moi... (Se reprenant.) Je veux vous rendre un service... vous faire une réputation de bravoure... forcer Beltois à me donner sa voix.

ADÉLAÏDE.

Sa voix !... il n'en a pas... il ne monte pas au sol.

LAURENTIN.

C'est-à-dire... non... à vous donner sa fille.

ADÉLAÏDE.

Ah ! grand Dieu !... il se pourrait...

LAURENTIN.

En un mot, je veux me battre avec vous.

ADÉLAÏDE, reculant.

Plaît-il, monsieur ?

LAURENTIN, souriant.

Oui... me battre avec vous... Pauvre garçon, le voilà tout tremblant...

ADÉLAÏDE.

Permettez, monsieur... j'avoue que la surprise... car enfin je ne vous connais pas... je vous en donne ma parole d'honneur... et jamais, au grand jamais, je ne vous ai offensé...

LAURENTIN, riant.

Vous n'y êtes pas... écoutez-moi. Vous êtes un charmant jeune homme... comme moi... doux comme une demoiselle...

ADÉLAÏDE.

Doux comme une demoiselle... douce.

LAURENTIN. (Il regarde d'un air inquiet si personne ne vient.)

C'est ce qu'il me faut... et je ne suis pas méchant non plus... un agneau... ainsi ne craignez rien !... Dès ce jour je m'attache à vos pas... je vous suis partout... Vous, à la première rencontre, en présence de nombreux témoins... des Beltois, par exemple... vous vous récriez, vous me reprochez mes persécutions, en me toisant de travers... je vous réponds avec insolence : Vous êtes un fat ! un drôle !...

ADÉLAÏDE.

Ah ! çà, mais... c'est une horreur ! un guet-apens !... c'est-à-dire que je m'en vais faire ma déclaration à la police.

LAURENTIN, même jeu.

Attendez donc... Vous vous emportez... je me fâche plus fort ; nous nous élançons l'un sur l'autre... on se précipite entre nous... et pendant qu'on nous tient tous les deux, moi, je vous jette à la tête ce que j'ai à la main... mes gants ou ma tabatière... n'importe...

ADÉLAÏDE.

Eh bien !... avisez-vous-en !... pour me faire une bosse au front.

LAURENTIN.

C'est alors que je dois vous rendre raison... vous me provoquez... il faut aller sur le terrain... Suivez-moi bien, je vous prie... Toutes les chances sont prévues... Vous prenez pour témoin ce bavard de Beltois... qui n'y verra que du feu... moi, un gaillard à qui je prête de l'argent, un ami sûr... Je vous abandonne le choix des armes... vous optez pour le pistolet...

ADÉLAÏDE.

Ah bien ! oui !...

LAURENTIN.

Une fois en présence...

ADÉLAÏDE.

Mais je n'irai pas... mais non !... C'est un grand scélérat que ce petit homme-là...

LAURENTIN.

Un moment !... Mon témoin charge les pistolets... c'est un garçon adroit. (Baissant la voix.) Il escamote, vous comprenez ?...

ADÉLAÏDE.

Pas le moins du monde.

LAURENTIN.

Nous échangeons deux coups de feu... (Baissant la voix.) en tirant en biais... (Haut.) Les témoins interviennent... nous ne voulons rien entendre... comme deux lions... comme deux tigres... vous y êtes... nouvelle décharge de part et d'autre... toujours de même... Pour le coup, on s'oppose à la continuation d'une lutte aussi acharnée... Beltois vous embrasse... je l'embrasse, nous nous embrassons.

Air *du Premier prix.*

Le bulletin de la bataille
Paraîtra dans tous les journaux,
Et nous serons, vaille que vaille,
Deux braves, enfin deux héros...
Deux réputations complètes,
Sans que personne en ait souffert...
Comme tant d'autres qu'on a faites,
Et qui n'ont pas coûté plus cher !

ADÉLAÏDE.

Ah çà !... ah çà !... ah çà !... qu'est-ce que vous me chantez là, depuis une heure ?... ça finit par m'ennuyer, entendez-vous ?

LAURENTIN.

Vous comprenez ?

ADÉLAÏDE.

Tout ce que j'y comprends... c'est qu'il faut manier des pistolets.

LAURENTIN.

Sans danger.

ADÉLAÏDE.

Arrière !... arrière !... D'abord des armes à feu... c'est toujours dangereux... on a vu maint exemple d'accidents...

LAURENTIN.

Du coup... vous êtes marié! je suis gradé !... c'est convenu.

ADÉLAÏDE.

Mais quoi ?... mais quoi ?

LAURENTIN.

Chut ! on vient... je vous laisse... Ne craignez rien... je suis discret... et je reviens avec l'ami en question (A part.) et mes pistolets... chut ! (Il sort par le fond au moment où Amanda paraît à gauche.)

SCÈNE VII.

AMANDA, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Mais qu'est-ce qu'il a ?... qu'est-ce qu'il veut ? d'où sort-il ? où va-t-il ?... C'est un duelliste de profession... un spadassin.

AMANDA.

Adélaïde ! monsieur Adélaïde... ah ! mon Dieu, quel air !... comme vous êtes pâle !... vous voilà tout tremblant.

ADÉLAÏDE.

Tremblant !... oui, de colère... de rage. Si vous saviez...

AMANDA.

Il est dans le cabinet de mon père...

ADÉLAÏDE.

Qui ? cet être immonde qui sort à l'instant ?

AMANDA.

Mais non... je vous parle de monsieur Auguste... monsieur Auguste Dervieux... le prétendu dont il parlait... un officier de carabiniers.

ADÉLAÏDE.

Ah ! oui, le rival... ce brave.

AMANDA.

J'ai écouté... mon père veut conclure aujourd'hui... mais lui

veut d'abord me connaître... il veut me voir, me parler......

ADÉLAÏDE.

Comment, vous parler... l'officier !

AMANDA.

Alors mon père a dit qu'il me laisserait seule avec lui.

ADÉLAÏDE.

Comment !... seule !... mais c'est affreux... seule avec un inconnu... et un officier encore... un homme de garnison... qui fume... qui boit... qui joue de la trompette... qui a tous les défauts enfin.

AMANDA.

Vous le connaissez donc ?

ADÉLAÏDE.

Est-ce qu'ils ne sont pas tous comme ça !... Seule avec lui !

AMANDA.

Dame !... il veut me connaître... c'est bien naturel.

ADÉLAÏDE.

Tout est naturel, Amanda.

AMANDA.

Mais que faire... si mon père veut que je l'épouse ?

ADÉLAÏDE.

Comment !... que faire ?... elle est bonne, la question !... que faire ?... Mais avec tout le respect que vous devez à l'auteur de vos jours... il faut envoyer promener votre père... et son officier !... Tu n'es pas faite pour le militaire, Amanda... tu appartiens au civil... tu m'appartiens !... Ah ! je t'aurais donné une voix flûtée... un doigter harmonieux... une âme d'artiste... je t'aurais instrumentalisée, pour te voir, toi mon élève... mon ouvrage... la proie d'un pantalon garance et d'une épaulette de carabinier !... Non, tu es à moi... à moi !... je serai ton ami... ton époux... ton Klephte.

Air : *Dans ce modeste et simple asile* (le Chalet).

Oui, tu seras mon Albanaise ;
Tous deux libres, heureux amants,
Nous chanterons la Marseillaise
A la barbe de nos tyrans ;
Plus de chaînes, plus de parents !
Si l'on vient sur nos pas,
De mes bras
Arracher tes appas,
Avec moi tu diras :
Liberté chérie !
Seul bien de la vie,
Le bonheur est là !
Tra, la, la, la, tra, la, la, la,
Au diable maman et papa !

Voyons, Amanda, prenons une petite leçon de chant en passant ; ça ne peut pas faire de mal... c'est peut-être la dernière !
(Chantant.)

Tu diras :

AMANDA, chantant.

Je dirai :
Liberté chérie !
Seul bien de la vie,
Le bonheur est là !

ADÉLAÏDE, l'interrompant.

Trop bas... trop bas... Vous mettez la liberté et le bonheur à la cave... Reprenons ensemble.

ENSEMBLE.

Le bonheur est là !
Tra, la, la, tra, la, la.
Tra, la, la.

ADÉLAÏDE, l'interrompant.

Oh ! un son du nez...

AMANDA.

Mais non !

ADÉLAÏDE.

Si fait !... vous avez chanté du nez... ça m'a crispé !... Vous avez l'ouverture de la bouche trop inégale... Tenez, suivez ma méthode que le Conservatoire, malgré ses perruques, a généralement adoptée. Pour déterminer une ouverture de bouche convenable à l'émission du son, mordez votre doigt comme ceci... Regardez-moi donc.

AMANDA.

Je ne demande pas mieux.

ADÉLAÏDE.

Merci !... Vous mordez légèrement le doigt, vous le retirez ensuite, et laissez la bouche dans la position où elle était avec le doigt... Tenez, voilà la chose. (Il se met plusieurs fois le doigt dans la bouche et file un son chaque fois qu'il le retire.) Hem !

AMANDA.

C'est vrai... (Elle l'imite.) la... la.

ADÉLAÏDE.

Voyez-vous comme c'est gracieux, comme ça vous fait chanter de la poitrine... la poitrine !... c'est ce que nous avons de mieux... (Il la regarde, Amanda baisse les yeux.) Reprenons...

Liberté chérie !...

AMANDA.

Liberté chérie !...

ADÉLAÏDE.

Brava !... brava !...

Le bonheur est là !

AMANDA.

Le bonheur est là !

ADÉLAÏDE.

Ferme !

Tra, la, la, tra, la, la.

AMANDA, le suivant.

Tra, la, la, tra, la, la.

ADÉLAÏDE.

Au diable maman et papa!

AMANDA.

Au diable maman et papa!

ADÉLAÏDE.

Brava! Grisi, brava! Et on veut me l'enlever! (Il la tient dans ses bras et ils chantent ensemble; après avoir chanté, Adélaïde donne plusieurs baisers à Amanda.)

AMANDA.

Monsieur Adélaïde!

ADÉLAÏDE.

Qu'il vienne, le carabinier... qu'il me voie à son nez et à sa barbe...

AMANDA.

Les voilà...

ADÉLAÏDE.

Ciel!... (Regardant.) C'est ça... des moustaches!...

AMANDA.

Ils vont vous trouver ici... Pas moyen de sortir...

ADÉLAÏDE.

Je ne les crains pas... Où me cacher?...

AMANDA, montrant la porte à gauche.

Mon père qui vous croit parti...

ADÉLAÏDE.

Et l'officier donc...

AMANDA.

Entrez là... là... dans ce cabinet où maman met sa pâtisserie.

ADÉLAÏDE.

Tant mieux!... j'ai faim comme un pauvre. (Entrant.) Vous me préviendrez... quand je pourrai sortir...

AMANDA.

Oui... un signal...

ADÉLAÏDE.

Lequel ?...

AMANDA.

La gamme sur ce piano...

ADÉLAÏDE.

O idée musicale !... Tu es bien mon élève, toi !... Oh !... (Amanda se met vite au piano... Beltois et Auguste paraissent ; Adélaïde ferme la porte en jetant un cri...) Ah !...

SCÈNE VIII.

AMANDA, BELTOIS, AUGUSTE.

AMANDA, chantant au piano.

Dans un beau château de l'Andalousie...

BELTOIS.

Tenez, mon cher lieutenant... vous voyez !... toujours occupée... tout à l'heure du ménage, et maintenant de son piano.

AMANDA, chantant.

Dans un beau...

(Feignant d'apercevoir Beltois.) Ah ! papa...

AUGUSTE, à part.

Eh ! mais, fort bien... Elle vous ressemble un peu...

BELTOIS, minaudant.

En beau !... en beau.

AUGUSTE.

Heureusement...

BELTOIS, à Auguste.

Attendez... je vais vous présenter sans que ça ait l'air... (Haut.) Ma chère Amanda, je te présente monsieur Auguste... un jeune officier qui désire beaucoup faire ta connaissance...

AUGUSTE, à part.

Comme c'est adroit !...

AMANDA.

Monsieur est bien bon...

AUGUSTE, à part.

L'air niais...

BELTOIS.

Monsieur Auguste est un brave, ma fille... (A Auguste.) Elle aime beaucoup les braves, et moi aussi... A telles enseignes, que nous avons congédié ce matin son maître de chant, pour avoir reçu une claque sans en demander raison...

AMANDA, vivement.

Ce n'est pas une claque, mon papa !...

BELTOIS.

Mais... (Il parle bas à Auguste.)

AUGUSTE, à part, regardant Amanda.

Diable !... quel intérêt !... (Haut.) Ah ! mademoiselle est musicienne ?...

BELTOIS.

Jusqu'à la pointe des cheveux... elle tient ça de moi... Je donne du cor très-agréablement... vous l'entendrez au dessert... car vous dînez avec nous... Un petit dîner sans cérémonie... C'est pour ça que vous ne voyez pas ma femme... et moi, je vous demande la permission de vous laisser un instant... j'ai quelques convives à recevoir... Pardon... ma fille va vous tenir compagnie... (Bas.) Hein !... ça n'a pas l'air...

AUGUSTE, à part.

Décidément le beau-père est ennuyeux...

BELTOIS.

Je vais organiser les plaisirs de la soirée.

AIR *de la valse de Robin des Bois.*

Nous avons les quilles, la boule,
La balançoire, et cætera ;

Puis au billard on fait la poule...
Mon cher, aimez-vous ces jeux-là ?
Ce sont des plaisirs de famille.

AUGUSTE.

Comment donc ! mais j'en fais grand cas,
(A part.)
Pourvu qu'on y trouve la fille...
Et que le père n'y soit pas.

AMANDA.

Mais, papa, il faut que j'aide maman.

BELTOIS.

Reste, Amanda... (Bas.) Sois aimable et tiens-toi droite.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BELTOIS.

Adieu donc, lieutenant... mon gendre...
Je vous laisse ici tous les deux...
Bientôt de vous j'espère apprendre
Qu'Amanda se rend à nos vœux.

AUGUSTE.

Adieu... je serai votre gendre...
Laissez-nous ici tous les deux...
J'espère bientôt vous apprendre
Qu'Amanda se rend à nos vœux.

AMANDA.

Ah ! mon Dieu ! que veut-il m'apprendre ?
Moi, je n'ose lever les yeux...
Adélaïde va l'entendre...
Comme il doit être malheureux !

(Beltois sort.)

SCÈNE IX.

AUGUSTE, AMANDA, puis ADÉLAIDE.

AMANDA, à part.

O mon Dieu !... est-ce qu'il va rester longtemps?...

AUGUSTE, à part.

Allons... voilà le tête-à-tête obligé... J'aime mieux ça que la conversation du beau-père...

AMANDA, à part, regardant le cabinet.

Pauvre Adélaïde !...

AUGUSTE, se rapprochant d'Amanda.

Mademoiselle...

AMANDA, reculant.

Ah ! monsieur... vous m'avez fait peur...

AUGUSTE.

Ce n'est pas mon intention... je vous assure... et je me félicite d'être venu aujourd'hui à Chaillot...

AMANDA.

Oh ! oui... il fait bien beau temps...

AUGUSTE, à part.

Elle a un air niais qui me démonte tout à fait... (Haut.) Je veux parler, mademoiselle, du plaisir que j'aurai à vous entendre... car il paraît que votre talent sur le piano...

AMANDA.

Dame !... quand on a un si bon maître !...

AUGUSTE, à part.

Elle n'y met pas de modestie, au moins. (Haut.) Oh ! le maître n'y fait rien... la preuve, c'est que vous le renvoyez.

AMANDA.

Mais non, monsieur, ce n'est pas moi... monsieur Adélaïde, par exemple !

AUGUSTE, à part.

Ah ! diable ! (Haut.) Quoi qu'il en soit, mademoiselle... j'espère vous entendre chanter.

AMANDA.

Je ne chanterai pas...

AUGUSTE.

Permettez... moi aussi, je suis un peu musicien... J'aime la musique... la bonne... Vous chanterez... je vous accompagnerai sur le piano. (Il va au piano.)

AMANDA.

Il n'est pas d'accord.

AUGUSTE.

Celui-ci... (Il est près du piano, et, sans s'asseoir, il joue une gamme.)

ADÉLAÏDE, ouvrant vivement la porte du cabinet, un biscuit à la main.

Voilà !...

AMANDA, poussant un cri.

Ah !... (Elle se sauve à gauche.)

SCÈNE X.

AUGUSTE, ADÉLAIDE.

(Ils se regardent un moment en silence et d'un air stupéfait ; enfin Auguste part d'un éclat de rire.)

AUGUSTE.

Ah ! ah ! ah ! ah !...

ADÉLAÏDE, se laissant aussi aller.

Ah ! ah ! ah ! ah !... Il est gai...

AUGUSTE.

Monsieur... vous étiez là... caché ?

ADÉLAÏDE.

Je mangeais un morceau...

AUGUSTE.

Et caché... par mademoiselle Amanda...

ADÉLAÏDE.

Oh ! oh !...

AUGUSTE.

Monsieur Adélaïde... peut-être ?

ADÉLAÏDE.

Plaît-il?...

AUGUSTE.

Professeur de piano...

ADÉLAÏDE.

Et de chant...

AUGUSTE.

Congédié par le père...

ADÉLAÏDE.

C'est possible...

AUGUSTE.

Retenu par la fille...

ADÉLAÏDE.

C'est vrai !...

AUGUSTE.

Et le signal convenu ?...

ADÉLAÏDE.

La gamme...

AUGUSTE.

Et c'est moi qui ai donné le signal...

ADÉLAÏDE.

Bah!... c'est vous... qui avez... Je disais aussi, il y a un sol qui m'a paru douteux.

AUGUSTE, riant plus fort.

Ah! ah! ah! ah!...

ADÉLAÏDE, de même.

Ah! ah! ah! ah!... Il est très-gai...

AUGUSTE.

C'est charmant!

ADÉLAÏDE, à part.

A la bonne heure... il a un bon caractère...

AUGUSTE, sérieusement.

Savez-vous, monsieur, que je pourrais vous demander raison...

ADÉLAÏDE, s'éloignant de lui.

Plaît-il?... plaît-il?... je ne vous connais pas, monsieur...

AUGUSTE.

Qu'est-ce que vous me répondriez... si je vous disais : Venez-vous battre?

ADÉLAÏDE.

Je vous répondrais : Va te battre toi-même. (A part.) Ah! çà, lui aussi, c'est un caractère détestable...

AUGUSTE.

Rassurez-vous, je ne vous le dirai pas... Après tout... je ne suis pas encore amoureux... et je suis enchanté d'être instruit à temps... car, plus tard peut-être... Hum !

ADÉLAÏDE.

Dame!... plus tard... (A part.) Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça?...

AUGUSTE.

Vous aimez Amanda... beaucoup?...

ADÉLAÏDE.

Prodigieusement.

AUGUSTE.

Et Amanda vous aime... elle vous l'a avoué?

ADÉLAÏDE.

Cent quatre-vingt-dix fois.

AUGUSTE.

Et vous vous trouviez souvent ensemble?

ADÉLAÏDE.

Trois fois par semaine.

AUGUSTE.

Et vous êtes un gaillard?...

ADÉLAÏDE.

A trois francs le cachet...

AUGUSTE.

Je veux dire... que vous étiez seuls... et que... Hum !

ADÉLAÏDE, sans comprendre.

Eh ! eh !...

AUGUSTE.

Et les choses ont été...

ADÉLAÏDE, toujours sans comprendre.

Eh ! eh ! eh !...

AUGUSTE, riant.

Je comprends... Je l'échappe belle... Ah ! ah ! ah ! ah !

ADÉLAÏDE, riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! ah !... (A part.) Qu'est-ce qu'il a compris ? C'est égal, il a un très-bon caractère.

AUGUSTE.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Vous tenez donc beaucoup à votre élève ?

ADÉLAÏDE.

Dieu ! si j'y tiens ! quand je commence ici
A la former, on vient, on me l'enlève !
Un cœur en sol, qui descend jusqu'au *si !*
C'est ma Sontag, ma Cinti, ma Grisi.
Le talent vient, l'expérience arrive :
Jugez, monsieur, si je serais vexé,
S'il faut souffrir qu'un autre la cultive,
Pour achever ce que j'ai commencé ! (*bis.*)

AUGUSTE.

C'est juste... c'est une éducation qui vous regarde. Eh bien ! monsieur Adélaïde, je vous remercie de votre franchise ; je n'en abuserai pas... Vous pouvez aimer mademoiselle Amanda en toute sûreté et à votre aise, mon cher ami.

ADÉLAÏDE.

Vrai ? vous consentez ?... Votre femme !... Je n'y manquerai pas, mon cher ami...

AUGUSTE.

Ma femme !... Eh bien ! comme il y va !... Mais pas du tout... ce sera la vôtre... Je me retire, je vous la cède...

ADÉLAÏDE.

Oh ! oh !...

AUGUSTE.

Trop heureux encore... Entendons-nous ensemble... et s'il faut dans cette affaire vous donner un coup de main...

ADÉLAÏDE.

Comment donc !... mais deux... Tant de bonté !... Ah ! je vous réponds de ma reconnaissance... Permettez que je vous étreigne... Si vous n'aviez pas de moustaches, je vous embrasserais.

AUGUSTE.

Merci ! merci !... Ah ! çà, il n'est pas sûr que M. Beltois...

ADÉLAÏDE.

Si fait... il est sûr qu'il refusera...

AUGUSTE.

Dame !... il a sur vous des idées... fausses assurément... et, comme on dit au régiment, il prétend que vous êtes un peu de la vache à Colas...

ADÉLAÏDE.

Comment, de la vache à Colas !... en voilà bien d'une autre, par exemple !... je suis de la vache à Colas...

AUGUSTE.

C'est-à-dire que vous n'êtes pas d'une bravoure... bien éprouvée... et qu'enfin en cas de besoin... vous n'iriez pas sur le terrain... d'un cœur bien résolu.

ADÉLAÏDE.

Je n'irais pas du tout...

AUGUSTE.

Vous ne vous battriez pas ?...

ADÉLAÏDE.

Eh bien! non, eh bien! non... Je suis franc, moi... Vous êtes mon ami... je puis vous dire ça entre nous... Je ne me battrais pas... c'est plus fort que moi... Ce n'est pas que je manque de courage... Oh! Dieu! j'en ai beaucoup... mais en dedans... Oh! si j'avais été militaire, comme vous... je sens que je serais crâne, querelleur, mauvais sujet... comme vous!...

AUGUSTE.

Plaît-il? comme moi!...

ADÉLAÏDE.

Mais je suis dans le civil... Je vous le dis du fond du cœur... je ne me battrais pas...

AUGUSTE.

Mais vous n'avez jamais su ce que c'était...

ADÉLAÏDE.

Si fait!... si fait!... une fois, à Romainville... Je servais de témoin à un élève du Conservatoire... Un basson, qui se battait avec un cor de l'Ambigu pour une figurante du Gymnase, qui les sacrifiait tous les deux à une basse du Vaudeville... Nous arrivons sur le terrain... Ah! monsieur... je n'oublierai jamais ça... On tire d'une boîte deux pistolets... atroces... on les charge... J'étais blanc comme votre linge... j'étais plus blanc que votre linge... Le basson ôte son habit et le cor sa redingote... Mes jambes s'en allaient... On mesure les pas... et voilà mon basson et mon cor qui marchent l'un sur l'autre... Je n'y voyais plus... Ils tirent... ils étaient très-adroits tous les deux... ils se manquent... Les gendarmes accourent au bruit... et qu'est-ce qu'ils trouvent étendu par terre?... moi, monsieur... moi, qui n'avais pas une goutte de sang dans les veines... et qui, à cette horrible détonation, m'étais trouvé mal tout de mon long... On m'emporta à moitié mort... J'eus le transport au cerveau pendant trois jours... Quand je revins à moi, je jurai que les duels, les épées, les pistolets ne me seraient jamais de rien... et je me tiendrai parole!...

AUGUSTE.

Allons donc ! c'est de la poltronnerie ça, mon cher...

ADÉLAÏDE.

C'est possible... mais c'est comme ça...

AUGUSTE.

Il ne s'agit que de commencer... comme les conscrits... et si vous vous battiez une première fois... la seconde, ça irait tout seul.

ADÉLAÏDE.

La seconde... je ne dis pas... mais la première... jamais...

AUGUSTE.

Bah !... quand vous aurez vu un peu de sang...

ADÉLAÏDE.

Je ne peux pas voir saigner un poulet sans tomber à la renverse...

AUGUSTE.

Allons donc !... je vous forcerais bien à marcher, moi... Et si vous receviez un affront ?...

ADÉLAÏDE.

Eh ! mon Dieu !... j'ai reçu l'autre jour... un... quelque chose...

AUGUSTE.

Et vous ne vous êtes pas battu !...

ADÉLAÏDE.

Est-ce que vous vous seriez battu, vous ?...

AUGUSTE.

Comment !... mais j'aurais tué mon homme...

ADÉLAÏDE.

Mais c'est de la barbarie... Un homme qui s'était trompé... qui me faisait des excuses...

AUGUSTE.

C'est égal... il n'y a pas de milieu... Un duel... ou le déshon-

neur... le déshonneur... y pensez-vous?... vous, un homme... un artiste!...

ADÉLAÏDE.

Fichtre!... si je l'avais su...

AUGUSTE.

Vous vous seriez battu.

ADÉLAÏDE.

Je ne dis pas...

AUGUSTE.

Vous vous seriez battu, et si vous le trouviez... vous vous battriez encore...

ADÉLAÏDE.

Vous croyez?...

AUGUSTE.

Certainement, vous vous battriez... je vous en réponds... je serais là...

ADÉLAÏDE.

Dame!... au fait... si vous étiez là... je ne sais pas... Mais vous me montez la tête... vous me remuez le cœur...

AUGUSTE.

Vous voyez bien... vous voyez bien... vous y viendrez tout comme un autre... Un peu poltron... mais dans le fond bon enfant... Allons, allons... je vais trouver monsieur Beltois... lui parler en votre faveur... Il aura beau dire... il faudra bien qu'il fléchisse, ce fier Agamemnon...

ADÉLAÏDE.

Vous croyez?... Eh bien! allez vite... je vous attends... Justement, on vient... c'est la femme d'Agamemnon, comme vous dites...

AUGUSTE.

Bien! je vous laisse... je vais arranger votre mariage et rompre le mien... c'est tout bénéfice!...

AIR : *Séduisante image* (Gustave).

Vite, je vous laisse,
E pour vous soudain

De votre maîtresse
J'obtiendrai la main !

ADÉLAÏDE.

Pour moi l'espoir brille !
Et bientôt, j'en grille,
Grâce à vous, naîtra
Quelque fils ou fille
Qui vous bénira !

ENSEMBLE.

AUGUSTE.

Vite, je vous laisse, *etc.*

ADÉLAÏDE.

Allons, je vous laisse,
Et partez soudain ;
J'ai votre promesse,
Obtenez sa main.

(Auguste sort.)

SCÈNE XI.

ADÉLAIDE, Mme BELTOIS, LAURENTIN.

ADÉLAÏDE, seul.

Délicieux jeune homme, va !... il est digne d'être aimé de toutes les femmes... excepté de la mienne...

Mme BELTOIS, à Laurentin.

Mais, monsieur... ça ne me regarde pas... Je ne nomme pas les fourriers, moi...

LAURENTIN, la suivant.

Je vous jure que les préventions de votre mari...

ADÉLAÏDE, à part.

Que vois-je?... mon bavard de ce matin...

Mme BELTOIS.

Laissez-moi... je suis pressée... (A Adélaïde.) Ah !... encore ici... monsieur Adélaïde...

LAURENTIN, à part.

Ah !... c'est mon homme...

Mme BELTOIS.

Tant mieux... Faites-moi le plaisir de me donner ce porte-liqueurs pour ma salade d'oranges...

ADÉLAÏDE.

Tout de suite, madame... et je vous dirai... (Il monte sur une chaise pour prendre le porte-liqueurs.)

LAURENTIN, à madame Beltois.

Je vous assure, madame, que le grade que je sollicite...

Mme BELTOIS.

Prenez garde de le casser...

LAURENTIN.

Ne peut pas être mieux confié... (A Adélaïde qui tient le porte-liqueurs.) Plaît-il, monsieur ?... Qu'est-ce que vous avez à dire ?...

ADÉLAÏDE.

Moi !...

Mme BELTOIS.

Monsieur Adélaïde ?... Il n'a rien dit...

LAURENTIN.

Permettez, madame... monsieur a haussé les épaules... aux paroles que je vous ai adressées...

ADÉLAÏDE, toujours sur la chaise.

Moi, j'ai haussé les épaules !...

LAURENTIN, lui faisant des signes.

Oui, oui... d'un air indécent !

ADÉLAÏDE, descendant de la chaise.

Indécent, vous-même...

LAURENTIN, à part.

Il m'a compris... (Haut.) Qu'est-ce que vous dites ?... vous me provoquez, monsieur... (Bas. Allez !... allez !...

ADÉLAÏDE.

Vous m'ennuyez, entendez-vous ?...

Mme BELTOIS.

Messieurs !... Eh bien !... une dispute !...

LAURENTIN, faisant des signes.

Petit musicien barbare...

ADÉLAÏDE, sautant par terre.

Ah ! çà, grand spadassin...

Mme BELTOIS, prenant le porte-liqueurs.

Ah ! mon Dieu, mon porte-liqueurs...

LAURENTIN, à part.

Nous y voilà !... (Haut.) Vous êtes un impertinent !...

ADÉLAÏDE.

Ah ! mais... ah ! mais... ah ! mais...

LAURENTIN, passant près de lui.

Un écorcheur d'oreilles... un saute-ruisseau... (Bas.) Allez donc... allez donc... nous y sommes...

ADÉLAÏDE.

Ah ! çà... voulez-vous me laisser tranquille, inconnu !... voulez-vous me laisser tranquille !...

Mme BELTOIS.

Messieurs !... passez votre chemin... chacun de votre côté...

LAURENTIN.

Je suis prêt à sortir et à lui rendre raison.

ADÉLAÏDE.

Gardez votre raison pour vous, vous me fatiguez... vous m'agacez les nerfs de la façon la plus odieuse... Pour la seconde et dernière fois, voulez-vous me faire le plaisir de me laisser tranquille, inconnu !

LAURENTIN.

Vous m'avez appelé spadassin. (A madame Beltois.) Il m'a appelé spadassin... j'en prends madame à témoin.

Mme BELTOIS.

Le fait est, Adélaïde, que vous l'avez insulté.

ADÉLAÏDE.

Moi!... c'est moi qui l'ai... mais c'est à se tordre les membres! (Pendant qu'il parle, Laurentin lui fait des signes d'impatience.) Comment, ce je ne sais quoi! vient dire que j'ai haussé les épaules!... c'est en prenant le porte-liqueurs, imbécile!

LAURENTIN.

Imbécile!...

ADÉLAÏDE.

Oui... oui... oui!... avec tes... (Il imite ses mouvements.) Veux-tu te cacher... hon!...

LAURENTIN, avec dignité.

Madame, je crois avoir fait preuve d'assez de patience... cela m'était commandé par la présence d'un sexe tendre et sensible... mais monsieur a passé toutes les bornes.

Mme BELTOIS.

C'est vrai!...

ADÉLAÏDE.

Comment?... qu'est-ce qu'il dit là?...

LAURENTIN.

Et il faut qu'il se rétracte à l'instant, ou qu'il sorte avec moi...

ADÉLAÏDE.

Rétracter!... rétracter... quoi? mais quoi?

LAURENTIN.

Il ne veut pas... il refuse!... (Bas.) C'est ça. (Haut, en passant à Adélaïde pour lui prendre la main.) Dès lors, monsieur...

ADÉLAÏDE, passant vivement du côté opposé.

Mais quel acharnement... Je préférerais vingt-cinq sangsues

pendues à mon oreille... ça me procurerait plus d'agrément...

LAURENTIN, à part.

Ce n'est plus ça.

Air *des Chevau-légers* (Pré-aux-Clercs).

LAURENTIN.

Il faut, morbleu ! que ça finisse.
Venez, monsieur, tous deux sortons d'ici ;
Car il faut qu'un de nous périsse,
C'est l'honneur qui le veut ainsi.

ADÉLAÏDE.

Il faut, morbleu ! que ça finisse.
Sortez, monsieur ; pour moi, je reste ici !
Oui, qu'il sorte, ou bien la justice
Bientôt me répondra de lui.

Mme BELTOIS.

Messieurs, messieurs, quel embarras !

LAURENTIN.

Suivez mes pas...

ADÉLAÏDE.

N'approchez pas...

Mme BELTOIS.

Allons, il faut que ça finisse.
Sortez tous deux, messieurs, sortez d'ici ;
Car, s'il faut qu'un de vous périsse,
Vous me ferez mourir aussi.

LAURENTIN.

Suivez-moi donc, ou, de par Dieu !
Je vous déshonore en tout lieu,
Comme un homme sans cœur, sans âme.

ADÉLAÏDE.

Te tairas-tu ?... Séparez-nous,
Ou je vais le rouer de coups.

Mme BELTOIS.

Ah! messieurs, devant une femme!

LAURENTIN.

Jusqu'au jardin, comme un poltron,
Je m'en vais le traîner, madame.

ADÉLAÏDE.

C'est un démon.

SCÈNE XII.

ADÉLAIDE, AUGUSTE, Mme BELTOIS, BELTOIS, LAURENTIN.

ENSEMBLE.

Il faut, morbleu! que ça finisse.

BELTOIS et AUGUSTE, entrant.

Se peut-il que l'on étourdisse
Le quartier, en criant ainsi?
Et faudra-t-il que la police
Vienne mettre la paix ici?

BELTOIS.

Qu'est-ce que c'est?

Mme BELTOIS.

Ils veulent se battre.

AUGUSTE.

Monsieur Adélaïde...

BELTOIS, riant.

Et monsieur Laurentin... Ah!... ah!... ah!...

ADÉLAÏDE.

Il rit, le charpentier... je voudrais bien l'y voir!...

LAURENTIN, avec aplomb.

Oui, mon capitaine, moi-même... Je dois du respect à votre âge et à votre grade... quand, trompé sur mon compte, vous doutez de mon courage... mais je ne dois rien à monsieur, quand il se permet de m'insulter.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous ai pas insulté.

LAURENTIN.

Et puisqu'il refuse de me rendre raison...

AUGUSTE.

Vous vous trompez... s'il vous a offensé...

ADÉLAÏDE, à Auguste.

Mais non, mon cher, c'est lui au contraire qui m'a dit les choses les plus grossières... il m'a injurié... il m'a traité comme le dernier des derniers... Témoin madame, qui en a frémi d'horreur... la chère femme!

Mme BELTOIS.

Le fait est qu'on ne traite pas un homme comme ça.

ADÉLAÏDE.

On ne traite pas un homme comme ça... n'est-ce pas?

BELTOIS.

Et vous refusez ?...

ADÉLAÏDE.

Comment ! je refuse... mais puisque c'est lui qui a tort... puisque c'est lui...

LAURENTIN, à part.

Ah! çà... est-ce qu'il ne m'a pas compris ?

AUGUSTE, prenant la main à Adélaïde.

Raison de plus pour demander satisfaction à monsieur... et certes, vous ne reculerez pas au moment où je réponds de vous à monsieur Beltois, vous ne me démentirez pas... vous lui prouverez que vous êtes un homme de cœur... et que vous êtes digne d'être son gendre.

ADÉLAÏDE, balbutiant.

Certainement... je ne demande pas mieux... Je suis trop heureux d'épouser... parce que... et puis...

AUGUSTE.

Ainsi c'est convenu.

BELTOIS.

A la bonne heure.

Mme BELTOIS.

Ils vont se battre... mais c'est affreux !...

ADÉLAÏDE.

Oh ! oui... affreux ! (Regardant Laurentin.) Monstre, va !

LAURENTIN.

En ce cas, monsieur, si vous choisissez le pistolet... les miens sont là... venez.

ADÉLAÏDE est prêt à sortir ; il va jusqu'à la porte, puis revenant.

Eh bien ! non ! allez vous promener avec vos pistolets... je n'irai pas !... comment, il suffira qu'un animal, un drôle, un polisson vienne dire mille indécences à un honnête jeune homme qui ne le connaît pas... et qui jamais, au grand jamais, n'a touché un pistolet, pour le forcer à se faire brûler la cervelle par lui, l'infâme ! Non ! c'est un indigne préjugé contre lequel je m'insurge courageusement... (Pleurant presque, et d'une voix très-émue.) Non... il ne me tuera pas... je ne veux pas qu'il me tue... Arrachez-moi d'ici... traînez-moi dehors; mais je proteste... je proteste...

LAURENTIN, à part.

Il le prend au sérieux... eh bien ! tant mieux.

BELTOIS, éclatant de rire.

Ah !... ah !... ah !... c'est bien ça... Vous voyez, mon cher Auguste... vous voyez si j'ai tort de lui refuser ma fille... ah !... ah !... ah!...

ADÉLAÏDE.

Que cet homme me fait mal avec son rire !

AUGUSTE, à part.

Pauvre garçon !

LAURENTIN.

Vous êtes tous témoins...

BELTOIS.

Bien!... mon cher... bien!... je m'en souviendrai.

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT.

ENSEMBLE.

ADÉLAÏDE, à Auguste.

Monsieur, vous me rendrez justice ;
Vous le devez, et pourquoi donc ici
Voudrait-on que je me battisse
Avec un drôle, un drôle comme lui ?

LAURENTIN.

Monsieur, vous me rendrez justice ;
J'ai mérité d'être en tout votre ami ;
S'il fallait que je me battisse,
Il pourrait bien trouver son maître ici.

AUGUSTE.

Ah ! c'est vraiment de l'injustice !
Pauvre jeune homme ! ah ! le traiter ainsi !
Mais il faut que cela finisse,
Et dans ces lieux je vais veiller sur lui.

M. et Mme BELTOIS.

Il faut pourtant que ça finisse.
Messieurs, messieurs, arrangez-vous ici ;
Mais bientôt que l'on déguerpisse ;
Car c'est, morbleu ! trop de vacarme ainsi !

(M. Beltois sort en riant, et madame Beltois emporte ses flacons.)

SCÈNE XIII.

ADÉLAIDE, AUGUSTE, LAURENTIN.

AUGUSTE, à part, observant Laurentin.

Il a bien de l'aplomb, de la jactance.

LAURENTIN, à Adélaïde pendant qu'Auguste est dans le fond.

Voici mon adresse, prenez-la...

ADÉLAÏDE.

Va-t'en !... va-t'en !...

AUGUSTE, descendant la scène.

Monsieur... monsieur Laurentin, je crois... (A part.) Il m'a tout l'air d'un faux crâne... (Haut.) Vous avez été offensé par monsieur Adélaïde, et vous demandez satisfaction ; rien n'est plus juste. Monsieur Adélaïde refuse ; mais moi, je suis son ami, son second, et j'espère, monsieur, que vous voudrez bien me faire l'honneur et le plaisir de m'accepter pour adversaire.

LAURENTIN.

Plaît-il ?

ADÉLAÏDE, se levant.

Bien !... oh ! bien !...

LAURENTIN, à part.

Diable !

AUGUSTE.

C'est un service qu'il est homme à me rendre dans l'occasion... Un homme en vaut un autre.

ADÉLAÏDE.

Comment donc !... vaut mieux... vaut cent fois mieux qu'un autre... (A part.) Tire-toi de là si tu peux...

LAURENTIN.

Cependant...

AUGUSTE.

Vous reculez ?...

LAURENTIN.

Mais non... (A part.) Me voilà pris !

ADÉLAÏDE.

Il recule... oh ! très-bien !... (A part.) Si dans la position désagréable où je me trouve, le rire n'était pas déplacé, je rirais à gorge déployée.

LAURENTIN.

Permettez, monsieur... je ne vous connais pas.

AUGUSTE.

Nous ferons bien vite connaissance.

ADÉLAÏDE.

D'ailleurs, est-ce que je vous connaissais quand vous m'avez fait ce matin votre horrible et ténébreuse provocation... à laquelle je n'ai rien compris ?...

AUGUSTE.

Eh ! sans doute... monsieur ne vous connaît pas.

LAURENTIN.

Mais si fait, c'est à lui-même que je dois raison... c'est lui que j'ai insulté...

AUGUSTE.

Oh ! rien de positif... des mots en l'air...

ADÉLAÏDE.

Des mots en l'air... voilà tout.

LAURENTIN, à part.

Il ne connaît pas son homme... (Haut.) Et le coup de pied ?...

ADÉLAÏDE.

Hein ?...

LAURENTIN, à part.

Oh ! ma foi, tant pis !...

AUGUSTE.

Le coup de pied ?...

LAURENTIN.

Puisque vous me forcez à l'avouer... oui, c'est moi qui l'ai apostrophé à l'Opéra-Comique. (A part.) Ça n'est pas vrai... mais c'est égal. (Haut.) J'en ai eu une entorse... Enfin voilà une insulte positive et personnelle... Je suis aux ordres de monsieur, et je vais prier monsieur Beltois de nous servir de témoin !... (A part, en sortant.) A ton tour... Tire-toi de là si tu peux.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

ADÉLAIDE, AUGUSTE.

(Ils se regardent un instant en silence.)

AUGUSTE.

Il paraît que c'est votre homme...

ADÉLAÏDE.

Lui !... c'est Satan en personne...

AUGUSTE.

Il assure vous avoir donné...

ADÉLAÏDE.

Mais non... l'autre avait des moustaches... celui-là n'en a pas... L'autre était bel homme... et surtout d'une politesse... celui-là est un cuistre.

AUGUSTE.

N'importe... il se vante de vous avoir frappé, et vous ne pouvez pas reculer... Jusqu'ici c'était timidité, poltronnerie... à présent ce serait lâcheté.

ADÉLAÏDE.

Fichtre !

AUGUSTE.

Vous allez répondre à sa provocation... ou je ne vous connais plus.

ADÉLAÏDE.

Si je vais y répondre !...

AUGUSTE.

Et vous perdrez Amanda...

ADÉLAÏDE.

Assez, Auguste, mon cher Auguste !... Oui, je vais y répondre, fichtre !... je sais que je ne peux pas faire autrement... Vous ne me quitterez pas, n'est-ce pas, mon ami ?... parce que vous vous y connaissez, vous... et s'il y a moyen d'arranger...

AUGUSTE.

Y pensez-vous ?...

ADÉLAÏDE, se reprenant.

Non, non... ce n'est pas ce que je voulais dire... Ah ! il se vante... ah ! il dit... Soyez tranquille... vous n'aurez pas à vous plaindre de moi... Je suis peut-être un peu ému... je sens que ma voix tremble... que mes nerfs... Mais une première fois... c'est bien naturel...

AUGUSTE.

A la bonne heure... ça va bien !...

ADÉLAÏDE.

Ça va très-bien... ça va beaucoup mieux. (Il marche en s'agitant et en chantant.) « En avant ! marchons... contre leurs canons... Quoi ! des cohortes étrangères... »

AUGUSTE.

C'est bien !...

ADÉLAÏDE.

Je deviens solide en diable... et maintenant l'épée... les pistolets... (Chancelant.) Ah ! mon Dieu !...

AUGUSTE.

Eh bien !... Adélaïde... (Il court au porte-liqueurs.) Du courage, donc...

ADÉLAÏDE.

J'en ai, fichtre !... j'en ai... mais les jambes me manquent... c'est du coton !...

AUGUSTE, lui apportant un petit verre.

Eh vite !... prenez-moi ça...

ADÉLAÏDE, prenant le verre.

Merci, noble ami !... Il voulait se battre pour moi... Et n'être que lieutenant... avec ce cœur-là !... Si j'étais dans le gouvernement... je le nommerais colonel de carabiniers. (Il boit et crache aussitôt ce qu'il a pris.) Ah ! pouah !... Ah !... Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?...

AUGUSTE.

C'est de l'eau-de-vie...

ADÉLAÏDE.

Ah ! l'horreur !... Donnez-m'en un autre verre... (Auguste lui en verse un second.)

SCÈNE XV.

AMANDA, ADÉLAIDE, AUGUSTE.

AMANDA.

Ah ! c'est vous, monsieur Adélaïde... qu'est-ce que vous avez donc fait à monsieur Laurentin ?... Oh ! si vous saviez comme il parle de vous... comme il vous traite devant papa !... j'en ai le cœur serré.

AUGUSTE.

Entendez-vous ?... entendez-vous ?...

ADÉLAÏDE.

Qu'est-ce qu'il dit ?...

AMANDA.

Des choses horribles... C'est au point que je n'oserais plus vous aimer...

ADÉLAÏDE.

Amanda !...

AUGUSTE, à part.

Ça le chauffe...

ADÉLAÏDE.

Qu'il ne vienne pas... qu'il ne paraisse pas... ou je le réduis en poussière... je l'anéantis devant vous... (Tendant son verre.) Encore un...

AMANDA.

Ah ! mon Dieu !... de la liqueur !...

ADÉLAÏDE.

Oui... ça m'éraillera la voix... mais je m'en fiche...

AMANDA.

On vient !...

AUGUSTE.

C'est lui... (Adélaïde boit précipitamment.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LAURENTIN, puis M. et Mme BELTOIS.

LAURENTIN, sortant du cabinet et parlant à la cantonade.

Bien, monsieur, bien... Je vous jure que je m'en vais.

ADÉLAÏDE.

Comment... comment... il s'en va !...

LAURENTIN.

Oui, mon cher... j'ai promis à monsieur Beltois de ne pas vous tuer...

ADÉLAÏDE, le prenant au collet.

Et moi, je veux que tu me tues !... Misérable fanfaron... es-tu prêt au combat ?... je le suis, moi !... je le suis... Un combat à outrance, à mort !... un combat de bêtes féroces !... Marchons !...

AMANDA.

O ciel !...

AUGUSTE, la retenant.

Laissez, laissez !

LAURENTIN, reculant.

Ah çà !... à qui en a-t-il ? Il a l'air en fureur !...

ADÉLAÏDE.

A qui ?... mais à toi... à toi... Ah ! tu veux être satisfait... Je vais t'en donner de la satisfaction... moi... (Il lui saute de nouveau au collet.)

AUGUSTE, retenant Amanda.

Bien ! bien !...

LAURENTIN.

Eh ! mais... voulez-vous ne pas me toucher !...

ADÉLAÏDE, le secouant.

Si je veux te toucher, moi.,. Effroyable vampire... tu veux mon sang...

AMANDA.

Adélaïde !...

LAURENTIN, se débattant.

Lâchez-moi !... lâchez-moi !... (Bas.) Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

ADÉLAÏDE.

Ce n'est pas sérieux !... il demande si c'est sérieux... Tourne-toi. (Le faisant tourner et lui donnant des coups de pied.) Tiens ! tiens ! ton coup de pied de l'Opéra-Comique, le voilà... en voilà quatre... en voilà six...

LAURENTIN.

Mais voulez-vous finir !... Il m'étrangle. (Adélaïde fait pirouetter Laurentin en le poursuivant à coups de pied ; Beltois, qui entre au milieu de la mêlée, en reçoit un par erreur.)

BELTOIS et Mme BELTOIS, arrivant.

Eh bien !... qu'est-ce qu'il y a ?... ces cris...

AMANDA.

Mon papa...

AUGUSTE.

Une petite explication entre ces messieurs.

LAURENTIN.

Laissez-moi... (A part.) Je n'y suis plus du tout...

ADÉLAÏDE, le tenant au collet.

Mais viens donc ! viens donc !... Au pistolet... à l'épée ! en tierce, en quarte, en octave.

LAURENTIN.

Au secours !...

ADÉLAÏDE.

AIR : *Venez, mon père, allons, vous serez roi.*

Viens donc, morbleu !... viens donc ! tu te battras !

BELTOIS.

Le gaillard! il a la main forte !

LAURENTIN.

J'étouffe !

AMANDA.

Empêchez qu'il ne sorte.

ADÉLAÏDE.

Je n'entends rien... tu prendras l'air en bas.

BELTOIS.

Je suis content, il ne craint rien.

ADÉLAÏDE.

Ah! ne crois pas que je te lâche!

AUGUSTE, à Beltois.

Ce n'était, vous le voyez bien,
Qu'un poltron... mais l'autre est un lâche.

ENSEMBLE.

ADÉLAÏDE.

Viens donc, morbleu! viens donc, tu te battras!
Tu verras si j'ai la main forte !
Et, puisque tu veux que je sorte,
Sors avec moi, tu prendras l'air en bas.

LAURENTIN.

Laissez-moi donc! je ne vous comprends pas...
Le gaillard ! a-t-il la main forte!
Et vite, empêchez qu'il ne sorte!
Sans lui vraiment je prendrai l'air en bas.

AUGUSTE, M. et Mme BELTOIS.

C'est un démon qui cherche les combats.
Le gaillard ! il a la main forte!
Il faut empêcher qu'il ne sorte...
Car ils sont fous, ils ne se battront pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

AMANDA, Mme BELTOIS.

AMANDA.

Ils vont se battre... Ah ! maman, maman, je me trouve mal.

Mme BELTOIS, la soutenant et la faisant asseoir.

Eh ! non, ne fais donc pas l'enfant.

AMANDA.

Si fait, maman, si fait, donnez-moi quelque chose... je me trouve mal !... C'est moi qui l'ai décidé... J'ai usé de l'empire que j'avais sur lui.

Mme BELTOIS, à la fenêtre, qu'elle ouvre.

Ah ! ils sont dans le jardin...

AMANDA.

Dans le jardin !...

Mme BELTOIS.

On les sépare.

AMANDA.

Enfin...

Mme BELTOIS.

Voilà un monsieur que je ne connais pas... qui apporte des épées et des pistolets... Adélaïde dit que ça lui est égal... Ce monsieur charge les pistolets.

AMANDA.

Maman... ah ! je me trouve mal.

Mme BELTOIS, accourant à elle.

C'est affreux... Amanda... ma fille ! reviens à toi !...

AMANDA.

Non, non, quand je vous dis que je me trouve... (On entend un coup de feu.) Ah !...

Mme BELTOIS, tombant dans l'autre fauteuil.

Ah! ils sont morts tous les quatre.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BELTOIS.

BELTOIS, riant aux éclats.

Ah!... ah!... ah!... c'est excellent!... j'en rirai longtemps... ah!... ah!... ah!...

Mme BELTOIS.

Mon mari!... ah! tu n'as rien, n'est-ce pas?...

BELTOIS.

Moi... pas plus que les autres. (Il rit.) Ah!... ah!... ah!...

AMANDA.

Il n'y a personne de tué?...

BELTOIS.

Ni de blessé... ah!... ah!... ah!... ah!... Ils pourraient même, si bon leur semble, recommencer cet exercice-là tous les jours... sans que leur santé fût altérée le moins du monde...

Mme BELTOIS.

Que voulez-vous dire?

BELTOIS.

Que c'est une comédie qu'ils viennent de jouer... une farce convenue... arrangée...

AMANDA.

C'est impossible!...

BELTOIS.

Et la preuve... Après le premier coup... admirablement essuyé par Adélaïde... pas de trace de balle! J'ai eu des soupçons... je lui ai arraché des mains l'autre pistolet qu'il ajustait bravement... et j'ai vu qu'ils affrontaient tous deux la mort sans le moindre danger... (Riant.) Ah!... ah!... ah!... chargé à poudre... ah!... ah!... ah!... ah!...

AMANDA.

A poudre!...

Mme BELTOIS.

A poudre!... mais c'est infâme... Nous faire trouver mal pour de la poudre...

AMANDA.

Ah!... si Adélaïde était capable...

SCÈNE XIX.

AMANDA, AUGUSTE, BELTOIS, Mme BELTOIS.

AUGUSTE, très-agité.

Monsieur Beltois... monsieur Beltois... le témoin... venez donc!

BELTOIS.

Qu'est-ce qu'il y a?

AUGUSTE.

Indigné d'une ruse dont il n'était pas complice, je vous en réponds... Adélaïde s'est jeté sur une épée avec un courage héroïque... et il poursuit son adversaire qui ne se défend qu'en fuyant... Il n'y a rien de tel qu'un poltron quand il est lancé...

AMANDA.

Là... j'en étais bien sûre...

BELTOIS.

Allons donc... vous verrez que ce sont des épées de bois...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LAURENTIN, ADÉLAIDE.

LAURENTIN, pâle et défait, et fuyant une épée à la main.

Au secours!... arrêtez!... il est fou furieux!

ADÉLAÏDE, le poursuivant une épée à la main.

Mort et carnage!... où est-il?... je veux son sang, il me faut son sang!...

LAURENTIN, se cachant derrière Beltois.

Retenez-le...

ADÉLAÏDE.

Je comprends ses propositions de ce matin... les pistolets chargés par un escamoteur... tirés en biais... Fallacieux spadassin... viens donc... viens donc!... (A Auguste, qui le retient.) Laissez-moi! une... deux!... une... deux!...

BELTOIS, repoussant Laurentin.

Ah! çà... pas de plaisanterie...

AMANDA.

Adélaïde!...

Mme BELTOIS.

Mon gendre!...

ADÉLAÏDE.

Non... non!... Ah! c'est lui qui m'a donné un coup dans le bas des reins!... il faut que j'aie sa vie... (Il s'arrache des mains d'Auguste qui le retenait, et poursuit Laurentin.)

LAURENTIN, fuyant.

Eh! non... ce n'est pas moi... Arrêtez donc... (Il saute par la fenêtre au moment où Adélaïde se fendait en le poursuivant.)

Mme BELTOIS, poussant un cri.

Ah!...

AMANDA.

Il est dans le jardin!...

AUGUSTE.

Il demande grâce...

BELTOIS, à Adélaïde, qui est toujours fendu.

C'est assez...

ADÉLAÏDE, essuyant son épée.

Oui!... assez... il s'en souviendra!... Je l'ai blessé de la manière la plus déplorable...

TOUS.

Blessé?...

ADÉLAÏDE.

Oui, dans le jardin... je l'ai forcé à se mettre en garde... Au moment où il se détournait en rompant... je lui ai porté une blessure extrêmement honteuse... Il ne pourra pas s'asseoir de longtemps, le drôle !...

BELTOIS.

C'est un beau fait d'armes !...

ADÉLAÏDE, regardant sa main.

Oui, n'est-ce pas?... Aïe... qu'est-ce qui me cuit donc comme ça... du sang !... bon... c'est le mien... Auguste, soutenez-moi... (Il laisse tomber son épée.)

AUGUSTE, le soutenant.

Comment... est-ce que ça revient?... Ferme donc !...

AMANDA.

Il s'est fait mal à la main...

BELTOIS.

Pauvre jeune homme !...

ADÉLAÏDE, revenant à lui.

Oui, ma foi... à la main... (A Beltois.) Si vous vouliez me donner celle d'Amanda... pour me guérir...

AMANDA.

Mon petit papa !...

AUGUSTE.

Allons, capitaine...

BELTOIS.

Eh !... prenez-la...

Mme BELTOIS.

Alors... c'est un couvert de plus...

BELTOIS.

Vous avez fait bravement votre devoir, mon cher...

ADÉLAÏDE.

Hein !... parce que j'ai tiré quelques pintes de sang à un homme... Il appelle ça un devoir...

AUGUSTE.

Et l'honneur que cela vous fait ?...

BELTOIS.

Le relief que cela doit vous donner...

AMANDA.

Et l'avantage de porter votre bras en écharpe...

Mme BELTOIS.

C'est tout profit...

ADÉLAÏDE, enveloppant sa main.

Oui... pourvu que je puisse encore donner mes leçons de piano...

AUGUSTE.

Et maintenant... que l'homme au coup de pied ose se présenter !...

ADÉLAÏDE.

Oui, qu'il ose se... ah !... ah !... (A part.) J'espère bien qu'il n'osera pas...

CHŒUR de Doche.

Que le plaisir à table nous rassemble ;
Oui, célébrons sa victoire à dîné,
Et de champagne arrosons tous ensemble
Le beau laurier dont il s'est couronné !

AMANDA, au public.

AIR : *Tyrolienne de Un de plus.*

Mon maître, mon Adélaïde !
J'en conviens, est un peu timide,
Mais il deviendrait...

ADÉLAÏDE, l'interrompant.

Aïe ! aïe !... prenez donc garde, ma chère... c'est faux. (Au public.) Pardon, messieurs ; quand on a formé une jeunesse, on y tient... c'est pour moi une affaire d'honneur... car enfin je suis son maître, et si elle vous écorchait les oreilles, ça pourrait bien retomber sur les miennes... Voyons, ma chère amie, donnons le la de poitrine à ces messieurs.

AMANDA, chantant.

Mon maître, mon Adélaïde,
J'en conviens, est un peu timide ;
Mais il deviendrait intrépide,
Si tous les soirs ici, du moins,
Il vous avait pour ses témoins.
Ainsi tous.

ADÉLAÏDE.

Hou ! hou ! hou !

AMANDA.

Messieurs, venez chez nous.

ADÉLAÏDE.

Hou ! hou !

AMANDA.

Venez au rendez-vous.

ADÉLAÏDE.

Hou ! hou !

AMANDA.

Il y sera.

ADÉLAÏDE.

Déri, déri, déri, déra.

AMANDA.

Mieux qu'un Saint-George il se battra.

ADÉLAÏDE.

Mieux qu'un Saint-George il se battra.

AMANDA.

Comme Lablache il chantera.

ADÉLAÏDE.

Do, mi, do, si, ré, si, la.

AMANDA.

S'il vous revoit toujours là !

ENSEMBLE.

AMANDA.

Tra, la, la, la, la, la, la.

ADÉLAÏDE.

Tra, la, la, la, la.

Perlons, perlons...

AMANDA.

Oh, oh, oh, oh, oh.

ADÉLAÏDE.

A la Damoreau! bravo!

AMANDA.

Tra, la, la, la, la.

ADÉLAÏDE.

Puis à la Pasta, brava!

REPRISE DU CHOEUR.

Que le plaisir à table nous rassemble,
Oui, célébrons sa victoire à dîné,
Et de champagne arrosons tous ensemble
Le beau laurier dont il s'est couronné!

FIN DU POLTRON.

LE GAMIN DE PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 30 janvier 1836.

En société avec M. E. Vanderburch.

Personnages :

Le Général MORIN [1].

AMÉDÉE, son fils [2].

Mme DE MORIN, belle-sœur du général [3].

Mme MEUNIER [4].

JOSEPH [5], ÉLISA [6], ses petits-enfants.

M. BIZOT, vieil employé [7].

HILAIRE, valet de chambre du général [8].

Deux Domestiques.

La scène est à Paris, au premier acte, chez madame Meunier; au second acte, dans l'hôtel du général Morin.

ACTEURS :

[1] M. Ferville. — [2] M. Rhozevil. — [3] Madame Uzannaz. — [4] Madame Julienne. — [5] M. Bouffe. — [6] Mademoiselle E. Sauvage. — [7] M. Klein. — [8] M. Bordier.

LE GAMIN DE PARIS

ACTE PREMIER

Une chambre simplement meublée. Porte d'entrée, au fond à l'extrême gauche ; auprès se trouve la porte d'un cabinet. Une commode près du mur à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉDÉE, Mme MEUNIER, ÉLISA.

(Au lever du rideau, Mme Meunier est assise, tricotant sans voir son ouvrage, le regard fixe et le sourire sur les lèvres. Amédée, assis à sa droite, fait son portrait au crayon. Élisa, assise à une table à gauche, s'occupe à copier de la musique.)

AMÉDÉE.

Voilà un nez dont je ne suis pas content, il faut le refaire.

Mme MEUNIER.

Mon nez !... mais vous n'en finirez donc pas, monsieur Amédée ?... voilà trois heures que vous le tenez...

ÉLISA.

Allons, grand'mère, un peu de courage !... ça avance.

AMÉDÉE.

Encore deux ou trois séances...

Mme MEUNIER.

Deux ou trois... si vous croyez que c'est amusant d'être toujours le nez en l'air et la bouche entr'ouverte, à vous regarder sans rien dire... en riant !... ah !... si ce n'était pas à cause de mes petits-enfants !...

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ils veul'nt avoir mon portrait bien fidèle,
Pour qu'il soit là quand je ne serai plus ;
Mais chaque jour, j'ai quelqu'ride nouvelle,
Un peu trop tard, les pinceaux sont venus.
V'là ben d's anné's que le temps me fait trêve,
Un beau matin, il pourrait se fâcher...
Si vous voulez que le tableau s'achève,
Mes chers enfants, il faut vous dépêcher.

ÉLISA.

Grand'mère... et votre sourire...

Mme MEUNIER.

C'est juste... (Elle se met à sourire en regardant Amédée.)

ÉLISA.

Voyez-vous, grand'mère, il faut profiter du voisinage de monsieur Amédée, qui est venu demeurer dans notre maison.

Mme MEUNIER.

Le fait est que c'est heureux...

AMÉDÉE, regardant Élisa.

Oh ! oui... bien heureux !...

Mme MEUNIER.

C'est un si bon jeune homme, monsieur Amédée... un si aimable voisin...

AMÉDÉE, saluant.

Madame.

Mme MEUNIER.

Et si rangé... il n'est jamais chez lui !... toujours dehors à travailler... on ne le voit presque plus de la journée...

ÉLISA.

C'est vrai...

AMÉDÉE, d'un air suppliant à Élisa.

Ah ! (Haut.) Que voulez-vous... j'ai mon atelier... je travaille en ce moment aux décors de l'Ambigu...

Mme MEUNIER.

Ah! quelle différence avec mon petit-fils Joseph!... tâchez donc, monsieur Amédée, vous qui êtes de si bon conseil... de le tarabuster un peu... Il me désole, voyez-vous, cet enfant-là!... un paresseux... un flâneur... enfin, comme dit M. Bizot... un vrai gamin...

AMÉDÉE.

Oh! M. Bizot... le grand sec...

ÉLISA.

Il ne faut pas l'écouter, grand'mère... il en veut à Joseph... qui lui fait toujours des niches.

AMÉDÉE, riant.

Ah!... ah!... ah!...

Mme MEUNIER.

Mon Dieu!... vous riez!... mais à son âge, il devrait travailler... et pas du tout... il n'aime qu'à jouer, à courir les rues... toujours battant ou battu... j'ai peur qu'il ne se trouve dans une bagarre... dans une émeute, quoi! (S'attendrissant.) Il arrivera quelque malheur... c'est pénible, voyez-vous... quand on est d'une famille...

ÉLISA.

Grand'mère!... et votre sourire!...

Mme MEUNIER, souriant.

C'est juste!...

AMÉDÉE.

D'ailleurs... c'est un enfant... joueur... léger... mais le cœur est bon... le caractère excellent... il m'amuse... et savez-vous qu'il a de l'intelligence...

ÉLISA.

Certainement... c'est ce que le prote de son imprimerie nous disait : « Joseph serait bien vite le premier de nos ouvriers... « s'il voulait se mettre au travail. »

Mme MEUNIER.

Mais il ne veut pas... et pourtant, il a un si bon exemple

sous les yeux... sa sœur... mon Élisa... qui n'est jamais à rien faire... toujours à coudre... à broder...

AMÉDÉE, se levant.

C'est un ange!...

Mme MEUNIER.

Dame!... c'est bien élevé, c'est sage... une conduite exemplaire, ça fait l'admiration du quartier. (Élisa, qui est devenue rêveuse, laisse tomber une feuille de musique qu'elle tenait à la main.)

AMÉDÉE, allant vivement auprès d'Élisa.

Mademoiselle... (Il ramasse la feuille de musique, et la rendant à Élisa, lui dit tout bas.) Oh!... je t'en prie...

Mme MEUNIER.

Au lieu que Joseph...

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. BIZOT.

(Amédée va reprendre sa place, et s'occupe du portrait.)

M. BIZOT, entrant.

Joseph est un polisson...

Mme MEUNIER.

Ah! monsieur Bizot...

M. BIZOT.

Bonjour, mes chers voisins... car je ne vois ici que des voisins... comment vous portez-vous?... ça ne va pas plus mal... et moi aussi... vous êtes bien bons, je vous remercie...

AMÉDÉE.

Ah çà!... qui est-ce qui lui parle?

Mme MEUNIER.

Vous n'allez pas à votre bureau du mont-de-piété aujourd'hui.

M. BIZOT.

Ce n'est pas mon jour... on ne vend pas... (Regardant Amédée.) Ah! ah! ce portrait. Voulez-vous me permettre... (Il va auprès d'Amédée.) Il n'y a pas d'indiscrétion ?... (Il regarde le portrait.) Ah! il est fort bien!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

On vous voit, je crois, trop en face,
Vos yeux me semblent trop ouverts...
Votre bouche fait la grimace,
Le nez est un peu de travers.
On vous allonge trop la mine,
On vous a fait le teint trop blanc...
Mais à cela près, ma voisine,
C'est un portrait fort ressemblant.

Mme MEUNIER.

Eh bien! je suis jolie comme ça... je vous remercie.

AMÉDÉE, se levant.

Dites donc; moi aussi, monsieur le connaisseur.

M. BIZOT.

Ce qui m'étonne, c'est que monsieur ait le temps de vous dessiner... il est si peu dans la maison... on dirait que ce n'est pour lui qu'un pied-à-terre.

AMÉDÉE, passant auprès d'Élisa.

Moi!... quelle idée!

ÉLISA.

Ce n'est pas moi qui le lui fais dire.

Mme MEUNIER.

C'est vrai qu'il s'absente une partie du jour.

M. BIZOT.

Et toute la nuit...

ÉLISA.

Monsieur Amédée!

AMÉDÉE.

Laissez donc, il ne sait ce qu'il dit...

M. BIZOT.

Comment ! je ne sais ce que je dis... je n'invente rien... je n'ai jamais rien inventé...

AMÉDÉE.

Pas même la poudre...

M. BIZOT.

C'est madame Fromageot, notre portière, qui, en faisant ma chambre ce matin, m'a dit que tous les soirs, vers minuit, vous sortiez pour ne rentrer que le lend...

AMÉDÉE.

Oui... quelquefois... c'est possible... pour les décors de l'Ambigu... parce qu'aux lumières on voit mieux l'effet. (A part.) Maudit bavard...

ÉLISA, à part.

Il se trouble...

Mme MEUNIER.

C'est drôle !...

M. BIZOT.

Après ça... vous concevez que je n'y tiens pas... cela regarde vos amis !... ceux qui vous reçoivent.

ÉLISA, à part.

Le vilain homme...

M. BIZOT.

Si je viens... c'est pour parler d'une chose plus intéressante pour madame Meunier.

AMÉDÉE, s'efforçant de rire et de prendre de l'aplomb.

C'est peut-être encore quelque plainte contre ce pauvre Joseph?...

M. BIZOT.

Non... pas tout à fait... quoique le motif ne manque pas... et tout à l'heure encore...

Mme MEUNIER.

Il est à son atelier...

M. BIZOT.

Lui !... le garnement...

ÉLISA.

Eh ! mon Dieu !... qu'a-t-il donc fait, ce pauvre garçon?...

M. BIZOT, passant entre Mme Meunier et Élisa.

Ce qu'il a fait?... j'en ai vraiment honte... et j'en boite encore... Imaginez-vous que je me promène assez volontiers le long du canal Saint-Martin... quand il fait beau... (Madame Meunier se lève et écoute M. Bizot.) Je regarde l'eau qui coule, les bateaux qui vont et viennent... les écluses qui se vident, qui s'emplissent... ça m'occupe... ça m'échauffe... très-bien... tout à l'heure... ah ! bah !... il n'y a pas vingt minutes... je vois des jeunes ouvriers... des enfants qui jouent au bouchon... je ne m'arrête pas sérieusement à ces puérilités... mais pas du tout, au moment où j'y pense le moins... paf!... il m'arrive sur la jambe... juste au-dessus de la cheville, un énorme gros sou... aplati sur les bords... je suis sûr que j'en ai la marque... et un voix goguenarde me dit : *Gare les quilles !...* Je laisse échapper une prise de tabac que j'allais prendre, et je pousse un cri de douleur... ah !... lorsqu'en me retournant avec indignation, qu'est-ce que je vois ? Joseph !... votre fils Joseph, qui joue au lieu d'aller chez son imprimeur, et qui se met à rire en me reconnaissant... je me fâche... je m'avance... mais aussitôt une nuée de polissons m'entoure en riant comme lui... et me reconduit jusqu'au boulevard en me bousculant et en criant sur tous les tons : *Oh ! c'te tête !...* (Amédée rit. M. Bizot s'arrête un moment et le regarde avec colère, puis s'adressant à Mme Meunier.) Vous voyez bien, madame Meunier, que c'est un mauvais sujet et qu'il finira mal.

Mme MEUNIER.

Ah !... j'en ai peur...

AMÉDÉE.

Pour un sou qu'il vous a jeté dans les jambes...

ÉLISA.

Un grand mal qu'il vous a fait...

M. BIZOT.

Comment!... un grand mal... (A Élisa.) Tenez, ne nous brouillons pas... chère demoiselle Élisa... c'est votre frère... vous le défendez... je n'ai rien à dire... ça ne m'empêche pas de vous rendre justice à vous... et d'estimer votre famille. La preuve, c'est que je viens parler de vous à la bonne maman... un grand secret...

ÉLISA.

De moi...

AMÉDÉE.

En ce cas, je me retire... (On entend Joseph en dehors.)

Mme MEUNIER.

Qu'est-ce que j'entends là?...

M. BIZOT.

Parbleu, ça ne se demande pas!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSEPH.

(Il arrive en courant... en blouse, sans casquette et tout mouillé.)

JOSEPH, grelottant.

On... on... gon... on... hon... une blouse, grand'mère... une blouse... avec le dessous... je grelotte...

ÉLISA.

Ah!... mon Dieu...

Mme MEUNIER.

Comme le voilà fait...

M. BIZOT.

Hein?... quel état...

JOSEPH, allant à M. Bizot.

Papa Bizot, voulez-vous battre la semelle... hon... hon... hon...

AMÉDÉE.

Où diable a-t-il passé?...

ÉLISA.

Mais tu vas attraper un rhume...

JOSEPH.

Ce n'est rien... Lisa, ce n'est rien... une blou... blou... blouse...

Mme MEUNIER.

Mais d'où sors-tu, malheureux enfant, d'où sors-tu?...

JOSEPH.

Du canal Saint-Martin, grand'mère... l'eau y est tiède tout juste...

TOUS.

Du canal Saint-Martin ?

M. BIZOT.

Il se sera disputé, on l'aura jeté à l'eau.

JOSEPH.

C'est ce qui vous trompe, père jacasse... je m'y suis jeté moi-même...

AMÉDÉE.

Dans quelque bagarre.

(Joseph tire de sa poche son mouchoir mouillé, et l'eau saute à la figure de M. Bizot.)

M. BIZOT.

Oh!... la... la...

JOSEPH.

Ah! c'est vous, monsieur Médée...

Mme MEUNIER.

Mais enfin, comment ça s'est-il fait ?...

JOSEPH.

Mais, grand'mère, ce n'est rien du tout, j'vous dis... Pardine! s'il fallait y regarder de si près... Supposez que j'ai reçu une averse, n'est-ce pas... c'est absolument la même chose... et donnez-moi mon autre blouse... la bleue... avec ma chemise de dimanche, mes bas idem... le pantalon de même, avec un mouchoir conforme.

AMÉDÉE, à part.

Diable de gamin.

Mme MEUNIER.

Vite, Élisa, vite... donne ce qu'il faut... (Élisa va à la commode et prend ce qui est nécessaire à Joseph.) Mais parlez, monsieur, je veux savoir la vérité...

M. BIZOT.

Oui... répondez à madame Meunier... dites-lui...

JOSEPH.

Et si je ne veux pas le dire devant vous, moi !... est-ce que vous êtes ma grand'mère?... est-ce que ça vous regarde ?... (A Amédée.) Je dois avoir le nez rouge, hein ?

AMÉDÉE.

Mais d'abord ôtez donc cette blouse qui doit être glacée...

JOSEPH, pendant qu'on lui ôte sa blouse.

Monsieur Médée, il paraît que vous n'êtes pas fier tous les jours comme hier... vous faites bien...

AMÉDÉE.

Moi...

ÉLISA, venant vivement.

Monsieur Amédée...

Mme MEUNIER, fouillant dans la poche de Joseph.

Qu'est-ce qu'il a donc dans ses poches?... Ah ! mon Dieu !... (Elle en retire une toupie.)

M. BIZOT.

Une toupie...

JOSEPH.

Un sabot, père Bizot, donnez, ça me connaît...

ÉLISA, à Joseph, en lui donnant une blouse, une chemise et un pantalon.

Tiens... va vite changer... va vite.

Mme MEUNIER, tirant un sou.

Et un gros sou...

M. BIZOT, le regardant.

Juste!... je le reconnais... celui de mes jambes... je vous demande un peu quand on a reçu ça...

AMÉDÉE.

Miséricorde... un sou monstre...

JOSEPH.

Oh!... oh!... c'est ma pièce à taper!... j'y vas, grand'mère. (A Élisa.) Je te dirai tout, à toi... (A Amédée.) Parce qu'il est en tilbury, il ne salue pas ses connaissances... oh! oh! les faquins... on... lon... lon... j'y vais! (Il s'en va en sautant et entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE IV.

M. BIZOT, Mme MEUNIER, AMÉDÉE, ÉLISA.

AMÉDÉE, à part.

Encore un bavard... heureusement, ils n'ont pas entendu...

Mme MEUNIER.

Mais je vous demande un peu où il a été se mettre...

ÉLISA.

Il vous dira ça... grand'mère...

Mme MEUNIER.

C'est un enfant qui me fera mourir de chagrin...

M. BIZOT.

Le fait est qu'il a la main meurtrière... mais, venez-vous, madame Meunier... il faut que je vous parle... c'est important...

Mme MEUNIER.

Ah! mon Dieu... vous me faites peur...

AMÉDÉE, prenant son carton.

Et moi, j'emporte mon carton... (Saluant Élisa.) Mademoiselle... (Saluant madame Meunier.) Madame Meunier...

AIR : *Vive un tête-à-tête.*

A demain, j'espère
Achever votre portrait ;
Croyez-moi, grand'mère,
C'est vous, trait pour trait.

Mme MEUNIER.

Vous lui donn'rez, je pense,
La bonté qu' j'ai là,
Pour qu'en mon absence,
Ils dis'nt : la voilà.

ENSEMBLE.

AMÉDÉE.

A demain, j'espère
Achever, *etc.*

M. BIZOT, Mme MEUNIER, ÉLISA.

Demain il espère
Achever votre portrait ;
Croyez-moi, grand'mère,
C'est vous, trait pour trait.

(Mme Meunier sort à droite avec M. Bizot, Amédée par le fond. Dès que Mme Meunier et M. Bizot ont disparu, Amédée rentre vivement.)

SCÈNE V.

ÉLISA, AMÉDÉE.

ÉLISA.

Sortez, monsieur, sortez.

AMÉDÉE.

Oh ! non, ne crains rien... ils sont partis...

ÉLISA.

Ah ! vous me faites trembler...

AMÉDÉE.

Rassure-toi... mais je veux te gronder... tu n'as pas confiance en moi... ce n'est pas bien...

ÉLISA.

Mais aussi, convenez que j'ai raison, cette existence mystérieuse...

AMÉDÉE.

Eh ! non, je t'assure... ce sont mes travaux.

ÉLISA.

Autrefois, vous n'étiez pas ainsi. Vous restiez chez vous... et vous ne cherchiez pas de prétexte pour nous quitter... vous m'aimiez alors...

AMÉDÉE.

Oh ! maintenant plus que jamais...

ÉLISA.

Songez-y donc... je ne suis qu'une pauvre fille... et si vous me trompiez... moi qui vous aime... qui ai confiance...

AMÉDÉE.

Oh ! tu as raison... je t'aimerai toujours... et quel que soit le sort qui m'est réservé, je n'oublierai jamais cette grâce... cette bonté... (Il lui baise la main.)

JOSEPH, rentrant et voyant Amédée baiser la main de sa sœur.

Excusez du peu !... Ah ! c'est comme ça que ça se joue !

ÉLISA.

Ciel ! mon frère !

AMÉDÉE.

Adieu, Joseph. (Il sort.)

SCÈNE VI.

ÉLISA, JOSEPH.

JOSEPH.

Il t'a baisé la main... comme un grand monsieur... voulez-vous permettre ?... que c'est bête... une main... quand il y a une figure.

RLISA.

Enfin, te voilà séché... tu n'as pas froid...

JOSEPH.

Ah bien ! oui... j'étouffe ! dis donc, j'ai l'air faraud comme ça.

ELISA.

La toilette te va... tout comme à un autre.

JOSEPH.

Et même mieux... tu vois bien, si j'avais un habit bleu, comme M. Amédée, mon Dieu ! on me prendrait pour un monsieur tout comme lui... avec seulement cinquante-cinq, soixante francs, j'aurai l'air notaire, quand je voudrai ; et le dimanche, quand j'ai ma redingote marron que maman m'a fait retourner l'année passée et mon gilet fond bleu que tu m'as fait faire avec le restant d'une robe à toi, je ne suis pas mal tout de même, et je ne suis pas fier comme M. Amédée...

ÉLISA.

Comment, il l'a été pour toi...

JOSEPH.

Je crois bien... l'autre jour que je portais les épreuves d'un roman à M. Paul de Kock, que je lisais en route, je manque d'être écrasé par un cheval superbe... Oh ! eh !... je recule, et qu'est-ce que je vois dans un beau tilbury ?... M. Amédée qui menait, et qui me détache un coup de fouet sans me reconnaître... Monsieur Amédée !... que je lui crie... Ah bien ! oui... il part comme l'éclair... sans seulement me regarder... C'est un faquin, vois-tu.

ÉLISA.

M. Amédée... quelle apparence qu'il ait un tilbury !...

JOSEPH.

Dame ! à moins qu'il ne soit le cocher... Mais il y avait un domestique, un groom, vois-tu, que je reconnaîtrais entre mille.

ÉLISA.

Tu es fou... mais enfin, me diras-tu ce qui t'est arrivé ce matin... comment es-tu tombé dans le canal ?...

JOSEPH.

Oh ! c'est une aventure bien drôle, mais je ne veux la raconter qu'à toi seule... tu es gentille, tu ne me grondes pas, je t'aime, toi, ma sœur... toi, ma Lisa... qui as grand soin de notre grand'mère... pauvre vieille femme !... elle gronde bien par-ci, par-là, c'est de son âge... et puis, elle est si bonne... quand elle pleure... quand elle a du chagrin à cause de moi... des riens... des bêtises... eh bien ! ça me fait venir de grosses larmes... Grand'mère, vois-tu... oh ! grand'mère... je l'aime... et quand je l'embrasse... je la mangerais, quoi ! je me jetterais au feu pour vous...

ÉLISA.

Ce n'est pas de ça qu'il s'agit...

JOSEPH.

Ah ! oui, revenons à l'eau... Il faut donc te dire que les rencontres et les camarades, voilà ce qui m'entraîne toujours... les boulevards ou le canal... c'est ma perte. S'il n'y avait ni canal, ni boulevards, je ne flânerais jamais... tu comprends ça... on joue, je passe... ça vous tente... un quart d'heure est bien vite pincé !... on dit au chef d'atelier qu'on a attendu pour les épreuves... j'ai gagné onze sous mercredi ; dis donc... c'est pas mal. (A part.) Il est vrai que j'en avais perdu dix-huit à l'imprimerie.

ÉLISA.

Très-bien... très-bien... tu t'éloignes du canal...

JOSEPH.

C'est juste... m'y voilà... pour lors, je trouve là un tas d'amis... Maigret, le fils du tourneur ; Benoît, le fils du sculpteur ; Lefébure, menuisier en fauteuils... sept, huit, et Gambin ; oh ! Gambin... on parle de flâneur... en voilà un fameux numéro, pas un pouce d'ouvrage.

AIR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Il commenc' par fair' le dimanche,
Il n'travaill' jamais le lundi ;
Si l'mardi quelqu' parti' s'emmanche,
Ça dure jusqu'au mercredi,
Car c'est tous les jours fêt' pour lui.
C'est le jeudi qu'il se promène,
Il fait ses farc's le vendredi ;
Et quand il n'ribott' pas l'sam'di,
Il dit qu'il a perdu sa s'maine.

Pour lors, qu'est-ce que je vois?... dix-huit sous sur le bouchon... je dis... j'en suis... avec ça que j'ai des doubles décimes qui sont soignés... un pour piquer, un pour abattre... est-ce que je ne te les ai pas montrés?

ÉLISA.

Mais le canal... le canal.

JOSEPH.

J'y rentre... je tire mes patards de ma poche, comme ça... (Il tire son mouchoir de sa blouse et fait tomber une toupie avec sa corde.) Tiens! c'est ma dormeuse... autre jeu, ça... c'est sur le boulevard Bonne-Nouvelle... à côté du *Gymnase*, il y en a qui sont très-forts!... (Tout en continuant son récit, il corde sa toupie, la prend dans le creux de sa main, etc., jeu de l'acteur.) J'abats le bouchon du premier coup... ils étaient vexés... ils marronnaient... on relève de trois sous... il y avait du monde à nous regarder... des bonnes, des enfants... est-ce que je sais?... au moment où j'allais jouer mon second... voilà un grand cri!... qu'est-ce que c'est que ça?... figure-toi une imbécile de bonne qui causait avec je ne sais qu'est-ce, sans s'occuper de son marmot, et le moutard était tombé dans le canal ; un pauvre petit mioche de quatre ans et demi. Ils étaient tous à crier : Ah! mon Dieu!... au secours!... au secours!... un enfant qui se noie... Je n'en fais ni une, ni deux, v'lan... je me jette à l'eau... je repêche le gamin, au moment où il allait disparaître sous un bateau de tuiles... c'est encore heureux, n'est-ce pas?... un petit moment plus tard, bonsoir... (Il fait aller sa toupie et la prend dans la main.) Ma jobarbe de

bonne s'était trouvée mal pendant ce temps-là... j'avais beau lui dire... mais tenez donc, la Picarde... ce n'était peut-être pas une Picarde... c'est égal... voilà votre enfant... faites-y attention une autre fois... Parole d'honneur... c'est indigne, les parents sont si imprudents, on devrait traduire des filles comme ça à la correctionnelle... Si jamais j'ai des enfants, je les promènerai moi-même. Il y avait foule... on m'entourait... on me serrait les mains... on m'aurait embrassé sans la peur d'être mouillé... j'en étais tout honteux... avec ça que j'étais trempé comme tu as vu... Je me suis sauvé... et je suis rentré tout courant à la maison... voilà mon histoire du canal... n'est-ce pas qu'elle est drôle ?...

(Il fait aller sa toupie.)

ÉLISA.

Bon Joseph... si gentil... si modeste... et on l'accuse toujours.

JOSEPH.

Qui donc... mais qui donc... M. Amédée, peut-être ?...

ÉLISA.

Non... il te rend justice... et tiens... je t'en prie, pas de rancune pour lui... aime-le par amitié pour moi... n'en dis pas de mal devant grand'mère surtout... ça me fait du chagrin.

JOSEPH.

Eh bien ! non... je te le promets...

ÉLISA.

J'ai déjà tant de peine à le défendre contre M. Bizot.

JOSEPH.

M. Bizot... je m'en moque... c'est un vieux sarcophage... un être de l'ancien régime... couvert de préjugés.

ÉLISA.

Écoute donc ? ce matin, ce gros sou qu'il a reçu...

JOSEPH.

Pourquoi qu'il vient se mettre dans notre bouchon ? D'ail-

leurs, il n'a rien à dire... je l'ai prévenu... j'ai dit : *Gare les quilles...* (Et en disant cela, il lance une seconde fois sa toupie qu'il a cordée, et il attrape M. Bizot, qui entre en ce moment avec Mme Meunier.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme MEUNIER, M. BIZOT.

M. BIZOT, en entrant.

Ainsi c'est... (Recevant la toupie et sautant en l'air.) Allons... bon... Ah ! mon Dieu... (Il court en boitant s'asseoir auprès de la table.)

JOSEPH.

Monsieur Bizot...

Mme MEUNIER.

Qu'est-ce que tu as fait là ?

JOSEPH, sans l'écouter, prend son tricot, s'assied sur son fauteuil et se met à tricoter.

Laissez-moi, laissez-moi... je vais... ce n'est rien, grand'-mère...

M. BIZOT, s'asseyant près de la table.

Non... achève-moi.

Mme MEUNIER.

Mais qu'est-ce que tu as fait ?

JOSEPH.

Mais aussi, est-ce que je pouvais savoir ?... tenez, monsieur Bizot, j'ai la main malheureuse avec vous... ne venez plus sur mon chemin, je vous casserai quelque chose, c'est sûr...

M. BIZOT.

Aussi, je m'en vais... je rentre chez moi. Madame Meunier, je reviendrai chercher la réponse tout à l'heure... Adieu, petite... Diable ! je suis meurtri...

JOSEPH.

Avec de l'eau fraîche et du sel.

M. BIZOT, passant devant Joseph, et en s'en allant.

Heim !... révolutionnaire, va !... (Il sort.)

JOSEPH, qui s'est retenu de rire, éclate.

Ah ! ah ! ah ! ah !...

SCÈNE VIII.

ÉLISA, Mme MEUNIER, JOSEPH.

Mme MEUNIER.

Et il rit encore... il rit !... mauvais sujet... qui me fait du chagrin... qui me rend malheureuse... qui me fera mourir...

JOSEPH.

Ah !... si la grand'mère pleure, je n'en suis plus...

Mme MEUNIER.

Allez-vous-en... allez à votre atelier, mauvais sujet...

JOSEPH.

Non, grand'mère, non... je ne m'en irai pas comme ça... par exemple... nous quitter brouillés !... j'en serais malade toute la journée...

ÉLISA.

Allons, grand'mère...

Mme MEUNIER.

Non, non !... qu'il s'en aille... je ne veux plus le voir... un drôle... un paresseux... un fainéant !

JOSEPH.

Allez, grand'mère... grondez bien... abîmez-moi... aplatissez-moi... voulez-vous me battre un peu... si ça vous soulage, ne vous gênez pas... (A part.) Elle me tape quelquefois... comme ça, pour rire... elle ne me fait jamais mal...

Mme MEUNIER.

Vous le mériteriez bien... un brise-tout... toujours déchiré... que sa sœur s'arrache les yeux pour lui faire des reprises...

ÉLISA.

Je ne m'en plains pas, grand'mère.

JOSEPH.

Bonne Lisa !...

Mme MEUNIER.

Et ta casquette, malheureux, où est ta casquette ?

JOSEPH.

Ma casquette... tiens, c'est vrai !... elle est restée dans le canal, grand'mère...

Mme MEUNIER.

Une casquette de cinquante-cinq sous... Tiens, va-t'en, mourras sur l'échafaud !... (Elle va s'asseoir sur son fauteuil.)

JOSEPH.

Pour avoir perdu ma casquette... (A part.) Nous en sommes déjà là... ça va être fait tout de suite.

ÉLISA, assise sur la chaise auprès de Mme Meunier.

Elle était bien vieille sa casquette.

JOSEPH.

Et puis demandez-moi, grand'mère, s'il y a du bon sens de se mettre dans des états comme ça... pour une méchante casquette âgée de dix-huit mois !... pardi, j'en manque bien de casquettes... voulez-vous que je vous en fasse vingt-quatre, et tout de suite ?... Nous autres, à l'imprimerie, nous n'avons pas besoin de chapelier... (Il va à la table, prend une grande feuille de papier, et fait un bonnet.) Voulez-vous un colback, un chapeau à la Napoléon... un bonnet d'évêque ? Vous n'avez qu'à parler... par brevet d'invention... (Il se coiffe du bonnet qu'il vient de faire, monte sur une chaise, et prenant une attitude, il chante.)

Voilà, voilà le chapelier français !
Voilà, voilà...

Mme MEUNIER.

Le moyen de se fâcher avec un monstre comme ça.

JOSEPH.

Elle a ri.

Mme MEUNIER.

Mais qu'est-ce que tu as été faire dans le canal ?... voyons ! qu'est-ce que tu as été faire dans le canal ?...

ÉLISA.

Oh ! pour ça, grand'mère, ne le grondez pas... c'est à son éloge... il a sauvé un enfant qui se noyait...

Mme MEUNIER.

Vrai !... à la bonne heure, tu as sauvé quelqu'un... c'est bien, je ne dis pas... mais pourquoi qu'il abîme ses effets ?...

JOSEPH.

Dame !... je ne sais pas me jeter à l'eau sans me mouiller. Allons, la paix, bonne grand'mère... (Il va auprès d'elle et la caresse.) Vous n'êtes pas si méchante que vous en avez l'air, ni moi non plus, un mauvais sujet, un scélérat comme vous dites... mais un bon enfant, qui vous aime bien... (Il l'entoure de ses bras.)

ÉLISA, à part.

Câlin !...

Mme MEUNIER.

Je sais... je sais... mais alors il ne faut pas me faire de la peine... il faut travailler... il faut être un homme...

JOSEPH, se laissant glisser à genoux auprès d'elle.

Oui, oui, c'est vrai... et je ne suis qu'un gamin... mais, soyez tranquille, ça viendra quelque jour... encore un an de bouchon, et ce sera fini... au travail... ferme !... j'enfoncerai les autres à l'atelier... je serai maître, contre-maître... et qui sait ?... notre patron, voyez-vous, grand'mère, il est venu à Paris, en veste et en sabots... le sac sur le dos... il n'avait pas plus... il avait moins que moi... et maintenant il a une imprimerie... des ouvriers... et des rentes... mille écus à manger par jour... dans la vaisselle plate encore ; et à la dernière exposition des industries, la croix qu'on lui a donnée... la croix d'honneur ! Dame ! pourquoi que je ne serais pas comme ça un

jour ?... Dieu ! serais-je content pour vous, grand'mère ! il ne vous manquerait rien... votre café tous les matins... avec une bonne douillette, bien ouatée, bien chaude... une citadine pour faire les courses... et une loge à l'Ambigu le dimanche... Comme je vous dorloterais... comme je vous mijoterais... (L'embrassant.) Bonne grand'mère...: va !...

ÉLISA.

Est-ce que vous lui tenez rancune ?

JOSEPH.

Et une dot... à cette bonne Lisa !... une dot énorme !...

Mme MEUNIER.

C'est d'un bon garçon, ce que tu dis là... vous ferez votre chemin... Oh ! oui, je prie tous les jours le bon Dieu pour qu'il vous bénisse... voyez-vous, mes enfants, nous ne sommes pas riches... votre père ne vous a rien laissé... un soldat, c'est tout simple... mais un brave, un honnête homme qu'on estimait... Faut être comme lui... Pauvre Étienne !... je l'ai perdu... ça sera ma consolation... et du moins, quand je vous quitterai, je me dirai : Ils sont pauvres, mais honnêtes comme leur père.

ÉLISA, à part.

Ah ! mon Dieu !

Mme MEUNIER, pleurant.

Mon pauvre fils !

JOSEPH.

Allons !... allons ! grand'mère !... v'là que vous pleurez... vous vous ferez mal... recognez-moi donc ça. (Il lui prend son mouchoir et lui essuie les yeux.) Tenez, voilà que vous faites pleurer Lisa...

ÉLISA, vivement.

Moi... mais non... mais non... qu'est-ce qu'il dit donc là...

JOSEPH.

Riez, maman Meunier... riez vite, allons, une petite risette, que je m'en aille content...

Mme MEUNIER, en riant.

Pars, voyons... va à ton atelier... (Il l'embrasse, elle se lève.) Mais ne va donc plus au canal Saint-Martin, malheureux.

JOSEPH.

Dame!... il y a quelquefois des bonheurs... comme aujourd'hui.

Mme MEUNIER.

Et surtout, ne joue pas au bouchon... entends-tu ?

JOSEPH, revenant.

Oh! ça... je ne promets pas, maman Meunier, j'ai le goût... c'est venu au monde avec moi... et je vous dirais non...

Mme MEUNIER.

Joueur...

JOSEPH.

Dame!... ça ne coûte rien à personne... il n'y a pas de frais à ce jeu-là... ne craignez rien, le tapis est là... pour tout le monde... Ce n'est pas comme au billard... douze sous par heure... et quinze sous le soir... à cause des quinquets... au lieu que le bouchon...

Air *nouveau*. (Musique de M. Hormille.)

Je suis gamin, faut qu'jeuness' se passe.
Les gamins sont de bons enfants ;
Avec le temps tout ça s'efface,
J'serai moins jeun' quand j'aurai trente ans.
Flâner est dans mes habitudes,
Je ne suis pas fort sur le latin ;
J'ai complété mes études
Le long du boul'vard Saint-Martin.
A croix pile j'ai du génie,
Aux quilles je suis un luron ;
J'suis l'César de la toupie,
Et l'Alexandre du bouchon.
Je suis gamin, *etc.*

(Il sort en courant et en sautant.)

SCÈNE IX.

ÉLISA, Mme MEUNIER.

ÉLISA.

Quel bon cœur !...

Mme MEUNIER.

Mais, je vous demande un peu ce qu'il a contre M. Bizot, ce bon voisin qui nous aime tant.

ÉLISA.

Lui !... pas Joseph, du moins...

Mme MEUNIER.

Ah ! tu vas aussi crier après lui... n'est-ce pas ?... quand il s'occupe de toi... quand il vient de m'annoncer une affaire magnifique qui te regarde...

ÉLISA.

Moi, maman Meunier...

Mme MEUNIER.

Un mariage...

ÉLISA.

Que voulez-vous dire ?...

Mme MEUNIER.

Je veux dire... que ce matin... le gros mercier qui demeure au coin... tu sais...

ÉLISA.

M. Durand...

Mme MEUNIER.

Oui !... il a fait signe à M. Bizot qu'il voulait lui parler. — Vous connaissez mademoiselle Élisa Meunier qu'il lui a dit ? — Oui, a répondu le voisin. — Elle n'est pas riche ? — Elle n'a rien. — Mais bien élevée ? — Parfaitement. Elle a passé trois ans à la pension de Saint-Denis comme fille d'un légionnaire ; et puis, a continué ce bon M. Bizot, un ange, un trésor pour celu

qui l'épousera. — Eh bien ! a repris M. Durand, ce sera moi...

ÉLISA.

O ciel !...

Mme MEUNIER.

« C'est une bonne ouvrière... une fille de ménage... qui ne « sort pas... qui aime bien sa grand'mère... c'est bon signe... « je suis veuf, riche... sans enfants... et si elle veut de moi, je « l'épouse... sa famille sera la mienne. » Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

ÉLISA.

Rien, maman Meunier, rien.

Mme MEUNIER.

Alors, M. Bizot est vite accouru me dire ça... pour me faire plaisir, ma fille, et à toi aussi... je lui ai dit que nous consentions...

ÉLISA.

Et vous avez eu tort...

Mme MEUNIER.

Hein ?

ÉLISA.

Pardon... je veux dire... vous n'avez pas eu raison... car, bien certainement, je ne veux pas épouser M. Durand, je ne l'épouserai pas...

Mme MEUNIER.

Élisa !... qu'est-ce que ça veut dire ? un parti superbe !... ma fille... penses-y donc, tu n'as pas de fortune, toi... c'est cent fois mieux que tu ne pouvais espérer...

ÉLISA.

C'est possible... mais... mais je ne l'aime pas.

Mme MEUNIER.

Tu l'aimeras... on aime toujours son mari quand c'est un homme établi... honnête, surtout... songe donc qu'il peut aider ton frère, et puis... on peut le dire... ça ne fait pas mourir... je ne serai pas toujours là... il te faut un soutien... ne pleure pas, enfant !...

ÉLISA, dans les bras de Mme Meunier.

Ah !... grand'mère... je ne l'aimerai jamais.

Mme MEUNIER.

Jamais, ma fille !... jamais !... tu aimes donc quelqu'un? (Élisa se cache la tête dans ses mains.)

AIR *du Partage de la richesse.*

Quelqu'un que je connais sans doute...
Un amour que tu m'avoûras.
Qu'est-ce donc que ton cœur redoute ?

ÉLISA.

Mère, ne m'interrogez pas !

Mme MEUNIER.

Pourquoi donc? parle, sois sincère...
Et surtout ne va pas mentir :
Cacher un secret à sa mère,
C'est être bien près d'en rougir.

ÉLISA.

Je ne puis pas... je ne dois...

Mme MEUNIER.

Comment !... celui que tu aimes, tu n'oses pas le nommer? tu baisses les yeux... est-ce que par hasard... oui, ce doit être ça... M. Amédée...

ÉLISA.

Oh ! je n'ai pas dit...

Mme MEUNIER.

Je le devine... ses assiduités chez nous... un inconnu... dont l'existence est fort équivoque.

ÉLISA.

Oh !... vous ne disiez pas cela... ce matin encore.

Mme MEUNIER.

Non ! et j'avais tort... M. Bizot m'en a fait l'observation... on jase dans le quartier... ses visites sont remarquées... et il faut

que ça finisse aujourd'hui même... ou qu'il s'explique... allons !... pas de chagrin surtout, ma fille...

ÉLISA.

Ne croyez pas M. Bizot... car il en veut à Joseph.

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. BIZOT.

M. BIZOT, entrant.

La !... il est arrêté...

ÉLISA.

O ciel !

Mme MEUNIER.

Arrêté... qui donc ?

M. BIZOT.

Eh ! parbleu, Joseph... votre garnement.

ÉLISA.

Mon frère !...

Mme MEUNIER.

Joseph !... Ah ! monsieur Bizot !...

M. BIZOT, la soutenant.

Voyons !... voyons !... calmez-vous... ce ne sera rien, je l'espère... mais enfin, je l'avais prédit... avec une conduite comme celle-là...

ÉLISA.

Expliquez-vous, monsieur... mon pauvre frère... où est-il ?

M. BIZOT.

Dame !... il est pris !

Mme MEUNIER.

Mais où est-il ?...

M. BIZOT.

Ils l'emmènent... les soldats qui l'ont arrêté...

Mme MEUNIER.

C'est le coup de grâce...

ÉLISA.

Mais parlez donc ! (A part.) Vilain homme !

M. BIZOT.

Un petit tour à la salle Saint-Martin... il n'y aurait pas de mal... s'il n'y a rien de grave.

Mme MEUNIER.

Mais enfin la raison... pourquoi l'ont-ils arrêté ?

ÉLISA.

Oui... pourquoi ?

M. BIZOT.

Dame !... je ne sais pas trop... si je dois vous dire...

Mme MEUNIER et ÉLISA.

Mais oui !... mais oui !...

M. BIZOT.

Eh bien ! je revenais de chez monsieur Durand... à qui j'ai dit votre réponse...

Mme MEUNIER.

Oh !... j'ai à vous parler... après ?...

M. BIZOT.

Lorsqu'au coin de la rue du Faubourg... je vois du monde... beaucoup de monde... et deux jeunes gens que la garde emmenait... c'est-à-dire... deux jeunes gens... il y en avait un vieux...

ÉLISA.

Après ?...

M. BIZOT.

Eh bien !... dans ces deux malheureux... jugez de ma surprise... surprise, c'est-à-dire !... enfin, c'est égal... je reconnais votre Joseph...

Mme MEUNIER.

Ah ! mon Dieu !...

ÉLISA.

Vous l'avez vu?...

M. BIZOT.

Comme je vous vois... je demande à une dame qui était là... pourquoi on arrête ce petit brun.

ÉLISA.

Eh bien?...

M. BIZOT.

Elle n'en savait rien... je m'adresse alors à l'épicier qui était sur le seuil de sa porte... et il me répond... dame!... faut-il?...

Mme MEUNIER.

Vous me faites mourir à petit feu...

M. BIZOT.

Il me répond qu'il s'agit d'une pièce d'étoffe... qui a été volée au magasin en face...

Mme MEUNIER.

Volée!...

ÉLISA.

Mon frère!... oh! c'est impossible...

M. BIZOT.

On me l'a dit...

ÉLISA.

Oh! je cours... moi... je réclamerai... je dirai, un vol!... mon frère... ça ne se peut pas...

Mme MEUNIER.

Un voleur!... Joseph... j'en mourrai. (Elle tombe sur une chaise auprès de la table.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant sur les derniers mots.

Hein!... qu'est-ce que c'est?

ÉLISA.

C'est lui !...

M. BIZOT.

Joseph !...

Mme MEUNIER.

Voyez-vous !... ils l'ont relâché...

JOSEPH.

Eh ! oui, me v'là... ne pleurez donc pas comme ça... c'est bête...

Mme MEUNIER.

N'est-ce pas, Joseph... mon enfant... que ce n'est pas vrai... que tu n'as pas volé...

ÉLISA.

Non... non.

JOSEPH, *stupéfait.*

Volé !... vous avez pu croire... on a pu dire... moi... me soupçonner... d'un vol... d'un vol... c'est affreux !...

Mme MEUNIER.

Calme-toi...

JOSEPH, *hors de lui.*

Mais qui donc... le scélérat !

ÉLISA.

Eh !... M. Bizot, donc...

M. BIZOT, *reculant.*

Oh !... j'ai dit...

JOSEPH. *Il veut aller à lui, Mme Meunier et Elisa le retiennent.*

Monsieur Bizot !... c'est lui... toujours lui !... m'accuser... venir dire à grand'mère que je suis... que j'ai volé... vous voulez donc... que je vous tue... Vous voulez donc... vieux coquin... non, laissez-moi !....

Mme MEUNIER.

Joseph... je vous ordonne...

ÉLISA, le tirant par sa blouse.

Mon frère!...

JOSEPH.

Allez-vous-en... tenez, allez-vous-en... car je ne sais pas ce que je vous ferais... sans le respect que j'ai pour votre âge...

M. BIZOT.

Oui... il y paraît!...

Mme MEUNIER.

Mais enfin... tu étais arrêté... et il a pu croire...

JOSEPH.

Arrêté... arrêté...

ÉLISA.

C'est pour quelque espièglerie!

JOSEPH.

Moins que ça, encore moins... vous n'avez qu'à demander à votre M. Médée...

ÉLISA.

Amédée!...

Mme MEUNIER.

Il est là dedans?

M. BIZOT, bas.

Lui aussi... hein?...

JOSEPH.

Oh!... il passait... (Bas à Élisa.) Un fameux secret que j'ai appris, va!...

Mme MEUNIER.

Enfin, dis-nous donc...

JOSEPH.

Voilà ce que c'est... grand'mère... Je sortais de mon imprimerie, où c'que j'avais pris ces épreuves, et je les portais à M. Paul de Kock... qui les attend depuis trois jours... quand je me trouve au milieu d'un brouhaha... Bref, je vois des municipaux... des agents de police... on court... on crie... les chiens

aboyaient... j'ai cru que c'était une émeute... comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je ramasse quelque chose...

Mme MEUNIER.

Tu as toujours des idées.

JOSEPH.

Ce n'était pas une idée, grand'mère... c'était une pierre... écoutez donc... on peut avoir besoin pour se défendre... ça s'est vu!... Bref, voilà une pierre qui casse un réverbère... ce n'était pas la mienne... parole d'honneur. Un municipal qui était devant moi se retourne... il prétend que c'est moi qui viens de casser un réverbère... (Variant sa voix.) Municipal... vous vous trompez, que je lui dis. — C'est toi, gamin... qu'il me répond. — Municipal... je vous jure que c'est une erreur profonde. — Tais-toi, insolent... galopin...— Ces gens-là ont des expressions... défaut d'usage. — Municipal... je porte les épreuves à M. Paul de Kock... je suis pressé. — Je m'importe peu que tu sois pressé... toi et ton monsieur Paul de Kock... c'est toi... je t'ai vu. — Quelle bêtise!... il me tournait le dos... comme si un municipal avait des yeux derrière la tête. — Municipal... v'là encore ma pierre! — Ah!... vois-tu! — Bref... il veut m'empoigner... Moi qui vois sa couleur, je lui passe la jambe... un crochet... et v'lan... en deux temps, le voilà par terre à se reposer de ses fatigues. Pendant qu'on rit, je veux me sauver... mais qu'est-ce que je trouve derrière moi!... trois sergents de ville, qui me prennent au collet.

ÉLISA.

Ah! mon Dieu!...

JOSEPH.

Trois; plus que ça de monnaie pour passer mon hiver... et comme je n'ai que deux jambes, je ne pouvais pas les asseoir sur la même banquette... il n'y avait pas moyen, cette fois... je suis pris et emmené... avec l'autre... un grand, qui avait volé.

M. BIZOT.

C'est donc ça...

JOSEPH.

Qu'est-ce qu'il dit?...

Mme MEUNIER.

Mais enfin... enfin?...

JOSEPH, regardant Élisa et appuyant.

Enfin... il s'est trouvé là... *un monsieur... un jeune homme décoré*... qui a dit un mot tout bas au commissaire.

ÉLISA, à part.

Un jeune homme.

JOSEPH, vivement.

Le commissaire... vous savez, ce gros qui louche d'un œil... et qui a l'autre de moins. Il est laid... mais c'est un brave homme...

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

Sans lui, ma foi ! j'avais mon compte,
Et bon gré, mal gré, c'est certain,
J'allais, j'en serais mort de honte,
Coucher à la sall' Saint-Martin.
Ça m'rappell', malgré ma colère,
Qu'jai fait l'plongeon... j'en ris d'bon cœur,
Dans l'canal Saint-Martin!... grand'mère,
C'est un saint qui m'porte malheur.

ÉLISA.

Ainsi c'est le commissaire?...

JOSEPH.

Il a vu que je n'étais pas fautif et il m'a fait mettre dehors... voilà pourquoi je ne suis pas dedans.

Mme MEUNIER.

C'est tout!...

JOSEPH.

Dame! oui... excepté qu'ils m'ont déchiré ma blouse.

Mme MEUNIER.

Encore!... c'est la seconde d'aujourd'hui.

JOSEPH.

Ah ! bah !... c'est devant... ça ne se voit pas...

ÉLISA.

Quand on en est quitte pour cela...

M. BIZOT.

Alors... c'est l'autre...

JOSEPH.

Hein ?... vous dites ?...

Mme MEUNIER.

Taisez-vous ! flâneur... se faire arrêter... nous faire une peur pareille.

JOSEPH.

C'est pour de rire...

Mme MEUNIER.

Pour le coup... c'est trop fort... et c'est fini... je ne vous le pardonnerai pas... mauvais sujet... Venez, monsieur Bizot... j'ai bien des choses à vous dire... mais pas devant ce garnement...

M. BIZOT.

Je ne demande pas mieux...

JOSEPH.

Mais, grand'mère...

Mme MEUNIER.

Non, jamais...

JOSEPH, suivant M. Bizot, et imitant l'aboiement d'un chien.

Hou, hou, hou !...

M. BIZOT, effrayé.

Ah !...

Mme MEUNIER.

Qu'est-ce que c'est ? (A Joseph.) Jamais !... (Elle sort avec M. Bizot par la droite.)

SCÈNE XII.

JOSEPH, ÉLISA.

JOSEPH.

Oh !... jamais... et dire que sans ce vieux hibou... elle n'aurait rien su... rien...

ÉLISA.

Enfin, nous sommes seuls... me diras-tu ce que signifient ton air mystérieux... tes demi-mots... tes regards ?

JOSEPH.

Ah ! oui... M. Médée.

ÉLISA.

Silence !... eh bien ?

JOSEPH.

Je n'ai pas voulu dire devant grand'mère... parce que tu m'as prié...

ÉLISA.

Bien !... bien !... explique-toi...

JOSEPH.

Bref !... ton monsieur Médée... (à demi-voix.) c'est un mouchard !

ÉLISA, poussant un cri.

Ah ! (Elle s'appuie à une chaise.)

JOSEPH.

Je le crois...

ÉLISA, se contraignant.

Non... non !... ne dis pas... lui !...

JOSEPH.

Oh ! mon Dieu !... comme tu te révolutionnes pour un mot, parce qu'il vient ici, il ne faut pas... vois-tu... ces gens-là on leur dit : Va-t'en, et ils filent...

ÉLISA.

Mais sur quels indices... qui t'a dit ?...

JOSEPH.

Voilà !... quand j'ai été pris et conduit chez le commissaire... toujours le gros qui a un œil dépareillé, un monsieur s'est glissé auprès de lui tout doucement... comme pour n'être pas vu de moi...

ÉLISA.

C'était lui !...

JOSEPH.

Médée, avec un habit noir et un ruban à sa boutonnière...

ÉLISA.

Non, non, je ne puis croire... Amédée !...

JOSEPH.

Hein ?... tu dis...

ÉLISA.

Je dis que tu es fou... tu te trompes... ce n'était pas lui ?...

JOSEPH.

Oh !... pour ce qui est de lui... je suis bien sûr... que je ne me trompe pas... et puisqu'il faut te le dire, je n'en suis pas surpris... parce qu'il me promet toujours des billets d'Ambigu où il fait les décors, soi-disant... et je ne vois rien venir... Lui, M. Médée, un élève de M. Cicéri !... un simple barbouilleur... avec un tilbury et une croix !... ah ! ouiche !... Il ne ressemble pas plus à un rapin que moi à un évêque...

ÉLISA, à part.

Oh ! mon Dieu !

JOSEPH, qui s'est assis sur le fauteuil de la grand'mère.

Il ne faut rien dire à grand'mère... Ah !... bien... si elle savait qu'elle a reçu chez elle un... ah !... elle qui tient tant à l'honneur... ça la suffoquerait... pauvre bonne femme...

ÉLISA.

Tu as raison... je lui parlerai moi-même.

JOSEPH.

Dame!... si tu veux, je lui donnerai son compte.

ÉLISA.

Non, non... Ah! le voilà, laisse-nous.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Enfin!... je suis libre... Élisa !... Ah!... c'est toi, Joseph...

JOSEPH.

Comme vous voyez, monsieur Médée. (Bas à Élisa.) Dis donc, le ruban n'y est plus...

ÉLISA, bas.

Va-t'en !...

AMÉDÉE.

Est-ce que tu as congé à ton imprimerie aujourd'hui, mon garçon...

JOSEPH.

Non !... au contraire... en vous remerciant tout de même du service...

AMÉDÉE.

Hein!... je ne sais ce que tu veux dire...

JOSEPH.

Comment... vous n'étiez pas ?...

AMÉDÉE.

J'étais à mes décorations...

JOSEPH, passant auprès de lui.

Ah! oui, c'est juste... à l'Ambigu... (Bas à Élisa.) Il nie, c'est ça... (Haut.) De belles décorations, je suis sûr... Vous devriez bien nous en montrer une... seulement une petite... en rouge...

AMÉDÉE, à part.

Il m'a vu !...

ÉLISA.

Mais, va-t'en donc, Joseph... on attend après tes épreuves...

JOSEPH.

Ah! oui... J'y vais!... (Bas.) Il a l'air capon. (Haut.) Seulement une... (Il sort.)

SCÈNE XIV.

ÉLISA, AMÉDÉE.

ÉLISA.

Monsieur Amédée...

AMÉDÉE.

Élisa... quel trouble!... quels regards!... Qu'avez-vous?

ÉLISA.

Ce que j'ai?... ne le devinez-vous pas? Ah! monsieur Amédée, si vous m'aviez trompée... ce serait affreux, voyez-vous?...

AMÉDÉE.

Allons... quelles idées vous avez encore... laissons cela... de grâce...

ÉLISA.

Non!... non!... non!... il faut vous expliquer... Vous n'êtes pas ce que vous nous disiez... un pauvre artiste...

AMÉDÉE.

Si fait...

ÉLISA.

Non... ce n'est pas vrai... vous m'avez trompée... vous me trompez encore... Ce tilbury dans lequel mon frère vous a rencontré... annonce une fortune que vous nous cachez...

AMÉDÉE.

Comment, Joseph m'a rencontré?... Où donc?

ÉLISA.

Ah!... vous voyez bien... Et cette croix que vous portiez tout à l'heure... et ce crédit que vous avez eu de le faire mettre en liberté.

AMÉDÉE, embarrassé.

Puisque vous le savez, je ne le nierai pas... Votre frère était arrêté pour une faute légère... moins que rien... Je passais... et à ma demande, à ma prière, on l'a mis en liberté sur-le-champ. Je n'ai pas même eu besoin de me nommer.

ELISA.

De vous nommer !... Avoue-moi donc enfin que tu m'as trompée... Dis... je te pardonnerai... Mais, dis-le-moi.

AMÉDÉE.

Eh bien ! oui... puisqu'aussi bien il n'y a plus moyen de te le cacher... oui, je t'ai trompée !...

ÉLISA.

Ah ! mon Dieu !

AMÉDÉE.

Parce que je t'aimais... parce que je voulais ton amour !... Mais toi, si sage, si timide... tout ce qui pouvait séduire une autre n'aurait fait que t'éloigner de moi... Je suis devenu un artiste sans crédit, sans fortune, sans famille... J'ai échangé mon appartement contre une mansarde...

ELISA.

Monsieur !... monsieur... Mais qui êtes-vous donc ?

AMÉDÉE.

Ton ami... ton amant... Je t'aime... tu le sais bien... je n'aime que toi... et tes larmes... je voudrais les racheter au prix de ma vie entière...

ELISA.

Eh bien ! alors, venez trouver ma grand'mère... dites-lui que vous m'aimez... Elle sait que je vous aime... et si vous ne m'avez pas trompée... demandez-lui ma main... Tenez vos promesses... toutes vos promesses !... Venez !...

AMÉDÉE.

Elisa !... calmez-vous... écoutez-moi...

ÉLISA.

Vous refusez... Vous ne vouliez donc que me séduire... me perdre...

AMÉDÉE.

Je ne suis pas libre non plus... J'ai un père dont la sévérité...

ÉLISA.

Une famille!... et vous disiez...

AMÉDÉE.

Grâce!...

ÉLISA.

Ah! malheureuse!... (Elle tombe assise et pleure.)

AMÉDÉE.

Oui, une famille qui pourrait exiger pour moi un sort plus brillant peut-être... Mais, plus tard... (Mouvement d'Élisa.) Rassure-toi... tout ce qui doit te rendre la confiance, le bonheur... c'est mon amour, qui jamais n'a été plus tendre!... Et qu'as-tu besoin de serments nouveaux... d'engagements plus sacrés que ceux que ton amour a sanctifiés pour moi?... Ne peux-tu m'aimer tel que tu me connais... tel que je suis... en secret, toujours... Laisse-moi t'assurer un sort digne de toi... te faire partager ma fortune...

ÉLISA, se levant vivement.

Ah! monsieur... (Elle passe à gauche.)

AMÉDÉE.

Pardon!... ne repousse pas mes vœux... tu es ma femme; et...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. BIZOT, puis JOSEPH.

M. BIZOT, à la cantonade.

Oui, je m'en charge... je m'en... (Il aperçoit Amédée et s'arrête.)

AMÉDÉE, changeant de ton.

Ainsi, mademoiselle, quand madame Meunier voudra...

ÉLISA, bas.

Et cacher mes larmes...

M. BIZOT.

C'est lui... tant mieux !... Ah ! monsieur Amédée, je suis bien aise de vous voir...

AMÉDÉE.

Monsieur... certainement... Je venais prendre un rendez-vous pour finir le portrait de madame Meunier...

M. BIZOT.

Ah ! oui... mais en attendant, elle m'a prié d'avoir avec vous un quart d'heure d'entretien...

AMÉDÉE.

Avec moi, monsieur !... (A part.) Qu'est-ce qu'ils me veulent ?

ÉLISA.

Avec M. Amédée... En ce cas, je vais...

M. BIZOT.

Non, restez !... Si monsieur veut me permettre de l'accompagner jusqu'au boulevard...

AMÉDÉE.

Comment donc !... avec plaisir !... (A part.) Que le diable l'emporte...

M. BIZOT, bas à Élisa.

Vous avez tort... c'est un bon parti... monsieur Durand...

AMÉDÉE, à M. Bizot.

Je suis à vos ordres.

M. BIZOT.

En ce cas, suivez-moi. (Il remonte la scène.)

AMÉDÉE, se rapprochant d'Élisa.

A bientôt.

(Au moment où M. Bizot est près de la porte et va l'ouvrir, Joseph rentre, et l'ouvrant brusquement, il heurte vivement M. Bizot, qui va tomber sur le mur.)

JOSEPH, entrant en criant.

Ah ! enfin, je sais... je sais...

M. BIZOT.

Eh bien ! eh bien !...

AIR : *Venez, mon père.*

C'est encor lui, j'en mourrai, c'est certain.

ÉLISA.

O ciel ! mon frère !

M. BIZOT.

Il en veut à ma vie !

JOSEPH.

Est-c' ma faute ?... là ! j'vous en prie,
Pourquoi toujours est-il sur mon chemin ?

M. BIZOT, à Amédée.

Venez, monsieur...

AMÉDÉE.

Je vous suis... au revoir.

JOSEPH.

C'est encor lui.

M. BIZOT.

Je perds courage.
Je donnerai congé ce soir,
Et dès demain je déménage.

ENSEMBLE.

AMÉDÉE.

Pauvre Élisa, son malheur est certain,
Mon abandon peut lui coûter la vie ;
Que faire, ô ciel ! par cette perfidie
Mon fol amour a rompu son destin.

JOSEPH.

Je vous cass'rai quelque chos', c'est certain.

C'est comm'ce matin, la toupie ;
Est-ce ma faut'là, je vous prie ;
Pourquoi toujours est-il sur mon chemin ?

ÉLISA.

Oui, c'en est fait, j'en mourrai de chagrin.
Sa trahison doit m'arracher la vie.
Pouvais-je croire à tant de perfidie...
Lorsqu'il parlait ici de notre hymen ?

M. BIZOT.

Je suis rompu, j'en mourrai, c'est certain.
Le drôle, il en veut à ma vie ;
Est-ce ma faute, je vous prie,
S'il est toujours aussi sur mon chemin ?

(Amédée et M. Bizot sortent.)

SCENE XVI.

JOSEPH, ÉLISA.

ÉLISA, à part.

Que va-t-il lui dire?... si c'était...

JOSEPH.

Eh bien!... je le connais.

ÉLISA.

Qui donc?

JOSEPH.

M. Médée...

ÉLISA.

Ah! tu sais...

JOSEPH.

Tout... son nom, son père, son numéro... Je me trompais, ce n'est pas un...

ÉLISA.

Et qui t'a appris?...

JOSEPH.

Ah! voilà... ça sert d'être gamin quelquefois... Je portais

donc mes épreuves... ces gueuses d'épreuves ont-elles du guignon!... elles n'arriveront pas aujourd'hui.

ÉLISA.

Parle donc.

JOSEPH.

Tout à coup, au détour du boulevard, dans la rue Basse, j'aperçois un tilbury... juste celui de l'autre jour, avec un joli cheval... J'aime ça, les chevaux... et puis le petit groom, avec un galon doré à son chapeau et un collet vert à son habit... une livrée... pas gêné!

ÉLISA.

C'était à M. Amédée...

JOSEPH.

Attends donc... Je le reconnais tout de suite... il avait l'air d'attendre son maître... Il était descendu, le groom... un mioche... Bon! que je me dis : je vais te repincer au demi-cercle, toi!... Pour lors, je m'approche très-poliment... C'est vous qui êtes le bourgeois... je lui dis... pour le flatter... Juste, il s'y laisse prendre... Je le fais causer de sa bête, et de lui... Il laisse échapper le nom de son maître : et de carotte en carotte, j'apprends que M. Médée est un beau jeune homme, très-riche... fils d'un vieux général ou amiral... criblé de décorations et de blessures avec beaucoup de gloire et un grand nombre de rhumatismes... Enfin, un pair de France, ma chère...

ÉLISA.

Un pair de France...

JOSEPH, gaiement.

Rien que ça... M. Médée a une tante!... une folle, qui ne lui refuse rien... Il est très-dépensier... il donne dans les plaisirs jusqu'au cou... Les parties... les dîners!... Farceur fini, quoi!... Et en ce moment il file un mariage au treizième arrondissement...

ÉLISA.

Que veux-tu dire?

JOSEPH, riant.

Dame !... ce qu'il m'a dit, le petit... M. Médée est amoureux d'une jeunesse qu'il trompe comme tant d'autres... parce que... (Élisa chancelle.) Eh bien !... Quoi donc ?... Qu'est-ce que tu as ?... (Il la soutient dans ses bras.)

ÉLISA.

Ah ! j'étouffe... je n'y vois plus... mon frère...

JOSEPH.

Lisa !... ma sœur !... Eh bien !...

ÉLISA, fondant en larmes.

Déshonorée ! perdue !...

JOSEPH.

Que dis-tu ?

ÉLISA, se jetant à son cou.

Moi !... moi !... partons !... emmène-moi !... Qu'ils ne sachent pas... qu'ils ne voient pas... (Revenant à elle.) Joseph !... Ah !... malheureuse... j'ai dit...

JOSEPH, pâle et immobile.

Toi, perdue... ma sœur !... C'est donc toi... Ah ! oui... j'aurais dû... je... Mais, ma sœur... comment penser ?...

ÉLISA.

Joseph !... oh ! ne dis jamais... Il m'a trompée... il m'avait promis... juré...

JOSEPH, lui mettant la main sur la bouche.

Oh !... tais-toi... tais-toi... que grand'mère ne sache pas... Pauvre femme, ça la tuerait...

ÉLISA.

Non, non, c'est moi...

JOSEPH, apercevant Mme Meunier.

La voilà !...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mme MEUNIER, M. BIZOT.

Mme MEUNIER, sortant de la chambre à droite, et allant vers le fond.

Allons donc, monsieur Bizot... je vous attendais de ma fenêtre...

JOSEPH, s'efforçant de paraître gai.

Ah ! ah !... monsieur Bizot... (Bas à Élisa.) Ris donc, voyons... tâche de rire... n'étouffe pas comme ça... (Il pleure.)

M. BIZOT, entrant.

Me voilà ! me voilà...

Mme MEUNIER.

Eh bien ?

M. BIZOT.

Il ne viendra plus...

ÉLISA, vivement.

Qui donc ?...

JOSEPH, lui serrant fortement la main.

Ah !...

Mme MEUNIER.

Tu vois... parce qu'on lui a dit de s'expliquer.

M. BIZOT.

J'en étais sûr...

JOSEPH, gaiement.

Vous dites, grand'mère...

Mme MEUNIER.

Je dis, drôle, paresseux, que s'il n'y avait que vous pour veiller sur l'honneur de la famille, comme vous l'aviez promis à votre père, quand il vous recommandait Élisa...

M. BIZOT.

Un beau protecteur...

JOSEPH, s'attendrissant peu à peu.

C'est vrai, grand'mère... vous avez raison... Oui, je me rappelle mon pauvre père... il allait mourir... Vous nous aviez amenés tous les deux... près de son lit... Élisa et moi... deux pauvres enfants... En nous regardant il pleurait... et nous aussi... et vous aussi... grand'mère... et puis il me dit... Oh! ça me revient comme si c'était hier... il me dit : « Joseph... « tu aimes bien ta sœur, n'est-ce pas ?... et plus tard, quand tu « seras un homme, ce sera à toi, mon enfant, de veiller sur « elle... de la protéger... de la défendre... Pour tout bien, je te « laisse le nom d'un brave homme, et son honneur, qui sera « le tien !... gardez-les bien tous deux ! » Et il nous embrassa... et il mourut en nous bénissant... Et moi, je n'ai rien fait pour mériter ça... j'ai été un fainéant, un flâneur, un gamin qu'il faut battre, qu'il faut chasser... Élisa, ma pauvre sœur... grand'-mère... vous ne me pardonnerez pas, vous ferez bien...

ÉLISA, lui serrant la main.

A toi!... oh ! mon Dieu !...

Mme MEUNIER, essuyant ses larmes.

Eh bien! quoi!... tu vas nous faire pleurer, à présent...

M. BIZOT, de même.

C'est vrai... il fait tout ce qu'il veut...

Mme MEUNIER, à Elisa.

Ça te suffoque ! Allons, il est parti ce M. Amédée... Tu l'oublieras...

AIR *de Renaud de Montauban.*

Il est parti, cet inconnu,
Pour l'honneur de notre famille.

ÉLISA, d'une voix éteinte.

Il n'est plus temps.

JOSEPH.

Qu'ai-je entendu!

Mme MEUNIER.

Allons, tu l'oublieras, ma fille,
Toi, Joseph, tu n'es qu'un enfant.

JOSEPH.

Un enfant! qui ? moi ? non, grand'mère,
Oh ! non... je sens, à ma colère,
Que je suis un homme à présent.

ÉLISA.

Je me meurs...

Mme MEUNIER.

Ma fille !

M. BIZOT.

Eh bien ! elle se trouve mal... (Élisa est tombée sur une chaise. Madame Meunier et M. Bizot sont occupés d'elle.)

JOSEPH, seul, sur le devant de la scène, à droite.

Élisa !... ma sœur... secourez-la... Un homme !... oui, je veux être un homme !... il faut que je sois un homme... et si jamais je retrouve Amédée... Oh ! il faut que je le retrouve... Adieu !... (Il sort rapidement par le fond.)

ACTE SECOND

Un salon chez le général Morin. Entrée par le fond. Portes latérales. Sur le devant à gauche, un canapé ; de l'autre côté une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, le général et madame de Morin entrent par la porte du fond.)

Mme DE MORIN, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Et moi, je vous dis que non...

Mme DE MORIN.

Et moi, je vous dis que si...

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes une folle...

Mme DE MORIN.

Et vous un bourru...

LE GÉNÉRAL, s'asseyant sur le canapé et posant son pied goutteux sur un coussin.

Parce que je vous dis vos vérités...

Mme DE MORIN, s'asseyant auprès de la table.

Parce que vous aimez à me contrarier... c'est votre plaisir.

LE GÉNÉRAL.

J'y tiens... Je n'en ai pas d'autres... ça... et ma goutte... voilà ce qui me reste...

Mme DE MORIN.

C'est trop de moitié...

LE GÉNÉRAL.

Voulez-vous de ma goutte?... je vous la cède... et de tout mon cœur...

Mme DE MORIN.

Merci, mon cher beau-frère... Mais, quoi que vous en disiez... je vais écrire à mon médecin de venir le voir.

LE GÉNÉRAL.

Pour un rhume!... ça n'a pas le sens commun...

Mme DE MORIN.

Cela peut être grave... (Elle écrit.)

LE GENERAL.

Laissez-moi donc tranquille!... Au reste... écrivez... Vous aimez à déranger les gens pour rien... Et quand mon pauvre frère vivait, c'était la même chose... pas un instant de repos...

Mme DE MORIN.

Avec cela qu'il était si complaisant... comme vous...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! parbleu ! madame.

AIR *de Turenne.*

Vous le tourmentiez ce bon frère,
C'était le meilleur des époux.
Lorsqu'une paix involontaire
Nous renvoya chacun chez nous,
Nous revînmes bien malgré nous.
Fou que j'étais, dans mon veuvage,
Je regrettais la guerre... et je le voi,
Mon frère, plus heureux que moi,
La retrouvait dans son ménage !

Mme DE MORIN, riant.

Toujours aimable !...

HILAIRE, qui est entré depuis un moment.

Général ?...

LE GÉNÉRAL.

Après ?...

HILAIRE.

Je viens prendre vos ordres pour le déjeuner... si vous déjeunez à l'hôtel...

LE GÉNÉRAL.

Imbécile !... est-ce que je peux sortir ?... est-ce que je sors ?... est-ce que la goutte ne m'a pas cloué ici ?... je ne vais pas même à la Chambre...

Mme DE MORIN.

Vous en êtes fâché ?

LE GÉNÉRAL.

Je ne dis pas... c'est si amusant...

HILAIRE.

Qu'est-ce que monsieur le général prendra ce matin ?...

LE GÉNÉRAL.

Eh ! parbleu !... du chocolat !... voilà mon ordinaire depuis

six semaines... Je me prive de tout... et l'on parle des progrès de la médecine; je leur en fais mon compliment!... l'homœopathie est une belle découverte!... depuis qu'elle s'en mêle, je ne dors plus... A propos, Hilaire... qu'est-ce que c'est donc que ce tapage que j'ai entendu hier soir... au moment de me coucher?...

Mme DE MORIN.

Ah!... j'en ai eu un mal de tête affreux!...

HILAIRE.

Mon Dieu!... madame, je ne sais que vous dire... nous n'y comprenons rien... C'est un petit jeune homme... une espèce d'ouvrier en blouse... Il voulait absolument entrer... il était fort ému... fort agité... il demandait à voir M. Morin...

LE GÉNÉRAL.

Moi?...

HILAIRE.

On lui a dit que vous reposiez... il n'en a tenu compte... il voulait entrer de vive force... c'était un diable... En se colletant avec le concierge, il a cassé deux ou trois carreaux... et sans une patrouille qui est venue à passer et qui l'a fait fuir... je ne sais pas comment cela aurait fini...

LE GÉNÉRAL, souriant.

Ah! il a cassé des carreaux?...

Mme DE MORIN.

Il faut le faire arrêter...

LE GÉNÉRAL.

Non!... il faut les faire remettre...

SCÈNE II.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Bonjour, mon père... comment avez-vous dormi?...

LE GÉNÉRAL.

Mal !... et toi, t'es-tu couché ?...

AMÉDÉE.

Mon père !...

Mme DE MORIN, se levant.

Amédée, tu ne m'embrasses pas ?

AMÉDÉE.

Ma tante ici... déjà... (Il l'embrasse.)

Mme DE MORIN.

Levée sitôt... cela t'étonne... et moi aussi... Octave est souffrant... J'envoie chez le médecin... tu passeras chez moi ce matin... j'ai à te parler de la grande affaire... tu sais ?

AMÉDÉE.

Ma tante...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! oui, le projet... vieille noblesse. (Madame de Morin passe auprès du général.)

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Terminez donc ce brillant mariage.

Mme DE MORIN.

Eh ! oui, vraiment.

LE GÉNÉRAL.

C'est difficile au moins.

Mme DE MORIN.

Mais pourquoi donc ?

LE GÉNÉRAL.

La famille, je gage,
A de l'orgueil?

Mme DE MORIN.

Fiez-vous à mes soins.
C'est moi qui mènerai l'affaire.

LE GÉNÉRAL, avec ironie.

Vous, ma sœur?

Mme DE MORIN.

Il faut en ce cas
De la douceur, et j'en réponds, mon frère,
Si vous ne vous en mêlez pas.

LE GÉNÉRAL.

Hein?

Mme DE MORIN.

Adieu... je rentre chez moi... j'envoie ma lettre. (A Amédée.) Et je t'attends. (En passant près du général.) Hon! bourru. (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

AMÉDÉE, LE GÉNÉRAL, assis sur son canapé, HILAIRE.

LE GÉNÉRAL.

L'aimable compagnie pour un goutteux!...

HILAIRE.

Monsieur Amédée déjeunera-t-il?

AMÉDÉE.

Non, merci... à moins que mon père...

LE GÉNÉRAL.

Oh! je ne te retiens pas... du chocolat... c'est assez maussade. (Hilaire sort.) Il te faut le café anglais, des amis, ou du moins des convives, pour parler de chevaux et de femmes... C'est tout simple... c'est de votre âge, et je ne m'en plains pas... si ce n'étaient les habitudes d'oisiveté où cela te jette...

AMÉDÉE.

Mais je m'occupe, mon père, autant que ma position et ma fortune l'exigent.

LE GÉNÉRAL.

Oui, à rien faire... Parce que tu as de la fortune, tu te crois

dispensé d'être bon à quelque chose... L'Opéra... les Italiens... après cela, les bals... le bois de Boulogne... et puis, c'est tout. (Amédée prend une chaise et s'assied à la droite de son père.) Je ne te parle pas de ton grade... C'est gentil, c'est brillant... au Carrousel ; mais ce n'est pas là que tu attraperas ma goutte et mes rhumatismes.

AMÉDÉE.

C'est la seule chose que je ne vous envie pas.

LE GÉNÉRAL.

Tu fais bien, mon garçon... et je ne te souhaite pas le reste... Il y a des moments, vois-tu, où je donnerais tout ce que j'y ai gagné pour le quart de ce que j'y ai perdu... Je regrette Napoléon, et je n'ai pas tort... il m'aurait fait tuer sur un champ de bataille, lui... cela valait mieux que de venir mourir en détail sur un canapé... Mais laissons cela ; j'ai l'air de gronder... parce que je souffre en diable... Que veux-tu !... nous autres momies de l'Empire, comme vous dites, nous vivons du passé; nous en sommes aux regrets... cela ne t'arrivera pas à toi... c'est une consolation...

AMÉDÉE.

Vous êtes sévère, général...

LE GÉNÉRAL.

C'est de l'enfantillage... touche-moi la main... Et décidément, te maries-tu ?...

AMÉDÉE.

Ma tante y tient beaucoup...

LE GÉNÉRAL.

Ta tante est une folle, capricieuse, insupportable... mais il faut la respecter... d'ailleurs elle t'aime... ce mariage en est une preuve... c'est un fort beau parti... de la noblesse, des titres...

AMÉDÉE, l'observant.

Oh ! vous n'y tenez pas...

LE GÉNÉRAL, vivement.

Si fait !... Je suis fier comme les autres... voyez-vous ! plus

fier qu'eux, peut-être... et je veux m'allier à quelqu'un qui en vaille la peine.

AMÉDÉE.

Mais, mon père, je suis bien jeune encore... et puis, s'il faut vous le dire, j'ai des idées...

LE GÉNÉRAL.

Des idées, toi !... c'est curieux...

AMÉDÉE.

Je ne crois pas au bonheur en ménage...

LE GÉNÉRAL.

Parce que le moindre devoir vous pèse... parce que l'état de mari ressemble à une occupation... mais ce mariage me plaît... et s'il peut se faire, il se fera... je ne m'en mêle pas ; je ne veux pas me commettre avec ces grands seigneurs d'autrefois... ça vous regarde... ta tante et toi.

AMÉDÉE.

Puisque vous l'exigez, mon père...

LE GÉNÉRAL.

J'exige que tu te ranges avant que je m'en aille... Quand tu tiendras à une grande famille, tu changeras d'amis, de connaissances... elles ne sont pas toutes bonnes, je le sais...

AMÉDÉE.

Comment ! que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL.

Rien... Je répète des sottises, sans doute... A la dernière soirée du maréchal, tout en m'ennuyant à la bouillotte, j'entendais votre nom autour de moi... c'était, je pense, de vos amis intimes... de la jeunesse dorée. « Amédée, disait l'un deux qui venait de perdre en un tour de table son traitement d'une année, Amédée est toujours bon enfant ; mais il nous néglige, il ne joue plus, il ne boit plus, il donne dans le sentiment... Quelque grande dame? reprit l'autre... Eh ! non, mon cher, une grisette... c'est son genre ! »

AMÉDÉE.

Et quel est l'insolent?... vous aviez pu croire...

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi pas?... J'en ai ri comme eux... je t'aimais mieux quand tu me faisais de la musique, le soir, pour m'endormir... ou quand tu me peignais des petits tableaux de bataille, comme ce pauvre *Lejeune*... Mais il n'est pas défendu d'avoir vingt-trois ans... (Lui prenant amicalement la main.) Tu es un honnête garçon... tu n'es pas homme à te fourvoyer. (S'emportant.) S'il en était autrement, malheur!... (Avec calme.) Je suis tranquille... il faut dire une bonne fois adieu aux amours de magasin; et puis il me faut une bru et des petits-enfants, pour gronder un peu... (S'attendrissant.) pour avoir des caresses, là... sous ma main.

(Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

C'est une triste compagnie,
Que la goutte, et je voudrais mieux
Des marmots, une bru jolie,
Des caresses, des cris joyeux.
Tâche d'égayer ma retraite,
Car à mes côtés, désormais,
Il faut que le plaisir s'arrête,
Je ne puis plus courir après.

(Il se lève.)

AMÉDÉE, très-affectueusement.

Ah! mon père!...

LE GÉNÉRAL, le conduisant jusqu'à la porte.

C'est bien! c'est bien!... va trouver la baronne... elle te décidera tout à fait... finissez-en... Je vais prendre mon chocolat...

HILAIRE.

Général, faut-il servir?

LE GÉNÉRAL.

Dépêchez-vous, j'attends. (Il entre à droite.

SCÈNE IV.

AMÉDÉE, seul.

Oui, voyons ma tante... Ma position n'est plus tenable ; du courage... ne réfléchissons pas... Aussi bien, quand on a un violent chagrin ou un remords dans le cœur, il faut prendre tout de suite une bonne résolution... Pauvre Élisa ! (A Hilaire qui porte le chocolat.) Madame la baronne est chez elle ?

HILAIRE.

Oui, monsieur. (Amédée sort par la gauche, Hilaire va pour entrer chez le général. On entend du bruit au dehors.) Eh ! mais, qu'est-ce que j'entends encore là? (Les portes du fond s'ouvrent.)

SCÈNE V.

HILAIRE, puis DEUX DOMESTIQUES, ensuite JOSEPH, et enfin LE GÉNÉRAL.

(Joseph est en redingote et en casquette élégante.)

PREMIER DOMESTIQUE.

Monsieur Hilaire, c'est encore ce tapageur d'hier soir.

HILAIRE, posant le chocolat sur la table.

Jetez-le à la porte...

DEUXIÈME DOMESTIQUE, retenant Joseph à la porte.

Je vous dis que vous n'entrerez pas !

PREMIER DOMESTIQUE, allant à lui.

Certainement non.

JOSEPH, se débattant.

Et je vous dis que j'entrerai... Valets! gringalets ! paltoquets!...

HILAIRE.

Faites-le arrêter.

JOSEPH, entrant.

M'arrêter!... laissez donc... je sors d'en prendre.

HILAIRE, allant à lui.

Voyons, sortez! et sur-le-champ.

JOSEPH.

Ah! mon ancien, tu n'es pas encore de calibre à ça, toi... (Hilaire veut le saisir, il lui donne un croc-en-jambe.) Passe la jambe! (Hilaire tombe assis.) Descendez, laquais!... on vous demande en bas.

LES DEUX DOMESTIQUES, éclatant de rire.

Ah!... ah!... ah!...

HILAIRE, assis et stupéfait.

Eh bien!... eh bien!...

PREMIER DOMESTIQUE, voulant saisir Joseph.

Comment! ce manant-là se permet...

JOSEPH.

Halte-là! ou nous allons dire *bis*.

LE GÉNÉRAL, paraissant à sa porte.

Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est?...

HILAIRE, se relevant.

Vous voyez le tapageur d'hier, général.

JOSEPH.

Général... (Il ôte vivement sa casquette.) Oh!...

LE GÉNÉRAL.

Comment! drôle!... c'est toi qui viens livrer bataille chez moi?

JOSEPH, d'une voix tremblante.

Pardon, monsieur le général... mais quand on vient demander justice, on ne se laisse pas mettre à la porte.

HILAIRE.

On lui a dit...

LE GÉNÉRAL, aux domestiques.

Silence ! (A Joseph.) Justice de qui ?... à qui ?...

JOSEPH.

C'est à M. Amédée Morin...

HILAIRE.

Mais, ce n'est pas...

JOSEPH, du même ton que le général.

Silence !... monsieur le général vous a dit. (Au général.) C'est votre fils...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! mon fils ?... (Aux domestiques.) Laissez-nous.

HILAIRE.

Le chocolat...

LE GÉNÉRAL.

C'est bien ; je vais le prendre.

JOSEPH, à part.

Ça me fait un singulier effet... je ne m'attendais pas... (Les domestiques sortent.)

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH.

LE GÉNÉRAL, observant Joseph.

Eh bien ! que veux-tu à mon fils ?... Parle.

JOSEPH, roulant sa casquette.

Ce n'est pas vous que je cherchais ; c'est M. Amédée.

LE GÉNÉRAL.

Que diable !... je suis son père !

JOSEPH.

Je ne dis pas, mon général, et j'en suis bien fâché.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce à dire? explique-toi.

JOSEPH.

Ah! mon Dieu! mon général, je ne sais comment... Je croyais pouvoir... et je n'ose pas. Je voudrais voir Amédée... (Se reprenant.) M. Amédée.

LE GÉNÉRAL, avec impatience.

Ah ! tu m'impatientes à la fin...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Allons, voyons, rassure-toi.

JOSEPH.

Général, vous êt's trop aimable.

LE GÉNÉRAL.

Voyons, avance auprès de moi.

JOSEPH.

Au fait, il a l'air d'un bon diable.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien !

JOSEPH.

Pour moi, c'est trop d'honneur.

LE GÉNÉRAL.

Mais tu recules, il me semble.

JOSEPH.

Certain'ment vous n'me fait's pas peur,
Mais c'est singulier comm' je tremble.

LE GÉNÉRAL.

Parle, ou va-t'en.

JOSEPH.

C'est juste : je suis franc, et je vas tout vous dire... vous conter...

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure !... Approche et dépêche-toi. (Il s'assied et prend son chocolat.)

JOSEPH.

Voici ce que c'est, mon général... Je vis chez nous, avec ma grand'mère qui est une bonne femme... et ma sœur, un ange... Nous sommes de braves gens... c'est-à-dire moi... hier encore, un enfant... mais aujourd'hui...

LE GÉNÉRAL.

Oui, hier, tu as cassé mes carreaux, et aujourd'hui tu me débites un tas de sornettes...

JOSEPH.

Pour ce qui est des carreaux, c'est l'affaire du vitrier.

LE GÉNÉRAL.

Mais voyons... Quels rapports as-tu avec mon fils ?... te doit-il de l'argent ?

JOSEPH.

Eh ! si ce n'était que ça... Votre fils, voyez-vous... oh ! c'est indigne... il vient loger à côté de nous... comme un pauvre jeune homme, un ouvrier, un artiste sans ouvrage, quoi !... avec un habit râpé, un air honnête... (Le général laisse son chocolat.) Et puis, entre voisins, on se dit un mot en passant... comme ça... bonsoir... de rien à rien... il n'y a que la main... Et sous prétexte de faire le portrait de ma grand'mère, pauvre bonne femme... comment se douter ?... et moi donc... je l'aimais, M. Amédée... comme un frère... il me tutoyait... (Le général se retourne, et le suit avec intérêt.) Et puis, ma sœur, si bonne, si sage !... Ah ! votre fils, votre fils, c'est un faux ami... c'est un... c'est un... (Il suffoque.)

LE GÉNÉRAL, se levant.

Allons, assieds-toi... continue... du courage donc... Il a du cœur, cet enfant.

JOSEPH.

Oui, du cœur... c'est ce qui m'étouffe... j'en mourrai, et ma grand'mère... ah ! mon général !

LE GENERAL.

Continue, mon garçon... Je tremble de deviner...

JOSEPH, avec énergie.

Votre fils, c'est un traître, un lâche... (Mouvement du général.) Oui, oui, un lâche ! il nous trompait tous... Hier, sur quelques soupçons, quand on lui a dit : « Eh bien ! parle... demande sa main... épouse-la, tiens ta promesse... » il a répondu : *Non*... et il est parti... et ma pauvre sœur m'a sauté au cou en pleurant... et elle m'a dit : « Déshonorée... perdue ! » Voilà, mon général...

LE GÉNÉRAL, croisant les bras, et regardant.

Oui, j'attendais cela... déshonorée... perdue !... Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

JOSEPH.

Mais vous n'avez donc pas entendu?... déshonorée !...

LE GÉNÉRAL, se promenant.

Eh ! parbleu ! voilà le fruit de l'oisiveté, de la paresse ! Séduire une pauvre fille... des roueries du bon temps... une régence au petit pied. Qu'il vienne !... oh ! je le traiterai... Il partira... il quittera Paris... il le faut...

JOSEPH.

Et ma sœur, monsieur... que voulez-vous qu'elle devienne?

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur... ta sœur... c'est malheureux sans doute, mon garçon... Je conçois ton chagrin ; mais au bout du compte, pourquoi ta sœur s'est-elle laissé séduire ?... (Il va s'asseoir.)

JOSEPH.

Pourquoi?... Ah ! vous aviez l'air d'un brave homme, vous m'aviez écouté avec tant de bonté !... je vous aimais déjà... mais vous êtes dur, insensible ; je ne vous aime plus... Pourquoi?... parce que votre fils a menti... lâchement menti ; parce qu'il n'a pas dit : Je suis M. Amédée, fils d'un géné-

ral, d'un pair de France, d'un comte, est-ce que je sais?... parce qu'il n'a pas dit : Je suis noble, riche, puissant... On voit la distance alors, on se méfie... mais un ouvrier, un artiste qui vous aime, qui vous épousera... Il l'a juré... il avait l'air malheureux... Parbleu !... nous l'aimions tous... ma sœur aussi! et si elle a failli, c'est qu'un ange aurait failli comme elle... Dame! il cachait son nom... son rang... et jusqu'à cette croix... cette croix d'honneur, qu'il porte... oh ! il a bien fait... il n'y avait pas de cœur dessous !

LE GÉNÉRAL, vivement.

Malheureux!... (Se contraignant.) Mais oui... un déguisement, une trahison... une lâcheté...

JOSÉPH.

Et vous, son père... un brave général de l'Empereur... vous demandez ce qu'il faut que vous fassiez?...

LE GÉNÉRAL.

Parbleu !... tu me ferais plaisir de me l'apprendre.

JOSEPH.

C'est bien difficile.

LE GÉNÉRAL.

Je voudrais te voir à ma place.

JOSEPH.

Tiens! et moi aussi...

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que tu ferais?...

JOSEPH.

Oh ! si vous ne devinez pas... ce n'est pas la peine... Mais si fait!... A votre place, moi, voyez-vous, je ferais venir mon fils; je lui dirais: « Monsieur le comte, vous êtes un gueux, « un misérable, vous avez trompé de braves gens... une pau- « vre jeune fille... vous vous êtes fait passer pour ce que vous « n'étiez pas, pour un artisan, un ouvrier... Eh bien ! vous se- « rez artisan, monsieur, vous travaillerez pour vivre. »

LE GÉNÉRAL.

Eh bien !

JOSEPH.

Et vous épouserez la pauvre jeune fille que vous avez trompée.

LE GÉNÉRAL, souriant.

Comme tu y vas !...

JOSEPH.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Je n'vous demand' pas votr' richesse,
On s'pass' de fortune et d' grandeur ;
Je m'moqu' que ma sœur soit comtesse,
Mais j'veux qu'on lui rende l'honneur ;
Son uniqu' bien est son honneur !
Victime d'une ruse infâme,
J'veux qu'elle épous' tout de suite son séducteur,
Elle ne s'ra pas la femme d'un grand seigneur,
Mais ell' doit être une honnêt' femme !

LE GÉNÉRAL.

Bien ! bien !... mais épouser... (A part.) C'est qu'il y a du bon dans ce gaillard-là... de l'âme, de la franchise, du désintéressement ! (Il se lève.)

JOSEPH.

Eh ! pourquoi pas épouser ?...

LE GÉNÉRAL, avec bonté.

Eh ! mon pauvre ami... tu ne sais pas que c'est précisément la chose impossible...

JOSEPH.

Impossible !... mais alors, où est-il donc ? car ce n'est pas vous que je cherchais... c'était lui !... Impossible !... vous n'êtes pas un honnête homme.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! va te promener... tu lasses ma patience... Il n'y a pas moyen de s'entendre avec ce drôle-là. (Il se rassied.)

JOSEPH, avec une fureur croissante.

Impossible !... Je veux qu'il me dise ce mot-là lui-même... Alors... alors... il me tuera, ou je le tuerai... oui, je le tuerai... je ne sais pas comment... c'est égal ; les épées, les pistolets... ça ne me connaît pas ; mais entre hommes, il doit y avoir des moyens. Oui, oui, il y en a, monsieur le général, n'est-ce pas?... il y en a?

LE GÉNÉRAL.

Allons donc ! es-tu fou ?... c'est à moi qu'il demande...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme DE MORIN.

Mme DE MORIN, entrant.

J'attendrai Amédée ici.

JOSEPH, tressaillant.

Amédée ! (Il veut courir vers la porte.)

LE GÉNÉRAL, le retenant.

Reste !

Mme DE MORIN.

Qu'est-ce ? à qui en a-t-il donc, ce garçon ?... Eh bien ! général, ce n'était rien, disiez-vous. Je sais enfin la vérité ; la malheureuse bonne m'a tout avoué... Savez-vous ce qui est arrivé à Octave? hier, en jouant sur les bords du canal... il y est tombé.

JOSEPH, écoutant.

Hein !

LE GÉNÉRAL.

O ciel !

Mme DE MORIN.

Et sans un... je ne sais qui... un ouvrier... qui s'est trouvé là... (Mouvement de Joseph.)

LE GÉNÉRAL.

Cela vous apprendra à confier votre enfant à une jeune fille,

la première venue... Mais, tenez, vous arrivez fort à propos, et puisque vous aimez tant votre neveu, venez entendre son éloge.

JOSEPH, à part.

Oh ! la tante... je sais.

Mme DE MORIN.

Tant mieux ! car j'ai pour lui une bonne nouvelle à vous donner.

LE GÉNÉRAL.

Une bonne nouvelle... Eh ! que m'importe ?... (Il se lève.) Savez-vous ce qu'il a fait votre élève ? car c'est votre élève, madame la baronne... Vous me l'avez gâté, et je devrais m'en prendre à vous de ses sottises. Il se déguise, il court les ruelles, il porte le désordre dans les familles...

Mme DE MORIN.

Bah ! vraiment !

LE GÉNÉRAL.

Demandez à ce garçon... Une jeune fille trompée...

Mme DE MORIN.

Amédée ! vrai !... une séduction... Voilà donc ce qu'il me cachait... une amourette ! (Riant légèrement.) Ah ! ah ! ah ! ah !

JOSEPH.

De quoi rit-elle donc, cette baronne-là ?

LE GÉNÉRAL.

Taisez-vous ; vous voyez bien que cet enfant-là vous écoute.

Mme DE MORIN.

Bien ! bien !... et qu'est-ce qu'il veut ? qu'est-ce qu'il demande ?...

LE GÉNÉRAL.

Il demande une réparation... un mariage... ah !

Mme DE MORIN.

Un mariage... Amédée, votre fils... avec... J'y suis... une

jeune fille, bien timide et assez ingénue pour écouter... (Riant.) Ah ! ah ! ah ! un mariage !...

LE GÉNÉRAL, lui serrant la main.

Taisez-vous donc !... Son frère...

JOSEPH.

Ah çà ! madame, est-ce de moi que vous riez ?... Est-ce de ma sœur que vous parlez ainsi ?

Mme DE MORIN.

Qu'est-ce qu'il a ce petit bonhomme ?

JOSEPH.

Ah ! c'est que je me moque des grands airs.

Mme DE MORIN.

Insolent !

JOSEPH.

Elle a dit ?

LE GÉNÉRAL, à Joseph.

Paix donc ! paix donc !... (A madame de Morin.) Ne faites pas attention.

Mme DE MORIN.

Et vous ne le faites pas jeter à la porte ?

JOSEPH.

Je ne suis pas chez vous... je suis chez M. le général, qui est un brave homme, lui... au lieu que vous et votre neveu... votre neveu et vous...

LE GÉNÉRAL.

Allons, tais-toi aussi.

Mme DE MORIN, s'efforçant de sourire.

Et vous écoutez cela, vous... et vous avez la patience...

JOSEPH.

Ça vous paraît drôle, n'est-ce pas, madame?... Un jeune homme de bonne maison s'amuse, c'est son état... il n'a que ça à faire. Et c'est le repos, l'honneur d'une pauvre famille qui

sert à ses plaisirs ! c'est drôle tout à fait... (Riant et pleurant.) Oh ! oui, c'est bien drôle : parce qu'il n'y a pas de loi qui condamne aux assises ceux qui nous enlèvent le repos de toute notre vie, qui font mourir une pauvre vieille mère de chagrin, qui assassinent dans sa maison une famille entière... On rit de ça, on dit : C'est bien fait !... tant pis !... et ceux-là, on ne les punit pas, on leur donne de bonnes places, des honneurs... Oh ! vous avez raison de rire, madame... c'est bien drôle !

LE GÉNÉRAL.

Ce petit diable-là... il m'attendrit.

Mme DE MORIN.

A la bonne heure ! mais ce n'est pas une raison pour qu'il pénètre ici... pour qu'il m'insulte... Sa sœur ! est-ce votre faute ? est-ce la mienne ?... Nous n'y pouvons que faire...

JOSEPH.

Je voudrais bien vous voir aujourd'hui... si j'avais dit ça hier, plutôt de me jeter dans le canal...

Mme DE MORIN.

Qu'est-ce qu'il dit ?

LE GÉNÉRAL.

Dans le canal !

JOSEPH.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'était l'prix d'l'injur' que vous me faites,
Oui, c'était moi... je n'voulais pas m' trahir,
Vous m'y forcez, tout' baronn' que vous êtes,
J'en suis content, ça vous f'ra p'ut-êtr' rougir.
Vous n'ririez pas, vous n'auriez pas tant d'joie,
Si j'avais dit hier, près du canal :
Eh bien ! tant pis, ça m'est égal,
Ce n'est qu'un baron qui se noie...

Mme DE MORIN, allant à lui.

Il se pourrait !... C'est toi... c'est vous ?...

LE GÉNÉRAL.

C'est bien fait... ça vous apprendra...

Mme DE MORIN.

Lui, qui a sauvé mon fils !... Mon ami, si j'avais su... vous êtes un brave garçon, je ne dis pas... et ma reconnaissance... Je m'occuperai de vous, de votre sœur... Nous réparerons cela... n'est-ce pas, général ?

LE GÉNÉRAL.

Certainement. Allons, va, mon garçon... va, compte sur nous, entends-tu ?

JOSEPH.

Mais tout de suite, général.

Mme DE MORIN, allant à Joseph, et lui glissant une bourse dans la main.

Tiens, mon enfant, tiens... pour toi, pour ta sœur... en attendant... et si elle se conduit bien, si elle ne voit plus mon neveu, nous doublerons, nous triplerons...

JOSEPH.

Quoi donc, madame la baronne ?... de l'argent pour moi !... pour ma sœur ! de l'or... (Jetant la bourse.) Merci ! voilà le cas que j'en fais de votre or... je le méprise comme... comme...

LE GÉNÉRAL.

De l'or ! (Se frappant le cœur.) Vous n'avez donc rien là ?

Mme DE MORIN.

Dame ! il me semble...

LE GÉNÉRAL, repassant auprès de Joseph.

Allons, c'est juste ! elle s'est trompée ; il faut mieux que ça... La baronne ira voir ta sœur, entends-tu ?

JOSEPH.

Ah ! madame !...

Mme DE MORIN.

Oui, oui, j'irai la voir.

LE GÉNÉRAL.

De ma part.

JOSEPH.

Dites donc, général, si vous pouviez venir vous-même?

LE GÉNÉRAL.

Je ne demanderais pas mieux, et tout de suite encore... mais je ne peux pas sortir, monter, descendre... voilà une jambe qui refuse le service.

JOSEPH.

Comment!... Et si vous pouviez sortir?

LE GÉNÉRAL.

J'irais avec toi, mon garçon... je verrais ta sœur... et si c'est une brave fille, si elle te vaut...

JOSEPH.

Oh! mieux, cent fois mieux... Eh bien?

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! je ne dis pas... il y a un moyen peut-être. (A part.) Excepté le mariage.

Mme DE MORIN, à demi-voix au général.

Eh! non; j'irai moi-même... je saurai... (Pendant qu'ils parlent, Joseph paraît frappé d'une idée subite. Il se frappe la tête, sourit et sort en courant.)

SCÈNE VIII.

LE GÉNÉRAL, Mme DE MORIN.

Mme DE MORIN.

Eh bien! ce garçon-là est fou!...

LE GÉNÉRAL.

Où va-t-il maintenant, sans me laisser son nom, sa demeure?

Mme DE MORIN.

Ils sont fiers ces petites gens... refuser des bienfaits, de l'or!

LE GÉNÉRAL.

Et c'est bien à lui... Vous croyez que tout est fini quand vous avez dit : voilà de l'or ! Eh morbleu ! madame, l'or ne paie pas tout ; c'est la façon de donner qui fait le bienfait... et quand on a de l'âme comme ce garçon-là... En vérité, cet enfant m'a tout bouleversé. Avez-vous vu ce sang-froid, ce courage ?...

Mme DE MORIN.

Je n'ai vu qu'un ouvrier fort malappris, je vous assure.

LE GÉNÉRAL.

Qui vous a donné une bonne leçon, et vous la méritiez.

Mme DE MORIN.

C'est cela, prenez son parti... Je suis étonnée que vous ne donniez pas sa sœur pour femme à votre fils, pendant que vous êtes dans un de vos accès... de... *populasserie !*

LE GÉNÉRAL.

Eh ! vous savez bien que je ne le ferai pas, que je n'irai pas me punir des fautes de votre neveu !

Mme DE MORIN.

C'est heureux...

LE GÉNÉRAL.

Vous me croyez donc aussi extravagant que vous ! Mais, voyez-vous, mon fils ne vaut pas ce garçon-là...

Mme DE MORIN.

Laissez-moi donc tranquille !

LE GÉNÉRAL.

Non, non, il ne le vaut pas.

Mme DE MORIN.

A votre avis.... parce que pour vous, le peuple...

LE GÉNÉRAL.

Eh ! le peuple, le peuple !... qu'est-ce que je suis donc ?... d'où suis-je donc sorti ?... et votre mari ?...

Mme DE MORIN.

Général...

LE GÉNÉRAL.

Eh ! oui... votre mari... nous étions, comme celui-là, des enfants de Paris, non pas des imprimeurs, mais deux fils de charron, mais comme celui-là aussi, nous avions du cœur... nous voulions faire notre chemin... et nous serions peut-être restés en route... sans l'Empereur ! qui s'est trouvé là... qui nous a emportés dans son tourbillon... La chance était tout... celui-là était tué, l'autre devenait duc, maréchal... que sais-je ?.. c'est comme ça que votre mari a été fait baron et moi comte de l'Empire... voilà notre noblesse, madame... nobles nouveaux !... ce qui ne nous empêche pas quelquefois d'être fiers comme les anciens... dont nous nous moquons... et d'oublier comme eux que nous sommes sortis... du peuple, voyez-vous ?.. eh ! mon Dieu ! moi le premier... Quand je me vois avec mon grand cordon... mes ordres et mon habit brodé, assis à la Chambre, à côté de quelques vieux noms, et que l'on donne du *monsieur le comte* à ma vanité... je me surprends quelquefois à être aussi ridicule que vous... lorsque vous ajoutez un *de* à votre nom de Morin... et que vous allez vous pavaner dans le salon de quelque famille princière ou dans un cercle de la cour... vous, la fille du bonhomme Vacherot... un marchand de laine d'Arpajon, qui ne vous avait, ma foi, pas créée et mise au monde pour être une duchesse...

Mme DE MORIN.

Général !... général... rappelez-vous que mon mari...

LE GÉNÉRAL.

Votre mari... était du peuple...

Mme DE MORIN.

Ce n'est pas vrai !...

LE GÉNÉRAL.

AIR *de Teniers.*

Oui, du peuple, comme moi-même.

Mme DE MORIN.

Ce n'est pas vrai !

LE GÉNÉRAL.

Si fait vraiment,
Il était soldat.

Mme DE MORIN.

Quel blasphème !
Mon mari !

LE GÉNÉRAL.

Soldat simplement.
C'est notre gloire la plus belle !
Quel cœur d'orgueil ne battrait pas
Quand, arrivé si haut, on se rappelle
Qu'on était parti de si bas !

Et mon fils, pour l'avoir oublié !...

Mme DE MORIN.

Votre fils !... c'est un noble jeune homme !...

LE GÉNÉRAL, s'asseyant à droite.

C'est un misérable... et si je l'avais au bout de ma canne! (Il brandit sa canne.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉDÉE, puis HILAIRE.

AMÉDÉE, entrant vivement par la porte à gauche.

Ma tante, dites-vous?...

LE GÉNÉRAL.

Le voici !...

Mme DE MORIN, se jetant au-devant d'Amédée.

Amédée ! sortez !..

AMÉDÉE.

Eh ! pourquoi ?

LE GÉNÉRAL.

Restez, monsieur... approchez. (Il jette sa canne.)

Mme DE MORIN, à demi-voix.

Surtout ne l'irritez pas... (Elle passe à la droite du général.)

AMÉDÉE.

Qu'est-ce donc, mon père ?... cet air agité...

LE GÉNÉRAL.

Vous vous êtes déshonoré, monsieur...

AMÉDÉE.

Général...

LE GÉNÉRAL.

Vous vous êtes introduit depuis quelque temps dans une famille pauvre, mais honnête... à ce que je puis croire...

AMÉDÉE.

Général... vous savez...

LE GÉNÉRAL.

Point de feinte... point de phrase !... répondez...

AMÉDÉE.

Il est vrai...

LE GÉNÉRAL.

Vous y avez porté le désordre... l'opprobre... en abusant une jeune fille sans défiance.

Mme DE MORIN.

Folie de jeune homme.

LE GÉNÉRAL.

Je ne vous parle pas... (A son fils.) Une jeune fille que vous avez trompée pour la perdre.

AMÉDÉE.

Vous savez tout mon père... oui, j'aimais cette jeune fille vers laquelle mon cœur m'a emporté malgré moi... et cette faute que je voudrais payer de mon sang...

Mme DE MORIN, lui faisant signe de la tête.

Bien ! bien !...

LE GÉNÉRAL.

Cette faute !... c'est un crime, monsieur... Eh ! je sais ce que l'âge permet... ce que la passion excuse... mais, quand c'est une trahison... une lâcheté...

AMÉDÉE.

Général... je suis coupable sans doute... mais le ciel m'est témoin que vingt fois, honteux, désespéré... j'aurais voulu me jeter à vos pieds... vous avouer notre amour... vous demander votre aveu... mais j'ai craint votre colère...

LE GÉNÉRAL.

Et vous avez bien fait !... le nom que vous portez vous impose des devoirs...

Mme DE MORIN.

Assurément... il ne peut...

LE GÉNÉRAL, brusquement à madame de Morin.

Je ne vous parle pas... (A son fils.) Des devoirs qu'il fallait vous rappeler plus tôt !... l'honneur de cette fille... de son frère... de sa bonne vieille mère, dont elle est le soutien sans doute... Qu'était-ce donc pour un dandy ? pour un fashionable ?... il fallait tuer ce temps que vous perdez... et c'est sans doute en sortant d'une orgie que cette belle idée vous est venue !

AMÉDÉE.

Il me semble que ma conduite ?...

LE GÉNÉRAL.

Votre conduite est celle d'un imposteur... d'un infâme...

AMÉDÉE.

Monsieur !...

Mme DE MORIN.

Monsieur le comte... songez...

LE GÉNÉRAL, à madame de Morin.

Je ne vous parle pas... (A Amédée.) Oui... d'un infâme !... Comment vous êtes-vous présenté dans cette maison ? Avez-vous dit à

ces bonnes gens : « Je suis un homme à la mode, l'héritier d'une « grande famille... perdant mon temps dans l'oisiveté ou pis « que cela... parce que mon père a eu l'avantage de se faire « cribler de blessures pour me laisser un nom, un rang, une « fortune? » On vous eût fermé la porte... mais non... mais non... vous avez eu recours au mensonge... vous vous êtes donné pour artiste... pauvre comme elle... vous avez promis d'épouser...

AMÉDÉE.

Oh! grâce, mon père!...

LE GÉNÉRAL.

Pour l'abandonner un jour...

Mme DE MORIN.

Parce qu'il a caché son nom!....

LE GÉNÉRAL.

Oui, son nom... son rang... et jusqu'à ce ruban que vous avez obtenu pour lui... pour le mettre à la mode... on vous l'a donné à cause de moi... pour me flatter, me cajoler peut-être... (à Amédée.) et vous, vos titres?... rien, comme tant d'autres...

(Mouvement d'Amédée.)

AIR : *J'aime Agnès.*

Pour quel talent, pour quel mérite,
Vous a-t-on accordé cela?
Avec cette croix est-on quitte,
Quand on l'obtient?... Tout ne finit pas là.
Non, non, tout ne finit pas là!
Le cœur sur lequel on l'attache,
A des devoirs qu'il lui faut respecter,
Monsieur!... Et celui qui la cache
N'est pas digne de la porter.

(Il lui arrache le ruban noué à sa boutonnière.)

AMÉDÉE, hors de lui.

Monsieur...

Mme DE MORIN.

Grand Dieu! que faites-vous?...

LE GÉNÉRAL, avec noblesse.

Eh bien! monsieur?...

AMÉDÉE.

Monsieur... vous êtes mon général... vous êtes mon père... je dois baisser la tête... mais je me vengerai. (Il sort précipitamment par la gauche.)

Mme DE MORIN, voulant retenir Amédée.

Amédée... mon ami... (Au général.) Vous êtes un cheval de bataille...

LE GÉNÉRAL.

Je ne vous parle pas, madame, laissez-moi... (Il se jette dans un fauteuil à droite.)

Mme DE MORIN.

Mais vous pardonnerez à votre fils...

LE GÉNÉRAL.

Jamais, si vous vous en mêlez.

Mme DE MORIN.

Je me charge de cette jeune fille... je vais m'en occuper... savoir de votre fils... je ne le quitte pas... (Elle sort.)

LE GÉNÉRAL, se levant et traversant le théâtre.

Allez-vous-en au diable et lui aussi! et toutes les grisettes de Paris... ils me feront remonter la goutte... ils me tueront !... (Il se jette sur son canapé. Hilaire paraît au fond.) Qu'est-ce?

HILAIRE.

Pardon ! je venais... monsieur ne déjeune pas ?...

LE GÉNÉRAL.

Non !... emportez cela... et laissez-moi... je ne veux voir personne... personne, entendez-vous? (Hilaire sort par la chambre du général.)

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH, puis ÉLISA.

JOSEPH, entr'ouvrant la porte du fond.

Général!...

LE GÉNÉRAL, se retournant.

Hein? encore ! qu'est-ce que tu me veux ?

JOSEPH.

Ce n'est pas moi, mon général... c'est ma sœur.

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur...

JOSEPH.

Chut!... vous vouliez la connaître... je ne demande pas mieux... et comme votre goutte vous retiendrait encore longtemps peut-être... il paraît que c'est très-gênant... alors, j'ai dit : c'est elle qui viendra... chaud ! chaud ! et je l'ai amenée... et puis la grand'mère, voyez-vous, nous ne voulons pas qu'elle se doute de rien.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! ta sœur ! ta sœur !...

JOSEPH, montrant la porte du fond.

Elle est là... Je vais la faire entrer. (Il va pour sortir et revient.) Dites donc, elle ne sait pas qu'elle est chez vous au moins... elle n'aurait jamais voulu... je lui ai parlé d'ouvrage... de musique à copier.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! c'est son état...

JOSEPH.

Causez-lui de ça... mais n'ayez pas l'air de savoir...

LE GÉNÉRAL.

Bien ! bien ! mon ami... (Joseph va au fond.) Bon petit homme, j'aurais été fâché de ne pas le revoir.

JOSEPH, rentrant avec Élisa.

Entre, Lisa... as-tu essuyé tes pieds?... N'aie pas peur, salue M. le général... (A demi-voix.) c'est un général... un vieux...

LE GÉNÉRAL.

Approchez, mademoiselle, approchez ! (A part.) Un enfant !...

ÉLISA.

Monsieur... (A Joseph.) Mais tu m'avais dit que c'était une dame...

JOSEPH.

Oh ! une dame... ou un général... qu'est-ce que ça fait ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, j'ai voulu vous voir, causer avec vous... asseyez-vous...

ÉLISA.

Monsieur...

LE GÉNÉRAL.

Asseyez-vous donc !...

JOSEPH.

Assieds-toi... et ne tremble pas. (A demi-voix.) Il a l'air brutal... mais c'est un bon homme... tu sais, les vieux troupiers... c'est toujours comme ça... tu en as vu au Cirque. (Élisa s'assied auprès du général.)

LE GÉNÉRAL, d'un ton brusque.

Mademoiselle... c'est donc vous?... (Élisa se relève.)

JOSEPH, à demi-voix, au général.

Ah çà ! dites donc... ne brusquez pas ma sœur comme ça, vous... c'est qu'elle n'y est pas habituée... avec votre grosse figure... votre grosse voix... quelqu'un qui ne vous connaît pas... moi, je vous connais, c'est différent.

LE GÉNÉRAL, doucement.

Tais-toi !... (A Élisa.) Allons, mon enfant, asseyez-vous, je vous en prie... (Avec bonté.) je vous en prie... (Il regarde Joseph qui lui fait signe que c'est bien.)

JOSEPH, derrière le fauteuil d'Élisa.

A la bonne heure, c'est gentil.

LE GÉNÉRAL.

Mademoiselle, rassurez-vous... j'ai à me plaindre, mais pas de vous... vous m'avez l'air honnête !...

ÉLISA.

Monsieur, mon frère m'a dit que c'était pour...

JOSEPH.

Tais-toi donc ! laisse-le parler, cet homme...

LE GÉNÉRAL.

Vous ne me connaissez pas... je suis le général Morin... le père de M. Amédée...

ÉLISA, se levant et voulant se retirer.

Monsieur... monsieur...

JOSEPH.

Comme c'est adroit !...

LE GÉNÉRAL, la retenant.

Restez !... je ne vous accuse pas... je ne me fâche pas...

ÉLISA.

Ah! Joseph ! tu m'as trompée...

JOSEPH.

C'est pour ton bien, ma fille... n'est-ce pas, général... Allons, ne pleure donc pas comme ça !... tu vas me faire pleurer aussi.

LE GÉNÉRAL.

Allons, éloigne-toi... laisse-nous...

ÉLISA.

Mon frère...

JOSEPH.

Sois tranquille... je suis là... (Il va au fond et s'assied sur un bras de fauteuil.)

LE GÉNÉRAL.

Oui, je suis son père... il vous a trompée, n'est-ce pas?

ÉLISA.

Ah ! monsieur... si vous saviez quelle perfidie... je l'aimais tant ! je le croyais de si bonne foi !...

AIR *d'Henri IV.*

Il se disait notre égal, notre ami ;
Et tous les jours de le voir, de l'entendre
J'étais contente, et ma grand'mère aussi,
C'était pour elle un fils, et le fils le plus tendre.
De moi, toujours il semblait s'occuper,
Et je croyais à son amour extrême...
J'ignorais que l'on pût tromper
Celle à qui l'on dit : Je vous aime !...

LE GÉNÉRAL.

Mais votre mère...

ÉLISA.

Ce n'est que d'hier qu'elle a eu des soupçons, et s'il faut jamais qu'elle sache la vérité... Oh ! non, monsieur, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas comprendre à quel point je suis malheureuse... (Joseph tient son mouchoir, et s'essuie les yeux.)

LE GÉNÉRAL.

Voyons, voyons... mon enfant, du courage... (A part, s'essuyant les yeux.) Allons, allons. (Haut, l'observant.) Vous ignoriez donc tout à fait qu'il était noble, riche... et...

ÉLISA.

Oh ! oui, monsieur... ce n'était qu'un peintre de décors, travaillant pour un théâtre...

JOSEPH, s'approchant vivement.

Puisqu'il me promettait des billets de l'Ambigu... et que...

LE GÉNÉRAL, vivement.

Je t'ai dit...

JOSEPH.

Oui, mon général... (Il retourne s'asseoir en disant à Élisa :) Après !... après !...

ÉLISA.

Il venait toujours assez tard... à la veillée... après son travail, disait-il... quand ma grand'mère était endormie... et que j'étais seule à copier de la musique... il m'en faisait copier même... pour lui ou ses amis... je ne sais pas...

LE GÉNÉRAL.

Il vous payait votre travail... bien cher...

ÉLISA.

Il le voulait toujours... mais moi, je n'ai jamais rien reçu... (Le général se rapproche d'elle.) Oh ! mon Dieu !... j'ai bien fait !...

LE GÉNÉRAL.

Il devait vous épouser... il disait...

ELISA.

Oui, monsieur le général... mais toujours des retards... je lui en faisais des reproches... mais il avait toutes sortes de raisons.... et moi, je le croyais toujours. « Mon père est très-dur, très-sévère, » disait-il !...

LE GÉNÉRAL.

Ah !... il disait cela...

ÉLISA.

« Il ne me laissera me marier que lorsque j'aurai mon état « fait... mais ce sera bientôt !... tu seras ma femme ! » Et puis il était triste... il ne travaillait plus... il voulait mourir... et moi, pauvre fille... ma confiance était sans bornes comme mon amour. (Se laissant aller à genoux.) Oh ! pardon, monsieur le général...

JOSEPH, se rapprochant.

Ma sœur...

ÉLISA.

Je ne l'aime plus... je veux le fuir... ne jamais le voir... ce n'est que d'hier seulement que j'ai appris mon malheur... mon malheur, c'est de savoir qu'il m'a trompée... c'est de voir ma pauvre mère mourir de chagrin... oh ! oui... je le déteste autant que je l'ai aimé... et je voudrais être morte...

LE GÉNÉRAL, très-ému.

Soyez tranquille... je l'ai chassé de ma présence... il n'est plus rien pour moi...

ÉLISA, se relevant.

O ciel !... chassé par son père... et pour moi ! à cause de

moi... Oh ! non, monsieur... que je sois la seule à plaindre, ne chassez pas votre fils... je vous en conjure à genoux... il serait si malheureux... c'est votre fils... votre enfant... oh ! de grâce... pardonnez-lui, monsieur... pardonnez-lui...

(Joseph vient auprès du canapé, et se place à la gauche du général.)

LE GÉNÉRAL, ému et à part.

Et elle dit qu'elle ne l'aime plus !...

JOSEPH, s'essuyant les yeux.

Il a bien fait, le général.

ÉLISA, avec plus de chaleur.

Un père ne plus revoir son fils !... est-ce que c'est possible? mais, non, vous souffririez trop... et votre vieillesse serait trop malheureuse...

LE GÉNÉRAL, réprimant son émotion.

Oui, seul... toujours seul... mais vous... (Après réflexion.) vous savez lire ?...

ÉLISA, étonnée.

Oui, monsieur...

JOSEPH.

Cette bêtise?... ma sœur qui a été élevée à Saint-Denis, à la Légion d'honneur... une éducation superbe...

LE GÉNÉRAL.

Ah !... votre père, un militaire ?...

ÉLISA.

Oui, monsieur...

LE GÉNÉRAL.

Et son nom ?

JOSEPH.

Meunier.

LE GÉNÉRAL.

Meunier !... je connais ce nom-là... oui... un sergent.

JOSEPH.

Passé lieutenant à Eylau... rien que ça.

LE GÉNÉRAL.

Une connaissance de Wagram... un brave homme... c'est moi qui l'ai fait décorer.

JOSEPH.

A Wagram !... c'était lui.

LE GÉNÉRAL, avec hésitation.

Et... il est...

ÉLISA.

Mort.

LE GÉNÉRAL.

Mort !... encore un !

JOSEPH.

Il est mort capitaine aux Invalides.

LE GÉNÉRAL.

Ah !...

JOSEPH, s'emportant.

S'il vivait... nous ne serions pas là... on ne nous insulterait pas... (Élisa et le général se lèvent.)

ÉLISA.

Mon père...

LE GÉNÉRAL.

Allons, voyons... qui est-ce qui vous insulte?... qui est-ce qui vous dit...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme DE MORIN.

Mme DE MORIN.

Ah !... mon frère, je vous retrouve...

JOSEPH.

Ah ! celle qui n'est pas bonne...

Mme DE MORIN, sans voir Élisa qui est cachée par le général.

C'est encore toi, petit... j'ai une bonne nouvelle à te donner...

et à vous, général... cette jeune fille, vous savez... Ah! je suis enchantée de faire quelque chose pour eux... je ne puis pas la prendre, parce que vous concevez... chez moi...

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire?

Mme DE MORIN.

Eh bien! oui... je la place fille de confiance chez ma sœur...

LE GÉNÉRAL.

Oui... femme de chambre...

JOSEPH.

Plaît-il?...

ÉLISA.

Moi!...

Mme DE MORIN, l'apercevant.

Ah! c'est elle... bien... très-bien!... cinq cents francs... et j'ajouterai...

JOSEPH.

Femme de chambre...

ÉLISA.

Jamais!...

JOSEPH.

Merci, madame... mais, voyez-vous, ma sœur est ouvrière... elle n'est pas faite pour être domestique... nous ne mangeons pas de ce pain-là... notre père ne nous a pas élevés à ça... faut avoir un cœur fait exprès, et si cela vous convient...

Mme DE MORIN.

Mais quelle fierté!... je n'y comprends rien. Ils refusent de l'argent... ils refusent des places...

JOSEPH.

Ça dépend de l'idée...

Mme DE MORIN.

Vous êtes un sot...

ÉLISA.

Madame...

Mme DE MORIN.

Que deviendrez-vous ?

LE GÉNÉRAL.

Cela ne vous regarde pas... et pour réparer vos sottises je lui offre une place aussi, moi... une place qu'elle ne refusera pas, près de moi... à mon hôtel, à la campagne, pour les soins, la lecture... elle ne me quittera plus... ce sont les enfants d'un brave homme... des orphelins... je m'en charge... s'ils y consentent...

ÉLISA.

Ah ! monsieur le général...

JOSEPH.

Et grand'mère aussi, n'est-ce pas ?...

Mme DE MORIN.

Mais, mon frère... les convenances... au moment d'un mariage pour mon neveu.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! allez vous promener avec votre neveu... je ne le verrai plus... je ne veux plus entendre parler de lui !... (Montrant Élisa en larmes.) Voyez... mais voyez donc...

ÉLISA, apercevant Amédée qui entre.

Ah !... c'est lui !...

JOSEPH.

Amédée ! (Il s'élance vers lui. Madame de Morin le retient.)

LE GÉNÉRAL.

Eh !... veux-tu bien... enragé...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Votre main, mon père !... votre main !... ne me repoussez pas...

car pour être digne de vous... (Apercevant Élisa.) Ciel! Élisa! Ah! mon père... je suis encore plus coupable à vos yeux que je ne croyais...

LE GÉNÉRAL, sévèrement.

Que venez-vous faire ici, monsieur?...

AMÉDÉE.

Je viens vous dire que tout est fini entre moi et ce monde dont vous me reprochez les plaisirs et les folies... je ne serai plus un homme inutile... j'ai un affront à effacer.

Mme DE MORIN.

Comment!...

AMÉDÉE.

J'ai vu le ministre de la guerre, à votre nom il m'a accordé ce que je lui demandais... l'honneur de prendre du service... et je vous le jure, mon père... si je ne suis pas tué... je reviendrai du moins digne de vous... et d'elle... d'elle que j'aime plus que jamais...

ÉLISA.

Et il part!

JOSEPH.

Ah! mais, dites donc... avant ça...

Mme DE MORIN.

Eh!... nous ne permettrons pas...

LE GÉNÉRAL.

Je permets, moi!... allez, monsieur, distinguez-vous, je le désire, je l'espère... ce que vous faites là est déjà bien... vous avez du cœur... de la résolution... je suis content. (Lui rendant son ruban.) Tenez, reprenez cela...

AMÉDÉE, lui baisant la main qu'il lui tend.

Ah! merci, général, merci.

AIR : *J'aime Agnès.*

Je le reprends, mais comme un gage,
Pour l'avenir... qui commence aujourd'hui!

Vous m'avez rendu mon courage,
Et vous me reverrez ici,
Digne de vous et digne d'elle aussi.
Par cette croix j'effacerai, j'espère,
L'affront que j'ai pu mériter ;
Je veux que vous disiez, mon père,
Il est digne de la porter !

ÉLISA, étouffant de larmes et d'une voix suppliante.

Ah! monsieur, vous resterez donc seul...

AMÉDÉE.

Élisa !...

LE GÉNÉRAL.

Seul !... non... puisque tu me restes... ma fille... mon enfant...

ÉLISA.

Ah !... ce n'est pas la même chose...

LE GÉNÉRAL, à Amédée avec émotion.

Et quand vous aurez un état... un nom à vous... quand vous serez digne d'elle... digne de la fille d'un brave officier, eh bien ! vous reviendrez, vous me demanderez la main de mon enfant... et je verrai si je puis vous l'accorder...

AMÉDÉE, d'une voix éteinte.

Oui, mon père !...

JOSEPH, attendri.

Bien.... bien... bien !...

ÉLISA, se soutenant à peine.

Ah! mon Dieu !...

Mme DE MORIN.

A la bonne heure... mais vous n'irez pas jusque-là...

LE GÉNÉRAL, se montant peu à peu.

Et qui m'en empêcherait ?...

Mme DE MORIN.

Assez de folie !... quant au mariage...

LE GÉNÉRAL.

Je le ferai si je veux...

Mme DE MORIN.

Vous ne le ferez pas...

LE GÉNÉRAL.

Mais si... si... si...

Mme DE MORIN.

Mais non... non, non !...

LE GÉNÉRAL.

Vous m'en défiez...

Mme DE MORIN.

Certainement...

LE GÉNÉRAL, hors de lui, à Amédée.

Eh bien !... tiens... prends-la tout de suite... ne fût-ce que pour la faire enrager... (Il fait passer Amédée auprès d'Élisa.)

AMÉDÉE.

Mon père... se peut-il ?...

ÉLISA.

Amédée !... ah ! monsieur...

JOSEPH, sautant de joie.

Très-bien... très-bien... très-bien...

Mme DE MORIN.

L'accès va loin, général !...

LE GÉNÉRAL.

Vous marierez votre baron comme vous voudrez... je marie mon fils comme je l'entends !... (A Élisa et à Amédée qui lui pressent les mains.) Merci !... merci... il faut être homme d'honneur avant tout !...

JOSEPH, s'essuyant les yeux.

Brave général, va ! Vive la vieille garde ! et ma pauvre

grand'mère... ah ! que je suis content !... (Il fond en larmes.) J'ai envie de rire et je ne peux pas...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! toi qui danses là-bas... drôle que tu es... c'est pourtant toi qui as fait tout cela... qu'est-ce que tu veux être?...

JOSEPH.

Moi, mon général... je veux continuer mon état, faire mon chemin, comme mon patron... qui est riche... décoré... député, marié... enfin, tout!... ça viendra... dame!... faut le temps... (Musique jusqu'à la fin.)

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure... mais pendant que je suis en train, je veux faire quelque chose pour toi... Qu'est-ce que tu voudrais?... voyons...

JOSEPH.

Je voudrais quelque chose qui me ferait bien plaisir; mais vous ne voudrez peut-être pas?

LE GÉNÉRAL.

Voyons, qu'est-ce que c'est ?... parle.

JOSEPH.

Tenez, mon général, je voudrais vous embrasser...

LE GÉNÉRAL, lui tendant les bras.

Eh! viens, mon garçon. (Joseph se précipite dans les bras du général. Le rideau tombe.)

FIN DU GAMIN DE PARIS.

LA

MARQUISE DE PRETINTAILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 23 avril 1836.

En société avec M. DUMANOIR.

Personnages :

LE MARQUIS DE PRETINTAILLE [1].

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE (20 ans) [2].

LE CHEVALIER DE CHAMPFLEURY, leur cousin [3].

JEAN GRIVET, paysan [4].

LOUISON, jeune paysanne attachée au service du château [5].

UN GARDE-CHASSE.

DOMESTIQUES DU CHATEAU.

La scène est au château du marquis, en 1780.

ACTEURS :

[1] M. DORMEUIL. — [2] Mademoiselle DÉJAZET. — [3] M. LEVASSOR. — [4] M. ACHARD. — [5] Madame DUPUIS.

LA MARQUISE
DE PRETINTAILLE

Une salle du château donnant sur le parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, PLUSIEURS DOMESTIQUES, puis LOUISON.

(Le marquis marche avec agitation et d'un air courroucé.)

CHŒUR DES DOMESTIQUES.

AIR : *Allons, amis, point de tristesse.* (La Savonnette Impériale.)

Jamais, non, non, jamais de grâce
Pour l'insolent qu'on va châtier !
Nous allons voir punir l'audace
De ce coquin de braconnier.

LOUISON, entrant, un petit panier au bras.

Que signifie un bruit semblable?...
Qu'est-c' que je vois? c'est monseigneur...
Dieu! quels regards ! quelle fureur !...

LE MARQUIS, sans voir Louison.

Oui, je dois être inexorable,
Je dois sévir avec rigueur.
Qu'on introduise le coupable...
Mon arrêt d'avance est rendu :
Je veux, morbleu! c'est entendu,
Qu'il soit pendu !

LOUISON.

Pendu !... qui donc, pendu?

CHŒUR.

Jamais... non, non, jamais de grâce ! *etc.*

(Les domestiques sortent.)

LE MARQUIS.

Bientôt ces manants-là viendront braconner jusque sous mes fenêtres !... (Apercevant Louison.) Ah ! c'est toi, Louison... Eh bien ! on dirait que tu as peur?...

LOUISON.

Dame !... monseigneur paraît si fort en colère !...

LE MARQUIS.

Et tu arrives à propos... il fallait ta jolie petite mine pour me calmer.

LOUISON, faisant la révérence.

Monseigneur est bien honnête...

LE MARQUIS.

Mais le drôle n'y perdra rien... Il faut un exemple... Nous verrons si ces coquins de paysans oseront encore chasser sur les terres du marquis de Pretintaille !...

LOUISON.

Là !... faut-il qu'ils aiment vos lapins, dans le village?... ils sont tous après... comme des enragés, quoi!...

LE MARQUIS.

Mais enfin, j'en tiens un... et celui-là va payer pour les autres.

LOUISON.

Il ne l'aura pas volé !... c'est-il pas une horreur de tuer ces pauvres petites bêtes qui ne font de mal à personne?...

LE MARQUIS.

Aussi bonne que jolie ! friponne...

LOUISON.

Pardon, monseigneur... faut que j'aille porter les œufs frais de la ferme...

LE MARQUIS.

A qui donc ?...

LOUISON.

A madame la marquise.

LE MARQUIS.

A ma femme?... Tu es toujours pressée de me quitter pour elle, qui ne t'aime pas autant que moi...

LOUISON.

Dame!... monseigneur... c'est vrai qu'elle ne me prend pas le menton comme vous...

LE MARQUIS.

Palsambleu!... je te crois... La marquise de Pretintaille!

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Elle te parle avec dédain...
Elle, si hautaine, si fière,
Toucherait de sa noble main
Le menton d'une roturière!...
Ses trente quartiers bien acquis
Ont mis trop d'orgueil en son âme...

(Il lui prend la taille.)

LOUISON, se défendant.

Il paraît que monsieur l'marquis
A moins de quartiers que sa femme.

LE MARQUIS.

Tu me dis ça, méchante, parce que je trouve gentil de déroger, de me mésallier de temps en temps, avec de jolies filles comme toi... Ça leur fait honneur, et ça me fait plaisir... c'est tout profit.

LOUISON.

Mais, dites donc, si madame la marquise trouvait aussi gentil de déroger pour son compte et pour son profit?... Dame! pour se venger...

LE MARQUIS.

Ah! oui... la peine du talion... ce serait drôle tout juste... Par exemple, je suis tranquille sur ce point... Si jamais il m'arrivait un accident... fort improbable... je serais sûr, au moins, de le devoir à un homme de ma condition, d'avoir un rival de bonne maison, qualifié et blasonné... c'est une consolation...

Nous autres gentilshommes, c'est différent... nous ne descendons pas, nous élevons jusqu'à nous... et si ma petite Louison désire s'élever...

LOUISON.

Du tout, monseigneur... je ne suis pas ambitieuse... et pourvu que j'épouse Jean Grivet...

LE MARQUIS.

Hein?... Jean Grivet?... quel est ce manant-là?...

LOUISON.

C'est celui que j'aime, monseigneur... et il ne tient qu'à vous que ça ait des suites... Si vous lui donniez seulement une place de fermier ou de garde-chasse...

LE MARQUIS.

Lui donner une place?... moi?... Eh! mais, on pourrait voir... (Lui prenant la taille.) Et je...

LOUISON.

On vient, monseigneur!...

LE MARQUIS, avec humeur.

Peste soit!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN GRIVET, DOMESTIQUES, LE GARDE-CHASSE.

(Le garde porte un fusil et un lapin; deux domestiques tiennent Jean Grivet par le collet.)

DOMESTIQUES, en dehors.

Drôle!... misérable!...

LE MARQUIS.

Ah! ah!... c'est mon criminel qu'on amène... voilà ma colère qui me reprend... Tenez-le ferme... Un siége, bien... (A Louison.) Va chez la marquise...

LOUISON.

Mais, monseigneur, je suis curieuse... et maintenant que nous ne sommes plus seuls...

LE GARDE.

Amenez le criminel devant monseigneur. (Jean paraît.)

LOUISON, se retournant vivement.

Ciel !

LE MARQUIS.

Qu'est-ce?

LOUISON.

Ah! monseigneur... c'est lui!... c'est Jean Grivet!...

JEAN, apercevant Louison.

Tiens!... Louison!...

LE MARQUIS.

Comment!... ce braconnier?... C'est pour un braconnier que tu me demandes la place de garde-chasse?... il débute bien!...

JEAN, aux domestiques.

Laissez-moi donc tranquille, avec votre lapin... il n'y a pas de quoi fouetter un chat! (Bas à Louison.) Dis donc... parle pour moi... soutiens-moi ferme... c'est pour une bêtise... un lapin qui s'est trouvé dans la futaie, et que j'ai...

LE MARQUIS.

Ah! ah! coquin!... (Jean se retire vivement.) Te voilà donc enfin pris en flagrant délit!...

JEAN, prenant l'air naïf.

Flagrant délit?... Je ne sais pas, monseigneur... mais moi, innocent, incapable...

LE MARQUIS.

Hein?... tu oses te dire innocent?...

LOUISON.

C'est vrai ça, qu'il l'est...

LE MARQUIS.

Silence, Louison!...

LE GARDE.

Silence!...

LE MARQUIS.

Et ce lapin... qui l'a tué ?...

JEAN.

Pas moi, monseigneur... incapable.

LE MARQUIS.

Pas toi ?

JEAN.

Vrai !... j'aime plutôt pas le bon Dieu.

LE MARQUIS, avec impatience.

Mais qui donc ?... qui donc ?...

JEAN.

Dame !... c'est le fusil.

TOUS, riant.

Ah !... ah !... ah !... ah !...

LE MARQUIS.

Mais, le fusil, coquin !... c'est toi qui l'as tiré.

JEAN.

Bien innocemment, allez, monseigneur... sans intention de mal faire.

LOUISON.

Oh ! pour ça, monseigneur, je vous jure...

LE MARQUIS.

Silence, Louison !...

LE GARDE.

Silence !...

LE MARQUIS.

Parbleu !... voilà qui est fort... et je serais curieux de savoir comment tu te justifieras... (Montrant le lapin.) car enfin, tu as tiré dessus.

JEAN.

Sur ce lapin, monseigneur ?... incapable... et je peux ben dire que quand la chose est arrivée, j'ai été encore plus vexé que lui.

LE MARQUIS.

Tu vas me prouver peut-être que c'est sa faute?...

JEAN.

Oui, monseigneur, oui, c'est sa faute... Je ne lui en veux pas, à ce lapin... j'ai égard à son malheur... mais c'est lui qui a tort.

LE MARQUIS.

Ces manants sont d'une mauvaise foi !...

LOUISON, bas à Jean.

Va donc !... va donc !... (Elle l'engage à s'approcher du marquis.)

JEAN.

Voilà ce que c'est... Je m'en allais donc porter ce fusil à Pierre Chenu, du village voisin... un grand sec... qui boit, qui boit... (Mouvement du marquis.) Enfin, c'est égal... Je traversais donc votre grande futaie... sans plus songer aux lapins... Qu'est-ce que ça me fait, les lapins ?... Est-ce que ça me regarde, les lapins ?... J'y pensais si peu que je chantais à tue-tête... (Il chante.)

Petits oiseaux dans le bocage...

LE MARQUIS.

Assez!... assez!...

JEAN.

Vous voyez, monseigneur, qu'il n'y a pas de lapins dans c'te chanson-là...

LOUISON.

Pas seulement la queue d'un.

LE MARQUIS.

Silence, Louison !...

LE GARDE.

Silence!...

JEAN.

Je marchais donc... avec mon fusil... le fusil de Pierre Chenu... sans me douter qu'il était chargé... C'est vrai, je ne

pouvais pas deviner ça... Tout en marchant, je m'amusais avec le fusil... quand devant moi... v'là un fossé... le fossé de la Grenouillère... Tu sais, Louison... C'est là qu'il faut faire un fameux saut... et je l'ai fait... Écoutez donc, un saut, monseigneur, ça ne peut faire de mal à personne.

LE MARQUIS.

Eh !... qui est-ce qui te dit ?...

JEAN.

Eh ben !... v'là ce qui vous trompe... en sautant, je tombe... sur mon nez, et mon fusil sur son chien... en me relevant, j'appuie sur la détente... là... pour m'aider... et tout à coup... pan !... le coup part... que j'en reste de là, comme une bête... Ces gredins d'fusils !... ils n'en font jamais d'autres... n'est-ce pas, Louison ?

LE MARQUIS.

Mais, le lapin, misérable ! le lapin... il est donc venu de lui-même se placer au bout de ton fusil ?...

JEAN.

Juste, monseigneur !... hein ! quelle imprudence !... voilà comme ils sont tous, vos lapins... ils se promènent les bras croisés, ils viennent se fourrer dans vos jambes...

LOUISON.

Et ils ne prennent pas plus de précautions...

LE MARQUIS.

Silence, Louison !... (A Jean.) Mais à ce compte, tu aurais dû l'atteindre à la tête... tandis qu'il est prouvé par les pièces qu'il a été frappé... de l'autre côté.

JEAN.

Dame !.. monseigneur... c'est qu'il se sera retourné en me voyant.

LE MARQUIS.

Et toi... tu ne l'as pas aperçu ?...

JEAN.

Si fait, monseigneur... mais seulement quand il était mort...

Alors, j'ai poussé des cris... mais des cris !.. demandez à votre garde-chasse, que ça a fait venir... pour me prendre au collet... à preuve, que je l'ai laissé faire sans la moindre résistance...

LE GARDE.

Oui, avec deux coups de poing qu'il m'a détachés...

JEAN.

Innocemment, monseigneur.... Dans mon désespoir d'avoir tué ce pauvre petit animal du bon Dieu, je me démenais comme ça... et votre garde...

LE MARQUIS.

S'est trouvé sur le passage de tes poings ?... comme mon lapin sur le passage de ton fusil...

JEAN.

Voilà... faut-il que j'aie du malheur !....

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je ne suis pas du tout coupable
De ces événements fâcheux :
Le hasard est seul responsable,
Et je dis qu'tout est pour le mieux.

LE MARQUIS.

Comment cela ?...

JEAN.

Eh ! jugez-en, de grâce :
L'hasard pouvait vouloir, enfin,
Que le coup d'feu fût pour le garde-chasse,
Et l' coup de poing pour le lapin !

LE MARQUIS.

Eh bien !... la prison du château va se trouver sur ton passage, aussi par hasard... et tu y resteras au pain et à l'eau, en attendant que je t'envoie au bailliage... pour qu'on te pende, drôle que tu es !

LOUISON.

O ciel !

JEAN, à moitié pleurant.

Je ne suis pas drôle du tout, monseigneur... et quand je serai pendu, je le serai bien moins encore.

LOUISON, de même.

Ah ! monseigneur...

LE MARQUIS.

C'est bien... c'est bien.

CHŒUR.

AIR : *Je ne puis croire*, etc. (Turiaf.)

C'est un arrêt plein de justice,
Point de pitié, point de pardon ;
A monseigneur qu'on obéisse,
Allons, marchons vite en prison.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE, en riche toilette, fourreau à panier, et un éventail à la main.

LA MARQUISE.

Ah ! Dieu !... quel bruit !... quels cris assourdissants, marquis !...

AIR : *Vils roturiers*, etc.

Que se passe-t-il donc ? parlez...
Pourquoi tous ces gens rassemblés ?
Que fait ici cette canaille ?...
O ciel ! chez moi des paysans !...
Quelle horreur !... sortez tous ,manans...
Vils roturiers
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

LE MARQUIS, aux gardes.

Allez... allez donc... et au cachot !...

CHŒUR.

C'est un arrêt plein de justice, *etc.*

(Le garde et les domestiques emmènent Jean.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LOUISON.

LOUISON, à part.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... on l'emmène en prison !...

LA MARQUISE, s'éventant.

Eh ! quoi ! monsieur le marquis, vous souffrez qu'on amène ici de ces gens-là... à deux pas de mes appartements... dans l'air que je respire !...

LE MARQUIS.

C'était un braconnier...

LA MARQUISE.

Fi donc !... (Apercevant Louison.) Qu'est-ce encore, petite ?...

LOUISON, s'essuyant les yeux.

Les œufs frais que j'apporte à madame la marquise...

LA MARQUISE.

Bien... (La regardant.) Elle a du chagrin, je crois... hier elle riait comme une folle... elle est bien heureuse... ça la change un peu... moi, je m'ennuie toujours... (Regardant le marquis.) toujours... ça ne change pas... (Elle se regarde dans une glace.)

LOUISON, s'approchant du marquis et à demi-voix.

Ah ! monseigneur... si j'osais vous supplier...

LE MARQUIS, à demi-voix.

Supplie, mon enfant, supplie... tu sais que j'ai un faible pour toi... (Il lui prend la taille.)

LA MARQUISE, sans se déranger.

Marquis... marquis, je vous vois.

LE MARQUIS, surpris.

Comment ?...

LA MARQUISE.

Je vous vois parfaitement dans la glace...

LE MARQUIS.

Quoi donc, marquise?... je disais seulement à cette petite...

LA MARQUISE.

C'est bon, c'est bon. (A Louison.) Va-t'en.

LOUISON, sortant, à part.

Oh!... il faut que j'aie sa grâce ; il le faut... ou j'en mourrai de chagrin. (Elle sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Je n'ai pas assisté ce matin à votre lever, et je réclame la faveur... (Il va pour lui baiser la main.)

LA MARQUISE, retirant sa main.

Ah!... fi!... vous sentez le peuple... (Elle s'assied sur un canapé, et se met à bâiller en jouant avec son éventail.)

LE MARQUIS, à part.

Voilà la journée qui commence exactement comme hier, avant-hier... et toujours en remontant. (Haut.) Vous avez aujourd'hui votre migraine, marquise ?

LA MARQUISE.

Des vapeurs insupportables... les nerfs dans un état... affreux.

LE MARQUIS, à part.

Toujours comme hier, avant-hier... et cætera...

LA MARQUISE.

AIR *du Premier prix.*

Mon Dieu! mon Dieu! la triste vie!
Il n'est plus de bonheur pour moi;
Tout me déplaît et tout m'ennuie.

LE MARQUIS.

Vous vous ennuyez!... et pourquoi?
Ici tout marche à votre guise...

LA MARQUISE.

Sans doute... le mal n'est pas là.

LE MARQUIS.

Je ne vous quitte plus, marquise.

LA MARQUISE, à demi-voix.

Eh! mais, c'est peut-être pour ça.

LE MARQUIS.

Plaît-il?... vous dites...

LA MARQUISE.

Que vous n'êtes pas amusant du tout... un mari!... et un mari chasseur!... qui ne sait vous parler que de chiens, de cerfs aux abois... qui s'endort de fatigue après dîner, pour rêver à ses bêtes, et se réveille en sursaut pour me faire peur... si vous croyez que c'est divertissant...

LE MARQUIS.

C'est vrai... c'est vrai... mais je veux vous entourer de plaisirs, donner des fêtes, réunir autour de vous tout le voisinage.

LA MARQUISE.

Qui?... de petits hobereaux, qui n'ont que la cape et l'épée... et leurs pimbêches de femmes!... la finance de bas étage... et après ça... quoi?... des paysans... ah!...

LE MARQUIS.

Dame, marquise, je ne peux pas vous rendre ici vos soupirants, vos adorateurs de Versailles.

LA MARQUISE.

Et qui vous dit que je les regrette?... une foule de petits gentilshommes bien minces, bien nuls, bien monotones... espèces de poupées musquées et poudrées... qui soupirent tous dans la même note, vous adorent avec les mêmes phrases, et déposent à vos pieds un cœur dont la température est toujours la même, invariable... Chaque nouvelle passion est l'écho de la précédente, qui n'était elle-même que la répétition de mille

autres... Je bâille, rien que de penser à ces amours-là... je crois que j'aime autant le vôtre !

LE MARQUIS.

Merci... vous êtes bien bonne... Que faire pour vous distraire?

LA MARQUISE.

Franchement, marquis, je n'ai jamais compté sur vous pour ça.

LE MARQUIS.

Oh! il vous faudrait du nouveau... de l'extraordinaire... du merveilleux.

LA MARQUISE.

Mais, oui... j'aimerais assez le merveilleux!

LE MARQUIS.

Comme hier... ce cheval qui vous emporte... la frayeur qui vous fait perdre vos sens... un chevalier errant qui tombe des nues pour arrêter votre palefroi, vous prendre dans ses bras et vous déposer, évanouie, dans le pavillon du parc...

LA MARQUISE.

Et partir, s'éloigner, sans se faire connaître!...

LE MARQUIS.

Vous en êtes fâchée?...

LA MARQUISE.

Certainement... je l'aurais vu au moins... Il doit avoir quelque chose de chevaleresque... Ce ne peut être qu'un gentilhomme...

LE MARQUIS.

Ou un imbécile...

LA MARQUISE.

Air : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Ingrat!... Sans témoins, sans défense,
Que pouvais-je lui refuser...
S'il eût à ma reconnaissance
Demandé... que sais-je?... un baiser?...

LE MARQUIS.

De vous, marquise, exiger un baiser !

LA MARQUISE.

Que voulez-vous ?... c'était justice.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous l'auriez accordé ?

LA MARQUISE.

Le moyen
De refuser, pour un si grand service,
Ce qu'on donne souvent pour rien ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUISON.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?... encore cette petite !

LOUISON.

C'est une lettre qu'on vient d'apporter pour madame la marquise.

LA MARQUISE, la prenant.

Une lettre ?... donne... Ah! quelle odeur de musc et d'ambre !... (Elle l'ouvre et en parcourt le contenu.)

LOUISON, bas au marquis.

Il est en prison... Jean Grivet...

LA MARQUISE, avec joie.

Ciel!... c'est de lui !... de mon cousin !...

LE MARQUIS.

Du chevalier de Champfleury ?...

LA MARQUISE.

Eh ! oui... il est près d'ici, dans son château... Ce cher Hector!... Il va venir, voyez !... il me demande la permission de me présenter ses hommages.

LE MARQUIS.

Que le diable l'emporte !...

LA MARQUISE.

A la bonne heure, au moins... voilà une figure à voir... c'est un dédommagement... avec ses bonnes grosses joues, si fraîches, si rosées... son air de santé et de bonne humeur...

LE MARQUIS.

Oui, je me souviens... vous l'aviez surnommé le petit chanoine.

LA MARQUISE.

Et une tournure si élégante !...

LE MARQUIS.

Vous n'étiez pas insensible...

LA MARQUISE, sévèrement.

Hein ! plaît-il ?... croyez-vous que ce fût cela que j'aimais en lui ?... avez-vous oublié cette grâce touchante, cet air naïf et timide... et le bien que nous répandions ensemble autour de nous ?... voilà des souvenirs qui restent là, dans le cœur... Eh ! mais, j'y pense, c'est lui !... oh ! oui, ce ne peut être que lui !...

LE MARQUIS.

Quoi donc ?...

LA MARQUISE.

Comment !... vous ne comprenez pas ?... lui, qui s'est trouvé hier sur ma route, qui m'a sauvé la vie, qui m'a enlevée dans ses bras...

LE MARQUIS.

Vous croyez ?...

LA MARQUISE.

Au fait, j'aime mieux que ce soit lui qu'un autre... à cause de la reconnaissance.

LOUISON.

On est là... on attend la réponse de madame la marquise...

LE MARQUIS, vivement.

Je vais l'écrire... (A part.) Une lettre un peu sèche...

LA MARQUISE.

Dites-lui que je l'attends avec impatience...

LE MARQUIS.

Oui, marquise... soyez tranquille, soyez tranquille... (A part.) Un chevau-léger! comme c'est rassurant!... (Il sort.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LOUISON.

LA MARQUISE.

Oh! non, non, il est froid, glacial... il ne lui dira pas ce qu'il faut lui dire, ce qu'un cœur tendre sent si bien!... attendez...

LOUISON, à part.

Oh! oui, je reste... il faut absolument que je parle.

LA MARQUISE, écrivant.

Ce bon chevalier!... il avait l'esprit si délicat!... (A Louison.) Tiens, tiens... remets cette lettre à ce domestique sur-le-champ... (Louison remet la lettre au domestique. La marquise continue.) Il me semble le voir, là, près de moi...

AIR :

Il fixait sur moi ses grands yeux,
Tout pleins d'amour et d'innocence...
Fort heureusement pour nous deux,
Tremblant, il gardait le silence.
Mais Paris a dû l'amender,
Et je vois, son retour l'annonce,
Qu'à ce qu'il n'osait demander,
Il vient chercher une réponse.

LOUISON, au fond, toussant.

Hum!... hum!...

LA MARQUISE.

Encore là, Louison?...

LOUISON.

Madame la marquise...

LA MARQUISE.

Approche... ne tremble pas... que veux-tu?... voyons, parle...

LOUISON.

C'est une grâce, madame la marquise, que je voudrais vous demander... mais je n'ose pas...

LA MARQUISE.

Demande, petite, demande... le moment est bon... Une grâce?... pour toi?...

LOUISON.

Non, madame la marquise... pour un autre... un gros, qui était là, ce matin... quand vous avez dit : quelle horreur!...

LA MARQUISE.

Ah ! ce paysan... je ne l'ai pas vu.

LOUISON.

Tant pis.

LA MARQUISE.

Hein?...

LOUISON.

Je dis : tant pis... pour lui... ça lui aurait fait du bien... et ça n'aurait pas fait de mal à madame la marquise... parce qu'un joli garçon... c'est toujours bon à voir.

LA MARQUISE.

Ah! ah!... c'est un joli garçon?...

LOUISON.

Superbe... et madame aurait fait quelque chose pour lui, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

Pour un paysan?... je ne crois pas.

LOUISON.

Ah ! madame, il est si malheureux!... et moi de même, par contre-coup... Jugé et condamné à la prison, au pain et à l'eau! et il sera conduit au bailliage!... et il sera peut-être pendu!...

et tout ça pour un lapin, un méchant lapin, qu'il a tué, sans le vouloir!...

LA MARQUISE.

Et tu t'intéresses donc beaucoup à ce jeune braconnier?...

LOUISON.

Oh! oui... et fièrement encore... et toutes les filles du pays de même... que c'est une désolation... Ce pauvre Jean Grivet!... Il ne vivra jamais de pain sec et d'eau claire... il mourra plutôt.

LA MARQUISE.

Il est donc bien délicat ton Jean Grivet?

LOUISON.

Lui!... il est douillet, douillet!... Dame! c'est tout simple... quand on est habitué à être cajolé, mijoté par toutes les filles, femmes, veuves, *et cætera*... Lui en donnent-elles, des friandises et des douceurs!...

LA MARQUISE.

Ah!... oui-da? M. Grivet est donc... comme vous dites, vous autres petites gens... le coq du village?...

LOUISON.

Il est le coq... oh! ça, c'est vrai, qu'elles en sont toutes folles... elles se l'arrachent.

LA MARQUISE.

Et il les a aimées toutes?...

LOUISON.

Toutes... c'est-à-dire, les unes après les autres... mais à présent, je suis sûre...

LA MARQUISE.

Je suis fâchée de ne pas l'avoir regardé... ce doit être plaisant, un paysan, un rustre qui inspire de l'amour... à ces femmes-là.

LOUISON.

Dame! c'est qu'il est bien... une bonne figure, de belles couleurs... et puis, des yeux, qui vous disent des choses!... avec

ça qu'il a des dents qui vous donneraient envie d'être mangé, quoi!...

LA MARQUISE.

Oui... je comprends. (A part.) Comme Hector de Champfleury...

LOUISON.

Mais, c'est à la danse surtout qu'il faut le voir...

LA MARQUISE.

Ah!... c'est un beau danseur?...

LOUISON.

Lui!... Jean Grivet!... c'est-à-dire qu'on fait cercle pour le regarder... comme il est découplé!... comme il vous détache une sauteuse!... et puis, à la fin, il vous prend sa danseuse par la taille et vous la tient en l'air le temps de dire un *Pater* et deux *Ave*... Et si madame l'entendait chanter au lutrin donc!...

LA MARQUISE.

Ah! çà! mais, c'est un homme universel... Il a une belle voix?...

LOUISON.

Une voix magnifique... qui fait trembler les vitraux... et tout de suite après, des petits sons doux comme miel... qui vous vont droit au cœur... que ça vous procure un tic-tac... oh! queu tic-tac!

LA MARQUISE.

Quelle chaleur!...

LOUISON.

Dame!... ce gars-là, voyez-vous... il vous ensorcelle... il a pour ça des regards si tendres!... des mots si jolis!... pour lui résister, il ne faudrait pas avoir de cœur... et on en a généralement chez nous.

LA MARQUISE, rêveuse.

Vous êtes bien heureuse... et, en vérité, je n'aurais jamais pensé qu'il y eût si près de moi un homme à bonnes fortunes... Ce doit être amusant... et moins fade qu'à l'Œil-de-Bœuf.

LOUISON.

Si madame la marquise voulait le voir...

LA MARQUISE.

Jean Grivet ?... mais je n'aime pas à voir les vilains de si près... Celui-là a des qualités... à la bonne heure... Je ferai quelque chose pour lui, et d'abord... (Elle écrit sur un petit souvenir.)

LOUISON.

Il sortira de prison ?...

LA MARQUISE.

Oui, provisoirement... pour demander sa grâce.

LOUISON.

Ah ! madame la marquise !...

LA MARQUISE.

Oh ! ce n'est pas moi qu'il faut remercier... c'est lui, mon cousin... Et puis, quand je suis heureuse, je ne sais rien refuser.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, LE MARQUIS, puis LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, avec dépit.

Le voici !... ma foi, il n'a pas perdu de temps...

LA MARQUISE.

Qui donc ?...

LE MARQUIS.

Eh ! lui, le chevalier, votre cousin...

LA MARQUISE.

Vrai ?... déjà !... (A part.) Ah ! j'éprouve un trouble... une émotion !... je crois que je vais me trouver mal...

LE MARQUIS.

Eh ! mais... qu'avez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Rien... rien... un éblouissement...

LOUISON.

Madame la marquise...

LA MARQUISE, lui donnant le souvenir.

Ah! tiens... pour la mise en liberté de ce paysan... on l'entendra, et s'il mérite sa grâce...

LE MARQUIS.

La grâce de mon braconnier?... je verrai... (Bas à Louison.) si on me la demande, à moi.

LE CHEVALIER, en dehors.

Eh! oui, palsambleu! c'est moi... bonjour, bonjour!

LA MARQUISE.

C'est sa voix!

LE MARQUIS.

Ah! ah!... votre petit chanoine.

LA MARQUISE.

Si frais, si gentil!... Courons!... (Elle va pour sortir. Le chevalier paraît, pâle, maigre, efflanqué.)

LE CHEVALIER, entrant.

Bien, bien... Ces animaux-là, ils ont une manière de rire qui ressemble à de l'impertinence.

LA MARQUISE, reculant.

Juste ciel!... que vois-je!...

LE MARQUIS, de même.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LOUISON.

Est-il efflanqué, le cousin!... (Elle sort.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, avec admiration, et s'avançant pour lui baiser la main.

Oh ! oh !... c'est elle !... la marquise!... oh !...

LA MARQUISE, s'éloignant.

Monsieur est sans doute un ami...

LE MARQUIS.

De notre cousin le chevalier de Champfleury ?

LE CHEVALIER.

Mieux que ça... oh ! oh !... je suis le chevalier lui-même, en chair et en os...

LE MARQUIS.

Pas possible !...

LA MARQUISE, à part.

Ah ! l'horreur !...

LE CHEVALIER.

Hein ?...

LE MARQUIS, riant aux éclats.

Ah ! ah! ah !...

LE CHEVALIER, se laissant aller.

Ah ! ah ! ah !... (La marquise s'efforce de sourire.) Bah !... bah !... vous ne m'avez pas reconnu ?... comme ces brutes de paysans... qui m'ont trouvé fondu, fondu...

LE MARQUIS.

Le fait est que vous êtes réduit des trois quarts.

LA MARQUISE, à part.

Dieu... qu'il est laid !... qu'il est laid !...

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas?... c'est pour cela que je viens me renfermer dans ma châtellenie...

LE MARQUIS.

Comme un sage.

LE CHEVALIER.

Pas de la Grèce... (Riant.) oh ! oh ! oh !... J'enverrai celui-là à mon ami M. de Bièvre... c'est un calembour... mode nouvelle... Mais comme vous me regardez !... Je suis mieux... hein ?... beaucoup mieux ?... Ah ! diable ! c'est que je ne suis plus ce gros enfant, bien innocent, bien candide, et rond comme une pelote... J'étais une vraie pelote... avec des couleurs de paysan.

LE MARQUIS.

C'est vrai...

LE CHEVALIER.

Et quelle ingénuité !... j'en étais bête... bête comme tout... Je suis bien changé...

LA MARQUISE.

Mais non... pas trop...

LE CHEVALIER.

Si fait... au physique et au moral... mon moral surtout n'est pas reconnaissable... Je suis un scélérat de roué, comme mon ami Richelieu... je ne vaux pas le diable, vrai, ma parole d'honneur !... C'est étonnant comme Paris m'a formé, réformé et déformé... avec ses petits soupers, ses grandes orgies... *et cœtera*... Ah !... ah !... ah !...

LE MARQUIS, riant aussi.

Ah !... ah !... ah !...

LA MARQUISE, sévèrement.

Chevalier !...

LE CHEVALIER.

Pardon, pardon... (A part.) elle est bégueule !... je n'aime pas ça...

LA MARQUISE, à part.

Ah ! quel ton !... quelles manières !...

LE MARQUIS.

Et à présent, vous êtes le gentilhomme le plus pâle... le plus maigre... le plus...

LE CHEVALIER, toussant.

Hum!... hum!... étique, mon très-cher!... hum!... hum!... Je vis de jujube et de laits de poule.

LE MARQUIS.

Ce qui m'étonne, c'est qu'avec cette santé si frêle, vous ayez eu hier la force d'arrêter ce cheval emporté...

LE CHEVALIER.

Hein!... moi?... quel cheval?...

LA MARQUISE, l'observant.

D'enlever dans vos bras une femme évanouie!...

LE MARQUIS.

Sans respect pour ses quartiers!

LE CHEVALIER, étonné.

Quelle femme?

LE MARQUIS.

Ce n'est donc pas vous?... (A part.) J'en étais sûr!...

LA MARQUISE, à part.

J'en suis bien aise... Mais qui donc?

LE CHEVALIER.

Ah! çà... quelle diable d'histoire me faites-vous donc là?... Ah! bien, oui... courir les champs, rattraper les chevaux, soutenir les femmes évanouies! moi, qui me soutiens à peine!... Vrai... je n'ai plus que le souffle... Je viens dans mon château pour me reposer... C'est la Duthé qui m'a dit l'autre jour: « Chevalier, tu mourras sous le harnais... va-t'en au vert, mon « cher, va-t'en au vert. » (Riant.) Ah! ah! ah! ah!... et je viens me mettre au vert.

LA MARQUISE.

Au vert ?...

LE MARQUIS, riant.

Ah !... ah !... ah !... Dites donc, en attendant, voulez-vous accepter quelque chose de chaud, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Très-volontiers... un bouillon... je ne vis que de ça... je suis un homme consommé... Ah ! encore un, que je dirai à mon ami, M. de Bièvre... A propos, je soupe avec vous... c'est mon seul repas... Je me grise... ça fait dormir ferme... la marquise sera des nôtres...

LA MARQUISE.

Impossible, chevalier... je vais ce soir à la chapelle qui est près de la grille du parc... où l'on doit m'attendre.

LE MARQUIS, à part.

Bravo !...

LE CHEVALIER.

Bah !...

LE MARQUIS, à part.

Pauvre chevau-léger !... je puis aller à la chasse... (Haut.) Venez-vous, chevalier ?

LE CHEVALIER.

A l'instant... (Bas à la marquise.) Mais je vous reverrai, mon adorée !... il le faut... Cette lettre que j'ai reçue, cette lettre charmante !...

LA MARQUISE, à part.

O ciel !... imprudente !

LE CHEVALIER.

Hum !... hum !... je n'en puis plus... je suis mort !... (Il tousse plus fort.) Hum !... hum !...

LA MARQUISE.

Il a la coqueluche !...

ENSEMBLE.

Air : *Contredanse de Musard.*

LA MARQUISE.

Peut-on changer ainsi !
Et devais-je m'attendre
A le revoir ici
Tout comme le voici ?

LE MARQUIS.

Peut-on changer ainsi !
C'est bien fait pour surprendre :
Mais de le voir ainsi,
Pour moi, je suis ravi.

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, ici
On ne pouvait s'attendre
A me revoir ainsi,
Pâle, maigre et flétri.

LA MARQUISE, à part.

Ah ! grand Dieu ! voyez comme
Un pauvre gentilhomme
Nous revient de Paris !
De l'Opéra voilà les fruits !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Peut-on changer ainsi, *etc.*

LE MARQUIS.

Peut-on changer ainsi, *etc.*

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, ici, *etc.*

(Il sort avec le marquis.)

SCÈNE X.

LA MARQUISE, puis LOUISON, JEAN GRIVET.

LA MARQUISE, seule.

Au vert !... on l'envoie au vert !... Et quel changement !... il a perdu cette grâce, cette naïveté que j'aimais en lui... c'est un sot, maintenant... Et la lettre que je lui avais écrite !... s'il en abusait contre moi !... il est capable de tout... au vert !..

LOUISON, entrant, à Jean.

Allons, entre, ne crains rien...

LA MARQUISE.

Qui est là?... ah ! c'est toi...

LOUISON.

C'est lui... Jean Grivet...

LA MARQUISE.

Ah !...

ENSEMBLE.

AIR : *O ciel! qu'entends-je? eh quoi! c'est elle.*
(Changée en Nourrice.)

Approche ici, calme ta peine,
Et que l'espoir rentre en ton cœur.
Je suis, dit-on, fière et hautaine :
Je veux montrer de la douceur ;
Allons, bannis toute frayeur.

JEAN, à part.

Quoi ! c'est ici qu'on me ramène !
Près d'elle ! ô ciel ! je meurs de peur.
Elle est si fière et si hautaine !
Je tremble et j' sens battre mon cœur ;
Près d'ell' mon cœur bat de frayeur.

LOUISON.

Déjà j'éprouve moins de peine,
Déjà l'espoir rentre en mon cœur,

Elle est, dit-on, fière et hautaine,
Chacun se plaint de sa rigueur...
Voyez pourtant quelle douceur!

(Bas à Jean.)

Elle m'a promis de t'entendre :
Plaide ta cause avec chaleur ;
Surtout, prends cette voix si tendre,
Qui n' manqu' jamais d'aller au cœur.

Allons, ferme!... du courage!... prie-la bien fort... Je vas voir l'autre... le marquis...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Déjà j'éprouve moins de peine, *etc.*

LA MARQUISE.

Approche ici... calme ta peine, *etc.*

JEAN.

Quoi! c'est ici qu'on me ramène, *etc.*

(Louison sort.)

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, JEAN.

LA MARQUISE, regardant Jean Grivet, et à part.

Eh! mais, il n'est pas mal, ce garçon-là... Un paysan!... ah!... fi donc!...

JEAN, à part.

Dieu!... comme elle me regarde en dessous!... c'est mauvais signe.

LA MARQUISE.

Approche

JEAN, s'oubliant et s'avançant vivement.

Oh! je ne demande pas mieux...

LA MARQUISE, avec dignité.

Hein!...

JEAN, reculant.

Suffit.

LA MARQUISE.

Tu recules, je crois?...

JEAN.

Dame!... madame la marquise... c'est que j'ai peur..... Dieu! que j'ai peur!... mes jambes s'en vont, et j'ai des émotions qui me travaillent... qui me travaillent...

LA MARQUISE.

Il paraît que tu ne trembles pas toujours ainsi... Tu as de l'audace... trop d'audace.

JEAN, à part.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce qu'elle veut dire?...

LA MARQUISE.

Et tu ne respectes pas ce qui doit être sacré pour toi...

JEAN, à part.

Elle sait tout!...

LA MARQUISE.

Tu as osé...

JEAN.

Je suis perdu!... Grâce, madame la marquise!... grâce!... j'ai pas pu y résister... ça allait comme le vent, madame la marquise... et sans moi...

LA MARQUISE, étonnée.

Et que me faisait, à moi, le lapin que tu as tué?...

JEAN.

Ah! bah!... c'est les lapins qui doivent être sacrés?... je m'ai trompé.

LA MARQUISE.

De quoi donc voulais-tu parler?

JEAN.

Oh!... de rien, madame la marquise... c'est pas la peine...

LA MARQUISE.

Si fait... explique-toi...

JEAN.

Inutile, madame la marquise.

LA MARQUISE, frappant du pied.

Je le veux !...

JEAN, tremblant.

Dame ! vous vous fâcherez peut-être... mais voyez-vous, ça a été plus fort que moi... quand j'ai vu...

LA MARQUISE.

Eh bien ?...

JEAN.

Ce satané cheval, qui vous emportait.. brrrr !...

LA MARQUISE, vivement.

Ce cheval, dis-tu ?...

JEAN.

Ma fine, je n'ai pas réfléchi que vous ne voulez pas qu'on vous approche... Je me suis élancé, j'ai saisi la bride... au risque de me faire tuer... mais bah !... je m'inquiétais bien de ça...

LA MARQUISE, à part.

C'était lui !...

JEAN.

Vous étiez évanouie... vous alliez tomber... et alors... c'était bien hardi à moi, madame la marquise !... mais il n'y avait pas moyen de vous prendre sans vous toucher... Vous étiez dans mes bras... votre belle robe de satin toute chiffonnée... (Vivement.) Je n'ai pas regardé, madame la marquise...

LA MARQUISE.

Tu as bien fait... Va toujours !

JEAN.

Alors, j'ai couru... j'ai couru vers la chapelle du parc... où je vous ai déposée, toujours à moitié morte... et en vous demandant

pardon d'avoir effleuré, de mes lèvres, vos cheveux qui s'étaient dénoués et votre joue si fraîche, si gentille !... (Vivement.) Je ne l'ai pas embrassée, madame la marquise !

LA MARQUISE.

Tant pis pour toi... Continue...

JEAN.

Mais je vous regardais avec des yeux! oh!... je tenais votre main, et je sentais mon cœur qui battait, battait !... Pardon, madame la marquise...

LA MARQUISE.

Et puis!...

JEAN, vivement.

Voilà tout... il n'y a rien de plus... je vous ai entendue murmurer bien bas, bien bas... (Fredonnant les paroles de la marquise.)

Vils roturiers...
Respectez les...

Et je me suis sauvé... comme si tous les diables de l'enfer étaient à mes trousses.

LA MARQUISE.

Et tu n'as rien dit?...

JEAN.

Ah! bien, oui!... j'avais trop peur... Je me rappelais une vieille histoire du village... C'était la bisaïeule de M. le marquis... elle était fière!... fière comme vous... (La marquise le regarde.) Ne faites pas attention... V'là qu'un jour elle tombe... d'une drôle de manière... et un paysan court à son secours... Je ne sais pas comment ça se fit... mais madame la marquise lui donna de l'or et de l'argent, en veux-tu en voilà, pour lui payer son service... et monseigneur le marquis le fit pendre, pour avoir osé toucher madame la marquise.

LA MARQUISE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Approche-toi... de ma reconnaissance,
Je veux que tu sois bien certain.
(Lui tendant une bourse.)
Tiens, prends cet or : voilà ta récompense...
Prends donc... Eh bien ! tu retires ta main?

JEAN, troublé.

J' trembl' d'y toucher...

LA MARQUISE, riant.

Quelle frayeur extrême !
Et qu'as-tu donc !

JEAN.

C'est justement comm' ça
Qu'avec l'ancienn' ça commença...
Et je crains qu' ça n' finiss' de même.

(La marquise s'approche, lui met la bourse dans la main, puis le regarde en silence.)

LA MARQUISE, à part.

C'est qu'il est fort bien... des yeux d'un brillant !... (Haut.) Ne crains rien... je te pardonne...

JEAN, roulant son chapeau.

Puisque je me suis sauvé... dame !... ça coûte un peu.

LA MARQUISE.

Oui... je comprends... à toi, surtout, qui n'es pas habitué à la fuite... Je sais que tu es le coq de ton village...

JEAN, riant.

Oh ! oh ! oh !...

LA MARQUISE, à part.

Il a l'air bête... mais une bonne figure. (Haut.) Tu es, m'a-t-on dit, un séducteur... le favori, l'enfant gâté de toutes les jolies filles de ton endroit.

JEAN, avec satisfaction.

Oh !... alors... si on l'a dit à madame la marquise...

LA MARQUISE, à part.

Eh ! mais ! c'est fat comme un homme qui serait né... Je suis curieuse de savoir comment ça parle d'amour.

JEAN, à part.

Comme elle me regarde donc !... oh ! oh ! oh !...

LA MARQUSIE.

Jean Grivet !...

JEAN, reprenant son sérieux.

Madame la marquise !...

LA MARQUISE, le faisant approcher.

Écoute... écoute... Tu as donc, pour les charmer, un langage bien tendre, bien séduisant ?...

JEAN.

Dame !... c'est selon...

LA MARQUISE.

Selon... quoi ?...

JEAN.

C'est selon qu'on a affaire à une fille sage et innocente... parce qu'il y en a dans le nombre... pas beaucoup... mais quelques-unes... ou bien à une femme... (Il hésite.) Enfin, vous savez...

LA MARQUISE.

Ah !... oui-da ?...

JEAN.

Il y a plusieurs façons...

LA MARQUISE.

Voyez-vous ?... (A part.) C'est roué comme un gentilhomme de Versailles.

JEAN, qui la regarde de plus près, à part.

C'est qu'elle est diablement avenante, la marquise!...

LA MARQUISE.

Voyons... explique-moi donc ça.

JEAN.

Oh! oh! oh!... j'ose pas...

LA MARQUISE.

Je l'exige.

JEAN.

Alors, j'oserai... (A part.) Tiens! au fait... pourquoi pas?... ça rapproche, de causer... et elle a tout ça... et tout ça... si gentil!...

LA MARQUISE.

Eh bien?...

JEAN.

Eh bien!... supposons, madame la marquise, que je rencontre quelque part... dans le bois, par exemple... C'est souvent dans le bois, à cause... Enfin, je rencontre une fille... femme... ou veuve... n'importe... pourvu qu'elle soit jeune et jolie... comme vous... Ah! pardon!

LA MARQUISE, à part.

Il ne s'exprime pas mal... (Haut.) Ensuite?...

JEAN, à part.

Ça ne lui fait rien?... bon! (Haut.) Faut-il qu'elle soit innocente?...

LA MARQUISE, riant.

Comme tu voudras.

JEAN, la regardant.

Moi, je veux tout... et ça vous regarde.

LA MARQUISE.

Eh bien!... une innocente... tu n'en auras que plus de mérite.

JEAN.

Et plus de satisfaction. Pour lors, je m'approche d'elle, comme qui dirait de vous...

LA MARQUISE.

Ah!... c'est moi qui suis l'innocente?...

JEAN.

Oh! je ne dis pas ça pour humilier madame la marquise.

LA MARQUISE.

Continue... (A part.) C'est drôle...

JEAN.

Je dis donc que je m'approche d'elle, et je fais semblant de ne pas voir... je regarde les étoiles, s'il y en a... ou les arbres, s'il n'y en a pas... mais je vois qu'elle me reluque en dessous... comme v'là madame la marquise. (La marquise, qui le regardait, baisse vivement les yeux.)

LA MARQUISE, à part.

Eh! mais... il m'embarrasse.

JEAN.

Tiens! que je lui dis : tiens! c'est vous, Jacquotte!... Je dis Jacquotte, parce qu'il est gentil, ce nom-là... hein?... Bonjour, Jacquotte!... et elle baisse les yeux, comme v'là madame la marquise. Là-dessus, je lui donne une grosse... (Il va pour donner une tape à la marquise, et recule effrayé.) Non, non, non!... je ne donne rien!... (A part.) J'allais taper, tout d' même.

LA MARQUISE.

Eh bien?...

JEAN.

Ah!... bonjour, Grivet... qu'elle me répond... Ça entame la conversation... Je lui dis des choses qui me viennent de source... (S'échauffant comme s'il parlait à Jacquotte.) Oh! que vous êtes bien comme ça!... que vous avez de jolis yeux, et une taille!... Dieu! que ce casaquin vous va bien, Jacquotte!...

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bon, monsieur Grivet...

JEAN.

Juste !... madame la marquise dit ça comme les autres !...

LA MARQUISE.

Comme Jacquotte ?... tu me flattes.

JEAN.

Oh! non... parole... C'est pour lors que je lui lance un coup d'œil... oh ! mais un fier coup d'œil... tenez, comme ça... ça lui fait de l'effet, à c'te petite... elle devient rouge comme une pomme d'api... moi, malin, je profite de ça... je saute comme un possédé, je lui prends la main... (Il s'élance vers la marquise et recule de nouveau avec effroi.) Non, non, non !... je ne prends rien du tout.

LA MARQUISE.

Après... après ?...

JEAN.

Après !... (A part.) ah ! elle a dit : Après !... Bon ! bon ! bon !...

LA MARQUISE.

Jacquotte se fâche et s'enfuit ?...

JEAN.

Du tout... jamais... ah ! bien, oui !

LA MARQUISE.

Comment !... l'innocente ?...

JEAN.

L'innocente reste... Je lui serre la main, ferme... et voyant que j'en tiens, elle me regarde d'un petit air... oh ! quel drôle de petit air !... (Voyant la marquise lui sourire.) Tenez, comme ça... juste !... la bouche en cœur... exactement ça... et ses yeux...

LA MARQUISE, le regardant avec plus d'expression.

Ses yeux ?...

JEAN.

Parfaitement ça... (S'animant.) Ces yeux-là, ça me trouble, ça me bouleverse... la tête n'y est plus, la raison va se promener, je ne connais plus rien... Jacquotte ! que je crie, ah ! Jacquotte ! Jacquotte !...

Air : *Vils roturiers.*

LA MARQUISE.

Et que fais-tu ?...

JEAN.

Ma fine, alors,
Redoublant d'amour, de transports,
Je lui prends hardiment la taille.

LA MARQUISE.

On te laisse faire?

JEAN, lui prenant la taille.

Oui, comm' ça...

LA MARQUISE, reprenant tout à coup sa fierté et lui donnant un coup d'éventail.

Eh ! manant !...

JEAN, troublé.

Dieu ! qu'ai-je fait là !...

LA MARQUISE.

Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille !

JEAN, au comble de l'effroi.

Oh ! c'est que... Ah ! je suis perdu ! (Il s'enfuit.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, seule, et se remettant peu à peu.

Ah ! il est parti... il a eu peur... et moi aussi... Mais, comme il y allait ! Si on les laissait faire, ces gens-là seraient d'une

impertinence !... En vérité, c'est là un monde tout nouveau.... et je m'ennuie tant dans l'autre !... Par bonheur, un coup d'œil jeté sur ma parure m'a rappelé mon origine, mon rang... mon mari... Ah ! il était temps !...

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LOUISON, puis JEAN GRIVET.

LOUISON, entrant.

Tant pis, je dirai tout à madame la marquise.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est toi, Louison ?... (A elle-même.) C'est très-dangereux...

JEAN, entrant et s'arrêtant au fond.

Eh ! Louison... Encore, madame la marquise !...

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il ?

LOUISON.

Il y a, madame la marquise, que sans vous nous sommes perdus.

LA MARQUISE.

Explique-toi.

LOUISON.

C'est encore pour ce pauvre Jean Grivet.

JEAN, à part.

Elle parle de moi.

LOUISON.

Pour avoir sa grâce, je me suis risquée près de M. le marquis que j'ai rencontré.

JEAN, à part.

J'en étais sûr !...

LA MARQUISE.

Près de mon mari ?... tu as bien fait.. il faut qu'il consente...

LOUISON.

Voilà madame la marquise... Je lui ai demandé de toutes mes forces la grâce de ce pauvre garçon... et me voyant si désolée...

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LOUISON.

Il me l'a promise...

LA MARQUISE.

Vraiment ?

JEAN, avec joie, à part.

Oh !...

LOUISON.

Mais, à une condition...

JEAN.

Ah !...

LA MARQUISE.

Une condition !... laquelle ?...

LOUISON.

C'est que, cette grâce..... je viendrai la chercher ici, ce soir, dans ce salon.

JEAN, à part.

Oh !...

LA MARQUISE.

Ce soir ?

LOUISON.

Oui, madame la marquise... mais il m'a dit ça avec des yeux !... et puis des gestes...

LA MARQUISE.

Ah ! il fait des gestes, le marquis ?

LOUISON.

Et il y a autre chose qui me fait peur...

JEAN, à part.

Encore ?

LA MARQUISE.

C'est ?

LOUISON.

C'est qu'il a choisi justement l'heure où madame la marquise doit aller à la chapelle du parc..... comme elle l'a dit.

JEAN, à part.

Un rendez-vous !

LA MARQUISE.

Ah ! il a choisi cette heure-là ?...

LOUISON.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Lorsqu'il vous verra disparaître
Derrièr' les arbr's... crac ! il viendra.

LA MARQUISE.

Comment ! ici !

JEAN.

Dir' qu' c'est notr' maître !

LA MARQUISE.

Et sais-tu ce qu'il te voudra ?

LOUISON.

Non.

LA MARQUISE.

Son but?

LOUISON.

Dans le fond de l'âme,
Je n' sais trop quoi m'imaginer...
Mais m'est avis qu' vous qu'êt's sa femme,
Vous pourriez p'ut-êtr' le deviner.

Il viendra... il viendra, madame la marquise.

JEAN, avec colère.

Nous verrons !

LOUISON, se retournant.

Hein ?...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?... (Jean s'est esquivé et ne reparaît plus.)

LOUISON.

Rien... rien.... je m'ai trompée...

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, LOUISON.

LA MARQUISE, à part.

Oh! le marquis... le marquis!... Il ne craint pas de déroger, lui..... et quand je défends si bien mes quartiers de noblesse, il fait bon marché des siens!...

LOUISON.

Vous voyez, madame la marquise, qu'il faut que vous nous fassiez aussi une grâce.

LA MARQUISE.

Une grâce?...

LOUISON.

C'est que vous ayez la bonté de ne pas sortir ce soir... d'ailleurs, le temps est couvert.

LA MARQUISE, réfléchissant.

Ne pas sortir?... au contraire... si je pouvais sortir... et rester?...

LOUISON, étonnée.

C'est difficile.

LA MARQUISE.

Peut-être... Ah! il veut te parler en secret?...

LOUISON.

Oui, il est très-bavard.

LA MARQUISE, se promenant.

Très-bavard... avec les paysannes, à ce qu'il paraît... Ah! monsieur le marquis, il vous faut une mésalliance... Eh bien!

non, de par Dieu!... un tête-à-tête!... je suis curieuse de savoir ce qu'il veut à cette petite Louison.

LOUISON.

Madame...

LA MARQUISE.

Suis-moi dans mon appartement.

AIR : *Pour moi plus d'espérance* (Discrétion).

Que ce soit un mystère;
Sachons nous taire,
Et tout, j'espère,
Le trompera.
Pourvu qu'elle soit prise
Pour la marquise,
Mon entreprise
Réussira.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Que ce soit un mystère! *etc.*

LOUISON.

Quel est donc ce mystère?
Que veut-ell' faire?
Je n'comprends guère
Ce projet-là.
Rien n'égal' ma surprise,
Mais me vlà prise,
Si la marquise
Ne m'tir'pas d'là.

(Louison entre dans l'appartement de la marquise; celle-ci va la suivre lorsque le chevalier paraît et l'arrête.)

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, en dehors.

Je me sens bien, très-bien..... ma parole d'honneur!

LA MARQUISE.

Le chevalier !...

LE CHEVALIER, entrant.

Un bouillon... ça vous donne du velouté, du moelleux. (Retenant la marquise qui va sortir.) Eh ! tête-Dieu ! c'est la marquise, ma belle cousine.

LA MARQUISE.

Je sors, chevalier, j'ai à parler à cette petite... (A Louison qui sort.) Va donc.

LE CHEVALIER.

Mais, moi aussi, moi aussi, j'ai à vous parler.

LA MARQUISE.

Impossible...

LE CHEVALIER.

Permettez... Et cette lettre charmante que j'ai reçue?

LA MARQUISE, vivement.

Vous dites... (A part.) Ah ! j'aurai ma lettre... je l'aurai !

LE CHEVALIER.

Cette lettre, dont je n'abuserai pas assurément... Cela dépend de vous.

LA MARQUISE, à part.

Le monstre ! (Haut.) Quelle lettre, chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! celle-ci... (La marquise veut la prendre, il la retire.) Ah ! pardon... c'est mon titre...

LA MARQUISE, à part.

Ciel !

LE CHEVALIER, lisant.

« Hector, mon âme va au-devant de la tienne; reviens, que « je retrouve avec toi ces jours si purs de nos douces cause- « ries... »

LA MARQUISE, cherchant à prendre la lettre.

Donnez.

LE CHEVALIER, la retirant.

Moi aussi, en vous revoyant, je me suis senti là, dans le cœur, un retour de je ne sais quoi... il m'a pris un frisson...

LA MARQUISE, souriant.

C'est peut-être la fièvre.

LE CHEVALIER, avec chaleur.

Fièvre d'amour, qui m'a emporté vers vous... tendre et passionné comme à Paris... et en ce moment encore...

LA MARQUISE, sévèrement.

Chevalier !

LE CHEVALIER.

Eh bien ! non... eh bien ! non... J'ai été un gueux, un scélérat, un vrai lion... mais je reviens avec des goûts paisibles, innocents et champêtres.

LA MARQUISE, suivant la lettre des yeux.

J'entends... vous êtes devenu pastoral.

LE CHEVALIER.

A la Florian !... Et puis, les champs, les forêts, le laitage, ça me remettra... Vous serez ma bergère...

LA MARQUISE.

Il ne vous manque plus que le troupeau.

LE CHEVALIER.

Ah ! oui, les moutons... c'est charmant !

LA MARQUISE, à demi-voix.

Surtout s'ils sont aussi gras que le berger.

LE CHEVALIER.

Nous reprendrons, comme vous dites dans la lettre...

LA MARQUISE, se rapprochant.

Ah !

LE CHEVALIER, continuant.

Nos douces promenades, quand, tête à tête dans le parc, ma cousine s'appuyait nonchalamment sur mon bras potelé, en me donnant des petits coups d'éventail sur mes joues rondelettes... quand elle partageait les bonbons les plus exquis entre moi et son griffon, qui me mordait toujours les jambes.

LA MARQUISE, le regardant.

C'est donc ça...

LE CHEVALIER, montrant la lettre.

Vous me rappelez là des faveurs...

LA MARQUISE, prenant vivement la lettre.

Eh ! donnez donc.

LE CHEVALIER.

Auxquelles je ne comprenais rien... énorme imbécile que j'étais !...

LA MARQUISE, avec assurance.

Et qu'y auriez-vous compris ?

LE CHEVALIER.

Eh ! eh ! eh !... ce pauvre marquis... il l'a échappé belle...

LA MARQUISE.

Vous êtes un fat !...

LE CHEVALIER.

Ah !... ah !... c'est le nom que ces dames me donnaient là-bas... et je veux le gagner ici aux mêmes titres.

LA MARQUISE.

Vous êtes un insolent !

LE CHEVALIER.

La Duthé me l'a dit, un jour que je la brusquais.

LA MARQUISE.

Chevalier... sortez !...

LE CHEVALIER.

Ah ! de la colère !... Je n'y crois pas, et l'amour que je retrouve près de vous... (Elle le touche de son éventail, il tombe dans un fauteuil.)

LA MARQUISE.

Asseyez-vous donc, chevalier, vous en avez besoin.

LE CHEVALIER, furieux et se levant.

Prenez garde !... vos airs de dédain ne font que m'irriter... et je vous forcerai bien...

LA MARQUISE, l'arrêtant du geste.

Tout beau, chevalier... on ne me force pas... Vous oubliez que vous êtes au vert... Allez, partez... et surtout cherchez d'autres pâturages que ceux de Pretintaille. (Elle sort avec dignité.)

SCÈNE XVI.

LE CHEVALIER, puis JEAN GRIVET.

LE CHEVALIER, furieux.

Hein !... des pâturages, à moi !... mais c'est absolument comme si elle m'envoyait... (Il est interrompu par sa toux.) Elle est piquée... Décidément, c'est une bégueule... nous verrons... Ah !... marquise, ma belle !... tu m'as défié !... tant pis pour toi... ou plutôt, tant mieux, friponne !... Ah ! il faut être impertinent pour triompher de certaines vertus revêches...

JEAN, entrant d'un air résolu.

Ma fine, j'entre ici et je n'en bouge plus.

LE CHEVALIER, à part.

Eh bien ! palsambleu !... je serai impertinent... ça me va.

JEAN, à part.

Et si Louison vient au rendez-vous... j'y serai !...

LE CHEVALIER, l'apercevant.

Ah !... que fais-tu là, manant ?...

JEAN, de même.

Tiens!... ce grand sécot... je ne le voyais pas.

LE CHEVALIER.

Réponds... que viens-tu faire?

JEAN, embarrassé.

Dame!... voyez-vous... c'est l'heure oùs que madame la marquise doit aller dans le bas du parc...

LE CHEVALIER.

Ah!... c'est juste... elle l'a dit... à la chapelle... Dieu!... si je pouvais... sur sa route!... Elle va sortir, dis-tu?...

JEAN.

Oui... et pendant ce temps-là, le marquis...

LE CHEVALIER.

Le marquis!... ah! diable!... il m'embarrasse...

JEAN.

Tiens!... et moi, donc!... c'est indigne à lui... une jeunesse qui m'allait si bien!...

LE CHEVALIER, sans l'écouter.

Si je pouvais, par quelque bonne rouerie, le tenir éloigné, j'aurais ma revanche... Les bois touffus, l'obscurité, la surprise, la peur... tout seconde mes audacieux projets...

JEAN.

Il parle tout seul, monsieur l'effilé.

LE CHEVALIER.

Mais, le mari?... pourquoi diable y a-t-il toujours des maris?... Ah! il ne faut pas s'en plaindre... c'est plus drôle... Manant?...

JEAN.

Vous dites?...

LE CHEVALIER.

Où est le marquis?...

JEAN.

M. le marquis ?

LE CHEVALIER.

Oui, M. le marquis... ce garçon-là est obtus.

JEAN.

Il est dans la bibliothèque, oùs qu'il met ses fusils...

LE CHEVALIER.

Dans la bibliothèque ?... à droite ?... là ?

JEAN.

Oui, je l'ai vu à la fenêtre, qui guettait le départ de sa femme pour descendre... et...

LE CHEVALIER, s'écriant.

Oh !...

JEAN, s'approchant.

Hein ?...

LE CHEVALIER.

Ah !...

JEAN.

Bah !...

LE CHEVALIER.

Une idée !... oh ! Dieu ! de l'Œil-de-Bœuf... merci, merci... quelle rouerie !... on en parlera.

JEAN.

Eh bien !... qu'est-ce qui lui prend donc ?

LE CHEVALIER.

Manant... approche.

JEAN.

Voilà...

LE CHEVALIER.

Tais-toi. (La nuit commence.) Tu vas te glisser le long du treillage, jusqu'à la porte de la bibliothèque... prends garde qu'il ne te voie... le marquis...

JEAN.

Bon !... je me ferai petit, petit, petit.

LE CHEVALIER.

Tais-toi... Tu fermeras tout doucement la porte à double tour...

JEAN.

Et lui dedans ?...

LE CHEVALIER.

Eh ! oui... stupide !...

JEAN.

Stupide !... qu'est-ce que c'est que ce saint-là ?... Je m'appelle Jean...

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc... Tu retireras la clef...

JEAN.

Ah ! çà... et le marquis ?... le marquis ?...

LE CHEVALIER.

Il ne t'entendra pas... et plus tard, s'il crie... tu ne l'entendras pas non plus.

JEAN.

C'est drôle... Comme ça, il ne viendrait pas, et c'est moi !... Ah ! bien, oui... mais s'il se fâche ?...

LE CHEVALIER.

Je prends tout sur moi.

JEAN.

Et s'il me donne un coup de pied... quelque part... qui est-ce qui me le rendra ?...

LE CHEVALIER.

Moi, moi !

JEAN.

Vrai?... en ce cas... Au fait... il voulait me... (Il fait le geste de pendre.) Et moi, je le... (Signe d'enfermer.) Superbe!

LE CHEVALIER.

Tiens, dépêche-toi... voilà deux louis pour ta peine, et ta discrétion.

JEAN.

Que vous êtes bête!... comme si j'avais besoin de ça... J'accepte,

LE CHEVALIER.

Dieu!... je l'aperçois... c'est elle!... cette taille élégante qui se dessine dans l'ombre... (A Jean.) Eh! vite à la bibliothèque...

JEAN.

J'y cours... (A part.) O saint Jean, mon patron!... je sauve Louison et je gagne deux louis!... merci, saint Jean!

LE CHEVALIER.

Chut!... (Il s'efface derrière la porte; Jean va sortir par la gauche; Louison, en costume de marquise, paraît en dehors, dans le parc; et au même instant la marquise, en costume de paysanne, paraît à droite.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA MARQUISE, LOUISON.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE et LOUISON.

AIR *de la Périchole.*

Ah! quelle aventure!
Quel moment pour moi!
Sous cette parure,
Je tremble d'effroi.

LE CHEVALIER.

La nuit est obscure...
Nous verrons, ma foi!

Si cette aventure
Tourne contre moi.

JEAN.

Ah! quelle aventure!...
Le marquis, je croi,
F'ra triste figure...
Et j'en meurs d'effroi.

(Jean sort par la gauche. Louison s'éloigne, et le chevalier la suit légèrement. La marquise reste seule.)

SCÈNE XVIII.

LA MARQUISE, seule.

Ah! le marquis veut déroger... Eh bien! nous verrons!... lui, si calme, si respectueux!... avec moi... Il paraît qu'il le serait moins avec Louison... Je ne suis pas fâchée de voir ça... Venez, marquis, venez!... Tandis que votre passion de village promène mes paniers et ma robe à queue dans les allées du parc, une marquise vous attend ici, en simple jupon de laine... c'est tout profit pour vous... et pour la morale.

Air : *Ah! combien ma jeune maîtresse.*
(De la Marquise. Opéra-com.)

RÉCITATIF.

Me voilà donc simple fillette,
Grâce au costume du pays...
Oublions le rang, l'étiquette,
Comme aux bals masqués de Paris.

BOLÉRO.

Adieu, dame de parage :
Plus de rang, plus d'apanage;
Oubliant mon haut lignage,
Soyons fille du hameau,
Et quittons pour le village
Les salons de mon château.

Adieu donc, grandes toilettes,
Beaux atours, riches aigrettes,
Noble écrin qui n'es plus là...
Quand je perds ici ma parure,
Ah! du moins, puisse la nature
Remplacer pour moi tout cela!...
Adieu, dame de parage :
Plus de rang, plus d'apanage;
Oubliant mon haut lignage,
Soyons fille du hameau,
Et quittons pour le village
Les salons de mon château.

Du bruit!... il aura vu passer ma petite marquise... c'est lui!...

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, JEAN GRIVET.

JEAN, entrant doucement.

Il est dedans, le marquis!... Chante, mon petit, car la cage est fermée... (Il se heurte contre un fauteuil.) Ouf... juste au genou... v'là le bonheur qui commence.

LA MARQUISE, à part.

Il ne se fait pas attendre ici, le traître... Il paraît que c'est piquant de déroger.

JEAN.

Louison!... Louison!... es-tu là?...

LA MARQUISE, à part.

Eh! mais!... cette voix...

JEAN.

Si tu n'y es pas... dis-le.

LA MARQUISE, à part.

O ciel!... Jean!...

JEAN.

C'est toi... je reconnais ton petit pas... c'est bête... viens donc.

LA MARQUISE, s'oubliant.

Hein ?

JEAN.

Oh !... ne te fâche pas... n'aie pas peur... le marquis n'est pas là... il est sous clef... dans la bibliothèque. (Riant.) Ah ! ah ! ah !...

LA MARQUISE, d'une voix étouffée.

Rentrons.

JEAN, lui saisissant le bras.

Ah !... je te tiens... Ne tremble donc pas comme ça... quand je te dis qu'il n'y est pas... à preuve : v'là la clef... Prends-la... tu lui rouvriras... je ne veux pas qu'il me voie.

LA MARQUISE, prenant la clef.

Donne... (Changeant sa voix.) Tu l'as enfermé ?...

JEAN.

A double tour... Vieux singe !... je te donnerai des rendez-vous avec Louison !... quand t'as une femme si gentille, si avenante... que le cœur m'en bat encore...

LA MARQUISE, à part.

Pauvre garçon !...

JEAN.

Mais, me v'là à sa place... et nous sommes maîtres du château... Les domestiques sont en train de souper... dis donc, nos gens soupent... La marquise est loin... et l'autre... le mari !... (Riant.) Ah !... ah !... ah !... mais ris donc, ris donc...

LA MARQUISE, s'efforçant de rire.

Moi !...

JEAN.

Va donc... t'as bien de la peine... ah ! ah ! ah !...

LA MARQUISE, avec contrainte.

Ah ! ah ! ah ! au fait, c'est drôle !...

JEAN.

Nous avons le temps de causer.

AIR : *Noble dame, pensez à moi.*

Plus que l' marquis, je serai tendre;
Je serai plus malin aussi.

LA MARQUISE, à part.

Sans déroger, je puis l'entendre :
Car Louison est seule ici...
Laissons-le faire, tout va bien :
La marquise n'en saura rien.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Laissons-le faire, tout va bien :
La marquise n'en saura rien.

JEAN.

Nous sommes seuls et tout va bien :
Car le marquis n'en saura rien.

(Lui prenant la main pendant la ritournelle de l'air.)

Oh ! queue main ! queue main !... c'est du satin, un vrai velours...

LA MARQUISE, la retirant.

Aïe !... (A part.) Ma main va me trahir !...

JEAN.

Pourquoi que tu la retires ? pourquoi que tu dis : Aïe !...

LA MARQUISE, prenant et gardant pendant toute la scène le ton de paysanne.

Dame !... tu serres trop fort...

JEAN.

Oh ! oh !... tu crois donc que j'ai une poigne de marquis ?... une petite méchante poigne ?... oh ! bien, oui !... quand je serre, moi, faut crier... ça vaut mieux.

LA MARQUISE.

Oui... je ne dis pas... mais quand on n'est pas habituée...

JEAN.

Oh! oh!... pas habituée!... est-ce que tu vas faire la fière, comme ta maîtresse?...

LA MARQUISE.

Bah!... elle est donc fière?...

JEAN.

La marquise!... fière... qu'elle en étouffe!... tant pis pour elle, donc!...

LA MARQUISE.

Comment! tant pis?...

JEAN.

Certain'ment... c'te bêtise!... elle ne veut que de la noblesse... des quartiers, comme elle dit... ça doit être insipide... aussi, elle s'ennuie...

LA MARQUISE.

A se démonter la mâchoire...

JEAN.

Elle se prive, cette femme.

LA MARQUISE.

Ah... tu crois?...

JEAN.

Tiens!... me v'là, moi... une supposition... je ne suis pas noble, c'est vrai... encore, je ne suis pas bien sûr... parce que l'ancien seigneur...

LA MARQUISE.

Hein?... qu'est-ce que tu dis?...

JEAN.

Enfin, n'importe... mais ce qu'il y a de certain, c'est que tout

à l'heure, ici, quand j'étais avec elle... tout manant que je suis... j'ai vu qu'elle me reluquait...

LA MARQUISE.

Ah!... tu as vu...

JEAN.

Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air... elle avait une petite figure câline.. et des yeux qui reluisaient... reluisaient!... alors, il m'a passé un vertige dans la tête... et en avant les mains!... Par malheur, ça l'a réveillée, son orgueil est revenu, et v'lan.... elle m'a tapé.

LA MARQUISE.

Elle t'a tapé...

JEAN.

Elle m'a tapé... en répétant... tu sais...

(Chantant.)

Vils roturiers,
Respectez les quartiers...

LA MARQUISE.

Comment! est-ce que, sans cela, tu aurais osé ?...

JEAN.

Tiens... je l'aurais embrassée tout de même, cette pauvre petite... ça l'aurait changée, et moi itou.

LA MARQUISE.

Mais voyez-vous... voyez-vous!... (A part.) Il me fait presque peur.

JEAN.

Avec ça que le marquis ne veut pas qu'on chasse sur ses terres... (Riant.) Hein?...

LA MARQUISE, riant aussi.

Oui, pour un braconnier, ce serait drôle... Mais sais-tu que c'est bien mal à toi, Jean Grivet, d'être infidèle à toutes les jolies filles du village?... à moi surtout... qui t'aime tant!...

JEAN.

Bah!... t'es jalouse?... t'as tort... parce que tu me plais mieux... (Il la presse.)

LA MARQUISE.

Eh bien!... eh bien!... Jean, laissez-moi... Jean...

JEAN.

Ah! bah! tu vas dire comm' Jacquotte?...

LA MARQUISE.

Jacquotte!... (A part.) Ah! mon Dieu!...

JEAN.

AIR : *Brune et Blonde* (de Mlle Puget).

Cède à ma tendresse,
A mon ardeur;
Ta main, que j' la presse
Là, sur mon cœur!
Car tu me plais mieux, fillette friponne,
Que cette marquise avec ses quartiers;
Je préfèr' cent fois ta rob' qu'on chiffonne
A ses brocarts d'or, à ses beaux paniers.
Et cependant, un' grande dame,
Ça flatt' toujours la vanité;
J'en suis glorieux au fond d' l'âme,
Et j' l'aimerais... rien qu' par fierté.

ENSEMBLE.

JEAN.

Cède à ma tendresse, *etc.*

LA MARQUISE.

Dieu! quelle tendresse!
Et quelle ardeur!
C'est ma main qu'il presse
Là, sur son cœur!

JEAN.

Ne me r'pousse pas...

LA MARQUISE.

Je dois me défendre.

JEAN.

Où trouverais-tu, dans tout c' pays-ci,
Quelqu'un d' plus gentil, d' plus galant, d' plus tendre?...

LA MARQUISE, à part.

Quoi ! ce roturier, me parler ainsi !...
Et cependant, quoiqu'il m'en coûte,
Malgré mon orgueil, ma fierté,
Je ne fuis pas, et je l'écoute...
Rien que par curiosité.

ENSEMBLE.

JEAN.

Cède à ma tendresse ! *etc.*

LA MARQUISE.

Dieu ! quelle tendresse, *etc.*

JEAN.

J'ai embrassé Jacquotte... et je t'embrasserai itou...

LA MARQUISE.

Je te le défends... ma vertu...

JEAN.

Ah !... oui... ta vertu !... j'y crois joliment... Si le marquis était là... tu lui refuserais peut-être !...

LA MARQUISE.

Je n'aurais rien à lui refuser.

JEAN.

Vois-tu, vois-tu... Je lui vole ses priviléges, à ton marquis... et je vas t'embrasser pour sa femme et pour toi...

LA MARQUISE, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! Jean !

JEAN.

Oh! tu n'as pas d'éventail, toi! (La croix de la marquise tombe.) Qu'est-ce que c'est que ça qui tombe!... ah! bah!...

LA MARQUISE, riant plus fort.

Ah! ah! ah! m'embrasser! Je ne veux pas.

JEAN, l'embrassant.

Ris toujours... ris toujours... j'aime mieux ça.

LA MARQUISE.

Jean!... (Riant.) Ah! ah! ah!... (Elle veut s'échapper.)

JEAN, poussant un cri et s'éloignant.

Ah! c'est bête!... tu m'as pincé au sang!... au sang!...

LA MARQUISE.

Tiens!... ça t'apprendra...

JEAN.

Oui, on pince un petit peu... mais on n'emporte pas le morceau... Tu vas me payer ça...

LA MARQUISE, écoutant.

Chut! on vient... je suis perdue!...

JEAN.

Je te suis...

LA MARQUISE.

Je te le défends!... (Elle se sauve dans son appartement, dont la porte se referme aussitôt.)

JEAN, la poursuivant.

Nous allons voir... Ah! tu te renfermes... (Il va pour sortir au fond et aperçoit le marquis.) Ciel!... le marquis!... (Il saute par la fenêtre à droite.)

SCÈNE XX.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE, portant des flambeaux, puis JEAN GRIVET, poursuivi par le garde et les domestiques.

LE MARQUIS, furieux.

Cherchez-le... arrêtez-le... et cent coups de bâton, sur-le-champ !...

LE DOMESTIQUE.

Qui donc, monseigneur ?

LE MARQUIS.

Qui ?... Je n'en sais rien... mais il me le faut... l'infâme ! le scélérat ! qui m'a enfermé là-haut... à double tour... en société avec un tas de bouquins, que j'ai déchirés de rage ! (A part.) Quand j'avais ici le plus joli rendez-vous... (Avec rage.) Et pas moyen de sortir par la porte... obligé, moi, moi... le marquis de Pretintaille, de descendre le long d'un treillage de vingt pieds de haut !

LE DOMESTIQUE.

Le fait est que monsieur le marquis glissait, glissait... comme un vrai écureuil, quoi...

LE MARQUIS.

Eh !... va-t'en au diable ! imbécile !... Et je suis sûr que cette petite Louison... (Apercevant la croix d'or qui est à terre.) Qu'est-ce que je vois là ?... une croix d'or ! la sienne !... Infortunée Louison !... j'arrive trop tard.

Air *du Fleuve de la Vie.*

C'est dans un moment de faiblesse
Que tomba... signe de malheur!...
Cette égide de la sagesse,
La croix qui brillait sur son cœur.
Tout a donc secondé l'audace
De ce manant... je vois cela...
Car la croix d'or n'était plus là
Pour défendre la place.

Ah! les paysans !... La marquise a raison... il faut être fier, dur, impitoyable avec eux... Ah ! je me vengerai.

JEAN, entrant, poursuivi.

Mais laissez-moi donc, je vous dis, laissez-moi donc, ou je me révolte...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce ?... Ah ! ah ! Jean Grivet !...

JEAN, épouvanté.

Oh ! le marquis !...

LE MARQUIS.

C'est lui !...

LE GARDE.

Halte-là !... Je viens de l'attraper, monsieur le marquis... il s'échappait de là où j'entendais rire...

JEAN, à part.

Est-elle rieuse, cette Louison !... est-elle rieuse !...

LE MARQUIS, l'observant.

C'est donc toi, misérable, qui m'as enfermé ?

JEAN.

Moi !... Mon doux Jésus !... incapable, monseigneur...

LE MARQUIS.

C'est toi, drôle... avoue... je le veux.

JEAN.

Du moment que vous le voulez... je n'ai plus rien à dire... Bonsoir, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Reste !... (S'approchant de Jean, et à demi-voix.) Et tu étais ici, tout à l'heure, avec Louison ?

JEAN.

Par exemple !... si on peut dire !...

LE MARQUIS.

Voici sa croix.

JEAN, à part.

Je suis frit...

LE MARQUIS.

Ah ! tu vas bien... Tous les deux ici... un rendez-vous !

JEAN.

Dame ! monseigneur, elle vous cherchait... et en passant...

LE MARQUIS.

Et c'est pour la rencontrer seule, que tu t'es permis de... (Faisant le geste de fermer une porte à clef.) Voyons, que s'est-il passé entre elle et toi ?... Réponds.

Air *de Turenne*.

Quelle conduite fut la tienne ?...

JEAN.

Monsieur l' marquis, à vot' place, j'ai fait
C'que vous auriez fait à la mienne.

LE MARQUIS.

De tant d'audace, ah ! je suis stupéfait...
Moi, je suis maître et seigneur.

JEAN.

Qué qu'ça fait ?

LE MARQUIS.

Et la vertu !...

JEAN.

Tout comme vous, je l'aime :
Mais la vertu, c'est comm' votre gibier ;
Tué par l' maître ou par le braconnier,
Ça r'vient exactement au même.

LE MARQUIS.

Effronté ! c'en est trop !... et tu vas tout payer, pour les la-

pins tués, les filles séduites et ton seigneur outragé !... j'ai promis cent coups de bâton...

JEAN.

Je n'en veux pas...

ENSEMBLE.

JEAN.

Air *du Valet de chambre.*

Monseigneur, un peu d'indulgence!
Grâce !... je n'ai pas mérité
Que de moi vous tiriez vengeance...
(Se défendant.)
L' premier qui m' touche est éreinté!

LE MARQUIS.

Pour châtier son insolence,
Qu'il soit pris, qu'il soit garrotté...
De lui je veux tirer vengeance,
Pour qu'il ne soit pas imité.

LE CHŒUR.

Quelle audace !... quelle insolence !...
Par lui monseigneur insulté
Nous demande aujourd'hui vengeance;
Il faut punir cet effronté.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, LA MARQUISE.

(Les domestiques veulent arrêter Jean qui se défend. La marquise paraît dans son costume de grande dame.)

LA MARQUISE.

Arrêtez !... Que vous a fait ce garçon-là ?...

JEAN, à part.

Bon ! la marquise... elle va m'achever.

LE MARQUIS.

Laissez faire... c'est un drôle qu'il faut punir...

LA MARQUISE.

Et de quoi ?... quel est son crime ?

LE MARQUIS.

Son crime ?...

JEAN.

Mais je vous dis...

LA MARQUISE.

Silence !...

LE MARQUIS.

Il a osé m'emprisonner...

LA MARQUISE.

Vous?...

LE MARQUIS.

En personne.

LA MARQUISE.

Et où donc ?...

LE MARQUIS.

Dans ma bibliothèque... mais...

LA MARQUISE, avec sang-froid.

Marquis, vous vous trompez... ce n'est pas lui.

LE MARQUIS.

Qui donc, alors?

LA MARQUISE, le prenant à part, et à demi-voix.

Voici la clef.

LE MARQUIS.

Comment ! vous?...

JEAN, à part.

Ils se parlent bas... ça va mal.

LA MARQUISE.

Oui, c'est une précaution que j'ai prise... et si vous en demandez la raison...

LE MARQUIS.

Merci... merci... c'est inutile... (A part.) Comment diable a-t-elle pu savoir?... Ah ! petite Louison, tu me le paieras.

LA MARQUISE, aux domestiques.

Laissez-le libre... et sortez.

JEAN.

Ah ! bah!... (A part.) Comme elle s'est radoucie, donc!...

LE MARQUIS.

Mais permettez, marquise...

LA MARQUISE, se rapprochant de lui et faisant jouer la clef qu'elle tient.

Ne serait-ce pas que vous aviez un rendez-vous, marquis?...

LE MARQUIS.

Il s'agit de ce drôle-là... qui a jeté le désordre dans ce château... il était ici avec une jeune fille simple et innocente...

LA MARQUISE.

Lui ?... avec une jeune fille simple et... vous vous trompez encore.

LE MARQUIS.

Puisqu'il en est convenu.

JEAN.

Oui, je...

LA MARQUISE.

Il ment.

LE MARQUIS.

Je dois protéger, défendre la vertu de cette jeune fille.

JEAN.

La vertu de Louison !... ah! bien, oui !...

LE MARQUIS.

Vous entendez !...

LA MARQUISE, avec impatience.

C'est faux, encore une fois... et je ne souffrirai pas que l'on calomnie une pauvre enfant qui n'a pour tout bien que sa réputation,.. (Montrant Jean.) Il a rêvé cela.

JEAN.

Moi, j'ai rêvé ?... (On entend rire Louison.)

LE MARQUIS.

Eh ! parbleu ! voici quelqu'un qui va éclaircir l'affaire... c'est Louison elle-même.

JEAN.

Louison !... vous allez voir...

LA MARQUISE, à part.

Oh ! je suis tranquille... elle n'a rien à avouer.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LOUISON, avec son premier costume.

LE MARQUIS.

Avance, Louison, et réponds avec franchise...

LOUISON.

Oui, monseigneur... (A part.) Tiens !... qu'est-ce qu'il y a donc ?...

LE MARQUIS.

Ne viens-tu pas de te trouver avec quelqu'un ?...

LOUISON.

Moi, monseigneur ?...

LE MARQUIS.

Je le sais.

LOUISON.

Dame ! monseigneur... puisque vous le savez... je ne puis pas le nier.

JEAN.

Là !... vous voyez bien...

LA MARQUISE.

Hein ?... (A part.) En voilà bien d'une autre !...

LE MARQUIS.

Après ?... après ?... ce drôle de Grivet t'a surprise.

LOUISON, étonnée.

Grivet?... c'était Grivet?... ce pauvre Grivet!

JEAN, à part.

Oh! oh!... elle a l'air de ne pas savoir...

LOUISON.

Mais, ce n'est pas de ma faute... il sait bien que c'est lui qui m'a poursuivie, attaquée... je me suis sauvée...

JEAN.

Tu t'es sauvée, toi?... Ah! oui... après....

LE MARQUIS.

Tu l'as suivie? (Jean va répondre.)

LA MARQUISE.

Silence!... (A part.) L'explication va tout perdre.

LE MARQUIS.

Vous voyez bien...

LA MARQUISE.

Je vois qu'il y a là un désordre, un scandale, que je ne dois pas tolérer plus longtemps!... Puisqu'ils ont eu un rendez-vous... (A part.) Si j'y comprends un mot, je veux bien perdre mes quartiers... (Haut.) Un mariage seul peut réparer...

LE MARQUIS, JEAN, LOUISON, dans différents sentiments.

Un mariage!...

LA MARQUISE.

Il le faut, marquis... autrement, je croirais qu'une jalousie indigne de votre rang... (Elle joue avec la clef.)

LE MARQUIS, à part.

Diable de clef!... (Haut.) Sans doute... s'ils y consentent... mais je ne crois pas...

LOUISON.

Si fait... Jean consentait ce matin.

JEAN.

Ah! dame... ce matin... C'est que, vois-tu, t'es diablement rieuse...

LA MARQUISE.

Elle?... (A part.) C'est juste.

LE MARQUIS.

Il refuse !

LOUISON.

Jean Grivet !... oh ! mon Dieu !... C'est peut-être à cause des soufflets...

JEAN.

Tu dis?...

LE MARQUIS.

Ah ! il y a des soufflets...

LOUISON.

Mais oui... Je sens quelqu'un qui arrive, et qui me prend ferme la taille... Pan ! que j'ai dit... et je lui ai donné des soufflets... ferme aussi... Dame ! je ne savais pas...

JEAN.

Des soufflets !... allons donc !... ce n'est plus ça.

LOUISON.

Puisqu'il en est tombé tout de son long... ainsi...

LA MARQUISE, avec inquiétude.

Ça s'embrouille... ça s'embrouille.

LE MARQUIS, riant.

Tu les a reçus?

JEAN, sans faire attention à la marquise qui tousse et fait des gestes.

Mais non !... mais non !... la preuve, c'est que je l'ai embrassée bien fort, qu'elle s'est laissé faire en riant... riant... seulement elle m'a pin... (La marquise, ne pouvant l'interrompre, lui pince le bras, ce qui lui coupe la parole. Il pousse un grand cri.) Ah !... (A part.) J'ai reconnu le pinçon ! absolument le même ! (Regardant la marquise et devinant tout.) Oh ! (Il reste immobile et ébahi.)

LE MARQUIS.

Poursuis... continue... tu dis qu'elle t'a?...

JEAN, balbutiant.

Oui... parce que... dame! et puis... (A part.) Oh!... oh!... Dieu du ciel!...

LE MARQUIS.

C'est donc toi qui les as reçus?...

JEAN.

Pardine!

LOUISON.

Je disais bien... mes soufflets ne peuvent pas être perdus.

LA MARQUISE, à part.

Je n'y suis plus du tout!... A qui les a-t-elle donnés? (Sur les derniers mots de Louison, le chevalier est entré, il se trouve tout près de la marquise ; il a l'œil tout noir.)

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, bas à la marquise.

Ah! marquise... vous frappez bien fort.

LA MARQUISE.

Plaît-il, chevalier? (Elle le regarde et part d'un éclat de rire.) Ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Comment!... Qu'est-ce que c'est, chevalier?... (Le regardant.) Ah! mon Dieu!... quelle figure!... Où avez-vous attrapé ça?...

LE CHEVALIER.

Oh!... ce n'est rien... dans l'obscurité... je me suis heurté contre un arbre du parc, et je suis tombé...

LA MARQUISE, riant plus fort.

A la renverse... ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS, riant aussi.

Vrai?... Ah! ah! ah! ah!

JEAN, à part, sautant de surprise.

Oh!... j'y suis, j'y suis!... (Il se met aussi à rire aux éclats.) Ah! ah! ah!

LOUISON, regardant le chevalier.

Le fait est qu'il est bien laid... Ah! ah! ah!

LE CHEVALIER, riant du bout des lèvres.

Oui, riez, riez... Je suis tout contusionné... ah! ah! ah!

LA MARQUISE, riant toujours.

Le fait est que pour un homme qu'on envoyait au vert... vous tournez furieusement au noir.

LE CHEVALIER, riant.

Ah! ah! ah! il est joli... je l'enverrai à mon ami M. de Bièvre.

JEAN, à part.

Elle a la main solide, c'te petite Louison.

LE CHEVALIER, bas à la marquise.

Ne pas attendre que je m'explique!

LA MARQUISE, regardant Louison.

Vrai?... c'est bien... (Élevant la voix.) Vous arrivez à propos, chevalier, pour être témoin d'une bonne action que fait le marquis... Il marie cette jeune fille à ce bon gros paysan qu'il prend pour son fermier... (Le marquis fait un mouvement... elle fait jouer la clef.) et pour dot, il donne quittance des six premiers mois.

LE MARQUIS.

Mais, madame...

LA MARQUISE, même jeu.

Il vous reste un regret, peut-être?... (Le marquis la regarde et se tait.)

JEAN.

Ainsi, monsieur le marquis me donne quittance... Bon! bon!...

LOUISON.

Oh! que je suis contente, mon petit Grivet!

LE CHEVALIER, se frottant l'œil.

Ça me cuit !... ça me cuit !

LE MARQUIS.

Vous qui étiez si impitoyable, si fière pour les petites gens !...

LA MARQUISE.

Je le suis encore... je le serai toujours... Mais je veux que désormais Pretintaille prenne un air de fête et de gaieté... Qu'on en ouvre les grilles à tout le monde... au tiers état... comme à la noblesse... Oui, au tiers état... qu'il vienne de la ville ou du village... J'aime mieux voir la face fraîche, riante, épanouie d'un vilain, que la figure usée, blasée et fardée, d'un marquis ou d'un chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ne mets pas de fard...

Air : *Vils Roturiers.*

Mais rire n'est pas déroger,
Et notre blason, sans danger,
Peut risquer plus d'une bataille.
Oui, jusques au dernier moment,
Ma vertu dira noblement :
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille !

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

JEAN, à part.

Elle a du bon, cette marquise-là.

CHŒUR.

Air : *Approche ici, calme ta peine.* (Scène X.)

Si par le nom, par la naissance,
Notre destin est différent,
Prenons conseil de la prudence
Et que chacun garde son rang.

LA MARQUISE, au public.

AIR : *Vaudeville du Baiser au Porteur.*

Sans être marquise ou baronne,
Pour nous il est un rang à conquérir :
C'est le public qui nous le donne,
Et parfois j'ai cru l'obtenir...
Oui, vous avez bien voulu m'anoblir.
Sur mon blason, moi, j'inscris chaque pièce,
Dont le succès vous est dû tout entier...
Ce soir, messieurs, à ma noblesse
Daignez ajouter un quartier.

REPRISE DU CHŒUR.

Si par le nom, par la naissance, *etc.*

FIN DE LA MARQUISE DE PRETINTAILLE.

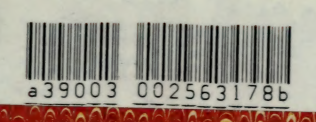
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

	Pages.
La Fille de l'Avare	1
Les Gants jaunes	91
Mathilde, *ou* la Jalousie	145
L'Octogénaire, *ou* Adèle de Sénanges	251
Le Poltron	315
Le Gamin de Paris	381
La Marquise de Pretintaille	473

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.


a39003 002563178b

